LA COLLECTION

DES

PRIX NOBEL

DE

LITTÉRATURE

est éditée

sous le patronage

DE

L'ACADÉMIE SUÉDOISE

ET DE

LA FONDATION NOBEL

JUSTIFICATION DU TIRAGE

*

Le tirage de cette édition a été limité à :

Quatre-vingts exemplaires, imprimés sur pur fil du Marais, comprenant cinq dessins originaux par collection et une suite des illustrations en couleurs de chaque tome, numérotés de 1 à 80.

Deux mille cinq cents exemplaires, imprimés sur vélin de Lana, comprenant une suite des illustrations en couleurs, numérotés de 81 à 2.580.

Le reste du tirage a été imprimé sur vélin blanc du Moulin de Saint-Roch.

*

Cette édition de

LE VISITEUR ROYAL

de

HENRIK PONTOPPIDAN

lauréat 1917
(DANEMARK)

réalisée par

LES PRESSES DU COMPAGNONNAGE

est une sélection des

ÉDITIONS ROMBALDI

réservée à

LA GUILDE DES BIBLIOPHILES

LA

"PETITE HISTOIRE"

DE L'ATTRIBUTION

DU PRIX NOBEL

A

HENRIK PONTOPPIDAN

*

PAR LE Dr. GUNNAR AHLSTRÖM

MEMBRE DE LA SVENSKA INSTITUTET

Traduite du manuscrit suédois par Malou Höjer

On était en 1917; de graves événements s'annonçaient. La guerre, qui entrait dans sa troisième année, faisait rage. A l'anémie dans laquelle s'étaient figés les antagonistes après la terrible saignée de Verdun, succédait la fièvre de nouveaux combats qui se livraient sur une aire plus vaste que le terrain des forts de Vaux et de Douaumont. En février, l'Allemagne déclenchait sur les océans la guerre sous-marine totale qui allait avec une précision inéluctable, amener la déclaration de guerre des États-Unis. Woodrow Wilson entrait en scène, le visage barré d'un pince-nez, et portant déjà dans sa poche les quatorze points. Dans la lointaine Russie, le colosse impérial chancelait sur ses pieds d'argile. La révolution qui avait éclaté à Pétrograd en février décrivait sa trajectoire fatidique, passant par l'abdication du tsar pour arriver en octobre à la prise de pouvoir soviétique. A tous les horizons s'amoncelaient les nuages de la catastrophe. Tout indiquait que l'affrontement final aurait lieu au-delà des barbelés de la pauvre Europe meurtrie et des assauts à la baïonnette qui s'y livraient.

De sa paisible estrade, l'Académie suédoise pouvait dire avec Shakespeare : « La vaste scène du monde offre de plus grandes tragédies que l'acte que nous jouons ici ». Le sombre duc de *Comme il vous plaira* aurait trouvé avec qui partager sa mélancolie désabusée autour de la table qu'abritait ce que certains commentateurs français se plaisaient à désigner par l'euphémisme de « la coupole de Stockholm ».

Dans la situation qui s'était créée, le prix Nobel avait cessé

de plaire. La mission, naguère prestigieuse, de désigner les lauréats était devenue un lourd devoir dépourvu de gloire, privé d'applaudissements, et qui n'éveillait même plus l'estime. Le petit acte qui se jouait en même temps que l'immense drame du siècle baignait dans une atmosphère de terne indifférence. Le monde officiel s'en désintéressait. Plus de solennités le 10 décembre. Tout au plus quelques lignes dans les journaux et, au mieux, un ou deux portraits de lauréats. On réservait les gros titres à des actualités plus sensationnelles et plus sanglantes.

A ceci s'ajoutaient les préoccupations politiques. Il fallait rester neutre, strictement neutre, dans une situation internationale où une telle attitude n'allait pas sans risque, ce qu'illustraient amplement les nouvelles répandues quotidiennement par la presse. La position de la Suède était — pour le moins — délicate. Le voisinage du riverain germanique de la Baltique, et les relations de plus en plus politisées, de plus en plus sentimentalement intimes avec l'Allemagne amenèrent en 1917, précisément, une grave tension entre la Suède et les Alliés. La méfiance légitime qu'éprouvaient ceux-ci fut prise en considération, ce qui contribua, en mars, à provoquer une crise gouvernementale. Il semblait urgent de prouver que la fidélité à l'idéal de neutralité ne signifiait pas nécessairement une compréhension trop complaisante à l'égard des visées guerrières de l'Allemagne.

« Les neutres ont décidément toutes les aubaines. Ils ne nous laissent que les risques et les soins d'assurer leur indépendance, par-dessus le marché », avait-on pu lire en 1915 dans *le Petit Journal*, qui avait en outre évoqué, sans mâcher ses mots, le rapport qui existait entre les prix Nobel, les grenades qui labouraient les champs de bataille et les torpilles lancées au travers des océans : « Les prix Nobel doivent leur origine à l'industrie des explosifs. Après avoir beaucoup travaillé pour que les hommes se tuent plus aisément, le chimiste Nobel voulut que le fruit de son travail encourageât les sciences et les arts de la paix. » Mais il ne fallait pas s'attendre à ce que les hommes chargés d'attribuer ce Prix paradoxal fussent à même de comprendre que les vrais amis de la paix se trouvaient dans le camp des alliés, poursuivait l'auteur de l'article. « Ne comptons pas dessus : le comité Nobel, qui n'a pas osé naguère donner le Prix

à Tolstoï, ne couronnera ni d'Annunzio, ni Wells, ni aucun de ceux qui luttent chez nous pour le triomphe du Droit ».

Le raidissement suédois à l'égard de l'Allemagne, qui eut lieu en 1917, ne porta pas ses fruits immédiatement dans le monde nobélien. On y restait fidèle à la prudence observée dès le début. L'attribution du Prix à un écrivain appartenant à l'un ou à l'autre des états belligérants ne pouvait qu'être interprétée de façon tendancieuse; il fallait donc s'en abstenir. En 1917, il était d'autant plus facile de se montrer circonspect vis-à-vis des grandes puissances que ni la France ni l'Angleterre n'avaient présenté d'acte de candidature. Aucun candidat allié n'allait donc tourmenter l'esprit des académiciens. Les Allemands, de leur côté, n'avaient proposé qu'un seul de leurs écrivains : Paul Ernst, une étoile de seconde grandeur. En outre on lançait un outsider : Elisabeth Förster Nietzsche. C'était le professeur Hans Vaihinger, de Halle, qui renflouait son ancienne proposition. Mais le labeur consacré par cette énergique sœur à l'édition des œuvres de son illustre frère, et le souci qu'elle prenait des archives Friedrich Nietzsche, à Weimar, avaient été jugés de trop peu de poids sur la balance de la grande littérature.

Dans cette situation, une solution impliquant un pays scandinave voisin offrait à l'Académie suédoise une élégante manière de sortir indemne des difficultés. En décembre 1914, les rois de Danemark, de Norvège et de Suède s'étaient rencontrés à Malmoe, entrevue qui avait eu un certain retentissement. La présence, côte à côte, des trois monarques neutres révélait l'existence d'une cohésion nouvelle dans ce coin de la planète, et marquait aussi la fin des dissensions qui avaient antérieurement troublé l'atmosphère nordique, apaisait surtout les répercussions de la séparation de la Suède et de la Norvège qui s'étaient fait sentir depuis 1905. La célèbre « réunion des trois rois », répétée à Christiania en 1917, manifestait une heureuse volonté de coopération, le désir de se soutenir mutuellement en cette heure de détresse, ce qui ne resta pas sans résultat. On se mit à penser avec plus d'acuité en termes scandinaves, et cette orientation créa tout naturellement la perspective dans laquelle le Prix Nobel de littérature de 1917 fut attribué aux écrivains danois Karl Gjellerup et Henrik Pontoppidan.

Pour une raison ou pour une autre, le *Times* de Londres s'intéressa au choix et y consacra un long article intitulé « Les Danois et le Prix Nobel ». L'auteur, de toute évidence très bien informé sur la littérature scandinave, avouait ne pas pouvoir discerner les mérites qui avaient valu à Gjellerup une si brillante distinction. Il lui semblait incompréhensible qu'on pût comparer ce nom à ceux d'Anatole France, de Gabriele d'Annunzio ou de Thomas Hardy. Sans compter qu'au Danemark, il existait nombre d'écrivains supérieurs au lauréat. Et il concluait que sans doute d'autres facteurs étaient entrés en jeu.

« Nous craignons que ce ne soit pas au seul hasard qu'est dû le fait que l'Académie suédoise a choisi le seul écrivain danois qui soit profondément absorbé par l'esprit de l'Allemagne. Il ne nous appartient pas de critiquer le goût des Académiciens suédois, mais qu'il nous soit permis de déplorer que le Prix Nobel de littérature ait été ainsi amené à constituer une annexe du parti activiste pro-allemand dont la position reste si éminente à Stockholm, en dépit du changement apporté au gouvernement. »

Selon cet observateur, l'attribution du Prix aurait donc été une concession accordée aux intérêts germaniques, un geste qui s'intégrait à la puissante accolade que Germania donnait à ses bien-aimés Suédois. En Angleterre, on avait depuis des années négligé la petite Suède, on ne s'était jamais soucié d'y faire connaître les richesses de la culture anglo-saxonne. Les Allemands en revanche, alertes et empressés, s'étaient toujours montrés affables, bien organisés, prompts à servir une citation de Gœthe ou de Schiller. Et maintenant les Anglais s'apercevaient, mais un peu tard, des lacunes de leur politique culturelle. Devant cette cruelle découverte, ils accusaient les Suédois de germanophilie aiguë. Tout récemment, le célèbre helléniste et pacifiste d'Oxford, Gilbert Murray, s'était rendu à la vénérable université d'Upsala, et il avait eu la douleur d'y constater que, spirituellement, c'était un faubourg de Berlin. Il avait raison, bien entendu, mais il ne fallait pas en accuser exclusivement les pauvres Suédois. Ils avaient bien des motifs de se demander pourquoi l'Angleterre s'était si peu occupée de ses relations universitaires.

Mais retournons à nos Danois. Les on-dit les plus extravagants ont souvent recélé un grain de vérité, dans le monde

nobélien; et en effet : dans ce cas, il s'avérait, blanc sur noir, que le choix correspondait à des intérêts allemands. Les actes de candidature étaient explicites et éloquents, non seulement en cette année fatale de 1917, mais déjà plus tôt.

Ce Gjellerup avait logiquement tiré toutes les conséquences de son éducation philosophique allemande et de ses affinités spirituelles germaniques. Depuis 1892, il vivait à Dresden. Ses livres avaient d'ailleurs une vaste audience en Allemagne. L'aspect savant et philosophique de son œuvre plaisait aux professeurs d'université du pays et, depuis 1911, il en émanait toute une série d'actes de candidature en sa faveur, aussi emphatiques que faconds. Cela ne pouvait, bien entendu, qu'accroître son prestige à Stockholm. Le fait d'être lu hors des frontières linguistiques du Nord était un mérite évident, pour un candidat scandinave.

Mais d'autres facteurs, plus puissants encore, jouaient dans le même sens. C'était un auteur danois, qui s'insérait harmonieusement dans le cadre de la neutralité. Depuis des années, on avançait son nom à Copenhague et à Stockholm. Autre circonstance importante : c'était un idéaliste, et un idéaliste militant. Après avoir vécu une courte période d'intense radicalisme sous l'égide de Brandès, il était revenu au spiritualisme de ses jeunes années et suivait les courants anti-intellectuels de l'époque, sous les signes de Richard Wagner et du mysticisme hindou, qui n'étaient pas nouveaux dans les annales nobéliennes. « Les chats enfouissent leurs excréments. C'est ce que nous avons fait des idéals. Et voici ce Gjellerup qui vient les déterrer », s'était écrié August Strindberg, de fort bonne heure, en lisant le futur candidat Nobel.

Mais que pensait le vieux Georg Brandès, en 1917, de la célébrité singulière de cet auteur qu'il considérait comme un renégat un peu ridicule? Lassé par tant de glorieux combats livrés contre la théologie et l'obscurantisme, résigné, mais gardant sa foi en l'inaltérable grandeur de l'individu, ce voltairien impénitent vieillissait seul, dans un Copenhague que dominaient des passions bien différentes de celles qu'il avait connues dans sa jeunesse. Anatole France l'avait proposé au Prix Nobel dès 1903, et sa candidature avait été relancée plusieurs fois depuis. On considérait à juste titre que si c'était au tour du Danemark

d'entrer en scène, le Prix devait aller à l'ancien chef de file et inspirateur de cette insolite phalange de la littérature européenne où brillaient les noms d'Henrik Ibsen, de Björnstjerne Björnson et d'August Strindberg. Mais l'Académie suédoise faisait la sourde oreille. Les années précédentes, on avait vu en ce Georg Brandès un libre penseur dangereusement actuel. Et maintenant, en 1917, on considérait que son action faisait déjà partie du passé, que son dossier était classé. Couronner un lion moribond eût été un anachronisme, disait-on. C'est en vain que le nestor de la recherche littéraire, le professeur upsalien Henrik Schück fit ressortir que lui attribuer le Prix Nobel ne serait pas accréditer ses qualités de critique et les caractéristiques si discutées de ses conceptions historico-littéraires, que ce serait simplement rendre l'hommage dû au rôle historique immense et indéniable joué par l'auteur.

On raconte que Georg Brandès aurait salué d'un éclat de rire sardonique la nouvelle que Karl Gjellerup allait recevoir le Prix Nobel. Il devait donner plus tard, à un interlocuteur suédois, sa version anecdotique de ce qui s'était passé dans les coulisses. Lorsque le bruit de ce qui s'y tramait avait atteint Copenhague, la consternation et l'indignation auraient été grandes. On aurait parlé d'un scandale national. Un éloquent professeur de littérature, Vilhelm Andersen, aurait alors été dépêché à Stockholm pour faire entendre raison à ces Messieurs de l'Académie. Le résultat de cette action aurait été qu'on avait coupé la poire en deux, faisant deux heureux au lieu d'un : ce Gjellerup douteux et un autre Danois, Henrik Pontoppidan. Le scandale s'en trouvait diminué de moitié : il y avait au moins un véritable écrivain à montrer.

Quelle que soit la valeur de l'anecdote, toujours est-il que Pontoppidan avait, lui aussi, fait partie du groupe de jeunes qu'avait éveillés Georg Brandès, et qu'il avait été formé à la sévère école du naturalisme. Profondément enraciné dans les traditions populaires et religieuses de son pays, et pénétré de l'engagement spirituel d'un Kierkegaard, il ne pouvait recevoir le message positiviste que Brandès apportait de la grande Europe sans y trouver de graves et angoissants problèmes. N'était-il pas périlleux, pour cette petite nation paysanne qu'était le Danemark,

de s'exposer à ces élégants plaidoyers brandésiens qui convenaient mieux à la bourgeoisie émancipée de la capitale? Ce n'est pas au hasard qu'il faut attribuer le fait qu'il y a dans son grand roman, *Pierre le Chanceux,* un personnage clef de premier plan, le Docteur Nathan, qui est un portrait semi-tragique, très révélateur du fameux Georg Brandès, et une description de l'influence que celui-ci exerçait dans les cercles intellectuels du pays. D'une œuvre à l'autre, la figure d'Henrik Pontoppidan grandissait, jusqu'à prendre la stature d'un prophète biblique dont la voix dénonçait les égarements du Danemark.

Pierre le Chanceux et le roman — si important lui aussi — qui suivit, *L'Empire des morts,* ne manquèrent pas de faire grande impression en Scandinavie. Le respect qu'il inspirait allait bientôt se manifester sous forme d'actes de candidature adressés au Comité Nobel. En 1913, son nom fut avancé par un professeur de langues scandinaves de l'Université d'Upsala, qui avait d'ailleurs été l'un des agents les plus efficaces du triomphe nobélien de Selma Lagerlöf. La candidature s'affermit par la suite. En 1916, elle était reprise par le philologue anglicisant Otto Jespersen, membre de la Société Royale des Sciences de Copenhague, et subsidiairement soutenue par un professeur de littérature danois, ce Vilhelm Andersen dont parle Georg Brandès. En 1917, précisément, l'admirateur suédois d'Upsala donna de nouveau signe de vie.

La candidature de Pontoppidan était donc assez solidement établie. Puisqu'on avait résolu de faire pleuvoir l'or nobélien sur le neutre Danemark, qui était politiquement inoffensif, on en vint bientôt à se demander s'il fallait ou non partager le Prix. C'était aux yeux de certains académiciens une abomination, une demie mesure intolérable. Feu Nobel avait voulu, en écrivant son testament, que son or constitue un puissant soutien, il ne s'agissait pas de donner des pourboires. L'expérience qu'on avait tirée du partage opéré entre Mistral et Echegaray n'était pas très encourageante. Mais, en dernier ressort, ce furent différentes considérations tactiques qui tranchèrent la question. Un certain nombre d'académiciens voulaient donner le Prix tout entier à Gjellerup, et ils étaient fort déçus qu'on y renonçât. D'autres faisaient valoir qu'un partage se justifiait, que cette louable concession

à l'équité littéraire serait appréciée par les générations futures. Ni Gjellerup ni Pontoppidan n'étaient, après tout, d'une telle envergure. Le partage s'imposait, comme une sorte de juste milieu qui permettait de résoudre les problèmes d'une situation délicate.

C'est ainsi que l'Académie suédoise, réunie en séance plénière le 8 novembre 1917, décida de décerner le Prix Nobel de littérature à Karl Gjellerup « pour ses œuvres extrêmement riches et variées et inspirées par un haut idéal » et — plus laconiquement — à Henrik Pontoppidan « pour ses peintures achevées de la vie danoise contemporaine ».

Tel fut le dénouement de cet intermède scandinave de 1917. Gjellerup ne put jouir de la satisfaction que lui apportait cet hommage si activement brigué que peu de temps, dans son Dresden que devait bientôt assombrir la défaite allemande. Il mourut l'année suivante. Henrik Pontoppidan vécut jusqu'en 1943 et disparut dans les ténèbres de l'occupation allemande du Danemark. Il continua à abreuver la société moderne de critiques fielleuses, lamentations que ne pouvait guère adoucir le fait que ce Jérémie dressé sur les ruines du libéralisme avait eu le malheur de placer une partie de son or nobélien dans une des banques que l'impitoyable après-guerre fit sauter à Copenhague.

Dans l'histoire, aujourd'hui longue et vénérable, des Prix Nobel, l'année 1917 est une parenthèse, respectable d'ailleurs. La nouvelle, lancée de Stockholm, ne souleva guère l'intérêt. Les journaux — en Scandinavie tout au moins — élaborèrent quelques commentaires biographiques et publièrent de respectueux portraits. Mais la guerre faisait rage. Les tragédies qui se jouaient sur les mers et sous les mers, les trônes vacillants et tous ces signes des temps par lesquels le monde disait adieu à une époque révolue, s'emparaient des gros titres, auxquels les auteurs d'un pays neutre ne pouvaient prétendre. On voyait déjà les événements de 1918 poindre à l'horizon.

« *Par suite de la première guerre mondiale et de la* » *situation troublée qui a persisté, même après la* » *fin des hostilités, la remise des Prix Nobel, durant* » *la période 1916 à 1919, a eu lieu sans aucune* » *cérémonie.*

» *Il n'y a donc pas eu, durant cette période, de* » *discours de réception prononcé.*

Note de l'Éditeur

LA VIE
ET L'ŒUVRE
DE
HENRIK PONTOPPIDAN

PAR

A. JOLIVET

Professeur honoraire de langues
et littérature scandinaves à la Sorbonne

HENRIK PONTOPPIDAN

Importance historique

On a dit à propos des comédies de Holberg que si toute autre source d'information nous manquait sur la vie du Danemark à son époque, ses comédies suffiraient à en évoquer à nos yeux tous les aspects. On peut en dire autant des romans et des nouvelles du romancier Henrik Pontoppidan. L'imagination chez lui est nourrie d'observations exactes et précises. On entrevoit en filigrane dans son œuvre, l'histoire du Danemark à une époque particulièrement féconde et mouvante, disons le laps de temps qui s'écoule entre 1850 et 1920, pendant lequel s'est opérée la grande transformation politique, sociale et religieuse, d'où le Danemark moderne est sorti.

Pontoppidan a vécu les événements qui se déroulèrent entre ces deux dates, et il les a observés avec une clairvoyance singulière et l'on se rend bien compte qu'il prend parti. Mais son esprit critique n'est jamais en défaut. Il sait reconnaître le courage, l'intelligence, la bonté, mais il ne laisse pour autant échapper aucune faiblesse. Le tableau qu'il trace est exact et complet.

On sait que jusqu'en 1848, au Danemark, le roi gouvernait en souverain absolu, assisté de collèges dont il choisissait lui-même les membres. Il existait bien depuis 1834 des assemblées d'Etats

pour les différentes parties du royaume, mais leurs attributions étaient uniquement consultatives, le roi gardait son pouvoir absolu de décision. Toutefois l'opinion réclamait une véritable constitution avec un parlement qui n'aurait plus seulement voix consultative, mais pouvoir de voter des lois. Le souverain fit droit à ces demandes, et une Assemblée constituante élabora une Constitution qui fut promulguée le 5 juin 1849. Le droit de vote était accordé à tous les citoyens âgés de 30 ans qui n'étaient ni en instance de faillite, ni frappés d'interdiction, ni au service privé d'un maître sans posséder de foyer à eux. Le parlement comprenait deux chambres: la chambre basse élue au suffrage direct, la chambre haute élue au suffrage indirect.

Cette Constitution ne s'appliquait qu'au royaume proprement dit, et non aux duchés du Slesvig et du Holstein. En 1863 le gouvernement accorda au Holstein une Constitution particulière et promulga une Constitution commune pour le royaume et le Slesvig. Cette décision devait amener la guerre.

Après la défaite en 1864 et la perte du Slesvig, on modifia la Constitution existante dans un sens réactionnaire: un nouveau système électoral basé sur la richesse, assura une majorité de droite à la chambre haute. Mais en 1872 il y eut à la chambre basse une majorité de gauche et le chef de la gauche réclama que les ministres fussent choisis parmi la majorité de la chambre basse. On ne tint aucun compte de cette demande et une lutte violente, exaspérée, commença: la chambre refusa de voter l'impôt, le gouvernement passa outre; dans certaines régions la population refusa de payer l'impôt; un attentat manqué eut lieu contre le premier ministre Estrup, et le gouvernement créa, pour maintenir l'ordre, un corps de gendarmerie, ce qui porta au comble la colère des opposants. C'est en 1901 seulement que le roi prit ses ministres parmi la majorité de gauche.

Enseignement populaire

En même temps les conditions d'existence et la mentalité des paysans changeaient dans la seconde moitié du siècle. Ceci est

dû à la façon dont les Danois ont réussi à organiser l'enseignement du peuple. Ils avaient de bonnes écoles primaires dirigées par des maîtres compétents, dont la qualité n'a pas cessé de s'améliorer. Mais, à côté des écoles officielles, ils ont créé un type d'école spécifiquement danois, destiné à la classe rurale, et précisément pour lui permettre d'occuper dans la vie du pays la place qui lui était due. Ce sont les écoles supérieures pour le peuple.

Il convient d'en parler en détail puisque Pontoppidan enseigna lui-même dans l'une de ces écoles, qu'il en connaissait exactement l'esprit avec ses mérites et ses défauts, et que plusieurs de ses personnages sont imprégnés de cet esprit.

Les écoles supérieures populaires ont eu pour promoteur un homme qui exerça une action profonde sur le développement du peuple danois au XIXe siècle, N. F. S. Grundtvig. Né en 1783, il subit l'influence du romantisme qui, au début du XIXe siècle, renouvela la littérature danoise et choisit comme source d'inspiration l'histoire et les traditions nationales. Grundtvig pour sa part ne cessa d'étudier la vieille mythologie scandinave, les légendes héroïques où s'expriment l'âme du Danemark et sa glorieuse histoire au Moyen Age. Il ne pouvait concevoir ni admettre que la culture inculquée aux jeunes Danois fût purement humaniste, latine, c'est-à-dire étrangère à leurs traditions et à leur esprit, morte comme la langue où elle était contenue. Toute culture doit être nationale; c'est l'histoire du Danemark qui seule peut intéresser les Danois et les émouvoir; ce sont les légendes, les récits, la poésie de leur propre peuple qui peuvent toucher leur âme, l'enrichir et la cultiver.

Ainsi Grundtvig conçut un enseignement fait pour le peuple, de caractère historique et national, baigné d'esprit chrétien si l'on entend par christianisme, non pas un système rigide de dogmes, mais une parole vivante qui parle au cœur et qui l'émeut. De 1831 à 1837 il ne cessa, dans des articles et des brochures d'exposer son plan pour créer des écoles supérieures populaires où l'on instruirait la jeunesse danoise. Et son idée finit par triompher: des écoles furent fondées, nombreuses, selon les principes qu'il avait

indiqués, et elles connurent un succès qui pendant près d'un siècle ne s'est pas démenti.

Fondées par des particuliers, surveillées seulement et plus tard subventionnées par l'Etat, elles sont assez différentes les unes des autres pour ce qui est de l'importance et de l'organisation, mais l'esprit qui les anime est le même. Ce sont des internats où l'on reçoit pendant un certain nombre de mois des jeunes hommes et des jeunes filles ayant une vingtaine d'années, l'âge où les idées s'affermissent et où le caractère se forme. C'est un enseignement qui se propose d'instruire des hommes, des citoyens, et pour lequel il faut une certaine maturité. Aucune obligation ne contraint les élèves à fréquenter ces écoles; ils viennent parce qu'ils éprouvent au fond d'eux-mêmes le désir de se cultiver, et l'expérience a montré que plus d'un jeune paysan attendait avec impatience le moment où il aurait l'âge requis pour s'y rendre à son tour.

Cet enseignement est libre et désintéressé, il ne se propose pas d'initier à la technique d'un métier, et encore bien moins de préparer quelque diplôme. Le but est d'exercer l'intelligence et de lui fournir les connaissances nécessaires à chaque époque pour être un membre utile de la communauté danoise. L'histoire est donc enseignée pour mieux comprendre l'époque présente et pour se faire, sur les questions actuelles et vitales, une opinion exacte et bien motivée. En même temps on s'efforce d'initier les élèves à la littérature et à l'art, où réside la beauté des œuvres qui constituent le patrimoine national. On rapproche donc cette jeunesse campagnarde de la bourgeoisie cultivée, on comble le fossé qui existe en d'autres pays entre les classes dites supérieures et la masse du peuple. Et l'on prépare un nombre de plus en plus grand de Danois à prendre part à la gestion des affaires publiques.

Ainsi les paysans s'éveillaient à l'esprit politique, ils avaient leurs journaux, leurs réunions surtout, où ils discutaient entre eux de leurs intérêts ou écoutaient la parole de ceux qui avaient pris en main leur cause. Presque chaque village avait sa maison de

réunion et dans de grandes occasions on organisait en plein air des assemblées où les gens accouraient de toutes parts pour entendre un chef politique, un directeur d'école populaire, parfois un simple paysan qui avait su gagner la confiance de ses compagnons de lutte. On trouve dans un roman de Pontoppidan, *La Terre promise,* la description d'une de ces assemblées.

Pauvreté des ouvriers agricoles

Mais il est une partie de la population rurale qui restait en dehors de ces progrès. Ce sont les ouvriers agricoles ou *husmaend.* Il y avait une différence considérable entre un fermier et un *husmand.* Ces ouvriers possédaient le plus souvent à bail une maison et un lopin de terre dont le rapport ne suffisait pas à les faire vivre, eux et leur famille. Ils devaient donc chercher du travail dans les propriétés seigneuriales ou les fermes; leur bail souvent leur faisait obligation de fournir ce travail pour conserver le droit d'habiter leur maison. Il semble bien que leur position ait été à peu près partout misérable. Leurs maisons étaient des taudis, et même en observant l'économie la plus stricte, ils n'arrivaient qu'à peine à gagner la nourriture quotidienne. Sur leur existence jusque vers la fin du siècle dernier, on peut lire des descriptions de ce genre: « Quel triste spectacle en bien des endroits que ces lopins sur lesquels vivaient les ouvriers! Généralement leurs cultures ne montraient que des jachères, quelques céréales à longue tige et des champs d'herbe le plus souvent misérables. Le cheptel était à l'avenant: une vache, au plus deux, généralement étiques, un cochon, rarement deux, et quelques poules. La nourriture des bêtes était de mauvaise qualité, c'est pourquoi elles ne prospéraient pas. Il apparaissait qu'à la longue un pareil système conduirait à la faillite du sol. Ajoutons que le peu de beurre et les quelques œufs que la femme du *husmand* mettait de côté pour la vente, lui étaient généralement fort mal payés ».

Leurs baux n'étaient pas à vie et encore moins héréditaires. Quand les *husmaend* ne pouvaient plus travailler, il leur fallait quitter leur maison et leur lopin de terre pour finir leurs jours

à l'asile des pauvres. Ces asiles étaient administrés par les communes avec une parcimonie voisine de la cruauté. Sans doute le Danemark peut être fier à bon droit de sa législation sociale. Et il est louable, en un certain sens, que dès l'époque des grandes réformes, dès le début du siècle dernier par conséquent, il ait été établi, par la loi, que la société avait des devoirs à l'égard des pauvres. Mais la reconnaissance d'un devoir est une chose, l'application en est une autre. Vers le milieu du siècle, en tout cas, et pendant de nombreuses années encore, tomber à l'asile des pauvres était considéré comme la pire déchéance et le plus affreux malheur.

Les conditions d'existence des *husmaend* ont fourni le thème de romans indignés (ainsi ceux de Johan Skoldborg). Pontoppidan, lui aussi, nous le verrons, y a puisé la matière de ses premières œuvres.

La vie religieuse

Il convient maintenant, dans cette présentation du Danemark, de faire une place importante à la vie religieuse. Elle joue encore au Danemark, en dehors de certains cercles, un rôle de premier plan. A l'époque où nous nous plaçons, celle de Pontoppidan, on peut bien dire que les protagonistes des conflits dont on vient de parler et les masses qu'ils dirigeaient, trouvaient dans leurs convictions religieuses les raisons de leur conduite.

Dans l'église danoise on peut distinguer trois tendances: il y a d'abord l'église officielle, qui administre exactement l'héritage de Luther et prend les livres saints comme base de son enseignement et de son *credo*. Elle était encore au début du siècle dernier empreinte de rationalisme, mais, au cours du siècle, elle avait porté son intérêt avant tout sur des questions d'éthique chrétienne, et avait insisté de plus en plus sur les valeurs humaines de l'altruisme et de la charité. C'était l'église de Mynster et de Martensen. Elle manquait assurément de dynamisme et pouvait être un refuge commode pour ceux qui demeuraient étrangers aux autres tendances.

Une seconde tendance était le grundtvigianisme. L'inspirateur, Grundtvig, plaçait l'essence du christianisme, non point dans les textes sacrés vulnérables à la critique, mais dans le *credo* et dans la parole vivante telle qu'elle s'était transmise de génération en génération depuis les apôtres. Elle établissait un lien spirituel indissoluble entre tous ceux qu'animait cette parole. La vie religieuse n'est pas seulement une confession, c'est une puissance en nous qui anime et dirige nos actions. Religion active et optimiste: le chrétien doit être reconnaissant à Dieu de la vie qu'il lui a donnée et s'efforcer en toute circonstance d'en faire un usage utile et salutaire pour la communauté. Grundtvig lui-même et ses partisans prirent une part active aux conflits politiques, et leur lutte pour la liberté s'accorde bien avec leur idée optimiste de l'activité humaine. Ils combattirent longtemps et finirent par obtenir (en 1873) malgré l'opposition de la Chambre haute, le droit pour les fidèles de choisir eux-mêmes leur pasteur et de former des communautés groupées autour de celui qu'ils avaient choisi.

La troisième tendance, *Indre Mission* (Mission à l'intérieur du pays, par opposition aux missions envoyées pour la conversion des peuples qui ne connaissent pas le christianisme) est plus dynamique encore que le grundtvigianisme, mais d'une tout autre façon. Le chrétien doit concentrer son effort sur l'unique point nécessaire, c'est-à-dire le salut, donc accorder assez peu d'importance aux activités du siècle; la mission a pour but d'amener les indifférents, les tièdes, les ignorants à songer à tout instant à leur salut, ce qui indique fâcheusement qu'en certains cas au moins on s'occupera des affaires d'autrui, et que, là où l'exhortation sera insuffisante, on aura recours peut-être à d'autres moyens de pression. Le but était de porter partout où il était nécessaire l'avertissement de Dieu: ce qui implique une grande activité de missionnaires, toujours en tournées pour évangéliser leurs semblables, l'organisation de communautés pour les recevoir, de maisons ou foyers pour leur permettre de prêcher, la création d'associations comme celle des jeunes hommes chrétiens et celle des jeunes femmes chrétiennes. On sait comment le grundtvigianisme et l'*Indre Mission* sont placés face à face dans le drame de Kaj Munk: *Ordet* (La Parole).

Ainsi se résume — à grands traits — la société danoise au moment où Pontoppidan va commencer à l'observer et à la décrire. Nous verrons comment il a élaboré et modelé la matière qui lui était offerte.

L'enfance et la jeunesse de Pontoppidan

Henrik Pontoppidan naquit le 24 juillet 1857 à Frédéricia, où son père, Dines Pontoppidan, était pasteur. Mais il n'a de souvenirs précis que de son enfance à Randers où son père fut nommé en 1863. La lignée des Pontoppidan était ancienne; depuis qu'un ancêtre au XVIIe siècle avait pris le nom latinisé de Pontoppidan, parce qu'il était régisseur du domaine de Broby (bro = pons, by = oppidum), ses descendants s'étaient répandus à travers le pays et avaient fourni à l'église luthérienne un grand nombre de ministres. Il est utile de rappeler le souvenir de l'évêque Erik Eriksen Pontoppidan qui avec l'un de ses fils composa une grammaire danoise dans le dessein de rehausser le culte et le renom de la langue nationale. Du côté de sa mère, le romancier comptait aussi parmi ses ascendants un grand nombre de pasteurs.

Il avait donc comme ancêtres des hommes depuis longtemps habitués à manier la langue danoise dans leurs prêches et dans leurs écrits. Son père, Dines Pontoppidan, avait, pour raison de santé, fait office de pasteur sur un navire. Il avait été en Amérique et avait rédigé une relation de son voyage.

Pontoppidan est demeuré très attaché à la ville de son enfance: il en parle et il la décrit avec une sorte de tendresse. On trouve cette phrase dans ses *Mémoires*: « Combien en est-il, de ceux qui eurent le bonheur de passer leur jeunesse à Randers, qui puissent sans un battement de cœur écouter les noms familiers: Gudenaaen, Aborrekrogen, Fladbro, etc.?... ». C'est là qu'il devait vivre un des plus tristes épisodes de l'histoire danoise: l'occupation de la ville par les Allemands et les Autrichiens en 1864. Il était trop jeune pour saisir la signification de l'événement;

le grouillement de la soldatesque l'amusait, et il n'arrivait pas à comprendre et à partager le chagrin de ses parents. Mais il n'est pas sans intérêt de noter les sentiments que ces souvenirs éveillent chez l'homme mûr. Il raconte que, plus de trente ans après, il rencontra à Venise un gondolier qui, dans sa jeunesse, quand il était sujet autrichien, avait fait la guerre contre le Danemark. Il n'avait pas la moindre idée du but de cette expédition. Il ne pouvait détester, ne le connaissant pas, le peuple danois, qu'il avait pourtant l'ordre d'opprimer et de rançonner: « Cette entreprise de pillage, prélude des guerres de 1866, 1870 et 1914 fut exécutée pendant que l'Angleterre et le reste de l'Europe fermaient les yeux. » Et Pontoppidan rappelle la plaisanterie de Palmerston: « Il n'y a que trois hommes qui ont compris cette question compliquée du Slesvig: le prince consort qui est décédé, un professeur allemand qui devint fou, et moi qui ai tout oublié ». « Ce manque de mémoire de Palmerston, ajoute-t-il, et l'adoration qu'éprouvait la reine Victoria pour son mari allemand — qui était l'ambassadeur officieux de la Prusse près de la cour anglaise et assurait à Bismarck toute liberté d'action — combien cela n'a-t-il pas coûté à l'Angleterre et au monde entier! ».

Pontoppidan rappelle l'héroïsme du petit peuple qui se cramponnait avec ténacité aux retranchements de Dybboel démolis par la canonnade, et qui, ensuite, à la conférence de Londres, résista à la pression de cinq grandes puissances et refusa de se rendre sans conditions ». Et il déplore avec une indignation contenue que ce peuple ait maintenant renoncé à se défendre et soit devenu « pour les brigands de la politique une bouchée assez tentante à avaler, sans os ni muscles ».

Ainsi pensait Pontoppidan en 1938.

Le père du romancier, Dines Pontoppidan, était adepte du grundtvigianisme, sans exagération toutefois. Dans sa jeunesse il avait écrit quelques opuscules qui avaient attiré l'attention. Mais il souffrit bientôt d'une maladie des yeux qui le rendit presque aveugle. Il n'eut pas moins de seize enfants et des soucis en conséquence. Cependant il ne se laissa jamais aller à l'apathie

intellectuelle, comme tant de ses confrères. Il fréquentait dans le voisinage des pasteurs de tendance également grundtvigienne, mais il déplorait la trop grande vivacité des discussions qui les mettaient aux prises. Il n'approuvait pas, dans l'enseignement des écoles supérieures populaires, l'importance accordée à certains aspects de la vie d'autrefois, aux souvenirs folkloriques, aux ballades.

Lorsque Grundtvig mourut dans sa 89e année, en 1872, la nouvelle de sa mort fit sur Dines Pontoppidan une très forte impression; il se fit lire tout le récit des funérailles et ne cacha pas l'émotion qu'il éprouvait. En même temps il voulut, dans une salle de réunion, à Randers, faire un exposé sur l'importance de Grundtvig pour l'église danoise. Il rendit, comme il convient, justice à ses mérites et loua la beauté de sa poésie religieuse, avec une réserve cependant. On ne trouve pas chez lui, estimait-il, les deux sentiments essentiels du Christianisme: l'humilité et la contrition. Et le romancier estime que c'étaient ces deux sentiments qui, sous une froideur apparente, formaient le fond secret de l'âme de son père. S'en rendait-il compte lorsqu'il était encore écolier à Randers? c'est peu probable.

Il raconte dans ses *Mémoires* la mort d'un ouvrier qui s'était blessé en sciant du bois de chauffage. « Je pleurai sincèrement, écrit-il, la perte de cet ami et il me manqua bien souvent. J'étais allé le voir une fois dans sa pauvre maison avec une de nos servantes et longtemps je pensai à cette visite. Il avait un de ses enfants sur ses genoux et jouait avec lui, et le petit poussait des cris de joie. Jamais pareille chose ne m'était arrivée. Malgré les vêtements rapiécés des enfants et toute la misère de la demeure, je n'avais pu m'empêcher d'envier leur foyer et leur père, et de souhaiter être à leur place. »

Sa mère semble avoir eu sur lui une influence plus forte. Souvent souffrante et toujours fatiguée, elle supportait toutes les épreuves avec courage et patience, et c'est d'elle qu'émanait la chaleur d'affection qui rayonnait sur les enfants. La rudesse de l'existence lui avait enseigné la pitié: elle s'intéressait à ceux qui

étaient plus malheureux qu'elle. Et comme elle était cultivée, lisait beaucoup, surtout des livres d'histoire et d'économie politique, sa piété naturelle l'avait amenée à condamner la société présente et à en souhaiter la transformation. Il lui arrivait de parler avec indignation de cette société qui prétendait ignorer la misère.

A l'école, ce sont ses professeurs de sciences qui conçurent à son sujet les plus ambitieux espoirs; ils réussirent à les faire partager au père de Pontoppidan. Et c'est pour cette raison qu'il consentit, malgré l'étroitesse de son budget, à envoyer Henrik étudier à Copenhague, à l'École Polytechnique. Il réussit sans peine et ne songea plus d'abord qu'à obtenir son diplôme d'ingénieur. Car, estimait-il, une époque était révolue dans l'histoire du Danemark, l'époque du vaudeville. Avec les moyens de la technique on allait refaire le monde. Et l'ingénieur H. Pontoppidan prendrait part à ce renouveau.

Il vécut la vie de l'étudiant pauvre, errant d'une pension de famille à l'autre, jusqu'au jour où il eut la bonne fortune de trouver dans le quartier de Nyboder un logement chez un vieux ménage, magnifique, écrit-il, où il fut traité comme le fils de la maison. On peut voir dans son roman *Lykke-Per* (Pierre le Chanceux) quel souvenir reconnaissant il a gardé de son séjour auprès d'eux.

Il visitait les curiosités de Copenhague, surtout quand il pouvait les visiter gratis. Il allait aussi parfois à la grand-messe de l'église royale quand l'évêque Martensen prêchait en simarre de velours et tout constellé de décorations: il note dans ses *Mémoires* qu'il allait voir Martensen à peu près comme on pourrait aller au jardin zoologique voir le rhinocéros.

Il relate aussi l'impression que firent sur lui les sermons du pasteur Frimodt, de l'*Indre Mission,* un vrai Savonarole danois. Il y allait par curiosité, pour entendre les descriptions flamboyantes de l'enfer qui, sans aucun doute, attendait la plupart de ceux qui l'écoutaient. Le Savonarole s'adressait soudain à l'un

de ses fidèles: « Et toi, vieux pécheur, oui, toi, avec ta barbe et tes cheveux blancs. Retiens mes paroles. Le jour du jugement est proche. Es-tu bien préparé à paraître devant Dieu? ».

Il savait de manière assez vague qu'il y avait à Copenhague un autre orateur qui rassemblait autour de lui un cercle de disciples: c'était Georg Brandes — mais il ne connaîtra que plus tard l'importance de son message. Et pour le moment, il n'attend rien de l'Université.

La lutte politique l'intéresse plus à cette époque que l'agitation littéraire. Il suit avec attention les séances du Parlement, les discours hardis de Berg, chef de l'opposition, le désarroi de ces opposants à la menace d'une dissolution: Berg n'était-il donc qu'un colosse aux pieds d'argile? Ce sera bientôt Estrup qui gouvernera contre la volonté du peuple danois. Mais ce peuple danois, comment se comporte-t-il? « Il y a maintenant devant le Parlement, dit Pontoppidan dans ses *Mémoires,* une statue équestre du roi, alors qu'un monument de honte devrait rappeler cet essai perfide de ramener l'absolutisme. Le roi ne pouvait comprendre l'irréparable dommage que ces années d'illégalité causaient à la vie nationale. Lorsqu'il célébra ses noces d'or, en plein combat, il reçut l'hommage très respectueux d'une population qui semblait ne plus ressentir les atteintes portées au droit. » Ce sont là des phrases qui reviendront à maintes reprises dans les romans de Pontoppidan.

Cependant son enthousiasme pour les tâches de l'ingénieur paraît s'affaiblir. Il désire en tout cas échapper à l'atmosphère de l'école, voyager, voir des spectacles nouveaux. Il cherche à faire partie d'une expédition que le gouvernement doit envoyer au Groenland, mais c'est un de ses condisciples qui est choisi et il en ressent une déception d'autant plus vive qu'il avait attentivement préparé son voyage et s'était documenté sur le Groenland. Il utilisera cette préparation par la suite dans la nouvelle intitulée *l'Ours blanc.*

Il a senti passer le souffle de l'aventure et puisqu'il a manqué son voyage au Groenland, il trouve le moyen de se rendre en

Suisse. Il s'installe pour quelque temps aux environs d'Interlaken et emploie ses journées à parcourir la montagne. Les descriptions de ces paysages grandioses que l'on trouve dans ses *Mémoires* et qu'il publia en 1889 dans le journal *Boerstidende*, montrent à quel point il sait observer la nature et en faire vivre les aspects. Toute son œuvre est émaillée de descriptions de cette sorte.

A son retour, il essaya de trouver quelque poste de professeur dans les écoles de la ville, mais il ne trouva pas d'emploi; il accepta alors la proposition que lui avait faite son frère, Morten, d'enseigner les matières scientifiques à la haute école populaire qu'il dirigeait à la campagne aux environs de Hilleroed.

Mais son séjour à l'école de son frère ne devait pas être de longue durée. Ce qui le tentait pour le moment, c'était la vie à la campagne, les occasions de rencontrer quelque paysan, de s'entretenir avec lui familièrement, de pénétrer le secret de son existence. « C'était surtout la condition des pauvres qui m'intéressait et occupait mon esprit. L'inégalité dans la répartition des biens de ce monde était dorénavant mon problème ». Dans cette région, peuplée d'ouvriers agricoles, qui ne possédaient pas de terre et travaillaient dans les fermes voisines, il lui était facile de satisfaire sa curiosité. Il y avait non loin de l'école une vieille bicoque habitée par plusieurs familles; Pontoppidan apprit que cette masure avait été à l'origine, la vacherie d'une ferme qu'un incendie avait détruite; le propriétaire avait mis ses ouvriers dans les boxes des vaches, une ou deux familles par box.

Il se sentait attiré vers les paysans; les plus pauvres excitaient à la fois sa pitié et son indignation, et il accordait toute sa sympathie à ceux qui luttaient pour conquérir, dans le domaine social et politique, la place à laquelle ils avaient droit. Il aurait voulu être un des leurs, et c'est ce qui nous explique son premier mariage de 1881 avec une jeune paysanne d'Oestby dont l'attitude calme et digne l'avait séduit.

Morten Pontoppidan s'efforçait de donner à son enseignement un caractère édifiant et religieux. Sur les questions, ou plutôt

sur la question politique, essentielle à ce moment-là, la lutte contre l'arbitraire du pouvoir central, Morten avait à diverses reprises, au cours de réunions politiques, montré beaucoup de courage: il s'était laissé condamner à plusieurs mois de prison et on lui avait retiré la subvention dont jouissait son école. Et son frère Henrik l'approuvait. Mais, sur la question religieuse, le romancier futur était irréductible: il n'admettait pas l'utilisation pharisienne de la doctrine de Grundtvig. Et sur Grundtvig lui-même il faisait bien des réserves: c'était assurément un très grand poète, mais par ailleurs, avait-il une connaissance intime des gens du peuple? avait-il jamais marché derrière une charrue? Notons que pour Pontoppidan le peuple signifie les gens des campagnes. Il ne s'est jamais intéressé vraiment aux ouvriers des villes.

On aurait tort de voir là de l'intransigeance; Pontoppidan cherchait sa vérité et l'on trouverait facilement des textes où il rend justice à Grundtvig. Comme toute pensée sincère, celle de Pontoppidan était souvent ondoyante, et, après avoir montré les faiblesses d'une attitude et d'une doctrine, il lui arrivait d'en exposer les mérites. C'est ce que les critiques danois appellent sa double vue, témoignage d'une activité loyale de la pensée, toujours prête à se corriger, pensée tout imprégnée d'humour, qui certes n'évite pas les positions extrêmes, mais accepte rarement de s'y maintenir. « Chaque chose a deux anses, écrira-t-il plus tard, en 1897, dans un article du journal *Politiken,* tout dépend de l'anse par laquelle on la prend. »

Pontoppidan quitta l'école de son frère. En 1884 il s'installa à Oestby avec sa femme et leurs deux enfants. Il aménagea un cabinet de travail dans la maison de ses beaux-parents. Son expérience des paysans est intime et directe; il connaît tellement bien leur situation qu'il choque les plus riches en insistant trop sur l'inégalité qui sépare les paysans privilégiés des ouvriers agricoles.

Il est décidé, non sans appréhension, à s'engager dans la carrière hasardeuse d'écrivain. Il faut savoir risquer, écrira-t-il à la fin de sa vie; les égarements et les erreurs ne nous apportent-ils

pas bien souvent des risques, que nous devons rechercher dans cette vie avec laquelle l'aventure seule peut nous réconcilier?

Il se rend compte qu'une activité tournée vers le dehors — si grandes que soient les tâches de l'ingénieur — ne saurait lui suffire. Combien est significatif son besoin de solitude à la campagne! N'est-ce pas un besoin de méditation, le besoin de comprendre ce qui se passe autour de lui et de trouver les motifs d'où naît le comportement des hommes et d'abord le comportement de ses compatriotes? Pour qu'une pareille étude soit complète et pour qu'elle soit claire, la méditation doit aboutir à l'exposé écrit, sous forme de fiction si on a le désir et le talent de conter. Il avait ce désir, il sentait qu'il avait aussi ce talent.

Première activité littéraire

A partir de 1881 il publie, souvent dans des revues d'abord, les premières œuvres qui fonderont sa réputation. Ses nouvelles furent en somme favorablement accueillies par les éditeurs, il entra en relations avec le très puissant Hegel, chef de la maison d'édition Gyldendal, et il rencontra chez lui, au cours de dîners somptueux, les auteurs célèbres de l'époque, mais il détestait l'apparat, et, dans ces fêtes, il trouvait surtout de quoi nourrir son ironie quand le vin faisait tomber les masques et que les convives devenaient à leur insu des personnages de comédie. Il se rappelait les soirées, près de sa mère, où celle-ci lui disait qu'il est bien plus important de savoir goûter les joies modestes que de rechercher la grandeur et l'éclat. Il était repris par son désir de vie champêtre et de méditation.

Vers la fin de son séjour à l'école de son frère, il s'était adonné avec ardeur à la lecture, cherchant à établir sur des fondements solides sa propre philosophie de l'existence. Il avait lu Kierkegaard, Hoeffding, « et d'autres lourds à digérer ». Et il s'était laissé éblouir par le tableau que G. Brandes lui offrait de la littérature européenne. Il revenait aux auteurs russes, il louait leur manière rude où le lecteur suivait avec étonnement et passion

l'effort de l'écrivain pour saisir et dompter sa matière, comme le sculpteur qui tire du marbre une œuvre parfaite. Il rejetait, comme étranger à sa nature, le style surchargé de J. P. Jacobsen; le style doit être simple, exactement modelé sur l'idée à exprimer, sur l'impression à décrire; le besoin de fioritures indique d'ordinaire une insuffisance de pensée et de vision.

Pendant ces premières années, son talent s'exerce dans le genre de la nouvelle, du tableau *(Landsbybilleder)*, du portrait (« L'Ours blanc »). Mais déjà il songe à des romans plus importants. En 1883 il écrit à l'éditeur Hegel pour lui exposer le plan d'un grand roman qui donnerait une image vaste et claire de la campagne danoise, où le motif principal serait la rivalité entre les adeptes de Grundtvig et ceux de l'*Indre Mission*. Il s'agit du roman qu'il intitulera « La Terre promise » *(Det forjaettede Land)* et qui ne sera terminé que beaucoup plus tard.

En attendant il reprend contact avec Copenhague par l'intermédiaire d'Edvard et d'Ernest Brandes, qui dirigeait le *Journal de la Bourse*. Déjà Pontoppidan avait écrit dans *Politiken* (1887 à 1889) il va maintenant être attaché à la rédaction du journal d'Ernest Brandes (1889 à 1891, date où le journal cesse de paraître).

Est-ce le retour à la vie citadine, est-ce l'impression qu'avait faite sur lui une jeune fille de Copenhague? (1887), qui allait devenir sa femme, toujours est-il qu'à partir de ce moment des difficultés naissent dans son ménage; sa première femme, très clairvoyante, quitta la maison conjugale pour rentrer chez ses parents à Oestby et s'installer ensuite à Copenhague (1888). Quelques années après, le divorce fut prononcé et Pontoppidan épousa en 1892 Antoinette Kofoed. Sans doute il garda de sa première femme un souvenir ému et reconnaissant, mais enfin la tentative qu'il avait faite de communier avec le peuple, de s'allier à la terre de son pays, cette tentative avait échoué.

Il s'intéressait cependant à la question paysanne: beaucoup d'articles lui sont consacrés, l'un notamment (*Politiken* 24 no-

vembre 1887) intitulé *Prophètes norvégiens et paysans de Zola,* où il fait le départ entre l'idylle et la réalité. Il connaît parfaitement les défauts des paysans, mais il leur sait gré du courage avec lequel ils réclament leurs droits politiques. Il sait par ailleurs que le courage n'est pas donné en partage à tous et que, dans la lutte contre l'arbitraire, ils se sont montrés parfois hypocrites et lâches. Il sera plus tard heureux de leur victoire en 1901. Mais il ne cacha pas la déception que lui causa la composition du premier ministère « de gauche » bien qu'on y trouvât un paysan et un maître d'école de campagne. On y trouvait aussi malheureusement un certain Alberti qui devait être démasqué comme escroc d'envergure et passer de longues années en prison.

Au moment où Pontoppidan écrivait ses articles, une querelle s'annonçait entre deux tendances littéraires, le naturalisme qui avait prévalu jusqu'ici et l'idéalisme qui prétendait rendre ses droits à la fantaisie et à la beauté. Dans les comptes rendus qu'il consacre aux auteurs du jour (Schandorph, Ed. Brandes, Ernst Ahlgren, Verner von Heidenstam, Axel Lundegaard) Pontoppidan a exprimé sur ce sujet des opinions extrêmement nuancées, rendant justice aux deux tendances. Il se méfie évidemment de l'idéalisme s'il a pour dessein de cacher la vérité, mais un roman peut-il être dépourvu de toute fantaisie? Il reprendra le débat plus largement dans *Nattevagt (Veillée nocturne).* Mais on doit signaler qu'au cours de son voyage de noces en Italie il ridiculise les tableaux superficiels qui ne donnent du pays qu'une idée mensongère, et il leur oppose un tableau de Kroeyer, que le public a trouvé laid, mais qui montre la fatigue et la misère de deux ouvriers chapeliers.

On ne saurait parler de l'activité journalistique de Pontoppidan sans mentionner le courage avec lequel il l'avait exercée. En décembre 1889 dans un compte rendu du *Messie* de Viggo Stuckenberg, il s'était permis quelques plaisanteries assez peu respectueuses sur le fils de Dieu. Ernst Brandes fut cité en justice sous l'inculpation de blasphème. Pontoppidan alors à Berlin écrivit à Copenhague pour déclarer qu'il était l'auteur de l'article (signé

Urbanus) et qu'il en revendiquait la pleine responsabilité. Il fut toujours courageux, et pour lui, et pour son pays. Sur la question épineuse de la défense militaire, il n'a jamais varié et s'est rigoureusement élevé contre toute politique de faiblesse et d'abandon.

Cependant il continue ses lectures, bien que de son aveu, il ne soit pas grand liseur; c'est à cette époque qu'il lut Nietzsche. G. Brandes l'avait fait connaître au Danemark par un article de *Tilskueren*: il y avait dans l'œuvre de Nietzsche, estimait-il, de quoi renouveler la littérature danoise qui en était à ressasser des thèmes trop connus: théories de l'hérédité, darwinisme, féminisme, morale du bonheur, culte du peuple, etc... les attaques sur les préjugés courants étant sur le point de sombrer dans la même monotonie.

Pontoppidan se sentit touché. Désireux de se rendre compte par lui-même de ce que Nietzsche pouvait apporter d'utile et de neuf aux écrivains danois, il se mit à lire les onze tomes de l'édition Neumann et, à mesure qu'il lisait, la grandeur de Nietzsche se révélait plus nettement à ses yeux; c'était un esprit créateur dont la hardiesse entraînait l'adhésion du lecteur. Pontoppidan retint de lui ce qui convenait à son caractère, l'appel à la virilité, au courage, à la personnalité. Il n'est pas rare de trouver dans ses romans une inspiration nietzschéenne.

Henrik Pontoppidan nous apparaît donc comme un homme de plein air, amoureux de la vie à la campagne, capable de sentir la nature et d'entrer en contact avec ceux qui sont encore près de la nature, le peuple pauvre des campagnes; il a conservé de ses ascendances paternelles un besoin de discuter le problème religieux; c'est un caractère viril, loyal, toujours sincère et courageux; il est épris de simplicité dans sa vie comme dans sa façon d'écrire, hostile à tout ce qui est affectation ou snobisme, toujours clairvoyant et plein d'humour parce qu'il sait toujours apercevoir les deux côtés des choses.

C'est donc en 1881 qu'il débuta dans la carrière des lettres, et d'abord comme nouvelliste. Il avait adressé à un critique influent, Borchsenius un recueil de courts récits en sollicitant son opinion. Borchsenius les lut avec intérêt et fit publier l'un d'eux, *Fin d'existence (Et endeligt)* dans une revue hebdomadaire fort répandue *Ude og Hjemme*. Cette nouvelle attira l'attention d'un éditeur de Copenhague qui offrit de publier tout le recueil. Il parut sous le titre d'*Ailes rognées (Staekkede Vinger)*. La nouvelle la plus importante s'appelait *Le Bateau votif (Kirkeskuden)*.

On a voulu voir dans le titre d'*Ailes rognées* comme une annonce de l'idée générale que Pontoppidan se fait de l'existence. Les hommes lui apparaissent comme des rêveurs ambitieux qui n'ont pas en eux la force ni même le courage de réaliser les plans qu'ils ont conçus. Et l'on présente parfois un récit de 1894, *Le Vol de l'aigle (Oerneflugt)* comme le résumé de toute sa psychologie. L'aigle qui fait le sujet du récit a été dans une basse-cour et on lui a rogné les ailes. Mais elles ont repoussé sans qu'on y prenne garde. Un jour il entend passer au-dessus de lui un vol d'aigles sauvages et son instinct le pousse à les suivre. Il les suit longtemps, mais ses forces s'épuisent, la crainte le saisit et il revient à son poulailler. Un valet qui croit voir descendre un aigle sauvage le tue d'un coup de feu.

On peut sans doute, et sans trop forcer les choses, retrouver ce motif du rêveur impuissant dans plusieurs romans ou nouvelles de Pontoppidan, mais ne pourrait-on pas le retrouver aussi chez d'autres auteurs ? Est-ce même chez Pontoppidan le motif central ? C'est diminuer singulièrement la richesse de son œuvre que de vouloir y rechercher partout une variation du thème de l'aigle incapable de suivre ses anciens compagnons.

En tout cas, on n'a pas manqué de dire que ce thème se trouvait déjà dans *Le Bateau votif*. Un enfant, le héros de la nouvelle, dérobe ce bateau parce qu'il a rêvé de le voir flotter sur l'eau. Suspendu dans l'église, ne cache-t-il pas en lui un désir de

liberté comparable à celui dont l'enfant lui-même est torturé? Et il le lance sur la mer: le bateau flotte fièrement et l'enfant lâche même la corde qui le retenait. Mais le bateau fait eau de toutes parts, s'enfonce et disparaît. Naufrage où nous conduisent toujours nos rêves démesurés!

Le titre montre que Pontoppidan attachait une grande importance à ce thème du naufrage. Il n'occupe cependant qu'une très petite place dans l'ensemble du récit, et, si l'on veut absolument en faire le motif essentiel, le récit apparaît mal équilibré. Mais à quoi bon? Cette nouvelle contient d'autres éléments qui ont aussi leur importance. On peut négliger l'intrigue où s'entremêlent les épisodes du roman d'aventures: crime, emprisonnement, vol, contrebande et repentir final pour dénouer l'imbroglio. Ce qu'il faut retenir, c'est le mélange de réalisme et d'ironie, éléments qui toujours reparaîtront, diversement dosés, dans l'œuvre de Pontoppidan. Le réalisme est singulièrement appuyé dans la description de certains personnages, celle par exemple du sacristain Mikkelsen. « Il était assis, les mains à demi jointes sur un ventre qui aurait pu abriter deux ou trois petites familles pas trop exigeantes. Les joues pâles, tremblotantes, pendaient jusque sur sa cravate blanche, et, si l'on avait pris la peine de compter, on ne lui aurait pas trouvé moins de cinq mentons disposés l'un sous l'autre, d'abord un tout petit, rond et fendu, au-dessous de la bouche, puis un respectable menton de pasteur, et au-dessous une espèce de sac de pélican veiné, où semblaient rassemblés ses organes vocaux, ensuite un coussin de graisse, tout rebondi, vaste et rouge comme un derrière d'enfant, et pour finir, une espèce d'avant-train qui se perdait sans transition dans la poitrine et les épaules ». Ses gestes, sa démarche, sa respiration d'asthmatique sont décrits dans le même style. Son hypocrisie est astucieuse et pourtant grossière. Il est vrai qu'il s'agit de duper un pasteur dont la niaiserie est à peine croyable. C'est la première esquisse de pasteur dans l'œuvre du romancier. La description est poussée cette fois-ci dans le sens du ridicule qui verse inconsciemment dans l'odieux. Car le héros du récit est un enfant abandonné que le pasteur recueille chez lui et qui trouve une véritable mère dans la pastoresse sans enfants, désespérée de la sottise verbeuse et

bigote de son mari, et de la tyrannie cruelle de sa belle-sœur. Thème assez banal, inspiré sans doute en partie de *David Copperfield*.

Fin d'existence indique bien l'état d'esprit de Pontoppidan; c'est une esquisse naturaliste très poussée; dispersion d'une famille misérable, grand-père mort sans secours du médecin, pauvre mobilier vendu à l'encan, grand-mère jetée à l'Assistance publique (épouvantable à l'époque), petite fille qui va servir à la ville et se demande en partant si le monde est organisé aussi bien que le prétendent les pasteurs.

Jusqu'en 1890, dans une série de nouvelles, il est, suivant l'expression moderne, un auteur engagé. C'est à la campagne qu'il place le lieu de ses récits et il fait ressortir avec violence et avec ironie la misère des ouvriers agricoles et le pharisaïsme avec lequel les paysans, en train de s'enrichir, s'abstiennent de tout effort pour améliorer le sort de ces malheureux. Signalons seulement la nouvelle intitulée *Vandreren (Le Voyageur)* : on y trouve des passages violents qui montrent la façon dont Pontoppidan — au moins à certains moments — voyait le conflit des classes et les progrès réalisés par notre époque. Le voyageur a pénétré sur des terres seigneuriales. « Il lui semblait voir surgir des fantômes; les hommes des siècles passés... formes oscillantes, muettes, avançant à grand-peine sous le bâton de l'intendant, poussant la charrue ou ramassant des pierres. En bas, dans la combe où le gable dentelé du château montait vers la pente de la colline, il voyait briller la fenêtre même par laquelle le comte, ivre de sa puissance, surveillait ses paysans, les faisant passer chaque jour, tête nue, sous le cheval de bois... Là-bas, derrière le marais, le long de la haute rangée de peupliers à demi perdus dans le brouillard, il y avait le vieux chemin sur lequel on traînait jusqu'au château, les filles du village, les mains liées derrière le dos; sur ce même chemin, le gracieux seigneur chevauchait fièrement avec ses cavaliers, tandis que les paysans saisis de frayeur se cachaient dans les champs ».

Mais c'est aussi sur ce même chemin qu'une nuit de Noël passait une bande de paysans au visage noirci de charbon, avec

des lumières et des tisons enflammés; ils forçaient la porte du château, montaient en désordre les escaliers, abattaient tout avec leurs haches et leurs massues, écartelaient le seigneur en hurlant de joie et jetaient les morceaux de son corps dans l'eau du fossé, tandis que des compagnons pris de boisson violaient sa femme.

Comme tout cela était loin! Et pourtant le voyageur s'étonne que « de pareilles horreurs aient pu avoir lieu si peu de siècles avant notre époque de liberté, de progrès, d'humanité ».

La seconde partie de la nouvelle met sous nos yeux un exemple abominable de négligence et d'abandon à l'égard d'une vieille femme. Et la formule revient à la pensée du voyageur, comme un refrain moqueur: « Epoque de liberté, de progrès, d'humanité! ».

Un recueil de nouvelles intitulé *Les Nuées (Skyer)* est consacré au conflit politique. Le roi, comme il a été dit plus haut, ne consentait pas à choisir ses ministres dans la majorité parlementaire et le gouvernement, ne pouvant faire voter les lois de finances, s'en tirait à l'aide de budgets provisoires. Pontoppidan prend nettement parti contre cette illégalité. Non pas qu'il le déclare en son propre nom, mais sa désapprobation et son mépris s'expriment par la façon dont il présente les événements et les hommes. C'est, par exemple, un juge chargé de faire une saisie pour des recouvrements d'impôts que les contribuables ont refusé de payer: il a honte de cette tâche qui lui est illégalement imposée, il songe à donner sa démission, mais il est faible, et comment ne pas céder aux instances de sa femme? En face de lui se dresse son fondé de pouvoirs intrigant, redoutable et redouté, opposé à tout progrès, heureux d'employer la violence. La nouvelle intitulée *Deux Amis* repose sur une opposition irréconciliable, qui en quelques instants de discussion détruit une vieille amitié. « Maintenant nous sommes seuls », la nouvelle se termine sur ces mots qui rappellent le dénouement d'*un Ennemi du peuple*.

Toujours Pontoppidan donne le mauvais rôle aux représentants des idées rétrogrades, mais il est loin d'accorder à leurs

adversaires une approbation sans mélange. Sans doute, dans la nouvelle *Fidèle jusqu'à la mort* l'énergie du vieux paysan qui se fait porter mourant au bureau de vote offre un exemple entièrement pur d'héroïsme, mais, dans la même nouvelle, un homme de gauche, professeur à une Université populaire, empêche la victoire des siens par ambition égoïste. C'est un type qu'on trouve souvent dans Pontoppidan, celui de l'intrigant onctueux qui tourne à son profit personnel la justice de la cause qu'il prétend soutenir.

Ce que Pontoppidan reproche aux hommes de la gauche, c'est leur tendance à se griser de mots et à s'en contenter, c'est leur solennité inefficace. Un des personnages de la nouvelle *Présent deux fois!* s'est exilé en Norvège et attend qu'un soulèvement éclate au Danemark; lorsque eut lieu l'attentat contre Estrup il croit l'heure venue, il rentre à Copenhague pensant trouver la ville pleine de barricades. Non sans difficulté il prend contact avec le chef de l'opposition, et lui offre ses services pour n'importe quelle besogne. Mais il s'agit bien de cela! Le parti est en train d'organiser une fête avec bal et autres réjouissances.

Pontoppidan résume son impression dans la nouvelle intitulée *Ilum Galgebakke (Le Gibet d'Ilum)*: il reprend le motif des violences inexpiables qui mettaient jadis aux prises barons et paysans. L'opposition d'aujourd'hui se contente d'envoyer au roi, respectueusement, des adresses rédigées en style de bedeau. Un personnage étrange, qui rappelle l'exilé de Norvège, tire la morale de cette situation. Accuse-t-il les Danois de manquer de courage? Non, il ne va pas si loin, mais il les déclare incapables de se soulever contre l'oppression. Il leur manque le levain des révolutions. « Avez-vous remarqué parfois, lors d'une catastrophe, comme l'incendie de Christiansborg, ces figures farouches qu'on ne voit pas d'ordinaire dans les rues? Des individus sortent de caves et de réduits que personne d'autre ne connaît... ils préfèrent souffrir toute la misère humaine dans leurs trous obscurs plutôt que de s'exposer à perdre leur liberté sous la protection des autorités... Vous les appelez « la crapule ». Voilà! Vive la crapule! »

Un humour cruellement ironique caractérise peut-être la position exacte de Pontoppidan. Les habitants d'un village s'indignent de la création d'une gendarmerie après l'attentat contre Estrup; si jamais un gendarme a l'audace de paraître chez eux, ils sauront le chasser comme il convient. Mais personne n'ose bouger lors de l'apparition du premier gendarme; heureusement un chien s'élance contre le cheval et désarçonne le cavalier. Et le village est tout gonflé d'orgueil après pareil exploit!

La Terre promise

Depuis longtemps déjà Pontoppidan avait conçu l'idée d'un grand roman qui décrirait la vie danoise à la campagne. En 1883 il écrivait à l'éditeur Hegel qu'il espérait terminer bientôt *Mimosas*. « Et quand j'aurai fini, ajouta-t-il, je compte me mettre à rédiger une œuvre importante à laquelle je songe depuis déjà longtemps; j'ai même écrit de temps à autre quelques brèves ébauches. Ce serait un vaste tableau, en couleurs claires, de la campagne, dans le goût de *Ut mine Stromtid (Du temps que j'étais fermier)* de Fritz Reuter, mais de la région de Horns Herred que je connais si bien. Le motif principal serait le conflit du Grundtvigianisme et de la Mission intérieure, du christianisme joyeux et du christianisme sombre; surtout je m'efforcerais de donner des descriptions pittoresques et vivantes de ce qui n'a pas encore trouvé une forme satisfaisante dans notre littérature: les grandes réunions populaires, les fêtes religieuses ou politiques, les fêtes de Noël et tout le reste, dont j'ai acquis ici une connaissance profonde ».

Ce projet devait longuement mûrir dans l'esprit de Pontoppidan et aboutir à un roman en trois parties. *Muld (la Terre nourricière), Det forjaettede Land (La Terre promise), Dommens Dag (Le Jour du Jugement)*, qui parurent respectivement en 1891, 1892 et 1895. Entre 1892 et 1895 Pontoppidan publia d'autres œuvres importantes: *Minder (Souvenirs)* en 1893, *Nattevagt (Veillée nocturne)* en 1894, *Den gamle Adam (Le vieil homme)* en 1894.

La trilogie de *la Terre promise* est donc un vaste roman où les qualités de l'auteur s'épanouissent et s'amplifient singulière-

ment. Il a peint la campagne danoise dans son aspect extérieur d'abord, car il a toujours été très sensible aux aspects de la nature, mais bien plus encore dans sa mentalité, telle qu'elle s'exprime dans les manifestations religieuses, les conflits de doctrines et, par voie de conséquence, dans les mouvements politiques. Cette psychologie collective encadre et soutient une psychologie individuelle pénétrante et avertie. Les personnages, fort nombreux, sont dépeints avec une exactitude attentive dans leur comportement extérieur et dans les motifs qui les font agir. Mais l'attention, la recherche morale de Pontoppidan se concentrent sur un personnage principal qui ne cesse d'occuper le devant de la scène et confère au roman son unité et sa solidité.

Comme il arrive souvent et même presque toujours chez Pontoppidan, son héros Emmanuel échoue dans la réalisation de son idéal, il succombe devant les difficultés d'une tâche trop ambitieuse, il succombe encore plus en raison de sa propre faiblesse. C'est un homme d'église, vicaire d'abord, ensuite pasteur dans une région isolée du Sjaelland qu'il a lui-même choisie à cause de son isolement. Il s'enthousiasme pour la grande réconciliation, la fraternité entre les classes paysannes et ceux qui ont possédé jusqu'ici la culture et la puissance. La campagne avec le travail physique, les mœurs simples et honnêtes, lui apparaissent comme la terre nourricière où germera la renaissance, pour les individus comme pour la nation. Et pour donner à ses idées une consécration solennelle, il prend pour femme une jeune paysanne. Tel est très brièvement le contenu de la première partie. Mais ce résumé ne donne aucune idée de la richesse du roman. On sait déjà quelle importance Pontoppidan donnait au décor dans ses nouvelles. Dans le roman il se révèle comme un peintre admirable de la campagne. Vastes descriptions du paysage où va vivre le héros, sous la tempête et sous la neige, par beau temps et de préférence dans un lieu élevé d'où l'on découvre l'horizon. L'existence et les façons d'être des paysans sont étudiées avec le plus grand soin; Nous sommes introduits chez les parents de la fiancée d'Emmanuel: le père, Joergen Anders, Else, la mère sont décrits avec minutie et une grande richesse de détails dans leur aspect extérieur que Pontoppidan ne néglige jamais, mais aussi dans la façon dont

ils s'expriment et dans le sujet de leurs conversations; la prise de contact entre le vicaire de culture citadine et les paysans encore mal dégrossis, les hésitations, les timidités et, progressivement, la confiance affectueuse, tout cela est suivi avec une souplesse vivante qui produit chez le lecteur l'illusion de la vérité. Pontoppidan a voulu peindre, comme il se l'était promis, l'atmosphère qui enveloppe la vie des campagnes, les réunions d'amis dans les villages, et l'activité des hautes écoles populaires, autrement dit le renouveau religieux et politique des paysans durant le dernier quart du XIXe siècle.

Les villageois sont très mécontents de leur pasteur, réactionnaire et dogmatique. Une véritable conspiration est ourdie contre lui, dirigée par un personnage assez énigmatique, le tisserand Hansen. Ce que les paysans désirent avant tout, c'est gagner à leur cause le nouveau vicaire Emmanuel Hansted. Et leurs efforts sont couronnés de succès. Emmanuel prend la parole dans une de leurs réunions, et son discours est un éloge de la vie simple et innocente, comme on la mène dans les campagnes, et du renouveau qu'elle peut apporter aux âmes que la civilisation a égarées et parfois corrompues. La journée se termine par une fête d'amitié au bord d'un lac, avec des danses et des chants. Emmanuel est définitivement conquis, et c'est ce soir-là qu'il décide d'épouser la jeune paysanne Hansine.

La présence de son vicaire au milieu de ceux qu'il considère comme des ennemis provoque chez le pasteur Toennesen une violente colère que la nouvelle des fiançailles d'Emmanuel porte à son paroxysme. Il s'ensuit une explication très vive entre pasteur et vicaire, explication où se réflète le conflit danois de l'époque. La scène est même exactement datée: la plainte adressée aux autorités par le pasteur amène la visite de l'évêque, dans lequel il est facile de reconnaître un des ministres de 1864, l'évêque Monrad, au moment où il se propose de rentrer dans la vie politique. Avec diplomatie, mais avec fermeté, il prend le parti d'Emmanuel, donne au pasteur Toennesen un poste honorifique, de telle façon qu'Emmanuel puisse lui succéder comme pasteur. Avec sa fiancée paysanne, il se croit lié pour toujours à la terre nourricière.

Pontoppidan, pour sa part, sait bien que la contrée offre d'autres aspects qui ne sont ni édifiants ni idylliques. A l'occasion d'un dîner offert par le pasteur aux membres influents de la paroisse, il laisse libre cours à son ironie, montre ce que l'égoïsme et la grossièreté peuvent donner dans un manque total de culture. Une partie de cartes chez le maire de l'endroit, où les uns trichent et les autres s'enivrent, est poussée jusqu'à la caricature. Mais, à la différence du romancier qui sait toujours voir les deux côtés des choses, Emmanuel est entièrement aveuglé par son généreux enthousiasme. Pontoppidan a décrit là, en psychologue averti, les éléments de son caractère. Son hérédité enferme en elle une contradiction: sa mère était une nature exaltée; avant son mariage, elle avait soutenu la cause du peuple, dans la région où précisément Emmanuel devient pasteur et où le souvenir de son activité est demeuré vivant. Le tisserand Hansen, l'évêque, le directeur de l'école populaire disent à Emmanuel tout le respect qu'elle leur inspire. Cette femme a épousé contre son gré un haut fonctionnaire de Copenhague, pénétré de conformisme et naturellement réactionnaire en politique. L'ardeur qui l'enflamme s'est éteinte dans ce mariage et elle a volontairement mis fin à ses jours — ce que le pasteur Toennesen révèle à sa fille pour expliquer ce qu'il appelle la folie d'Emmanuel. Il porte donc en lui les deux forces antagonistes, il est le désaccord danois incarné en un personnage unique. Rien d'étonnant à ce que ce personnage soit instable, prêt aux revirements, mais lourdement accablé par ces revirements mêmes. A vrai dire, dans *Terre nourricière* ces déchirements lui sont épargnés: son aventure se déploie en ligne droite, et sans autre obstacle que les remontrances de son pasteur et la désapprobation de sa famille. Les étapes en sont décrites longuement, chacune comporte un tableau minutieux de vie paysanne: l'enlèvement de la neige sur la route suivie par Emmanuel, la conversation avec le tisserand chez les parents de sa fiancée, la réunion présidée par Emmanuel et la fête qui la suit, le repas de noces. Il ne faut pas oublier la visite du directeur de l'école populaire, décrite avec beaucoup d'humour, d'un homme débordant de bienveillance et de bavardage édifiant.

Parmi les nombreux pasteurs qu'on trouve dans les romans

de Pontoppidan, le pasteur Toennesen occupe une place importante; il est l'adversaire déclaré des idées nouvelles et particulièrement de ce christianisme joyeux où le sentimentalisme des fidèles empiète dangereusement sur l'autorité du pasteur. Lui, pour sa part, soutient le dogme dans toute sa rigueur et l'autorité du ministre de Dieu: « Ce n'est pas seulement le droit du prêtre, dit-il à Emmanuel, pour l'initier à sa tâche, c'est aussi un devoir sacré et imprescriptible envers Dieu de maintenir en toute circonstance l'autorité absolue de l'Eglise. Les relations d'autrefois, les relations patriarcales entre le pasteur et ses fidèles, sont malheureusement de l'histoire ancienne ». Il ne rejette d'ailleurs pas la faute sur les athées et les libres penseurs. Non! ce sont les prêtres eux-mêmes qui se sont laissé éblouir par des idées nouvelles et ont miné le respect qu'on doit à ceux qui sont chargés d'annoncer la parole de Dieu!

Il trouve un contradicteur en la personne de l'évêque (Monrad). Au cours d'une discussion qui tourne à l'aigre, l'évêque dit: « Il ne faut pas oublier non plus qu'à l'égard des paysans particulièrement, nous avons à réparer beaucoup d'injustices anciennes; et, si l'on éprouve en ce moment une tendance à leur accorder une influence déterminante sur la marche de notre politique, c'est un acte d'équité tout simplement que nous devons accomplir, non seulement pour la paysannerie elle-même, mais pour le bien de l'Etat ».

Ainsi dans cette première période se manifeste l'enthousiasme d'Emmanuel. Son hérédité maternelle le guide, et les obstacles qu'il rencontre sont aisément surmontés par les conseils de l'évêque et grâce à l'influence que sa mère avait prise sur lui durant son enfance.

Sept années séparent la première de la seconde partie. Durant ce laps de temps Emmanuel s'est efforcé de réaliser son idéal de vie simple et innocente, en pratiquant les travaux des champs. La métamorphose s'est-elle vraiment produite? Il a repris pour son usage le cabinet de travail de son prédécesseur, mais il n'y passe, il est vrai, jamais plus d'une demi-heure, le temps de faire

la sieste. Pour ses sermons et ses conférences, il les prépare toujours en poussant la charrue ou bien au cours de ses visites aux malades et aux pauvres. Il aime répéter qu'il a tourné le dos aux rayons de la bibliothèque, s'étant aperçu que les oiseaux du ciel ou même ses vaches dans leur étable lui enseignent plus de sagesse pratique que ses livres les plus savants. Sans doute nous le trouvons dès le début de cette seconde partie en train de labourer, vêtu d'une blouse grossière et chaussé de lourdes bottes dont les tirants ressortent à la hauteur du genou, les cheveux en désordre et la barbe au vent. Mais ce décor reste tout extérieur et ne trompe en fait que lui-même. Les autres s'aperçoivent d'emblée qu'il n'est pas un paysan: sa silhouette est trop dégingandée, ses épaules trop étroites et tombantes. Les mains sont rougeâtres et gonflées, elles n'ont pas le développement disproportionné qu'elles prennent chez ceux qui dès l'enfance portent de lourds fardeaux. Son visage non plus n'a pas une couleur uniforme de cuir sombre, comme chez les paysans; il est parsemé de petites taches blanches.

Son prédécesseur avait maintenu l'autorité pastorale, l'efficacité dans la bonne tenue de la maison et des cultures. Qu'a-t-il mis à la place? Il s'apercevra trop tard qu'il est dangereux de vouloir établir avec ses paroissiens et ses domestiques une familiarité trop grande; le presbytère cossu s'est peu à peu détérioré faute d'entretien et plusieurs pièces sont laissées à l'abandon. Pour la mise en valeur de ses terres, Emmanuel est à l'affût de toutes les nouveautés, il reçoit des brochures et leur fait confiance, mais ses essais sont presque toujours malheureux et ne lui valent qu'une commisération attristée de la part de ses beaux-parents et de sa femme. Le lecteur français pense un instant à *Bouvard et Pécuchet*.

Les paysans ne peuvent se dispenser de l'associer à leur activité politique. C'est le moment où le gouvernement de droite lance son défi à l'opinion démocratique du parlement et du pays. Pontoppidan nous donne un aperçu de l'indignation suscitée dans les campagnes. Une réunion d' « amis » est convoquée chez le maire, fort différente de la réunion à laquelle nous avions assisté déjà et qui était consacrée aux cartes et à la boisson. « Le

soulèvement politique que l'enseignement populaire avait suscité dans toute la paysannerie danoise, avait fini par éveiller la conscience endormie de cet homme (le maire) et l'avait lancé dans la lutte pour la libération de sa classe ». Il savait se produire en public avec aisance et possédait un certain don de parole, en fallait-il plus pour devenir le célèbre chef paysan de Veilby ? A côté de ce chef prudent et rusé Emmanuel apparaît légèrement ridicule, toujours au plus haut degré de l'enthousiasme et de l'indignation, prêt à tout briser sans penser aux conséquences.

Un événement tragique, la mort du fils d'Emmanuel et d'Hansine domine cette partie du roman et provoque à brève échéance un changement d'état d'âme chez les deux époux. Emmanuel s'est montré inférieur aux circonstances, il est responsable de la mort de son fils. Pendant deux ans, malgré les instances de sa femme, il a refusé de faire venir un médecin, mettant toute sa confiance en Dieu et en la nature. Il déteste d'ailleurs le médecin du canton, incroyant, tout pénétré de culture humaniste et de mentalité bourgeoise. Ainsi surgit à nouveau l'antagonisme qui a séparé en deux camps le monde danois. Et cette fois, sans doute en raison de l'ébranlement produit chez Emmanuel par son deuil, le doute va pénétrer en lui. Il accepte une invitation chez le médecin, rencontre chez lui la fille de son ancien pasteur, Ragnhild Toennesen, qui n'a jamais pu se plaire à la campagne ni comprendre les paysans. Au cours du dîner l'inévitable discussion s'engage et Emmanuel soutient avec éloquence les droits des paysans, et ses paroles opèrent une véritable conversion chez une jeune fille parente du médecin. Elle renonce à son existence toute de vanité et garde devant les yeux la vision du prophète annonçant la bonne parole. Pontoppidan semble bien s'être inspiré d'un passage de *Brand*. Et pourtant Emmanuel est maintenant moins sûr de lui, il prend plaisir à des conversations qui l'arrachent à sa vie présente et lui rappellent Copenhague.

Ces changements n'ont pas échappé à l'attention de ses paroissiens; ils décident de se débarrasser de lui. A l'occasion des funérailles du directeur de l'école populaire, le tisserand Hansen lance contre lui une attaque furieuse. Emmanuel ne peut plus

rester pasteur à Veilby; Hansine s'en rend compte et le lui dit, mais elle comprend en même temps que leurs chemins doivent se séparer et qu'Emmanuel doit retourner à Copenhague auprès des siens. C'est sur leur séparation que se termine la seconde partie du roman.

La troisième et dernière partie est intitulée *Dommens Dag (Le Jour du jugement)*. Le lieu de l'action est changé; les événements se déroulent à l'école supérieure de Sandinge et dans ses environs immédiats, et le sujet n'est plus l'opposition de deux cultures et de deux mondes, mais l'exposé des tendances qui se développent au sein de l'église danoise; l'aventure personnelle d'Emmanuel Hansted arrive par ailleurs à son terme. Pontoppidan va faire agir ou plutôt faire parler devant nous un certain nombre de prêtres. Le lieu de leurs discussions, ou, pour employer leur expression, de leurs « conversations d'amis » est la riche et vaste villa de Madame Gylling, haute protectrice des tendances grundtvigiennes. Nous y rencontrons, au début de cette partie, une cinquantaine « d'amis »: « pasteurs affairés, avec leurs femmes en toilettes paysannes, maîtres d'école villageois à la barbe abondante, étudiants paysans au dos rond, à l'aspect scrofuleux et aux paupières rougies, et aussi deux ou trois professeurs à l'école supérieure et quelques paysans aisés du voisinage accompagnés de leurs femmes ». Pontoppidan ne rapporte pas leurs conversations: il les montre toujours en train de faire une conférence ou un discours; l'abus des paroles est leur défaut. Aussi bien ils sont venus à Sandinge pour y discuter, en une sorte de colloque, des crises qui divisent l'église danoise. Le discours est leur façon d'être, leur raison d'être. En fait leurs discours ne laissent pas subsister grand-chose des croyances d'autrefois; les résultats de la critique moderne ne leur permettent plus de considérer la Bible comme une révélation, comme la parole de Dieu. Ils cherchent ailleurs les raisons de la continuité de la foi, il en résulte que chaque pasteur peut interpréter le christianisme à sa manière, et que les fidèles ne savent plus quel guide ou quel appui choisir. L'église, pour Pontoppidan, a perdu son autorité spirituelle, elle va être amenée tout naturellement à la reconquérir dans le domaine temporel. Il nous décrit le désarroi d'un couple de paysans venus

du fond du Jutland pour affirmer leur foi; ils n'ont jamais lu que la Bible, et voici que ce qu'ils prenaient pour la vérité s'écroule; certains ne veulent même plus croire à l'existence de l'enfer. Alors que reste-t-il?

La destinée d'Emmanuel se rattache à ces discussions religieuses parce que ses partisans espèrent qu'il y prendra part et qu'il prononcera les paroles décisives. En effet, tandis que se prépare le colloque, Emmanuel s'élève de plus en plus au-dessus des soucis terrestres et commence à suivre l'exemple du Christ. Un pasteur, sage suivant le monde, lui offre de la part des autorités ecclésiastiques un pastorat avantageux. Il refuse: n'est-ce point le Malin qui cherche à le tenter comme il tenta Jésus dans le désert? Il recherche les êtres les plus déshérités et les plus endurcis pour leur apporter le message de paix et d'amour, et sa parole trouve un écho chez les pauvres et les simples.

Mais il n'est plus en état d'affronter un auditoire tel que celui qu'il trouve à Sandinge et, lorsqu'il essaie de prendre la parole devant les professeurs et les pasteurs, il s'effondre sans dire un mot, persuadé que son Dieu l'a abandonné.

Il ne survit pas longtemps à pareil choc et, après sa mort, un groupe de disciples se réunit de temps à autre, en son nom, autour de sa tombe.

Cette transformation singulière d'Emmanuel dans la dernière partie du roman apporte un dénouement qui ne manque pas de grandeur. Mais le problème posé au début, l'opposition entre les paysans et les classes cultivées et la recherche d'un compromis, ce problème est abandonné. Nous n'en avons pas moins un morceau de l'histoire du Danemark dans le dernier quart du XIXe siècle, le tableau des changements à l'intérieur de l'église; aussi bien la lutte politique n'ayant jusqu'à cette date mené à rien, l'agitation religieuse lui succède naturellement. Mais, si habilement qu'elle soit présentée, cette lutte ne s'incarne pas vraiment dans des destinées humaines. Dans cette partie du roman, c'est le souci de faire historiquement vrai qui inspire Pontoppidan.

Veillée nocturne

Entre *la Terre promise* et son second grand roman *Pierre le chanceux,* Pontoppidan écrit un roman important intitulé *Veillée nocturne (Nattevagt).*

Ce roman a encore pour sujet l'antagonisme entre les deux tendances danoises, sur le plan politique et dans le domaine littéraire. Le héros, le peintre Hallager, est un rouge, moins par ses cheveux et sa barbe que par ses idées sociales exaltées. L'action se passe à Rome où Pontoppidan avait séjourné en 1892. A Rome donc Hallager a épousé la fille d'un haut fonctionnaire, d'un grand bourgeois, et les contacts inévitables avec son beau-père et les amis de celui-ci provoquent des heurts incessants qui s'expriment au plus haut point dans un éloge de l'anarchie, lancé comme un défi à la face des Danois réunis à Rome pour une fête où l'on célèbre la beauté romantique de l'Italie et l'excellence des hiérarchies, particulièrement au Danemark. La scène est d'une extrême violence et produit chez la jeune femme du peintre un choc émotionnel qui ruine sa santé et la conduit au tombeau.

Pontoppidan reprend ici l'idée de la misère et de son utilité, exprimée dans *Ilum Galgebakke*. Hallager a parcouru les quartiers pauvres de Rome et en est revenu épouvanté, mais plein d'espoir, car c'est dans ces taudis infects que le bacille rouge trouve le foyer qui lui convient. « Qui donc depuis les époques les plus reculées a fait l'histoire de l'humanité, c'est-à-dire les révolutions ? Ce sont les habitants des caves, pâles, affamés, toujours prêts à prendre sur eux les sept péchés capitaux pour une bouteille d'eau-de-vie ». Il faut avoir vu ces désespérés pour comprendre les agitations de l'époque. Mais au Danemark il n'y a pas de prolétariat et par conséquent il n'y a pas non plus de liberté. On ne s'étonnera pas de trouver à la fin du roman une description de l'hommage rendu au roi par ses fidèles sujets à l'occasion de ses noces d'or en 1892.

Hallager, à Copenhague, s'est remarié avec une femme du peuple. Ne se permet-elle pas d'observer que, malgré tout, ces fêtes royales sont belles avec bannières, verdures, ornements.

« C'est tellement poétique, comme au théâtre ». Elle lui fournit ainsi l'occasion de maudire cette prétendue poésie qui corrompt l'homme comme une végétation malsaine. Après quoi, il dit à sa logeuse qui prend part à l'entretien: « Ne laissez pas refroidir votre bile ».

On voit facilement comment s'opère le passage du plan politique au plan littéraire. Du moment qu'Hallager en politique s'intéresse avant tout aux questions sociales, il préconise une littérature d'inspiration purement sociale, qui traite des questions controversées, une peinture qui s'efforcera d'exprimer la misère et l'effort du peuple; il rejette l'art antique et l'art de la Renaissance et considère Rome et l'influence de Rome et de ses musées comme nuisibles à l'artiste. Rome sera la grande corruptrice! Les meilleurs y perdent rapidement leur foi et leur vigueur. C'était, poussée à ses dernières conséquences, la tendance que G. Brandes avait fait triompher dans les pays scandinaves. Mais cette littérature naturaliste, de caractère social, avait provoqué par réaction un mouvement orienté vers la beauté et le lyrisme, le lyrisme des grandes émotions de l'âme, l'admiration des personnalités vigoureuses, des hommes de la Renaissance. Aussi bien les disciples de la première heure s'étaient-ils assez vite écartés de G. Brandes, et lui-même ne devait pas rester fidèle à sa première doctrine. Holger Drachmann est le type de ces « hommes de la Renaissance ».

Hallager couvrira de sarcasmes ce « réveil de l'âme », cet envahissement du lyrisme. Il est certain que Pontoppidan les considère sans grande sympathie. Nous trouvons, en tout cas, dans son roman un certain nombre de caricatures d'écrivains, Drachmann surtout (Sahlmann), Gjellerup (Folehave) et sans aucun doute aussi le Norvégien Björnson (Karl Kristian Honorius Krack).

Ce roman, *Nattevagt*, est relativement bref, mais la nature en est riche et variée. Le contraste entre les deux milieux où le héros se trouve engagé par ses deux mariages, grands bourgeois d'une part et prolétaires de l'autre, est particulièrement vigou-

reux: le ton de Pontoppidan monte et ne baissera plus dans les œuvres qui vont suivre. Le lecteur mettra au compte d'Hallager une part de cette agressivité, mais, cette réserve faite, il trouvera dans ce roman une des contributions les plus intéressantes au portrait social et politique que Pontoppidan a tracé de son pays.

Pierre le chanceux

En 1898 Pontoppidan commença à écrire *Lykke-Per (Pierre le chanceux),* le vaste roman considéré comme son chef-d'œuvre. La rédaction dura jusqu'en 1904 et le roman fut publié d'abord en huit parties (2 en 1898, 2 en 1899, 1 en 1902, 1 en 1903, 1 en 1904). Mais, en 1905, Pontoppidan reprit le roman et le concentra en trois parties. C'est sous cette forme qu'il a toujours été publié depuis, et l'auteur a exprimé le désir que toute étude de *Lykke-Per* fasse usage de cette édition.

Le titre lui-même, *Lykke-Per,* est difficile à traduire en français, car le mot *Lykke* a deux sens; il signifie la chance, il signifie également le bonheur et, si dans la première partie, la chance favorise le héros, c'est le bonheur qu'il cherche par la suite, un bonheur calme et stoïque.

Il est hors de doute que l'auteur a voulu dessiner en épisodes successifs les aspects les plus importants de la vie danoise à son époque. Dans ce dessein il a repris un procédé souvent employé par les romanciers antérieurs. Il fait se dérouler l'existence de son héros dans des milieux divers, dont la similitude et plus encore l'opposition ont une valeur de témoignage historique. Per descend d'une famille de prêtres et passe son enfance et sa première adolescence dans un presbytère de province; il vient ensuite à Copenhague pour faire ses études d'ingénieur et conçoit l'idée d'un vaste plan consistant à utiliser les canaux du Jutland pour le transport des marchandises et à créer sur la côte ouest un port libre capable de rivaliser avec Hambourg.

Il prend contact, superficiellement du reste, avec les cercles littéraires de Copenhague, surtout il est admis comme hôte

bienvenu et bientôt comme futur gendre dans la famille d'un très riche financier israélite. Au moment où sa fortune semble assurée, une circonstance fortuite le dégoûte des milieux qu'il fréquente; les souvenirs de son enfance qui l'assaillent à la mort de sa mère, l'amènent à quitter Copenhague et à se retirer dans le Jutland; après avoir fait l'expérience d'une autre forme de christianisme et avoir épousé la fille d'un pasteur grundtvigien, il se sépare d'elle et passe le reste de sa vie dans la solitude, comme humble employé de voierie dans un village perdu.

Le dessin de cette destinée peut sembler étrange et parfois invraisemblable, mais l'attitude intérieure du héros par rapport aux milieux qu'il traverse est étudiée avec le plus grand soin, et c'est cette étude psychologique qui constitue le thème essentiel de Pontoppidan, la réalité danoise.

Il débute par la description de l'existence au presbytère, de la famille Sidenius, riche d'enfants, pauvre d'argent. Lorsqu'on lit les mémoires de Pontoppidan, des rapprochements se présentent à l'esprit entre la jeunesse de l'auteur et celle de son héros. Il ne faudrait pas évidemment forcer les termes, considérons toutefois ces ressemblances certaines comme un gage d'exactitude.

La famille porte le nom de Sidenius, titre d'ancienneté sinon de noblesse: depuis des siècles d'innombrables Sidenius ont annoncé la parole de Dieu dans tout le pays; savants parfois en exégèse, mais pauvres et isolés, ils ont trouvé dans les ressources de la vie intérieure un dédommagement à toutes les frustrations, et c'est dans le renoncement qu'ils ont placé les vraies valeurs et le but de la vie. Le renoncement est pour eux la stricte obéissance aux exigences traditionnelles de la foi. Dans le presbytère que décrit Pontoppidan, les soucis de l'ambition, les joies de la réussite, les distractions et les rires sont considérés comme des manifestations condamnables de frivolité, qui nous détournent de la seule préoccupation nécessaire *(det ene fornoedne)* qui est d'accomplir la volonté de Dieu. Le pasteur Sidenius est d'une sévérité que jamais le sourire n'adoucit, ni la gaieté, ni l'indulgence. Ses fidèles sont scandalisés de sa rudesse et ils ne l'aiment pas.

La ville lui fait plus tard des funérailles imposantes, mais on a le sentiment que Pontoppidan a introduit cet épisode pour impressionner Per. La mère est presque toujours souffrante, usée par le travail de la maison et les maternités sans nombre; l'auteur nous dit qu'avant son mariage elle a été une jeune fille vive et gaie, mais sa personnalité s'est pliée à la règle austère que son mari fait observer dans la maison. Et les enfants, sauf Per bien sûr, sont à l'image des parents; rien n'existe pour eux en dehors du souci d'accomplir en toutes choses la volonté de Dieu. Le tableau de cette famille ainsi enveloppé de grisaille et de tristesse paraît sans doute exagéré, mais, à diverses reprises, les Sidenius nous sont donnés comme représentant les Danois. Per, il est vrai, dans un accès d'humeur, considère ses compatriotes comme des Sidenius trop contents d'eux-mêmes, qui recouvrent leur pusillanimité de petits bourgeois du mépris orgueilleux que le pharisien ressent pour l'éclat du monde. Cette fausse humilité se transmettait de génération en génération dans les presbytères, se répandait en haut comme en bas dans le peuple entier et bouleversait toutes les idées. Passant un dimanche dans la rue, poursuivi par le fracas des cloches, Per se plaît à deviner la bassesse et la malhonnêteté chez tous les passants qu'il croise. Ils rêvent tous dans leur petite coquille d'escargot, si bien tenue et qui pour eux signifie l'univers. Qu'ils sont modestes! Qu'ils sont heureux! De braves Sidenius de stricte observance. On pourrait citer bien d'autres exemples. Mais Per lui-même se pose en adversaire des Sidenius — et les formes diverses de l'opposition, du besoin de renouveau nous seront présentées par la suite.

Dès le début, Per, à l'égard de ses parents, au milieu de ses frères et sœurs, représente l'esprit de révolte contre toute contrainte religieuse ou morale. Sa décision d'étudier à l'École Polytechnique, de se vouer aux sciences qui s'appuient sur le monde réel et permettent de le transformer, va de pair avec les tendances nouvelles qui se font jour à Copenhague. D'un bout à l'autre du roman, il est question d'un projet grandiose, peut-être génial, élaboré par lui pour utiliser les voies d'eau qui traversent le Danemark et créer sur la côte ouest du Jutland un port libre où aboutirait tout le trafic du pays. Durant le temps où dans

la capitale il travaille à ce projet et cherche à le faire aboutir, il entre en relations avec les groupes et les milieux les plus représentatifs de l'époque. Avec les artistes d'abord et les écrivains. Non pas qu'il s'intéresse à leurs œuvres, de son point de vue utilitaire il ne peut leur accorder une grande importance, et c'est d'ordinaire la question qui les met aux prises. A quoi peuvent servir leurs tableaux et leur poésie? C'est ainsi que, sous des déguisements faciles à percer, Pontoppidan esquisse ou dessine à loisir le portrait des célébrités contemporaines. Per les rencontre de temps à autre dans un café appelé « La Marmite » où se réunissent les « Indépendants », groupe de beaux esprits d'âges divers, bien doués pour la plupart, mais dont la croissance s'était mal faite: ils n'étaient pas arrivés à leur plein développement ou ils avaient mûri trop vite. Le personnage auquel Pontoppidan s'attache de préférence est le peintre Fritjof Jensen en qui l'on reconnaît bien le poète Holger Drachmann. Fritjof est l'homme des grandes tirades et des grands gestes, il se considère comme un seigneur de la Renaissance et il y a en lui du grand seigneur, et du génie sans aucun doute, mais on y trouve aussi beaucoup d'inconstance, un souci avisé de la réclame et parfois un grain de folie. Il éprouve une sympathie très vive pour Per, mais il ne cesse de lui reprocher son souci de l'utilité. « Oui! s'écrie-t-il, vive l'industrie, dressons nos puantes cheminées d'usines, que le bon Dieu améliore notre système d'égouts! Avez-vous quelquefois regardé de près ce bonheur fabriqué à la machine? Allez dans une de nos petites rues, voyez ces bandes d'enfants pâlis dans les caves et qui fourmillent comme des vers dans un fromage. Ou bien allez donc voir les quartiers des voleurs millionnaires, allez chez les Juifs et chez leurs grosses femmes. Pourriture d'un bout à l'autre. C'est ça le progrès! Ce sont là les bienfaits de la science! »

A côté de Fritjof Jensen, Pontoppidan place le poète malade Enevoldsen; il s'agit du romancier J. P. Jacobsen, et Pontoppidan le montre, sur un ton railleur, occupé à polir ses phrases et à compter ses virgules. Il a toujours déclaré son peu de goût pour le style surchargé de Jacobsen. Il accordera plus d'importance au poète Berger, élève d'Enevoldsen, qui maintient la tradition

du beau style. C'est Johannes Joergensen qu'il met ainsi en scène et il le présente d'abord comme un élève de Nathan, autrement dit: Georg Brandes. Nous le retrouvons au cours du roman après sa conversion.

C'est sur Nathan que Pontoppidan concentre son attention, car il a transformé la mentalité du Danemark, en tout cas celle de la bourgeoisie. A vrai dire, Per arrivant à Copenhague, ne se rend pas compte tout de suite de l'importance de Brandes. Pontoppidan ne nous dit-il pas dans ses *Mémoires* qu'il mit aussi quelque temps à le découvrir. C'est un des admirateurs de Per, le jeune Salomon, qui lui parle d'abord de Nathan, et par la suite il en entendra abondamment parler, et il le rencontrera chez le banquier Salomon. Car, après nous avoir décrit, non sans charme, en la personne des logeurs de Per — un sous-officier de la marine et son excellente femme, entourés d'un cercle d'amis — un aspect du petit peuple de Copenhague, le héros, par une fantaisie du jeune Salomon, est introduit tout soudain dans un milieu de très riche bourgeoisie juive de banquiers et d'hommes d'affaires; toutes les célébrités y sont accueillies. Les fiançailles d'une de ses filles, le mariage de l'autre permettent à l'auteur d'introduire des types curieux et d'élargir le champ de son étude. Per sera le fiancé de la fille aînée Jakobe. Mais avant de le connaître, Jakobe avait été sur le point de promettre le mariage à un des familiers de la maison, Eybert, gros industriel et homme politique important. Il appartient au groupe libéral ou, comme on disait, européen. Son tact et sa distinction n'empêcheront pas Jakobe de lui préférer Per. L'autre fille, Nanny, épousera un journaliste, Dyhring, un des plus fâcheux exemplaires de la corporation. Il n'y a pas à se demander si le portrait que Pontoppidan trace de Dyhring correspond à ses idées personnelles sur la presse. Ce n'est guère probable puisqu'il a écrit lui-même pour différents journaux et qu'il n'eut jamais de différend grave dans l'exercice de son métier. Il a rencontré aussi des journalistes véreux et c'est un de ceux-ci qu'il a jugé bon d'introduire dans son roman; il aura des successeurs dans les romans suivants. Absence de convictions, absence aussi totale de scrupules, avec un certain savoir-faire, telles sont pour Dyhring les conditions de

la réussite. Au moment où, pour s'assurer l'appui de son journal, on l'élit membre d'un conseil d'administration qui lui rapportera chaque année une jolie somme sans une minute de travail, qui peut-être le conduira au Parlement, son oncle, qui le connaît bien, déclare que la réussite de ce vaurien doit faire douter de la justice d'une Providence. « Sans vigueur, sans foi, sans patriotisme, il gagnait sans arrêt en influence, en importance, en considération, tandis qu'on voyait échouer ceux qui semblaient désignés pour les postes de chef... Il en était toujours ainsi au Danemark, les générations grandissaient l'une après l'autre, elles allaient au tombeau, brisées, courbées en deux, toujours vaincues. On aurait dit qu'une maladie secrète dévorait la force de la nation, épuisait sa meilleure jeunesse, ouvrait le pays aux conquêtes étrangères ». A partir du moment où il est fiancé à la fille du riche Philippe Salomon, Per peut espérer mener à bien son projet de port libre. Une société est créée sous la présidence du financier juif Max Bernhardt pour étudier les questions de mise en œuvre, et Pontoppidan en profite pour décrire un autre milieu d'affaires. Max Bernhardt est un des plus actifs et des plus influents parmi les spéculateurs qui, dans l'espace des dix dernières années, avaient démoli et rebâti Copenhague et d'une ville de province en avaient fait une grande ville de style européen. On lui reconnaît un sens aigu des affaires, une intelligence rapide, une science juridique et commerciale de tout premier ordre. Juif de naissance, il n'a pas pu faire à cette époque, comme il l'aurait désiré, une carrière de magistrat. « Malgré les assurances de la Constitution sur l'égalité des citoyens, pas un Juif n'avait encore au Danemark occupé un siège de juge ». Il avait pris sa revanche en amassant une des plus grosses fortunes du pays, et en affirmant de plus en plus sa puissance dans toutes les entreprises. On l'avait vu se lancer dans une série de spéculations audacieuses, sa spécialité étant de créer des sociétés par actions pour la construction d'immeubles, et il avait scandalisé ses collègues en mettant en œuvre des moyens auxquels jusqu'ici personne n'avait osé avoir recours. Pontoppidan le montre à l'ouvrage, lui et son groupe, à l'occasion du projet de son héros.

Philippe Salomon ne nous est pas présenté comme un requin

de la taille de Max Bernhardt. L'essentiel ici est l'opposition fondamentale entre le milieu où s'est déroulée l'enfance de Per, le milieu Sidenius et le milieu Salomon où il va évoluer pendant quelques années. Dans ce milieu les préoccupations morales sont absentes, on ne s'attache qu'à la vie présente et aux avantages qu'il est possible d'en tirer. C'est pourquoi on y perçoit l'écho de la grande transformation qui est en train de s'accomplir au Danemark. Le principal artisan de cette transformation, celui dans l'œuvre de qui elle se reflète le mieux, est un des hôtes de la famille Salomon, le docteur Nathan, c'est-à-dire Georg Brandes. Ivan Salomon, au courant de toutes les nouveautés, ne manque pas d'envoyer à Per une brochure dans laquelle Nathan décrit l'état où, revenant de l'étranger, il a trouvé le Danemark. Après avoir traversé l'Allemagne en pleine activité, il avait eu, dès l'arrivée au port vide et silencieux de Korsoer, l'impression de glisser dans un monde différent, le monde des rêves étrangers à la terre. Et cette impression s'était affirmée dans le train dont les cahots finissaient par endormir tous les voyageurs, qui tous les quarts d'heure s'arrêtait à une petite station où deux ou trois paysans, coiffés de chapeaux de pèlerins à la Grundtvig et fumant de longues pipes, attendaient non pas le train qui allait passer, mais celui qui arriverait une ou deux heures plus tard. Il était dans un pays où le temps n'avait de valeur pour personne, où chacun semblait disposer de l'éternité. A Copenhague, l'impression était la même: rues étroites où le pavé était aussi lamentable qu'autrefois, les boutiques aussi provinciales, où les fiacres avaient la même allure de tortues, où les théâtres annonçaient les mêmes drames enfantins. La vie paraissait s'être arrêtée, alors qu'en Europe on pouvait observer un développement intense et une révolution spirituelle qui avaient transformé les sociétés et fourni aux individus des buts plus élevés et plus audacieux.

Il faut ouvrir les fenêtres à l'air du dehors, éveiller les Danois endormis; qui sait? apprendre peut-être à danser à ce peuple de lourds sacristains. C'est la tâche que Nathan s'était donnée. Comme s'il avait eu une centaine d'yeux, il parcourut les littératures de tous les pays et de tous les temps, et, avec un instinct infaillible, garda ce qui pouvait servir de stimulant pour ses

compatriotes et, avec un art consommé, il en tira un extrait fortifiant, parfois amer, d'autres fois épicé. Il s'entendait à dérouler en quelques pages la vie de périodes entières et son exposé était toujours alerte et vivant. La confusion même des systèmes philosophiques, il savait l'éclaircir en quelques phrases vigoureuses, de sorte que les esprits les plus obtus se formaient une idée de la question.

Pontoppidan nous décrit ici le fameux *Gennembrud* (Percée) qui transforma après 1870 l'opinion danoise. Le succès de Nathan-Brandes fut éclatant, succès qui, de l'avis du romancier, n'allait pas sans quelque risque. Ne faisait-il pas appel à l'indolence danoise? Jamais les jeunes n'avaient acquis avec autant de facilité et autant d'agrément des connaissances aussi étendues. Mais cette acquisition n'était-elle pas trop facile? L'auteur ne supprimait-il pas l'effort, si important dans la formation des esprits et des caractères? Le lecteur ne retirait-il pas de sa lecture de Nathan une illusion de connaissances, non une connaissance véritable? De sorte que son influence ne fut qu'un éclat passager. Pontoppidan songe à tous les disciples de Brandes qui, l'un après l'autre, se détachèrent du chef. Mais l'impulsion reçue de Nathan avait tout de même renouvelé leur intelligence et l'avait préparée à une activité indépendante dans d'autres directions. Il songe évidemment à ceux qui ont cherché une solution religieuse aux problèmes qui se trouvaient posés. Il cite le nom de Poul Berger qui est, nous le savons, Johannes Joergensen.

Si importante qu'elle soit, l'opposition Sidenius-Salomon ne nous donne pas un tableau complet du Danemark. Per est donc réservé à d'autres expériences, et c'est sans doute au désir qu'éprouve l'auteur d'être complet qu'il faut attribuer la circonstance qui va donner à l'existence et à l'âme même de Per un aspect imprévu. Cet événement qui laissait peut-être prévoir un détachement du héros à l'égard de ses projets, se produit avec une violence irrésistible lors de la mort de sa mère. Elle est morte à Copenhague où la famille s'était installée après la mort du père, et Per, qui n'a pas revu sa famille, apprend que le cercueil sera transporté par mer en Jutland: seul de ses frères et sœurs il décide

d'accompagner le cercueil; et là, sur le bateau, après une nuit sans sommeil, un appel intense de souvenirs fait revivre à ses yeux l'existence de sa mère comme jamais encore il ne se l'était représentée: il revoit ses fatigues, ses souffrances, ses maladies supportées avec un courage toujours égal, une confiance entière: confiance en Dieu. Et sans doute, cette nuit de souvenirs ne ramène pas Per au Dieu des Sidenius, mais elle change entièrement l'orientation de son existence. Il renonce à ses projets ambitieux, il renonce à sa fiancée Jakobe Salomon. Durant un repos de quelques mois à la campagne les phases nouvelles de sa vie se préparent. Il est l'hôte d'une curieuse famille de noblesse campagnarde. Là encore Pontoppidan ne perd pas de vue l'histoire de son peuple. Il jette un regard en arrière sur les générations qui ont successivement vécu sur ces terres depuis l'époque héroïque des Vikings et des naufrageurs, en passant par un Moyen Age brutal, par une noblesse encore vigoureuse et entreprenante, pour aboutir aujourd'hui à des personnages sans raison d'être et sans utilité. Il ne manque pas de mentionner l'arrivée du christianisme et on se demande parfois s'il ne lui attribue pas l'affaiblissement de la race. Ce n'est qu'une impression fugitive, il est bon qu'elle ait sa place, si minime soit-elle, dans le tableau qu'il s'est proposé de dessiner.

Au cours de cette retraite, Per fait la connaissance d'un prêtre grundtvigien, le pasteur Blomberg. Celui-ci a connu autrefois le pasteur Sidenius et il dit à Per que leur idée de la religion était fort différente. Le pasteur Sidenius avait, comme les vieux luthériens, une vision singulièrement étroite de l'existence. Malentendu de l'orthodoxie déclare le pasteur Blomberg, qui pèse encore comme un cauchemar sur l'Église et sur les foyers, et qui peut écarter de la foi les mieux doués parmi les jeunes. Son christianisme à lui est tout idyllique, tout imprégné de l'émotion que lui donne le spectacle de la nature. Per aperçoit combien, dans les milieux ecclésiastiques eux-mêmes, on s'est éloigné de la sombre orthodoxie d'autrefois avec sa condamnation de la chair, sa mise à la torture de la raison. Rien dans le christianisme de Blomberg n'effrayait la pensée ni ne révoltait le sentiment. Le mystère de l'existence se déployait en une clarté toute simple.

Tout était naturel, tout allait de soi, tout était merveilleusement adapté aux besoins de l'homme. Le diable était le produit de l'imagination surexcitée des moines, la damnation éternelle était une idée barbare en contradiction avec la bonté de Dieu. Et l'au-delà, on en parlait le moins possible.

Per se laisse d'abord prendre à tant d'indulgente sérénité. Il subit le charme d'Inger, fille du pasteur, qu'il épouse et avec laquelle il vit plusieurs années. Mais il s'aperçoit assez vite que sous la bonhomie forcée du pasteur se cache beaucoup d'orgueil, de pharisaïsme et d'entêtement. Ce n'est pas son beau-père qui peut lui fournir une discipline de l'esprit et du sentiment. Il n'y a pas à voir là une condamnation de la part de Pontoppidan. Simplement le romancier se devait de nous montrer qu'au Danemark, à son époque, il y avait d'autres attitudes à l'égard du problème de l'existence. Il en retient deux surtout: d'abord celle des jeunes qui ont acquis sous l'influence de Brandes le sérieux des convictions et l'ardeur de la recherche, mais qui à un certain moment n'ont pu suivre le maître et que leur ardeur a poussés dans d'autres directions; et en second lieu, l'attitude de ceux pour qui le grundtvigianisme demeure superficiel et qui cherchent plus profondément la solution du problème dans un état d'esprit qui, dans une certaine mesure, rappelle Kierkegaard.

Comme exemple du premier groupe, il nous donne Poul Berger, c'est-à-dire Johannes Jörgensen, un converti, et il commente à notre usage un recueil de poèmes intitulés le *Combat de Jacob,* qui est une profession de foi. Le courant amené de l'étranger par Nathan, déclare le converti, est comparable à une pluie de printemps qui féconde les mauvaises herbes elles-mêmes et donne à la terre un aspect trompeur de fécondité. Mais dans la sécheresse de l'été, aux approches de l'automne, les herbes se fanent et sont entraînées par le vent. Heureux ceux qui au printemps ont plongé leurs racines jusqu'aux profondeurs où jaillissent les sources de vie. Per a l'impression que ces paroles semblent écrites sur le tombeau de toute sa jeunesse. C'est bien ce qu'il a ressenti depuis des années, le sentiment de se flétrir, de se faner, de perdre irrémédiablement sa vigueur et ses moyens. Et il répète les paroles

de Poul Berger: « Adieu, époque stérile! Voici terminé mon cheminement à travers le désert. Le paradis de mes pères s'est ouvert devant moi et, tout ébloui de lumière, je m'agenouille sur le sol pour prier dans la contrition ».

Depuis longtemps déjà, Per ne trouve plus ni près de sa femme, ni près de ses beaux-parents la tranquillité de l'esprit, ni la réponse aux questions qu'il se pose. Il a fait la connaissance d'un certain pasteur Fjaltring que son beau-père considère comme un fou et un mauvais prêtre. On ne peut imaginer plus complète opposition que celle de ces deux pasteurs. Ce ne sont pas des solutions à bon marché que Fjaltring cherche au problème de la foi et de l'existence. La foi doit être une passion et la douleur seule donne sa valeur à notre vie. Per s'intéresse de plus en plus à ces questions; il lit les ouvrages piétistes dont il découvre si souvent des exemplaires chez d'humbles paysans; il étudie le réveil religieux qui, tout récemment encore, a marqué si profondément l'esprit danois. Il est saisi d'admiration devant ces paysans de Fionie ou du Jutland, devant ces artisans de village qui menèrent un si rude combat contre l'orthodoxie rationaliste de l'époque, les solitaires qui allaient comme les Apôtres de village en village pour témoigner et qui étaient bafoués par la foule et jetés en prison par les autorités; ces petites communautés vivant selon l'Évangile, sans se préoccuper du monde, n'était-ce point l'Histoire sainte se déroulant au Danemark?

Per transcrit les passages des livres édifiants auxquels il revient toujours: « Nourris-moi, mon Dieu, du pain des larmes, donne-moi à boire une large coupe de larmes. Je m'abandonne à toi avec tout ce qui m'appartient, pour que tu me châties. Car c'est une grâce pour ton fidèle qu'il doive souffrir et être tourmenté par amour pour toi! ».

Phrases qui provoquent en lui un frisson et une révolte et que cependant il ne peut pas oublier.

Il se rend compte finalement que tous les sages de la terre, même avant le christianisme, ont prêché le renoncement, la

passion du renoncement. C'est ainsi que Per renonce à tout, à son mariage, à son foyer, à toute ambition. Il finit ses jours comme pauvre agent voyer dans un village perdu du Jutland de l'ouest. Mais il semble réconcilié avec lui-même.

Ainsi dans ce vaste roman, sans jamais prendre le ton didactique, sans jamais perdre de vue la psychologie exacte des personnages, Pontoppidan nous a donné, vivifié par les caractères et le dénouement de l'intrigue, un tableau des milieux divers qui existaient au Danemark, et la somme des plus importantes questions que se posaient les Danois.

Le Visiteur royal

Il convient de dire quelques mots de la nouvelle intitulée *le Visiteur royal (Den kongelige Gaest)*. Elle occupe une place à part parmi les autres nouvelles. L'humour y est plus accentué que dans les autres œuvres et il présente un caractère de fantaisie, de plaisanterie presque bouffonne qui surprend chez ce réaliste.

Installés dans un coin du Jutland, un jeune médecin et sa femme s'enlisent peu à peu dans la monotonie des habitudes, leur horizon se rétrécit, nul intérêt ne les soulève au-dessus de la banalité quotidienne. Or, un beau soir de Carnaval, un hôte singulier pénètre presque de force dans leur foyer, les surprend, les irrite et, irrésistiblement, les oblige à jouer leur rôle dans une fête comme peut-être ils n'en avaient jamais vu : dîner en habit, propos légers, musique. Ils lui obéissent: n'est-il pas le roi Carnaval? Impossible de découvrir par la suite d'où venait ce visiteur, ni non plus où il est allé. Mais la vie des deux époux en est toute transformée, marquée de jalousies, de réconciliations, de tout un renouveau de passion. On entend souvent de la musique sortir de leurs fenêtres, et le pasteur du village ne les comprend plus. « On dirait qu'il y a toujours chez eux des courants d'air. » Jusqu'à leur vieillesse leurs pensées, surtout celles de l'épouse, s'égareront vers le pays de l'aventure.

Cette nouvelle apparaît ainsi comme une transposition plaisante des passages de *Lykke-Per*, où le docteur Nathan s'efforce d'apprendre à danser à ses compatriotes trop gauches et trop lourdauds.

L'Empire des morts

Le troisième grand roman de Pontoppidan est intitulé *l'Empire des morts (De doedes Rige)*.

Dans ce roman l'auteur a voulu couvrir un plus vaste domaine que dans la *Terre promise* ou dans *Pierre le chanceux*: c'est tout le présent et tout l'avenir du pays qui est en jeu; les personnages importants, étudiés avec soin, y sont aussi plus nombreux et nous comptons en réalité plusieurs aventures qui se déroulent parallèlement et ne sont reliées entre elles que par des hasards d'amitié et de parenté.

L'unité profonde du roman est ailleurs; elle est dans le sentiment de pessimisme et de désespoir, qui, marqué dès le début, va s'amplifiant et s'aggravant jusqu'aux événements tragiques de la fin.

Quelques points de repère ne seront pas inutiles. Au moment où il écrivait son roman, Pontoppidan était en proie à la souffrance et à la maladie, il croyait sa mort prochaine et travaillait fébrilement pour dire, avant de disparaître, ce qu'il jugeait indispensable de dire. « Je ne suis pas un auteur, je suis un soldat loyal. »

Sollicité de faire une conférence à Aalborg en 1914, il choisit pour sujet *L'Eglise et ses hommes (Kirken og dens Maend)*. Et la conférence qui souleva quelque scandale est une attaque vigoureuse dirigée contre les pasteurs. Il leur reproche leur veulerie et en même temps leur arrogance. Devant les progrès de la science qui, de plus en plus, réduisent le sens littéral de la Révélation, ils ne savent quel parti prendre; ils sont incapables d'édifier une croyance solide. Combien d'entre eux ont pénétré seuls et livrés

à eux-mêmes dans les régions frontières entre ce monde et l'autre, et connu un de ces instants profonds qui créent la foi ou qui créent le doute? N'oublions pas que nous sommes au pays de Grundtvig et de Kierkegaard! Quelle arrogance dès lors que de prétendre annoncer aux foules la parole de Dieu!

Un autre texte de la même époque — de 1912 exactement — exprime tout le désenchantement de Pontoppidan. C'est une poésie écrite à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Georg Brandes. Un oiseau de nuit clame à travers l'ombre:

Cette vérité qu'il lança comme un soleil au firmament,
Qui donc en tira quelque joie? A qui donna-t-elle de la force?
Il cria: « Que la lumière soit! » et l'obscurité nous enveloppa.
. . . . .
L'arbre de la science qu'il planta dans notre terre,
Qui embrassait au loin les fjords et les baies,
N'a produit que des fruits véreux, poison de notre peuple.

Ce sont là les trois points de départ essentiels qui donnent accès à *l'Empire des morts.*

Le dessein de Pontoppidan est d'offrir à ses lecteurs une image de la vie politique au Danemark. Il le fait à l'aide d'une intrigue extrêmement romancée, dont les points culminants sont une campagne électorale et un vote décisif au Parlement, et en choisissant comme héros un homme, Tyge Enslev, qui a dominé pendant des années la politique du pays: il est « le dernier chef d'une époque héroïque ». C'est lui qui a conduit le peuple danois à la conquête des libertés politiques et d'une plus grande justice sociale.

En lui se résument les luttes qui ont été décrites au début de cette étude. Il a fait partie du premier ministère désigné selon les règles de la démocratie après la victoire des partis de gauche. Issu d'un milieu très humble, il a vécu à Copenhague l'existence solitaire et sans joie de l'étudiant pauvre. Et, mêlé à la foule insouciante, il a pris conscience de lui-même comme fils du

peuple, et il a entendu résonner en lui le cri étouffé d'une oppression séculaire, qui n'a encore connu ni soulagement ni revanche. Pontoppidan l'a idéalisé, bien plus, du reste, dans le sens de la grandeur et de l'habileté politique que comme une personnalité morale. Il apparaît qu'il a mené à bien son œuvre d'affranchissement: affranchissement signifie pour lui écrasement de l'Église, élimination de son influence sur les destinées du pays; il ne manque jamais de rappeler qu'au moment du désastre de 1864, le Danemark était dirigé par un évêque (Monrad). Or il lui semble qu'au terme de sa carrière les forces de l'ombre se regroupent et tentent d'enchaîner la liberté. Dans un grand discours politique qui est, pourrait-on dire, le centre du roman, il s'exprime en ces termes: « Il semble que nous ayons abattu les ennemis de la liberté dans tous les domaines: gouvernement, administration, écoles. Il faut les chercher à présent dans les coins les plus obscurs, comme les rats. Mais, par ailleurs, il faut bien dire que la victoire nous a amené certains amis dont il y a tout lieu de se méfier. Il en est ainsi de tout mouvement qui a passé les années difficiles... D'anciens adversaires se présentent, la main sur le cœur, et affirment qu'au fond d'eux-mêmes ils ont toujours été pour la bonne cause et que seules des circonstances malheureuses les ont empêchés d'offrir leur vie pour elle. »

Ce sont en effet ces anciens alliés qui désavouent Enslev et lui infligent au Parlement une défaite mortelle au cours d'une séance poignante et acharnée. Jamais Pontoppidan n'avait rien écrit d'aussi intense, jamais il n'avait fouillé aussi profondément les mauvaises passions dans les poitrines humaines.

Dans la lutte qu'il a entreprise contre les pasteurs, Tyge Enslev n'est pas toujours scrupuleux sur le choix des moyens. Au cours de la campagne électorale mentionnée plus haut, il assure le succès d'un candidat plus que médiocre pour empêcher l'élection d'un pasteur, qui se trouve être son neveu. La carrière de son candidat prend fin rapidement par un scandale domestique qui lui fait perdre la raison. Le neveu de Tyge triomphe à l'élection partielle et ce triomphe est exploité par le parti prêtre avec défilés et cantiques selon toutes les règles de l'art.

Le jour où Tyge Enslev a prononcé son grand discours devant les électeurs, un personnage singulier a fait son apparition et demandé la parole. C'est un pasteur chassé de l'Église pour péché d'adultère. Il erre maintenant à travers le pays, prêchant en plein air ou dans les granges, car les temples et les salles de réunion lui sont fermés. On lui reproche d'exciter les foules contre l'église de Dieu. « Mais, réplique-t-il, où donc est-elle cette église de Dieu? Elle se cache comme une pauvre vieille femme que les gamins des rues poursuivent de leurs cris. En revanche Satan a sur terre son église: c'est celle que nous voyons, avide de puissance, pour laquelle tous les moyens sont bons s'ils procurent considération et autorité dans ce monde misérable. Le service de Dieu ne s'accommode point de la recherche et de la possession des biens de ce monde. » Et le pasteur errant raconte qu'une nuit Dieu lui est apparu et lui a demandé: « Où est le tremblement de ton cœur? Où sont les larmes que tu as versées sur toi-même? Où est ton angoisse, où le chagrin de tes nuits? Va-t'en, tu appartiens à l'enfer. » Déformées sans doute et prononcées par une bouche impure, ces paroles rappelaient forcément à tout lecteur danois les attaques lancées par Kierkegaard dans l'*Instant (Oejeblikket)* contre l'église mondaine, et l'on trouve même dans cet appel de Dieu les deux mots qui font le titre d'un de ses traités: *Angst og Baeven* (Angoisse et Tremblement) (Cf. *Frygt og Baeven*).

Tyge Enslev a tout de suite saisi qu'il peut utiliser cet égaré: il suffit de faire connaître et de répandre ses diatribes contre l'Église. Il le fait venir à Copenhague, publie sa biographie et annonce dans le journal du parti, *Le Cinq Juin,* les sermons qu'il prononcera. Cette activité du prédicateur dans des salles immondes a quelque chose à la fois de grotesque et de sinistre. On ne voit pas du reste que l'autorité de l'église en souffre beaucoup. Il est plus curieux de constater que les admonestations du prédicateur ne demeurent pas sans effet sur quelques-uns de ses auditeurs — les meilleurs moralement — dont la religiosité est éveillée et purifiée. Peut-être faut-il voir là le résultat de cette « vision double » des choses qui caractérise la réaction de Pontoppidan devant la réalité.

Au reste, le prédicateur ne sert pas longtemps la propagande de Tyge Enslev. L'organisation cléricale, la Mission intérieure, a vite fait de le rendre inoffensif: une petite conjuration de bienveillance et de sourires l'attire à l'évêché de Copenhague, où on lui accorde d'une part son pardon et d'autre part une somme d'argent qui le met à l'abri des soucis.

Le récit de la contre-attaque menée par le parti prêtre est un admirable morceau de peinture politique et sociale: nomination d'un évêque au ministère de l'Instruction publique et des cultes, machinations parlementaires, préparation d'un vote de méfiance en sont les manifestations les plus apparentes. Mais ces succès s'expliquent par un travail persévérant, strictement discipliné, dans la coulisse. L'argent afflue: Pontoppidan met en scène des hommes riches, avares et durs, qui, au moment de mourir, essaient de se racheter par des dons — très généreux cette fois — à la Mission. Avec cet argent on crée tout un réseau d'associations qui, dans des maisons bien installées, réunissent le plus souvent possible des fidèles qu'elles ont endoctrinés.

Le journal n'est pas oublié; la façon dont la nouvelle feuille cléricale, *le Quotidien (Hverdagen)*, achète les principaux rédacteurs du *Cinq Juin* est une merveille de roublardise et de coquinerie. *Le Quotidien* était installé selon les dernières méthodes américaines, avec des affiches de propagande à toutes les fenêtres, comme une ménagerie. Les collaborateurs de tout ordre, qui emplissaient les salles de rédaction, n'avaient rien non plus d'évangélique. C'était l'habituel ramassis de maquereaux de la littérature, de talents avariés qui, dans les grandes villes, se déversent dans ces salles de reportage comme l'eau sale dans un égout. Pontoppidan l'avait déjà dit; il est intéressant qu'il le dise une seconde fois.

Le chef de la Mission intérieure à Copenhague nous est présenté comme un ambitieux sans talent et sans cœur, mais d'autres pasteurs ont une notion plus chrétienne de leur devoir et se dévouent vraiment au service des pauvres. Le pasteur Johannes Gaardbo, neveu de Tyge Enslev, est un de ceux-là. En décrivant ce travail de samaritain, Pontoppidan a voulu peut-être

adoucir sa critique, à moins qu'il ne se soit complu à mettre en relief le contraste qui existe entre cette charité de Johannes Gaardbo et son intolérance et sa dureté.

L'intrigue de l'*Empire des morts*, comme nous avons dit au début, est multiple. Il fallait, pour la clarté de l'exposé, isoler les événements qui concernent Tyge Enslev. Mais ce récit politique est comme enveloppé dans une autre aventure qui donne à l'ensemble sa signification humaine.

La première partie du roman porte comme titre *Torben et Jytte*: ce sont les deux protagonistes: un homme et une jeune fille dont l'existence pourrait être heureuse si l'infortune ne jaillissait pas de leur caractère et de leurs actions. Torben Dihmer a été de bonne heure marqué par la maladie; une insuffisance de sécrétion l'a défiguré, affaibli, retranché de toute vie active. Une découverte récente des médecins lui rend la santé. On pense à Copenhague qu'il épousera une amie d'enfance Jytte Abilgaard. Et Jytte est sur le point de consentir. Pourquoi refuse-t-elle? Elle est singulière, instable, inquiète, marquée sans doute par une hérédité fâcheuse. Un de ses frères s'est tué, l'autre a déserté d'un navire de guerre lors d'une escale et jamais depuis on n'a eu de ses nouvelles. Jytte porte en elle une épouvante. Elle se dit, en refusant Torben, qu'elle ne se mariera jamais et, plus tard, elle se laisse glisser dans un mariage absurde et bientôt funeste. Elle divorce et meurt en couches.

Destinée où Pontoppidan exprime son pessimisme profond. Jytte est tourmentée par des cauchemars. Elle se rappelle son frère Ebbe, celui qui s'est tué; sans doute elle se rend compte que leurs natures se ressemblent étrangement et, un jour où sa mère a voulu lui parler des raisons qui ont conduit Ebbe au suicide, elle l'a arrêtée avec un regard épouvanté. Quand elle veut réfléchir sur elle-même, elle se rappelle un rêve de son enfance: enfermée dans une grande salle obscure, elle tâtonnait, essayait d'ouvrir les portes. Toutes étaient fermées, impossible d'échapper! Et il lui semble voir là une image de sa vie.

Lorsque, peu de temps avant de mourir elle-même, elle apprend que Torben est mort, elle se considère comme responsable et s'écrie en sanglotant: « Qu'ai-je fait? » Mais au bout d'un moment elle se reprend et juge que son ami est heureux. « Le dur combat de la vie était fini pour lui ». Il était délivré de ce monde horrible où « tout est tromperie sauf la désillusion, où tout est mirage sauf la frustration et la douleur ».

Jytte est-elle responsable de la mort de Torben? Pas entièrement. Sans doute, à partir du refus qu'elle lui a opposé, il ne découvre plus dans l'existence de but qui vaille la peine d'être poursuivi. Il essaie d'occuper son ennui par des voyages prolongés et lointains. Il revient désillusionné, mais c'est le pessimisme de Pontoppidan lui-même qui cause cette désillusion et non son chagrin d'amour.

Torben renonce à la politique et à toute autre activité. Il se retirera dans son domaine, à Favsingholm, pour y attendre la mort puisqu'il a cessé d'observer les prescriptions du médecin qui lui avait rendu la santé. « Veux-tu que je te dise ma pensée — il s'adresse justement à son médecin — je crois plutôt que chez moi, à Favsingholm, il me semblera revenir vers le soleil et la réalité de la vie — revenir d'un voyage dans l'Empire des morts. En Europe, en Amérique j'ai eu bien des fois l'impression de me trouver sous terre, en un lieu de torture, où des milliers d'ombres inquiètes se précipitaient à la poursuite d'un bonheur imaginaire. »

Ou encore: « La race humaine est malade, prise de folie. Ce que, pendant dix mois, j'ai vu de mes yeux dans trois parties du monde m'a sans cesse rappelé la hâte affreuse avec laquelle un fou travaille à sa propre destruction. Je suis persuadé que nous sommes au bord d'une catastrophe universelle. Cette activité forcée dont toutes les nations sont si fières, cette fièvre insensée de production, qui ne correspond à aucun besoin réel, sont les dernières convulsions d'une société condamnée à mort ».

Il mène à Favsingholm une vie simple et proche de la nature. Il est persuadé qu'on obtient le bonheur en accueillant en toute

occasion sa destinée avec amour, comme la fiancée accueille son fiancé. Il déclare aussi qu'il faut nouer une amitié sincère avec la douleur; elle est inévitable et elle est par ailleurs notre seul ami vrai, notre seul compagnon fidèle dans la vie. Nous retrouvons les pensées dont Pierre le chanceux se nourrissait pour supporter la solitude et affronter la mort. Nous reconnaissons jusque dans l'expression, *amor fati*, une influence nietzschéenne évidente. L'intimité de l'homme et de la douleur nous fait penser aux sages de l'Antiquité, peut-être à l'Orient. Nous constatons surtout que nous sommes au pays de Kierkegaard.

A Favsingholm, Torben s'est efforcé d'être bon avec tous ceux qu'il rencontrait. On ne s'étonnera pas, étant donné la misanthropie du récit, qu'on l'ait récompensé en incendiant son domaine. Durant la catastrophe il se sentait à mille lieues de là, et l'océan de flammes brillait devant son regard intérieur comme l'annonce démoniaque de l'incendie universel qu'il attendait, du déluge de feu dans lequel une race humaine corrompue allait être roulée et disparaître.

Paradis de chacun

Dans son dernier roman *Paradis de chacun (Mands Himmerig)*, qui parut en 1927, Pontoppidan reprend des motifs qui ont servi dans d'autres œuvres. Le héros Niels Thorsen, journaliste violemment engagé dans la politique, rappelle de très près le peintre Hallager de *Veillée nocturne*. Les personnages sont groupés de la même façon: Asta, la femme de Niels l'a épousé contre le gré de sa famille: rebutée bientôt par sa violence, l'esprit empoisonné par de perfides calomnies, elle se croit délaissée, se plaît dans son malheur et, comme la femme d'Hallager, elle meurt, mais cette fois il s'agit d'un suicide. Ce n'est donc pas l'intrigue qui fait l'intérêt de ce roman ni non plus le caractère violent de Thorsen, réplique trop ressemblante d'Hallager. Les raisons de cette violence méritent par contre de retenir l'attention. Une intrigue assez déplaisante vient d'écarter Thorsen de la direction du grand journal libéral danois *Friheden (La Liberté)*. Avec moins de détails

que dans l'*Empire des morts,* l'auteur dirige une attaque violente contre une certaine presse corrompue et perfide. Thorsen, avec un manque de mesure flagrant, étend au parti tout entier et même à tout le pays la condamnation que lui inspirent les agissements des journalistes de *Friheden.* Il se rappelle la journée de juillet 1901 où paysans et citadins étaient accourus de tous les coins du pays pour se réjouir de la défaite de l'arbitraire et célébrer le premier gouvernement démocratique. Emporté par ce souffle d'enthousiasme, il s'était précipité sur un banc et avait improvisé un discours sur la renaissance du Danemark. Il n'y avait que treize ans de cela, et l'un des ministres acclamés alors était maintenant en prison. Triste symbole! Le pays ne s'était pas montré digne de la liberté que les combattants de la première heure lui avaient conquise. Au reste les choses avaient-elles tellement changé? Les paysans étaient autrefois menés à la cravache par les propriétaires nobles: aujourd'hui ce sont les barons du parlement qui commandent et les junkers de la presse qui terrorisent le peuple, chacun craignant d'être mis au pilori.

C'est en vain que Thorsen essaie de constituer un groupe d'opposition. Quelques-uns de ses interlocuteurs ne sont pas sans voir les abus dont il se plaint, mais personne ne veut se compromettre, personne n'ose affronter *Friheden.* Méconnaissance des grands intérêts du pays, veulerie, lâcheté sur toute la ligne!

Le roman se déroule en 1914: au Danemark aussi l'armée fut mobilisée au moment des déclarations de guerre. Après le premier affolement, on se rendit compte qu'il était possible de s'arranger avec le voisin du sud et qu'il serait même avantageux de le ravitailler. A cette occasion Thorsen raconte qu'il a vu dans une gare un jeune mobilisé, paysan du Sjaelland, grand et fort, pâle d'effroi comme s'il avait déjà reçu une balle dans le corps, tandis que sa mère maudissait à grand fracas l'éventualité d'une entrée en campagne. Et Thorsen songeait à la Belgique! « Je me suis dit à moi-même: *Finis Daniae.* Et j'ai voulu conserver le souvenir de cette scène. Elle pourrait fournir le motif d'un bas-relief sur le tombeau de notre pays. »

A plusieurs reprises il déclare: « Nous sommes un peuple sans avenir; la seule chance de salut serait une guerre européenne qui nous prendrait à la gorge et nous tirerait de notre sommeil ».

Un de ses amis, Clemens Junge, aussi enthousiaste que lui lors de la victoire démocratique, refuse d'approuver ses violences. Pour sa part il va de ville en ville faire des conférences dans l'esprit des écoles grundtvigiennes et il met sa confiance dans ce qu'il appelle « les forces silencieuses ». La formule est belle, répond Thorsen, mais comment se manifestent ces forces? Appuyons l'oreille contre le sol, nous entendrons un immense ronflement; des milliers de paysans dorment sans entendre ce qui se passe autour d'eux et ce n'est pas le son d'un chalumeau qui les réveillera.

Mands Himmerig suit la même ligne que l'*Empire des morts*, avec cette différence que l'attaque ne se concentre pas contre l'Église, mais s'en prend à tout le pays. Dans cette brève esquisse le pessimisme est encore plus amer; les deux romans se terminent par la mort du héros après une défaite totale.

Mands Himmerig est le dernier roman de Pontoppidan. Il s'occupe maintenant de mettre au point le dernier volume de ses nouvelles qui parut en 1930; il donne une version, parfois assez modifiée, des nouvelles primitives, et ce troisième recueil contient quelques brèves esquisses qui n'avaient pas encore été publiées. A partir de 1932 il commence la rédaction de ses souvenirs dont nous avons parlé et que nous avons largement utilisés au début de cette étude.

Pontoppidan mourut en 1943.

Conclusion

Nous avons trouvé dans l'œuvre de Pontoppidan le reflet de l'histoire du Danemark pendant une cinquantaine d'années environ, coupée par le changement de siècle. Période particulièrement

importante, puisqu'elle voit le passage du gouvernement autoritaire au gouvernement démocratique et une transformation sociale profonde. On peut bien dire qu'en lisant les récits de Pontoppidan, on suit exactement ces transformations ou plus exactement elles nous deviennent présentes à travers les descriptions, les aventures des personnages, leur comportement et leurs paroles. La misère des classes déshéritées, la dureté des municipalités à leur égard, l'émancipation politique des paysans grâce aux écoles populaires et aux conférenciers itinérants, le grand conflit sur les droits respectifs du pouvoir royal et du parlement, l'influence de l'Église, l'influence de la presse, la corruption des institutions nouvelles, et, d'autre part, des tableaux de vie danoise depuis le presbytère de campagne jusqu'aux cercles opulents de Copenhague, tout cela passe sous nos yeux. Est-ce de l'histoire? Oui et non. Oui, puisque les éléments des récits sont empruntés à la vie politique et sociale. Non, ou plutôt pas entièrement, puisque cette réalité se réfléchit dans des personnages qui ont leur tempérament et leur individualité et qu'elle est interprétée par eux. Lorsque deux conceptions s'affrontent comme celles de Niels Thorsen et de Clemens Junge, le devoir de Pontoppidan est d'exprimer chacune d'elles avec la même vigueur et la même exactitude. Il s'en acquitte brillamment, car il a de la réalité une vue toujours claire, ou, pour emprunter l'expression dont se servent les Danois, une vue double. Il n'est jamais dupe, autrement dit; il voit toujours le côté hasardeux des idées ou des sentiments qui paraissent les meilleurs et qu'un de ses personnages exprime, peut-être avec trop de véhémence. Mais il n'est pas indifférent: le ton général de ses romans, ses articles de presse et ses interviews et les volumes de souvenirs qu'il rédigea à partir de 1932 nous renseignent assez sur sa position. C'est un patriote danois qui a profondément à cœur l'avenir de son pays et qui parfois exagère dans le sens du pessimisme, c'est un esprit clair que révolte la duplicité, un esprit libre qui n'admet aucune tyrannie, ni physique, ni intellectuelle.

LE VISITEUR ROYAL

TRADUIT DU DANOIS
PAR MARGUERITE GAY ET ULLA MORVAN

Copyright by les éditions Albin Michel pour l'œuvre de Henrik Pontoppidan publiée dans ce tome. Tous droits réservés aux Presses du Compagnonnage pour les annexes littéraires. Le dessin de Picasso reproduit sur la reliure est la propriété de Monsieur Lionel Prejger

HENRIK PONTOPPIDAN

LE VISITEUR ROYAL

Illustrations originales
de
LEONOR FINI

LE VISITEUR ROYAL

I

Quand les gens qui sont pris dans le tourbillon d'une grande ville pensent à la campagne — non sans une certaine nostalgie — ils se plaisent à imaginer une existence où Dieu dispense le temps, où chaque minute est détaillée avec la précision solennelle d'une horloge de Broholm mesurant l'éternité sous le toit d'une vieille paysanne.

En réalité, cependant, le temps n'est nulle part plus rapide ni la vie plus courte qu'à la campagne. Si les jours isolés peuvent y paraître longs dans leur monotonie, les semaines se pressent, les années volent. Et un beau matin la vie a fui, comme le songe d'une nuit d'été ou d'une nuit d'hiver.

Quand le jeune médecin Arnold Hœjer et sa jolie petite femme se disaient qu'ils habitaient Sœnderbœl depuis six ans et que leur mariage datait de ce temps-là, ils en riaient d'étonnement. Six ans! Impossible! C'était, leur semblait-il, il y avait six mois que, nouveaux mariés, par une inoubliable nuit étoilée, ils étaient arrivés en diligence. Dans l'intervalle, il est vrai, trois enfants étaient nés; leur maison qui, sortant alors des mains des ouvriers, sentait la chaux, était devenue pour eux le centre du monde et le seuil du paradis.

Ayant tous deux habité la capitale, ils avaient, malgré leur

grand bonheur en amour, commencé par être désespérés. Le nouveau milieu et les nouvelles coutumes, voire le paysage sans arbres du Jutland, avec son énorme ciel, leur donnaient l'air piteux de poussins égarés.

A cette époque, la seule pensée de Copenhague faisait monter les larmes aux yeux de madame Emmy. Pendant qu'Arnold allait voir les malades, elle s'installait à la fenêtre du bureau avec un pénible sentiment d'abandon, incapable de faire autre chose qu'attendre son retour.

Que ces sentiments lui paraissaient étranges maintenant! Comment avait-elle pu être enfant à ce point? Dire qu'elle était restée assise des heures à la fenêtre dans une pose emphatique, la main sous la joue, à fixer les sombres collines de bruyère, avec l'impression vertigineuse d'avoir été laissée toute seule sur une planète inconnue, dans l'espace infini de l'univers. La gare la plus proche était distante de trois milles. Une diligence assurait les relations avec l'extérieur, mais ils ne la voyaient jamais. La grande voiture jaune, au conducteur vêtu de rouge, qui aurait pu animer le morne paysage, ne traversait le village qu'en pleine nuit, au retour comme à l'aller. Elle ne faisait qu'illuminer un peu leurs rêves quand, par les nuits sombres, elle passait sur la grand-route devant la maison et projetait la lueur de sa lanterne à travers les stores de leur chambre à coucher.

Le village même consistait simplement en sept ou huit pauvres fermes et une quinzaine de chaumines. Aucune famille de pasteur ne s'y était jamais installée; seul y résidait le maître d'école, un insupportable chicaneur.

La première année, ils avaient eu quelquefois les visites de leurs parents ou de leurs amis, curieux de voir comment ils s'accommodaient de ce désert. Dès la deuxième année, les visites se firent rares, mais elles ne leur manquaient plus. Au bout de six ans, ils ne pensaient jamais à leur solitude.

Ils n'en avaient tout simplement pas le temps. Emmy était absorbée par la maison et les enfants, et Arnold, aux heures où il n'allait pas voir des malades, s'occupait du jardin ou suait à grosses gouttes dans le bûcher, car il coupait et sciait lui-même, par mesure de précaution, ce qu'ils arrivaient à se procurer de bois de chauffage dans cette région sans forêt. Pour leur distrac-

tion, ils recevaient deux journaux et, l'hiver, s'abonnaient à un cabinet de lecture, qui leur envoyait tous les quinze jours quelques kilos des nouveautés littéraires de l'année.

Il était écrit sur leurs visages, à la fois par les contours et les couleurs, que cette existence leur convenait. A l'intérieur de la clôture qui, entourant la maison et le jardin, les protégeait contre le vent d'ouest, ils s'étaient créé un Eden, où un petit Caïn et un petit Abel brunissaient au soleil et au grand air, tandis qu'une Ève d'un an, auréolée de boucles blondes, jouait à l'agneau gras sur le dos de sa mère, et que diverses sortes d'animaux utiles et féconds gloussaient, caquetaient, grognaient dans la cour et les dépendances.

Si seulement leur voisin le maître d'école Sœrensen, avec son épouse aux yeux vitreux, n'avait pas existé, ils se seraient sentis parfaitement heureux.

***

Un jour de février, alors que depuis longtemps ils n'avaient eu aucune nouvelle de leurs relations de Copenhague, vint une lettre de deux cousines et d'un cousin d'Emmy, qui annonçaient leur visite pour le carnaval.

Ce n'était pas le moment de l'année où les beautés du nid des Hœjer se présentaient sous le meilleur jour. Il y avait de la neige dans le jardin, ce qui forçait à se serrer un peu à l'intérieur de la maison; y placer des lits supplémentaires devenait un problème. Mais Emmy savait toujours se débrouiller. Tel un prestidigitateur, elle tira du néant des divans et des lits; à la cuisine elle fit de grands préparatifs. Mais c'est l'hospitalité du cœur que les visiteurs recevraient surtout. Et puis, n'avait-elle pas la mission de montrer à ces gens de Copenhague quelle vie saine et naturelle on menait dans les bruyères jutlandaises?

Cependant le diable devait être à l'œuvre le jour où l'on attendait les visiteurs. La maison avait un air de fête et autour des poêles les draps séchaient sur des chaises, quand vint un télégramme d'excuses. Au dernier moment, des circonstances imprévues avaient empêché les cousins de partir. Ils remettaient leur visite à une autre fois.

Arnold était allé voir des malades. A son retour le soir, la maison avait déjà repris l'aspect habituel. Pour prévenir une trop grande explosion de mécontentement, Emmy l'accueillit au seuil de la porte avec un rire joyeux.

Cela ne servit à rien. Arnold, qui avait la tête près du bonnet, considérait toute contrariété comme une offense personnelle. Après avoir lu le télégramme, il devint livide et s'emporta contre ce qu'il appelait un sans-gêne éhonté.

Au fond, Emmy avait la même opinion, mais elle ne pouvait pas prendre les choses d'une façon aussi tragique.

— N'en parlons plus, Arnold, dit-elle à la fin. Et viens dîner. Je t'assure que nous avons de quoi manger dans la maison.

En sortant de table, ils s'assirent ensemble, comme d'habitude, dans le bureau d'Arnold, laissant les garçons dans la salle à manger, de l'autre côté du couloir, sous la surveillance de leur bonne. Arnold s'était apaisé. Installé — bien repu — dans le fauteuil à bascule devant le poêle, il fumait une longue pipe, après avoir mis, pour être plus à l'aise, sa robe de chambre et ses pantoufles de feutre.

Assise près de la fenêtre, Emmy avait sa petite fille sur les genoux. L'enfant grassouillette, étendue sur le dos, les jambes nues, gigotait avec délices, pendant que sa mère lui faisait sa toilette. Dehors tombait une neige épaisse. Toute la journée il avait bruiné un peu; maintenant c'était sérieux. On voyait déjà une bordure blanche d'un pouce de haut à l'extérieur de la fenêtre et sur les croisillons. Mais le fait que l'hiver lui-même semblait s'appliquer à les calfeutrer augmentait leur sentiment de bien-être et de sécurité.

Emmy n'avait pas eu le temps de s'habiller. Elle était encore en robe du matin, avec les cheveux attachés par un bout de ruban noir. Les années l'avaient rendue un peu indifférente à la toilette bien que le mariage ne l'eût point fanée. Sa personne assez rondelette, aux yeux brun foncé et aux fortes arcades sourcilières — ce qui l'avait fait surnommer « la Chouette» par ses amies d'enfance — n'avait presque pas changé; tout au plus ses formes étaient-elles devenues plus maternelles, ses contours encore plus doux.

— Sais-tu, dit-elle, tout en s'occupant du bébé, je ne crois

pas que nous ayons tant à regretter qu'ils se soient décommandés. Cela n'aurait peut-être pas été bien amusant de les loger. Je me rends compte que je ne me sentais plus tout à fait chez moi ces jours-ci.

Arnold détourna le regard des nuages de fumée de sa pipe et sourit. Comme cela leur arrivait souvent, elle venait d'exprimer ce qu'il pensait lui-même. Si à ce moment-là il n'était pas allé chercher une boîte d'allumettes, Emmy aurait reçu un baiser.

Pendant un moment, ils échangèrent de menus propos. Ils parlèrent des derniers incidents du village, s'attardèrent sur leurs propres affaires domestiques, s'entretinrent des enfants et d'une nouvelle race de poules, qu'ils avaient l'intention d'importer dans la région, — sujets sur lesquels ils n'avaient pas eu le loisir de se communiquer leurs pensées les jours précédents, à cause du dérangement qu'avait amené la lettre des cousins.

Enfin Emmy s'écria:

— C'est vrai. Je ne te l'ai pas raconté. J'ai vu ce matin le vieux Thorvald Andersen entrer dans l'école avec un papier à la main. Crois-tu que ce soit la requête?

La pipe tomba de la bouche d'Arnold. Son visage eut un instant une expression ahurie. Puis son front, jusqu'à la racine des cheveux, fut sillonné de rides comme un champ fraîchement labouré.

— Je vais te dire, Emmy. Si le maître d'école Sœrensen attache de l'importance à cette requête et l'envoie au conseil municipal, il y aura la guerre ici. Je ne *veux* pas que ses eaux sales s'écoulent dans notre fossé. Qu'il aille au conseil municipal et j'en appelle à la Commission de la Santé publique. Je rédigerai de nouveau une réponse qui aura bec et ongles. Tu peux m'en croire.

— Oui, pourvu que tu veuilles! Oh! avec quel plaisir je gratifierais cet animal à taches de rousseur d'une bonne correction. Te l'ai-je raconté? Quand je suis entrée hier chez l'épicier, devine qui se tenait au milieu de la boutique? Madame Adolfine Sœrensen en personne. Si tu l'avais vue! Une, deux, trois fois elle m'a tourné le dos. Mais j'ai fait semblant de ne rien remarquer, je lui ai dit bonjour et lui ai demandé des nouvelles de ses enfants: c'était une vraie comédie, je t'assure!

De la salle à manger vint un bruit de pleurs et de réprimandes. La demi-obscurité avait un peu endormi les enfants. Emmy se leva pour leur donner de la lumière et aller coucher le bébé.

Quand elle revint, Arnold avait allumé lui-même la suspension et tiré les rideaux. Il était en train de bourrer sa pipe devant la petite table de fumeur, mais il tourna la tête.

— Sais-tu à quoi je pensais, Emmy? Nous trouvions, ces temps derniers, le salon bien encombré. Que dirais-tu si nous poussions la bibliothèque du côté de la porte et placions le guéridon ovale dans le coin, avec un buste de plâtre dessus? Cela égayerait la pièce.

— Non, Arnold, c'est impossible. Ne te semble-t-il pas que nous avons suffisamment déplacé de meubles dans la maison depuis quelques jours? Laisse-moi tranquille maintenant.

— Bon, bon, tu n'as pas besoin de t'y mettre tout de suite. Un simple projet.

— Oui, mais c'est vraiment devenu une manie chez toi. La maladie du déménagement.

— Et toi tu es vraiment devenue une poule couveuse, Emmy. Tu ne peux pas supporter qu'on déplace une chaise.

Arnold se mit à rire.

— Quand je t'ai proposé, l'année dernière, de transporter la tonnelle du côté de l'ouest, à cause de la vue, te rappelles-tu que tu t'y es opposée de toutes tes forces? Tu me disais qu'il y avait là trop de vent, ce que je niais. Reconnais que j'avais raison.

Ce fut Emmy qui rit cette fois. Elle s'approcha d'Arnold et posa la main sur son épaule.

— Non, cher petit Arnold, je ne le reconnais pas. Il a été impossible de s'y tenir de tout l'été, tant il y avait de courants d'air. Tu l'as donc oublié?

— Je n'ai pas oublié que tu me l'as affirmé, ce qui est tout différent.

Elle se détourna de lui.

— Oh! tu parles contre ta pensée. Tu ne veux jamais avouer que tu t'es trompé. Je te l'ai dit bien des fois.

— Écoute, Emmy, si tu maintiens cette opinion, je démolirai un beau jour toute la tonnelle. Je suis fatigué d'entendre de pareilles histoires. Alors tant pis pour les enfants et pour toi!

Il alla prendre un journal et se raidit en lui tournant le dos. Elle se mit à promener un plumeau sur les meubles en chantonnant, comme elle le faisait volontiers chaque fois qu'elle était contrariée et qu'un orage conjugal se préparait.

Mais la tension de l'atmosphère se relâcha au bruit d'un traîneau qui s'arrêtait devant la maison.

— On t'envoie chercher, dit Emmy, prête à une réconciliation. Par ce temps affreux!

Arnold avait levé la tête.

— Ce doit être le pasteur! Tu n'entends pas? Les chevaux ont des grelots.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis la petite bonne d'enfants arriva de l'antichambre, si stupéfaite qu'elle en oublia de poser la lanterne. Hors d'haleine, elle annonça qu'il y avait dehors un monsieur inconnu, qui demandait si quelqu'un pouvait le recevoir.

— S'est-il nommé?

Non, il avait seulement demandé si Monsieur ou Madame étaient là.

— C'est évidemment le beau-frère du pasteur, l'arpenteur.

Oh non! C'était un étranger. Et un bien beau monsieur. Elle croyait que ce devait être le nouvel évêque qui, en été, avait déjà fait une tournée un peu plus loin.

— Bah! quelle sornette! dit Arnold, mais il s'examina de la tête aux pieds d'un air soucieux.

Emmy éprouvait aussi une certaine inquiétude à la pensée de sa robe du matin, qui n'était pas faite pour être vue par des visiteurs.

— Reçois-le, dit-elle, en se précipitant dans le salon.

Arnold posa la pipe et ramena sa robe de chambre autour de lui pour cacher le plus possible l'insuffisance de sa tenue. A travers la porte entrouverte, il vit sur le mur de l'antichambre l'ombre d'un homme corpulent, qui avec l'aide de la bonne tirait de ses pieds une paire de grandes bottes fourrées, puis enlevait sa pelisse.

Un instant après, l'inconnu lui-même apparut au seuil de la porte.

II

C'était un homme de taille moyenne, d'une cinquantaine d'années, avec une couronne de boucles grisonnantes autour d'un haut front de poète. Un homme extraordinairement bien vêtu, en habit noir à larges revers de soie. Un homme qui, malgré sa corpulence exceptionnelle, ne produisait aucune impression ridicule ni déplaisante. Un homme ayant de l'allure. Au total, un très bel homme, sain et frais, avec des yeux vifs et une bouche juvénile garnie de dents blanches.

— Est-ce le docteur Hœjer que j'ai l'honneur de saluer? demanda-t-il quand Arnold vint à sa rencontre.

— Oui. Veuillez vous asseoir.

Ils s'installèrent de chaque côté de la table sous la suspension. Maintenant qu'Arnold le voyait en pleine lumière, l'étranger lui parut beaucoup plus jeune. Il ne lui donnait pas plus de quarante à quarante-deux ans, malgré l'embonpoint. Il discernait une ressemblance avec le nouvel évêque, mais sans rien d'ecclésiastique chez le visiteur. S'il n'avait pas porté une barbiche au menton et une petite moustache bien taillée, si sa tenue et son allure n'avaient pas été tout à fait celles d'un homme du monde, on aurait pu le prendre pour un acteur en tournée.

— Vous venez de Jerrild? demanda Arnold, tout en s'étonnant que l'autre ne se fût pas présenté.

Le visage de l'étranger s'assombrit d'un déplaisir fugitif. Il eut l'air de dissimuler une surprise désagréable. Mais un instant après il sourit de nouveau avec toutes ses dents blanches.

— Vous me stupéfiez, docteur! Je ne comprends pas comment vous pouvez savoir... Je suis tenté de croire que vous êtes en possession du miroir magique des contes de fées.

— Oh non! L'explication est très simple. Le pasteur Jœrgensen est le seul dont les chevaux aient des grelots. Ceux des paysans ont des clochettes.

— Ah! c'est cela! Je puis donc vous répondre tout de suite affirmativement. Mais veuillez me permettre de vous adresser une prière, qui sans doute vous semblera fort étrange. Je vous demande, docteur, de me dispenser d'une énonciation de mon état civil et de m'accepter comme un simple voyageur anonyme. Vous pensez peut-être que vous avez un fou sous les yeux. Non, je vous assure que ma prière a des motifs parfaitement raisonnables.

— Je n'en doute pas, dit Arnold avec un sourire gêné. L'art des conversations mondaines lui était étranger. Il se demandait si les paroles de cet homme devaient être prises à la lettre ou n'étaient qu'un élégant badinage.

— Vous devinez certainement, docteur, que si je voulais trouver une excuse — ou du moins une explication — à mon audacieuse présence ici, à mon sans-gêne éhonté, comme vous avez le droit de le qualifier...

— Nullement! balbutia Arnold, de plus en plus hésitant.

— Oui, oui! En deux mots: le pasteur Petersen, de Jerrild, est mon vieil ami d'enfance...

— Petersen! s'écria Arnold. Il n'y a pas de pasteur Petersen à Jerrild.

— Plaît-il? Bon, c'est vrai! Vous ne pouvez pas le savoir. Mais au fond il s'appelle Petersen.

— Le pasteur Jœrgensen s'appelle Petersen?

L'étranger rit tout haut.

— Oui, c'est-à-dire que ses vieux camarades, dont j'étais, l'appelaient ainsi. Cela vint de ce qu'un jour, pour plaisanter,

bien entendu, il s'était plaint de la banalité de son nom. Nous décidâmes de l'appeler dorénavant Petersen. Et nous fûmes si contents de notre idée que nous n'y avons jamais manqué. Or, je n'ai pas vu mon cher ami d'enfance depuis bien des années, et voici longtemps que j'avais le désir de venir le surprendre un jour dans son presbytère. Mais je n'ai pas été heureux dans le choix du jour. Lorsque je suis arrivé chez Petersen cet après-midi, toute la famille était absente et ne devait pas rentrer avant cette nuit.

— Ah! je comprends maintenant, dit Arnold.

— Voyez-vous, docteur, j'avoue franchement que je fais partie des natures sociables. La perspective de passer une longue soirée d'hiver tout seul dans une enfilade de pièces étrangères me désespérait. Aussi m'est-il venu l'extravagante idée de chercher dans la paroisse une âme compatissante. En me renseignant auprès des domestiques du presbytère, j'ai appris qu'à un mille de là demeurait une famille de médecin très aimable et hospitalière: oui, et me voici maintenant assez honteux de cette hardiesse inouïe.

— Vous n'avez aucune raison de l'être, ni par conséquent de vous excuser.

L'étranger s'inclina avec une chaleureuse expression de reconnaissance.

— J'ose espérer que vous me permettrez de vous imposer pendant quelques heures mon importune présence. Dès que la lune sera levée, le cocher a l'ordre d'atteler pour venir me chercher.

— Vous êtes le bienvenu. Je serai ravi si notre foyer vous procure une faible compensation à l'absence de vos amis.

— Oh! j'en suis sûr! Mais vous me direz sans doute que tout cela n'explique pas mon désir de garder l'incognito. Voyez-y, si vous voulez, une lubie, une fantaisie enfantine, une idée fixe. Et cependant, cher docteur, vous comprendrez certainement que — gêné, comme je le suis, de mon impardonnable indiscrétion — je me sente beaucoup plus libre devant vous sous l'anonymat.

Bien que la fantaisie lui parût indubitablement folle, Arnold ne sut que répondre. L'autre prit ce silence pour un assentiment et continua, tout en allongeant sans cérémonie ses membres corpulents sur le fauteuil.

— Voulez-vous me dire, cher docteur, quel plaisir cela pourrait vous faire au fond si je me présentais comme le négociant Snydenstrup, d'Aarhus, ou l'architecte Falittenberg, de Copenhague? D'ailleurs, je suis d'avis que moins il y a d'élément personnel dans une conversation, plus elle est libre et intéressante. Tout ce que nous savons d'avance sur notre interlocuteur hypnotise notre pensée, comme le fait un cercle de craie pour une poule. Ne me donnez-vous pas raison? En outre, c'est le carnaval. Nous sommes tenus de nous présenter sous un masque. Les règles strictes des jours ordinaires se trouvent suspendues pour un heureux petit moment. Voyons, ne suis-je pas dans le vrai?

— Naturellement, répondit Arnold avec son sourire embarrassé, du moment que vous le désirez... Mais il faut pourtant que nous sachions comment vous appeler. Nous ne pouvons pas nous passer d'un nom ou du moins d'un titre.

— Eh bien, appelez-moi... oui, par exemple... appelez-moi Prince Carnaval!

Tous deux rirent, Arnold un peu à contre-cœur. Il manquait d'assurance devant cet homme, qui le paralysait par sa supériorité mondaine.

Il entendait Emmy remuer dans la pièce voisine, dont la porte était restée entrebâillée. Elle allumait les lampes, ouvrait le piano et mettait les meubles à leur place. Peu après elle apparut à la porte dans sa robe marron des dimanches, ornée d'un nœud sur la poitrine.

Arnold put voir à son attitude qu'elle avait entendu une partie de leur conversation. Bien que l'étranger la saluât avec la plus grande politesse et manifestât la plus agréable surprise à sa vue, elle resta au seuil de la porte, ne répondant à son salut que par une inclination de la tête à peine indiquée. En même temps elle adressait à son mari du coin de l'œil un regard qui disait à peu près: « Tu n'aurais pas dû le recevoir. Renvoie-le! »

Il avait au fond bien envie de suivre ce conseil. Mais c'était un peu délicat de mettre à la porte un bon ami du pasteur Jœrgensen, surtout lorsque sa conduite ne donnait prise à aucun reproche. Après tout — comme l'avait dit l'inconnu — c'était le carnaval.

Il ne vit d'autre ressource que d'entrer dans la plaisanterie.

A la mesure de ses pauvres dons, il essaya d'être humoristique et dit à sa femme :

— Puis-je te présenter un visiteur célèbre: Son Altesse le Prince Carnaval!

Emmy les regardait l'un après l'autre, sans essayer le moins du monde de cacher qu'elle se sentait offensée. Elle avait certainement entendu la plus grande partie de ce que l'étranger avait dit à Arnold; et de la petite bonne elle avait appris pardessus le marché que l'homme apportait deux énormes valises, qu'il avait prié la jeune servante de mettre dans la chambre d'amis. Jamais elle n'avait fait l'expérience d'un pareil sans-gêne!

L'étranger s'avança vers elle et répéta ses excuses avec beaucoup de gestes éloquents de la main. Elle le dévisageait d'un air méfiant, sans rien lui répondre. Peu à peu il parut remarquer sa mauvaise humeur et quand, au bout de quelques instants, elle se retira dans le salon, il l'escorta galamment.

Arnold les suivit, l'oreille basse. Il trouvait, lui aussi, que la plaisanterie avait assez duré. Mais l'homme tournait dans la pièce, se répandant en louanges sur l'aspect d'intimité confortable qu'elle présentait, et ne paraissait pas songer le moins du monde à faire amende honorable.

Maintenant il s'arrêtait près du piano. Son œil venait d'apercevoir le portrait de famille accroché au-dessus. Il en trouva les couleurs ravissantes, demanda qui était l'original et donna tout de suite le nom du peintre, bien qu'il ne s'agît nullement d'un maître connu.

« Serait-il artiste ? » pensa Arnold, surpris, et il regarda Emmy qui, avec une énergie expressive, s'était plantée au coin du divan, un tricot entre les mains.

L'étranger allait continuer sa ronde, lorsque soudain le piano attira son attention.

— Ah! un vieux Marschall! s'écria-t-il, ravi. Que c'est amusant! J'ai appris dans mon enfance à jouer les premiers exercices à cinq notes sur un instrument comme celui-ci, et j'en ai depuis apprécié la sonorité! Me permettez-vous de l'essayer?

Sans attendre la permission, il prit place sur le tabouret, qui s'affaissa pitoyablement sous le poids de ses cent kilos.

Emmy et Arnold échangèrent un regard désespéré. Les

grands yeux de chouette d'Emmy eurent une expression suppliante. Comment fallait-il se comporter avec ce fou?

— Naturellement, Madame, vous jouez du piano?

— Ma femme a dû laisser la musique, répondit Arnold à la place d'Emmy. Une mère de famille n'a guère de temps à y consacrer.

— C'est bien dommage. Car l'instrument est bon. Il demande seulement qu'on se serve de lui.

Après avoir laissé courir deux ou trois fois ses doigts sur les touches, il se mit à jouer. C'était un spirituel menuet de Schubert, qu'Emmy connaissait par cœur, pour l'avoir elle-même travaillé avec son professeur. Captivée par la technique magistrale de l'inconnu et la profondeur de son interprétation, elle jugea que ce devait être un professionnel.

Cette pensée s'échappa de ses lèvres à l'instant même où il finissait le morceau.

— Vous êtes musicien... Compositeur peut-être?

Il se leva en souriant et s'inclina, la main sur son cœur:

— Je vous supplie humblement, Madame, de me croire sur parole. Je suis vraiment celui pour lequel je me donne. Vous connaissez, n'est-ce pas, ma célèbre famille? Mon grand-père est Mr. Till Eulenspiegel. Mon père s'appelle Paillasse et j'ai pour cousin Arlequin. Mon pays natal est le Slaraffenland, et je suis commis voyageur en alouettes rôties qui vous tombent toutes seules dans la bouche, pourvu qu'on l'ouvre assez grande!

Le rire bref et forcé d'Arnold retentit de nouveau. Emmy, au contraire, restait encore insensible à la gaieté du visiteur. Se reprochant de lui avoir parlé, elle reprit une mine offensée et ne leva pas les yeux de son tricot.

Pendant qu'il jouait, les deux petits garçons, mus par la curiosité, avaient jeté des coups d'œil sur lui de la salle à manger. La mère fit signe à la bonne de les emmener coucher. Mais la porte s'entrouvrit de nouveau doucement, sans que personne se montrât.

— Connaissiez-vous ce que j'ai joué, Madame? demanda l'étranger.

— Oui, c'est un menuet de Schubert, répondit-elle d'un ton indifférent.

Elle n'avait pu s'empêcher de montrer ses connaissances musicales, mais en même temps elle regrettait de s'être de nouveau « commise » avec lui.

— Aimez-vous Schubert? demanda Arnold en se rapprochant. Bien qu'il ne comprît rien à la musique, il avait la faiblesse de vouloir paraître connaisseur en toutes matières.

— Oui, j'aime beaucoup Schubert. Il a une si belle sensibilité. Mais mon compositeur favori est pour le moment Petschoff. Le génial jeune Russe. Vous le connaissez, je suppose?

Emmy, qui n'avait jamais entendu ce nom, resta muette. Par contre, Arnold dit:

— Laquelle de ses œuvres préférez-vous?

L'étranger réfléchit un instant, d'un air un peu goguenard. Puis il s'écria, les mains levées:

— La *Danse macabre*! Je ne puis jamais entendre la merveilleuse introduction sans avoir des battements de cœur. Il me semble que c'est à peu près comme cela que sonnera le grand réveil, le jour du Jugement dernier, quand nous sortirons tous du tombeau. Cette danse vous transporte au septième ciel!

La porte de la salle à manger s'ouvrit enfin complètement. C'était la cuisinière qui avait écouté en cachette. Sous prétexte de venir prendre les ordres pour le dîner, elle entra lourdement, car elle tenait à bien voir l'étranger et à se rendre compte de ce qui se passait d'extraordinaire dans la pièce.

Du coin de son canapé, Emmy lui fit impatiemment signe de sortir. Mais la cuisinière ne se laissa pas congédier si vite. Elle resta debout à la porte, ses grosses prunelles jaunes fixées avec méfiance sur l'étranger.

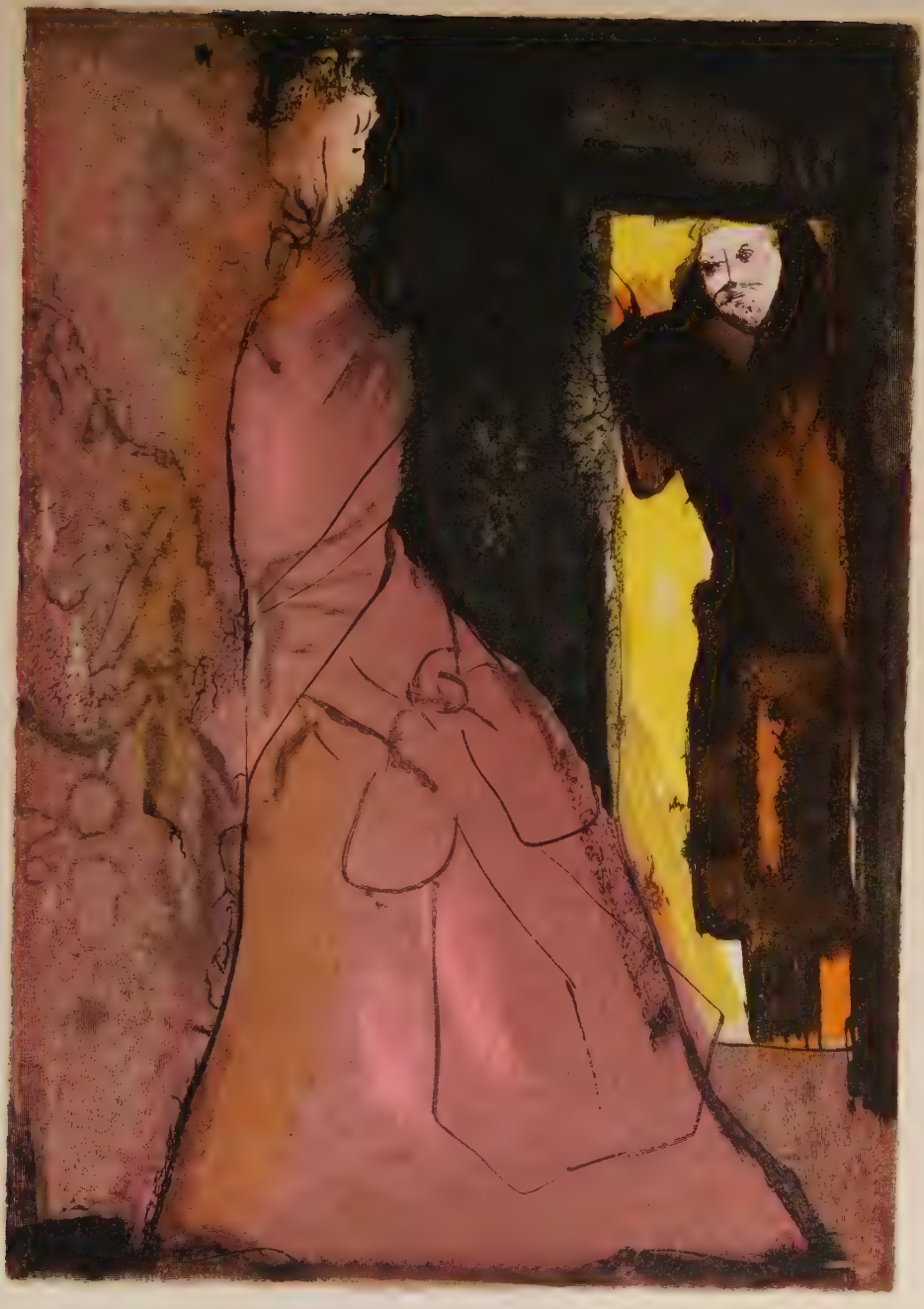
— Partez, s'il vous plaît, dit enfin Emmy. J'irai vous donner les ordres à la cuisine.

La cuisinière sortit d'un pas feutré en bougonnant tout bas.

— Seriez-vous disposé à jouer quelque chose de cette *Danse macabre*? demanda Arnold.

— Oh! je ne suis qu'un pauvre amateur! Mais si cela peut vous être agréable...

Il se rassit sur le tabouret, essaya une suite d'accords, mais s'interrompit, hocha la tête et se leva. Une main sur le clavier, il promena autour de la pièce un regard inquiet, presque gêné.



— Oui, il va vous sembler encore que je suis un drôle de type. Mais j'ai une prière à vous adresser. Laissez-moi allumer le lustre? Toutes les bougies! Et me permettrez-vous aussi d'aller m'habiller? J'ai pris la liberté de déposer mes affaires de voyage dans votre chambre d'amis. Je vous répète que je ne suis qu'un simple amateur, et il m'est impossible de me mettre dans une véritable atmosphère musicale si je ne suis pas *en toilette*.

Emmy et Arnold eurent un sursaut. Ils se regardèrent involontairement. Ils ne doutaient plus maintenant que l'homme eût le cerveau détraqué!

Tout en marchant de long en large dans la pièce, l'inconnu s'expliqua. Il en était pour lui avec la musique de Petschoff, dit-il, comme pour un de ses amis avec les vers de Shakespeare. Cet ami n'arrivant pas à s'intéresser aux œuvres du grand poète, quelqu'un lui conseilla de revêtir un soir ses habits de gala, d'orner son appartement de fleurs et de lumière, comme s'il attendait des invités de marque, puis, vers minuit, de se mettre à lire *Comme il vous plaira*. Il suivit le conseil et m'a depuis affirmé que non seulement Shakespeare, mais le royaume entier de la poésie s'était ouvert cette nuit-là devant lui dans toutesa splendeur.

— Et il en est ainsi certainement pour la plupart des malheureux mortels avec les dons de l'art. Et peut-être avec l'ensemble de la vie. Si l'on n'a pas un peu de diable au corps, on ne comprend rien aux créations du génie. Ni à celles de Dieu. Je me suis particulièrement rendu compte de cela en face de la musique de Petschoff.

Il s'arrêta devant Emmy et ajouta en inclinant la tête de côté d'un air suppliant:

— Serez-vous fâchée contre moi, Madame, si je vous rappelle la robe bien-aimée, d'un bleu méditerranéen ou d'une teinte d'Himalaya, qui pend certainement dans l'obscurité sépulcrale d'un de vos placards, où elle n'est une joie que pour les mites et autres créatures de l'ombre? Quant à vous, cher docteur, verriez-vous un grand inconvénient à passer un gilet blanc et un habit en l'honneur de cette petite fête petschoffienne? Accepteriez-vous, dans les limites des convenances, que ce soir je mette un peu votre maison sens dessus dessous? C'est le carnaval. Et je vous ai dit qui je suis. Il ne faut donc pas m'en vouloir.

Ses yeux de bouc brun clair allaient de l'un à l'autre des époux avec un regard insistant. Comme aucun des deux ne lui répondait, il fit un salut poli, puis exprima l'espoir qu'il possédait peut-être un brin de l'éloquence persuasive qu'on attribue à certain personnage[1], dont on dit qu'il suffit de lui tendre le petit doigt pour qu'il vous prenne tout entier.

Du seuil de la porte il s'inclina encore deux fois jusqu'à terre en disant:

— A tout à l'heure!

A peine était-il parti qu'Emmy bondit du canapé, jeta son tricot et s'élança vers son mari.

— C'est effrayant! Qu'allons-nous faire? Il est fou à lier!

— Oui, il n'a pas tout à fait son équilibre.

— Qui est-ce, crois-tu?

— Je ne sais pas. Mais je me rappelle que le pasteur Jœrgensen m'a parlé un jour d'un de ses amis — un négociant, je crois — qui, tombé de voiture, au cours d'une promenade d'étudiants dans les bois, était devenu bizarre à la suite de cet accident.

— Tu n'aurais pas dû le recevoir. Ce n'était pas raisonnable.

Pendant qu'elle parlait, sa physionomie avait une expression qui le fit sourire de tendresse; cela lui rappelait d'une manière émouvante comment, au temps où elle était encore jeune fille, elle avait peur de tout et se réfugiait sous sa protection.

— Je crois qu'il te cause de vraies craintes, dit-il, et il mit un bras autour d'elle. Ton cœur bat sérieusement.

— Oui, mais... veux-tu me dire ce que nous devons faire?

— Oh! traitons-le avec le plus d'amabilité possible. Il ne faut pas que le pasteur puisse se plaindre que son ami n'a pas été reçu convenablement. Va maintenant donner tes ordres à la cuisine. Nous avons là une occasion favorable d'employer nos bonnes provisions. Servons du vin rouge et du sherry, puisque nous en avons.

— Oui, mais tu penses bien toi-même que cet homme est fou?

— Fou, c'est un terme un peu fort. Il a peut-être une

1. Le diable.

araignée au plafond, voilà tout. D'ailleurs, je le trouve sympathique et divertissant. Sans compter qu'il va nous faire de la musique. Comment donc s'appelle le Russe?

Emmy répondit d'un air distrait. La main sur le cou de son mari, elle se pressait contre lui, comme prise d'inquiétude. Mais ses pensées étaient loin.

Arnold continuait à la rassurer.

— Il a un très joli jeu. Une technique étonnante. Ce sera charmant d'avoir une petite fête musicale. D'autant plus que nous n'avons pas été gâtés sous ce rapport depuis quelques années.

Le bouton le plus haut de son gilet apparaissait au-dessus de la robe de chambre fermée; Emmy saisit ce bouton.

— Mais tu ne peux pas avoir dans l'idée, Arnold... tu ne veux pas sérieusement que je mette — comme il l'a demandé — ma robe de soie rose?

Arnold rit.

— Non, bien sûr!... Cependant, au fond, pourquoi pas? J'ai bien envie de te voir une fois en grande toilette. Je ne t'y ai pas vue depuis la grande soirée chez ton oncle, te rappelles-tu? Et, mon Dieu, nous sommes en carnaval... Oui, tu as beau me regarder, je parle sérieusement.

— Il est impossible que tu ne plaisantes pas, Arnold, ce serait de l'enfantillage... de la pure folie!

Elle le secoua par le bouton du gilet et rougit de plus en plus.

Maintenant il tenait ferme à la voir en robe du soir. Il glissa son second bras autour d'elle et lui déroba de force un baiser.

— Je te dis que c'est sérieux! J'ai vraiment envie de m'en donner à cœur joie. Entends-tu, Emmy? Je veux te voir dans ta robe de soie. Je veux te voir dans toute ta splendeur!

— Non, non, inutile, Arnold. Ces choses-là ne nous conviennent plus. Rappelle-toi que je suis une vieille femme! Que diraient les bonnes?

— Les bonnes?

— Oui. Dès demain tout le village en jaserait.

Cette perspective le refroidit un peu. Il voyait le maître d'école Sœrensen colportant la nouvelle avec son sourire oblique et méchant. Mais au bout d'un instant cette vision l'excita davantage.

— Qu'on jase! Que nous importe? C'est d'ailleurs une bonne vieille coutume paysanne bien établie que de s'amuser un tantinet pendant le carnaval.

— Viens! nous allons tous deux faire grande toilette.

— Non, Arnold, je ne marche pas. La robe ne doit certainement plus m'aller.

— Quoi donc? Il ne s'agit pas du bal d'un riche commerçant.

— Et puis elle est décolletée.

— Qu'importe? Tu es délicieuse dans cette robe, qui semble avoir été confectionnée pour toi par le bon Dieu... Aïe!

Elle lui avait donné une tape sur l'oreille.

— Soyez plus respectueux envers Dieu, Monsieur!

Il rit et des deux bras il la souleva gaiement pour l'emporter.

— C'est insensé, Arnold!... Arnold! Lâche-moi! continuait-elle à crier doucement, pendant que, tout en se débattant, elle était emmenée vers la chambre à coucher.

— Vous êtes fous, lui et toi!

Soudain l'étreinte d'Arnold se desserra et ils s'écartèrent vivement l'un de l'autre. La porte de la cuisine avait craqué. C'était la vieille Ann, qui de nouveau arrivait en traînant ses savates pour parler du dîner. Elle avait manifestement tout entendu, car elle restait immobile au seuil de la pièce, ébahie, sa vilaine bouche grande ouverte et pendante.

Arnold, furieux, bondit vers elle, un juron aux lèvres. Mais Emmy se plaça entre eux. Avec son habituelle précision de bonne maîtresse de maison, elle donna les instructions nécessaires à la domestique. Les canards marinés seraient servis froids en même temps que les salades, et l'on fouetterait de la crème pour la tarte aux pruneaux. Le beurre serait arrangé en coquilles, le fromage coupé en cubes et posé sur une serviette pliée...

— Car nous célébrons une fête ce soir! ajouta Arnold, avec un entrain redoublé. As-tu oublié, Ann, que c'est le carnaval?

III

C'ÉTAIT par une belle nuit étoilée d'automne que, six ans auparavant, Arnold et Emmy, tout nouveaux mariés, avaient débarqué de la diligence à Sœnderbœl; ils durent laisser décharger leurs bagages au bord de la grand-route, devant la maison; dans le tas de malles et de ballots il y avait un grand panier, sur lequel Emmy veillait avec un soin particulier et qu'elle fit transporter immédiatement à l'intérieur.

Le lendemain, lorsqu'elle se mit en devoir de déballer et de ranger dans sa nouvelle demeure, elle commença par ouvrir ce panier. Il contenait ses trésors sacrés de jeune fille: d'abord, les souvenirs de son mariage, la robe, le voile et la couronne de myrte, le bouquet qu'Arnold lui avait envoyé pour la bénédiction nuptiale, le menu du repas, les chansons imprimées; puis toutes les lettres d'Arnold, avec les petits cadeaux du temps des fiançailles; et enfin l'objet le plus précieux de tout son équipement personnel: la robe de soie rose garnie d'incrustations de dentelle blanche, qu'elle avait portée à une réunion de famille la veille du mariage.

La première année, pendant les absences d'Arnold, elle avait souvent passé devant ces trésors de longues heures vides et solitaires. Assise sur le bord du tiroir ouvert, elle se laissait

envahir, comme en rêve, par l'atmosphère de fête que créent les préparatifs d'un mariage. Ou encore elle essayait ses belles robes en face du miroir, ornait ses cheveux de bijoux et de fleurs, se comportait en somme d'une manière que plus tard elle avait jugée absurde. Comme elle le répétait volontiers, elle avait maintenant, Dieu merci, d'autres occupations. Elle se rappelait aussi, revivant presque ses impressions d'alors, comment, au cours de sa première grossesse, son esprit s'était peu à peu détourné du passé vers l'avenir. Chaque année, il avait fallu vider de nouveaux tiroirs dans les commodes ou les armoires pour faire de la place aux vêtements d'enfant.

Quand Arnold et elle furent entrés dans la chambre à coucher, elle dut prendre la robe de soie dans un vieux carton qui était perché sur le dessus d'une armoire; mais une fois qu'elle l'eut entre les mains, elle déclara fermement qu'elle ne voulait pas se mêler à ces bouffonneries.

L'entrain d'Arnold était tombé soudain. La seule idée de quitter sa robe de chambre et de passer son habit le dégrisait. Mais il eut honte de l'avouer; pour se donner du courage, il se mit à secouer Emmy. Voyons, elle n'allait pas faire des façons! Si même la robe était un peu froissée et peut-être démodée, quelle importance cela présentait-il? Il ne s'agissait en somme que d'une plaisanterie de carnaval.

Mais Emmy ne voulait rien entendre. Elle s'installa sur le bord du lit et, avec une violence toute proche des larmes, déclara qu'elle ne se rendrait pas ridicule.

Il y avait pendant ce temps à la cuisine une scène mouvementée.

La vieille cuisinière piétinait sur ses savates en se lamentant, comme elle en avait l'habitude dès que tout n'allait pas selon sa lourde tête. Ayant monté de la cave un plat chargé de canards froids, elle donnait à la petite bonne l'ordre de mettre une casserole sur le feu, lorsque l'étranger apparut soudain à la porte dans ses beaux atours, une rose à la boutonnière.

Elle faillit perdre l'équilibre et geignit, bien près de laisser échapper le plat. Elle n'aurait pas été plus agitée si le diable en personne était venu la surprendre par-derrière.

Du seuil de la porte il lui adressa un signe aimable.

— Ne vous troublez-pas! Je voulais seulement vous dire... Je vois que vous avez commencé à mettre la table dans la salle à manger. Mais il y fait froid et elle manque un peu de confort. Je propose que vous transportiez le couvert dans le salon. Vous vous servirez de la salle à manger comme office.

Ann posa le plat sur la table de la cuisine avec une violence qui le fit résonner.

— Je vous apprendrai que je ne reçois d'ordres que de Monsieur et de Madame.

L'étranger attacha un instant son regard sur elle.

— Il n'est pas question ici d'ordres, dit-il d'un ton inaltérablement aimable. Ce n'est qu'une proposition. Je suis sûr que votre maîtresse l'approuvera. Ayez donc la bonté de faire ce que je vous demande. Et si par hasard vous aviez accès à quelque pièce de vieille argenterie ou de belle porcelaine — un vase, par exemple — veuillez la sortir.

— Je ne sais pas ce qui se passe dans cette maison, dit la cuisinière, blême de colère et d'inquiétude. Je ne veux m'occuper de rien!

Elle arracha son tablier, qu'elle jeta sur une chaise, et s'élança d'un bond dans la chambre des domestiques, dont elle fit claquer la porte derrière elle.

L'étranger haussa les épaules.

Puis il appela d'un geste la petite bonne, qui était restée cachée dans le coin voisin du fourneau. C'était une enfant de quinze ans, une petite oie blanche aux joues rouges, avec de grands yeux bleus d'azur naïvement heureux.

— Viens ici, ma petite amie! dit-il.

Elle s'approcha, comme hypnotisée, et se planta franchement devant lui, le menton en l'air et les bras pendants, telle une écolière devant son professeur.

— Viens avec moi. A nous deux nous allons décorer la table. Mais bien tranquillement. Pas de bruit. Montre-moi ce que tu as aux pieds.

Elle tendit docilement sa jambe droite et montra qu'elle marchait sur des chaussons.

— Ça va! Pas de bavardages non plus! Ne l'oublie pas. Il faut que ce soit une surprise, tu comprends? Attends un peu! Comment t'appelles-tu?

— Abelone.

Il lui tapota la joue.

— C'est un bon nom! Un nom de fête. Ecoute-moi, ma petite amie. Tu as bien une autre robe à te mettre que cette pièce de chiffon à parquet? Une robe noire, pas vrai? Celle de ta confirmation. Et un tablier blanc propre? — Bon! Suis-moi.

Dans le salon il avait sans rien dire fait déja les premiers préparatifs. Il avait déplacé les plantes en pots rangées sur le rebord de la fenêtre et les avait disséminées avec goût tout autour de la pièce. La table ronde qui se trouvait près du canapé fut roulée sous le lustre, et Abelone reçut enfin l'ordre de mettre le couvert.

Au commencement, il y eut de quoi se désespérer. Elle obéissait comme un automate, mais un automate qui aurait été réglé de travers. Elle comprenait mal ses instructions, car, n'osant parler haut à cause du voisinage de la chambre à coucher, il devait se contenter le plus souvent de signes et de gestes. Lorsqu'il lui demanda les verres à vin, elle sortit de la cuisine avec le houssoir; et lorsqu'il voulut un vase pour y mettre des fleurs, elle apporta un seau.

Soudain il entendit une porte s'ouvrir. Des pas rapides résonnèrent dans le couloir. Il eut peur. Mais les pas ne s'arrêtèrent point et bientôt s'éteignirent.

C'était Arnold, qui était sorti en manches de chemise, une bougie à la main. Il montait au grenier, où son habit noir pendait à un portemanteau du cabinet de débarras. Bien qu'il fredonnât, il était en réalité d'une humeur effrayante. Éprouvant au fond un sentiment d'indécision, il envoyait à tous les diables l'étranger parasite et ses plaisanteries de carnaval.

Dans la solitude et l'obscurité du grenier, il réfléchit. Avec l'heureuse impression d'être délivré d'une obsession désagréable, il reconnut qu'Emmy avait raison, qu'ils étaient tous deux sur le point de se rendre ridicules.

Il laissa l'habit noir au portemanteau et redescendit du grenier, calme et décidé.

Mais il n'était plus homme à suspendre le cours de la destinée. Quand il rentra dans la chambre à coucher, il fut accueilli par un spectacle inattendu, qui l'enflamma.

A la longue, Emmy n'avait pas résisté au charme de la robe de soie rose. Pendant l'absence de son mari, elle s'était amusée à l'essayer. Debout devant le miroir, elle se haussait sur la pointe des pieds pour s'amincir la taille, afin de pouvoir agrafer sa ceinture.

— Non pourtant! — il leva involontairement les deux bras en l'air — Emmy! Tu es splendide!

Dans son excitation nerveuse, elle ne pouvait arriver à mettre l'agrafe. Ses joues étaient cramoisies. Elle avait craint qu'il ne se moquât d'elle. Son cœur avait battu follement quand elle l'avait entendu revenir par le couloir.

— Trouves-tu qu'elle m'aille encore?

— Tu es éblouissante, ma chère! Et elle te va très bien! Dire que tu as si peu changé!

— Crois-tu que je puisse mettre ceci?

D'un coffret rouge elle sortit deux feuilles de chêne en argent, ornées de petits diamants représentant des gouttes de rosée. L'ensemble formait un diadème.

Arnold s'installa derrière elle et la regarda par-dessus sa tête dans le miroir, tandis qu'elle fixait le bijou sur ses cheveux.

— Te rappelles-tu? demanda-t-elle.

— Si je me rappelle!... Comme il y a longtemps!

— Crois-tu que je puisse le porter?

— Une merveille! Éblouissante! Tu auras l'air d'une princesse de conte de fées! Laisse-moi te dire, Emmy, que tu n'as jamais été plus délicieuse!

Elle rougit de nouveau. Et dans le soudain élan d'un sentiment de bonheur débordant, elle se pencha en arrière, posa les deux mains sur la tête d'Arnold et pressa la bouche de celui-ci contre la sienne.

— Encore! dit-il en souriant.

Au même instant une main toucha le clavier du piano.

Ils se lâchèrent, un peu effarés. Ils en étaient arrivés à oublier leur bizarre visiteur.

— C'est affreux, dit Emmy. Il est déjà au salon.

— Qu'importe! Il se distrait en jouant! répondit Arnold d'un ton rassurant.

Aux sons d'une musique pompeuse, qui ressemblait à une

marche de fête, ils finirent de s'habiller. Arnold fut forcé de monter une seconde fois au grenier. Puis il lui fallut donner un coup de main à Emmy, voire faire quelques points à la robe pour l'ajuster. Et cela prit beaucoup de temps, à cause de sa comique maladresse, qui suscita de nouveaux échanges de baisers et de badinages amoureux, exactement comme aux jours de leur lune de miel.

Se donnant le bras, ils s'examinèrent une dernière fois devant le miroir. Mais, arrivés à la porte du salon, ils durent lutter un peu contre une sorte de gêne. Avec des rires forcés, chacun essayait de décider l'autre à passer le premier. Enfin Arnold poussa la porte et entra, toutes voiles dehors, Emmy au bras.

L'étonnement les figea sur place. Ils ne reconnaissaient plus leur propre salon.

On avait allumé, non seulement le lustre, mais quelques appliques, qui n'avaient pas servi depuis le baptême du premier enfant. Et il y avait partout des fleurs. Au milieu de la table, une grande coupe contenait de ravissantes roses jaunes, parmi lesquelles apparaissaient des pêches bien mûres et des grappes de raisin bleuté. La nappe était parsemée de petits bouquets de violettes.

L'étranger se leva du piano. La main sur le cœur, il les salua respectueusement.

— Gracieuse Dame! Très honoré Docteur! Vous me pardonnerez, je l'espère, d'avoir assumé, sans en être prié, les fonctions de maître des cérémonies pour cette petite fête improvisée. Je vous demande pardon aussi de m'être permis d'employer une modeste décoration de table, que j'avais emportée dans ma valise afin de ne pas arriver les mains vides chez mon vieil ami le pasteur. Comme vous le voyez, elle n'a pas gagné à être enfermée.

Rien n'étonnait plus Arnold et Emmy. Tandis que cette dernière tournait autour de la table, avec l'expression d'un enfant qui regarde un arbre de Noël, Arnold restait au seuil de la porte, les deux mains sur les hanches, promenant à travers la pièce des yeux éblouis.

A la fin, il alla serrer la main de son visiteur:

— Altesse Royale, dit-il en faisant la révérence — et il n'y avait plus de contrainte dans sa gaieté — puis-je vous prier de conduire ma femme à table?

IV

Le repas durait depuis une heure, ils en étaient au dessert. La petite Abelone aux joues rouges, qui faisait le service, était charmante avec la robe noire de sa confirmation et un coquet tablier blanc, mais la façon dont elle s'y prenait donnait de quoi rire et pleurer en même temps. Une fois elle trébucha dans sa longue jupe, laissant tomber plusieurs assiettes. A sa grande stupéfaction, ni Monsieur ni Madame ne lui adressèrent de reproches. Le docteur se contenta de pousser un éclat de rire en criant: « Bis! »

La vieille Ann les épiait par la porte entrouverte de la salle à manger. Finalement, incapable de résister à la curiosité, elle avait même aidé un peu pour le couvert. Mais elle suffoquait maintenant d'indignation au spectacle dont elle était témoin.

L'étranger avait tout le temps conservé la parole. Arnold ne pouvait que rire. Il avait cessé de se demander qui était son visiteur, ne se souciait même plus de le savoir. Il s'abandonnait entièrement à l'atmosphère romanesque du moment.

Emmy, en revanche, éprouvait un vague sentiment d'insécurité et se tenait sur ses gardes. Les anecdotes de l'étranger lui semblaient parfois trop osées. Cependant il n'était en aucune façon présomptueux ou bruyant. Bien différent d'Arnold, qui

commençait à être un peu gris, il supportait parfaitement le vin Les couleurs de ses joues étaient seulement devenues un tantinet plus vives, et la lueur malicieuse de ses clairs yeux de bouc n'essayait plus de se cacher. Assis là souriant, la bouche tachée de raisin et ses boucles grisonnantes ébouriffées comme une couronne d'automnales feuilles de vigne autour de son crâne lisse, il ressemblait à un satyre vieillissant.

Emmy n'avait pas oublié la promesse qu'il avait faite de leur jouer du piano. Elle la lui rappela quand, les assiettes à dessert ayant été apportées, Abelone put être congédiée.

Il ne fit aucune objection, demanda seulement que lui fût accordée auparavant une faveur: l'humble permission de la couronner reine de la fête.

Elle ne comprit pas ce qu'il voulait dire et se sentit très mécontente de cette nouvelle fantaisie. Mais, comme chaque fois qu'elle ne répondait pas tout de suite, il vit dans son silence un consentement. Il avait au préalable dépouillé la coupe de fruits de quelques-unes des plus belles roses; d'une main légère et adroite, il les disposa en couronne au-dessous du diadème d'argent.

Cela déplut d'abord à Emmy. Elle éprouvait une impression désagréable à sentir cet énorme corps contre le sien et les doigts d'un étranger dans ses cheveux. En outre, elle avait peur qu'Abelone ne rentrât. Pourtant, après s'être mirée quelques secondes dans la physionomie des deux autres et en avoir conclu que la couronne royale lui seyait fort bien, elle consentit à l'accepter. Arnold était plongé dans l'admiration. Il battit des mains et célébra sans réserve la beauté de l'ornement.

— Et maintenant de la musique! ordonna Emmy d'un ton impérieux, pour bien entrer dans son rôle de reine.

L'étranger s'inclina profondément:

— Je suis le très humble serviteur de Votre Majesté!

Mais au lieu de se diriger vers le piano, il disparut par le bureau d'Arnold dans l'antichambre et revint avec un long instrument incrusté de nacre, tenant à la fois de la mandoline et du luth.

Emmy fut un peu déçue. Arnold, au contraire, cria bravo.

— Son Altesse Royale est aussi un chanteur! dit-il.

— Un rien de talent bien inoffensif!

Il chanta d'abord une chanson française, puis deux tendres petites chansons italiennes dans le style populaire. Arnold, qui comprenait mal les paroles et n'était pas sensible à la musique, cessa vite d'écouter. Renversé contre le dossier de son fauteuil, il se caressait la barbe, tout en jetant sur Emmy un regard humide de vin et d'amour. Il finissait par en avoir assez de l'étranger. Il lui tardait d'être seul avec Emmy, de continuer la fête à deux, sous des formes beaucoup plus hardies. Ils enverraient les bonnes se coucher. Seules, les lampes allumées seraient témoins pendant un moment de leur réjouissance nocturne à l'orientale.

L'étranger avait entamé une nouvelle chanson, danoise cette fois. Elle évoquait un dieu du royaume de la fantaisie, qui se promène à travers la terre déguisé en bouffon, faisant sortir des sombres tavernes, où les avait chassés le dégoût de la vie quotidienne, de somnolents disciples d'Eros et des satyres mélancoliques. La mélodie était fraîche et pleine d'humour, avec le refrain suivant:

Oui, la vie va de guingois,
Elle fait du blanc le noir,
Change le petit en grand;
Confond le bien et le mal.
Mais arrive Sire Paillasse
Qui remet tout à sa place.

Les yeux humides d'Arnold n'avaient pas lâché Emmy qui, la tête appuyée sur la main, écoutait le chanteur. Il crut d'abord qu'elle ne prêtait pas grande attention à la musique, mais, comme lui, soupirait après le départ de l'importun visiteur. Telle qu'elle était là, ses coudes nus sur la table et la main contre sa nuque ornée de fleurs, il y avait en elle quelque chose d'une bacchante rêvant d'amour. Ses longs cils étaient baissés, ses lèvres dessinaient un sourire plein de promesses.

Arnold essaya d'attirer le regard de sa femme en lui donnant un coup de pied sous la table du bout de ses bottines. Mais, peut-être pour le punir d'avoir frappé trop fort, elle ne remua point les yeux. Cela le rendit méfiant.

La chanson finie, l'étranger se leva, le verre en main, et proposa un toast en l'honneur des faunes aux pieds de bouc qui escortent le dieu de la fantaisie, de tous les petits détrousseurs de cœurs, voleurs de la raison, perturbateurs du sommeil, qui jouent à la cour royale de la Nature un rôle analogue à celui de certains ferments dans le noble champagne: ils donnent son bouquet à la boisson de la vie, qu'ils font mousser.

Il s'inclina devant Emmy. Levant son verre comme en rêve, elle lui sourit avec une expression radieuse, qui acheva de dégriser Arnold.

L'étranger se tournait maintenant vers le maître de maison.

— A votre santé, docteur!

Arnold ne toucha pas son verre. Il regardait droit devant lui, comme s'il n'avait rien entendu.

— Qu'est-ce qui te prend? demanda Emmy d'un ton de reproche. Trinque donc avec nous.

Sans répondre, il mit les mains dans ses poches. Un instant de silence pénible suivit. Puis l'étranger jeta un coup d'œil sur sa grosse montre en or et dit qu'il se voyait forcé de partir. Il s'était même trop attardé. Son cocher avait dû somnoler à l'auberge et oublier l'heure.

Les autres se levèrent sans rien dire — Emmy avec une mine maussade et contrite — et le visiteur prit congé.

Comme Arnold voulait l'accompagner jusqu'à la porte d'entrée, il essaya de l'en dissuader:

— Ne vous dérangez pas, cher docteur. Il fait froid dans le couloir. Et vous avez vu que je sais parfaitement me débrouiller seul.

Mais Arnold, calmé maintenant, voulut remplir jusqu'au bout ses devoirs de maître de maison. Arrivé dans l'antichambre, il proposa de faire prévenir le cocher à l'auberge. L'étranger refusa de la façon la plus catégorique.

— Prendre cette peine pour moi, il ne manquerait plus que ça.

Et, montrant avec un sourire ses grandes bottes de voyage:

— J'aurai disparu dans une seconde. Ce sont les célèbres bottes de sept lieues, vous comprenez.

Les adieux furent brefs et du côté d'Arnold empreints d'une

raideur hautaine. Il songea cependant à charger l'autre de salutations pour le pasteur Jœrgensen.

Lorsqu'il rentra dans son bureau, Emmy s'y trouvait. Debout derrière le fauteuil à bascule, et dans un état de grande agitation morale, elle attendait une explication. Elle avait fermé la porte conduisant au salon, afin que les bonnes, qui étaient en train de débarrasser la table, ne pussent entendre.

Arnold passa devant sa femme sans prononcer un seul mot. Il traversa le salon pour aller dans la chambre à coucher remettre sa tenue d'intérieur. Sur le chemin du retour, il remarqua que le lustre et les appliques du salon étaient encore allumés.

La colère lui monta de nouveau à la tête.

— Éteignez, sapristi! cria-t-il aux bonnes. Etes-vous folles? Éteignez, je vous dis!

Lorsqu'il arriva dans son bureau, Emmy se tenait encore à la même place.

Au début, elle avait pris l'attitude de son mari à table pour une marque d'ivresse et en avait éprouvé de l'irritation. Mais il y avait maintenant en elle quelque chose — un petit trouble de conscience — qui lui disait que l'ivresse n'était pas la seule cause en jeu.

Aussi le ton offensé dont elle demanda ce que tout cela signifiait manquait-il totalement de fermeté.

Il tendit le cou vers elle, comme s'il venait seulement de l'apercevoir, et la toisa lentement de la tête aux pieds.

— Tu as bien entendu! Je disais qu'il fallait éteindre. Ce serait insensé de laisser les lumières allumées toute la nuit.

Il avait apporté une lampe de table de l'autre pièce. Il s'assit à son bureau et, pour passer le temps, ouvrit son livre de comptes.

Emmy, ayant posé les bras sur les bords du fauteuil à bascule, se balança un peu en avant et en arrière. Si anxieuse qu'elle fût, elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Voir son mari comme cela éveillait en elle tant de souvenirs. Elle avait presque oublié l'aspect qu'il présentait lorsqu'il était vraiment en colère contre elle.

Elle se rappela aussi de quelle façon elle le calmait aux bons vieux jours, chaque fois qu'il se sentait offensé par elle ou par

d'autres. Après lui avoir donné le temps de s'apaiser, elle s'approcha de lui et s'assit bravement sur le bras de son fauteuil. Lui enlaçant le cou, elle dit:

— Arnold, en quoi t'ai-je contrarié?

L'effet fut tout autre qu'à l'époque de leurs fiançailles. Il la repoussa brutalement et la pria de le laisser tranquille.

— Voyons, Arnold...

Du coup, froissée pour de bon, elle le somma sérieusement de répondre. Mais il tourna vers elle un visage si décomposé, qu'elle se tut machinalement.

— Tu vois que je suis occupé. D'ailleurs, tu t'es bien assez amusée ce soir.

Et il ajouta, pour adoucir un peu les choses, tout en la toisant de nouveau d'un regard méprisant:

— Tu as certainement besoin de repos. Tu es si excitée. L'influence de cet étranger sur ton système nerveux n'a pas été saine.

Levant aussitôt la tête, elle le regarda d'un air étonné et affligé. Elle attendait qu'il retirât les derniers mots. Comme il ne le fit pas, elle lui tourna le dos et dit tout bas:

— Tu devrais avoir honte.

Peu après elle sortit de la pièce.

En se retrouvant devant la glace de la chambre à coucher, elle rougit d'elle-même et de sa demi-nudité. Elle mit son peignoir de coiffure et, assez confuse, enleva les roses de ses cheveux. Mais elle ne se pressa point; elle éprouvait vis-à-vis d'elle-même une secrète compassion, comme si elle avait dit adieu à un trop beau rêve. Elle alla dans la chambre des enfants pour jeter un coup d'œil sur eux, donna les derniers ordres aux bonnes de la porte du couloir de la cuisine, qu'elle referma ensuite à clef, et retourna dans la chambre à coucher.

Les lits jumeaux se dressaient paisiblement à côté l'un de l'autre, leurs couvertures rejetées en arrière. Au plafond brillait la petite suspension rose. Elle l'avait allumée elle-même au moment où elle s'était habillée; cette suspension n'avait pas servi depuis plusieurs années. Elle l'abaissa et l'éteignit.

Puis elle s'installa tristement devant le miroir et se mit à défaire ses cheveux. Elle n'était plus fâchée contre Arnold, bien

qu'elle ne comprît pas comment il pouvait avoir le cœur de leur gâcher à tous deux le plaisir de cette soirée. D'ailleurs, elle l'avait prévu. Elle savait par son expérience passée de quelles absurdités il était capable. Aussi lui pardonnait-elle. Après une bonne nuit de sommeil, il serait le premier à regretter ses ridicules soupçons.

Elle se déshabilla lentement et se coucha, en laissant un bon moment la lumière allumée. Ce fut seulement une heure plus tard qu'elle entendit entrer Arnold. Elle fit alors semblant de dormir.

V

Le lendemain matin ils n'étaient pas encore réconciliés. Emmy eut beaucoup à faire toute la matinée pour remettre la maison en ordre après le remue-ménage de la veille, et par-dessus le marché une bruyante dispute éclata entre les bonnes, au sujet d'une pièce d'or de vingt couronnes, que le visiteur avait laissée sur la table de toilette de la chambre d'amis. La vieille Ann, qui nourrissait une secrète méfiance contre la personne de l'étranger et croyait sentir une odeur de soufre dans toute la maison, n'osait pas recevoir sa part, mais d'un autre côté elle ne voulait pas qu'Abelone eût un centime de plus que son dû. Dans ce cruel tourment, elle était plus furieuse que jamais, de sorte qu'Emmy dut plusieurs fois aller rétablir la paix dans la cuisine.

Arnold avait été appelé au loin dans la lande par une famille de petits fermiers et ne pouvait guère rentrer avant l'après-midi. Les enfants faisaient la sieste. Emmy, qui avait terminé ses travaux de maîtresse de maison, éprouva une impression de solitude comme par le passé et se mit à soupirer après le retour de son mari. D'habitude, elle employait ces moments de tranquillité à faire des comptes de ménage, mais ce jour-là elle ne se sentait pas l'esprit assez calme pour ce genre de travail. Une si sérieuse et si longue mésentente entre eux était la première depuis leur

mariage. Il ne lui avait même pas dit bonjour et il était parti sans adieu.

Elle finit par aller s'asseoir à la fenêtre du bureau, d'où elle pouvait voir la grand-route et les poteaux télégraphiques jusqu'aux premières collines de bruyère. Un bas à raccommoder au bras et une corbeille à ouvrage devant elle, la jeune femme jetait de temps en temps un regard langoureux sur la route.

C'était un jour de dégel calme et gris; ce temps morne avait un effet particulièrement déprimant dans un lieu où l'on était habitué à entendre tantôt le vent d'ouest mugir, tantôt la brise du sud-ouest glisser le long des murs et miauler aux portes et aux fenêtres. Un bruit d'eau tombant dans la gouttière rompait seul le lourd silence.

Quelqu'un passait bien de temps en temps au milieu des amas de neige, mais, contrairement à son habitude, Emmy ne remarquait même pas qui c'était. Et quand le maître d'école Sœrensen apparut dans le chemin, en vacillant sur ses jambes cagneuses, son image traversa vaguement la conscience d'Emmy, accompagnée de l'idée fugitive qu'il devait être sorti au sujet de la requête.

La jeune femme pensait à ce qu'elle répondrait à Arnold quand, redevenu maître de soi, il lui demanderait pardon. Elle refoulerait son amour-propre et ne ferait pas de scène. Au fond, elle ne l'aurait pas voulu différent de ce qu'il était. Prenant simplement Monsieur par l'oreille, elle lui apprendrait qu'il n'avait pas le droit de la croire assez dénuée de goût pour préférer un musicien d'âge mûr et chauve à un homme comme lui. Peut-être évoquerait-elle le jour où, pendant leurs fiançailles, il lui avait renvoyé la bague parce que, dans un bal d'étudiants, elle avait dansé deux fois avec un autre et s'était laissé offrir une glace. Depuis leur arrivée à Sœnderbœl, Arnold se reprochait souvent cette folie. Tout en surveillant la grand-route de la fenêtre, Emmy pensait aussi au visiteur inconnu. Elle chercherait à nouer des relations avec le presbytère pour savoir qui c'était. Peu à peu elle ne cessait de se demander s'il existait réellement et s'il était assez près pour pouvoir réapparaître d'un instant à l'autre. Les événements de la veille s'étaient déjà estompés pour

elle comme des images de rêve; au fond elle préférait se les représenter ainsi.

Il était tard dans l'après-midi quand Arnold rentra. Les enfants s'étaient depuis longtemps réveillés de leur sieste. Assise dans le salon avec les deux petits garçons, Emmy leur montrait des images.

Son cœur ne fit qu'un bond lorsqu'elle entendit son mari dans l'antichambre. Répondant distraitement aux questions des enfants, elle écouta les pas d'Arnold et eut l'impression qu'il devait être d'humeur plus conciliante.

Il lui dit bonjour en entrant et demanda un peu sèchement qu'on lui servît un repas. Elle eut un instant l'idée de l'accompagner dans la salle à manger. Mais finalement elle se contenta d'envoyer l'aîné des garçons porter les ordres aux bonnes. C'était à son mari de faire les premiers pas.

Après avoir mangé, Arnold revint avec l'intention visible d'un rapprochement. Les enfants seraient le trait-d'union. Il leur tapota les cheveux, leur demanda quelles images ils regardaient et s'ils s'étaient bien amusés dans la journée. Bientôt, d'un mot jeté çà et là, Emmy prit part à la conversation. Au simple son de sa voix, qui était douce et un peu hésitante, le dernier bloc d'amertume fondit dans l'âme d'Arnold. Quand, un moment plus tard, les enfants étant allés goûter, il resta seul avec sa femme, il s'approcha d'elle et posa les mains sur sa tête.

— Oublions cela, n'est-ce pas, Emmy?

Elle tourna vers lui pour toute réponse des yeux mouillés et des lèvres muettes. Sa bouche s'élargit et tremblota, comme celle d'un enfant grondé injustement, qui lutte contre les larmes.

— Non, non, recommanda-t-il, plus de scènes! et il parvint à tirer d'elle un vrai sourire, qui marqua leur réconciliation.

Des événements de la veille il ne fut pas question. D'ailleurs, ils n'eurent guère le temps de causer ensemble. Avant même qu'Arnold eût fini son café, une voiture l'attendait devant la porte.

Contrairement à l'habitude, Emmy l'accompagna dans la froide antichambre et se montra fort soucieuse qu'il se couvrît suffisamment. Lorsqu'il rentra le soir, elle avait envoyé les bonnes se coucher et l'attendait elle-même à la porte avec une lanterne pour l'aider à enlever sa pelisse.

Mais le serpent s'était glissé dans leur petit paradis. En revenant le lendemain à la tombée de la nuit d'une visite chez un malade du village, Arnold sursauta au son du piano. Il s'arrêta pour écouter, et son cœur se mit à battre. Était-ce possible?... Serait-ce *lui!*

Bien que la porte du salon fût fermée, l'exécution un peu tâtonnante lui fit comprendre que c'était Emmy qui jouait. Et maintenant il reconnaissait une des langoureuses mélodies françaises ou italiennes que l'inconnu avait chantées.

Il ouvrit la porte et entra. Emmy ne l'avait évidemment pas entendu venir. Il avait réussi à la surprendre, et il se rendit compte que les pensées de la jeune femme voyageaient au loin. Elle cessa immédiatement de jouer. Et, tout en se levant, elle lui lança de côté un regard rapide, avec une lueur timide dans les yeux.

Sans rien dire, il alla se changer dans la chambre à coucher. Lorsqu'il revint, Emmy regardait dehors par la fenêtre. Elle se retourna pour lui demander s'il ne voulait pas allumer la lampe. Il répondit que non.

— C'est nouveau de te voir au piano, dit-il de son fauteuil à côté du poêle, après un moment de silence: Que jouais-tu?

— Oh! de simples exercices.

Elle était peinée de lui mentir. C'était la première fois depuis tant d'années, mais elle ne trouvait rien d'autre à répondre. Elle avait l'intuition qu'il serait désespérément inutile de chercher à lui expliquer des sentiments qu'elle ne comprenait pas elle-même. Elle aurait aimé pouvoir lui dire ce qui la rendait si mélancolique, mais il lui était impossible de traduire par des mots le secret ondoiement de ses pensées autour des choses inconnues ou défendues, « ce grain de corruption originelle », dont le singulier étranger avait parlé la veille avec exaltation, cette éternelle nostalgie qui, d'après lui, conservait l'amour féminin frais comme une source et lui donnait toute sa douceur.

Le silence persistant d'Arnold finit par l'inquiéter. Les voix joyeuses des enfants, venant de la salle à manger, ne firent qu'augmenter son angoisse. Chaque minute de silence lui paraissait ajouter des lieues à la distance qui la séparait des autres. Elle avait l'impression que le monde entier s'évanouissait, se perdait

dans un gouffre de ténèbres et de froid. Elle savait qu'elle n'était pas sans reproche. Avec épouvante elle avait regardé au fond de son propre cœur, fixé ces abîmes secrets et ignorés d'où les mauvais esprits vous font signe.

Comme prise de vertige, elle cherchait Arnold de ses yeux inquiets. Mais il restait recroquevillé dans son fauteuil et la pâleur de son visage luisait dans la pénombre.

S'armant de courage, elle alla vers lui.

— Arnold...

Elle ne put rien dire de plus. Il la saisit par le bras et la lança loin de lui, avec une force si brutale qu'elle en perdit l'équilibre.

— Fille! siffla-t-il.

Elle était tombée sur le côté au milieu de la pièce. Bouleversée de surprise, étourdie de colère et de honte, en même temps pénétrée d'un sentiment de volupté qui faisait courir dans ses veines un nouvel et paralysant effroi, elle restait à genoux, les mains sur la figure. Ce fut seulement au bout d'une minute qu'elle put se lever. Lentement elle se retira dans la chambre à coucher, tout en continuant à cacher son visage derrière ses mains.

VI

Le lendemain, Arnold traversait la lande en voiture avec une belle tempête d'ouest dans le dos. Renversé très droit en arrière contre le dossier de son siège, sa pelisse remontée par-dessus ses oreilles, il ne laissait guère voir de lui que sa barbe et une paire de moufles grises. L'énorme pipe, qui d'habitude reliait en forme d'anse sa main à sa bouche, était absente ce jour-là; elle gisait oubliée dans une des poches du cabriolet.

Depuis douze heures Arnold n'avait pas adressé la parole à Emmy. A cause des enfants et des domestiques, ils avaient pris les repas ensemble et n'avaient troublé en rien l'ordre de la maison. Mais en sortant de table chacun s'était retiré de son côté. Le soir où Emmy, pleurant dans son lit, avait doucement appelé son mari, elle n'avait fait aucune autre tentative de rapprochement.

Ce qu'il éprouvait à son égard n'était pourtant pas seulement de la colère: il s'y mêlait une certaine compassion. Il s'excusait parce qu'elle était femme, c'est-à-dire un être d'une sensibilité anormale, donc sujet à des pensées volages et confuses. Il n'était même pas sûr qu'elle ne se considérât point comme la partie offensée. Il y avait, dans l'air de défi qu'elle avait arboré ce matin-là, quelque chose qui semblait l'indiquer. Et ce serait

bien d'elle! Il se rappela comment, autrefois, elle pouvait de sa manière candide persister dans ses dénégations, au point d'en arriver à se leurrer elle-même, alors qu'il avait les mains pleines de preuves contre elle!

Il se jugeait donc seul responsable de la déception qu'il avait subie. Comme il se le disait intérieurement, il n'avait pas été le moins du monde supérieur aux nombreux maris aveugles, dont le bonheur illusoire l'avait fait rire au théâtre. Il s'était forgé une image idéale de sa compagne et, l'auréole ayant disparu, il devait reconnaître qu'on avait raison de dire qu'au fond du cœur de la femme la plus innocente sommeille un serpent. Le hasard seul fait que le reptile reste assoupi ou se réveille pour apporter la perdition.

Arnold était allé constater le décès d'un pauvre fermier de la lande et revenait maintenant chez lui. Il avait l'habitude de dormir un peu dans cette étendue déserte, où l'on rencontrait rarement quelqu'un. Mais le sommeil aussi lui fut infidèle cette fois-là. Il n'éprouva pas non plus le besoin de compter les poteaux télégraphiques ni d'additionner mentalement des nombres de plusieurs chiffres pour chasser l'ennui. De même que la vie, depuis quelques jours, avait tourné vers lui un visage étranger, de même la nature était devenue nouvelle à ses yeux. Le grand paysage dénudé et le ciel immense attiraient ses pensées avec une force qu'il n'avait pas connue depuis longtemps. Tandis qu'il roulait au milieu de la tempête, naissaient en son âme des sentiments élevés, un peu solennels, qui attendrissaient son cœur et rendaient sa méditation fructueuse.

En somme, il commençait à s'accommoder de la situation, à se plaire dans une solitude qu'il considérait comme définitive. Il y avait des instants où la perte de son bonheur lui procurait presque une sensation de délivrance, où elle lui semblait compensée par un renoncement mélancolique, qui ouvrait son âme à l'infini.

La pensée du visiteur inconnu lui était pourtant comme une écharde dans la chair, et il n'oubliait pas l'humiliation qui l'avait accablé. Avant de savoir d'une façon certaine que cet homme avait quitté la région il ne retrouverait pas la paix, et, les sentiments qu'il éprouvait à son égard étaient d'une telle

nature, qu'une nouvelle rencontre pourrait devenir catastrophique.

La voiture avait atteint les derniers coteaux de bruyère. Elle descendait maintenant à fond de train vers le village de Sœnderbœl, qui se dressait au milieu des champs couverts de neige, avec son moulin, la cheminée de sa coopérative et son petit hôpital rouge, tel qu'Arnold l'avait vu des centaines de fois du haut de la côte et cependant tout à fait différent.

A la vue de son foyer, aucun petit sentiment de bonheur ne vint réchauffer ses veines ce jour-là. Son paradis, effondré, avait été remplacé par un triste groupement de maisons dans la plaine ouverte au vent — réalité sans voile, profondément morne et mélancolique, mais impressionnante dans sa sauvage nudité.

Devant la première ferme du village, sa voiture fut arrêtée par un grand paysan aux cheveux blancs, qui voulait avoir avec lui un moment d'entretien.

C'était ce même Thorvald Andersen qu'Emmy avait vu quelques jours auparavant présenter un papier au maître d'école. Arnold devina qu'il allait lui parler de la requête.

L'homme était dévoué au docteur, qui avait soigné sa femme au cours d'une grave maladie. Il était lui-même en continuelle dispute avec l'instituteur Sœrensen, au sujet des amendes de l'école. Cependant il avait toujours hésité à prendre le parti d'Arnold. L'instituteur était un enfant du pays et, bien que ne partageant ni ses croyances ni ses opinions politiques, les villageois l'admiraient pour sa grande ruse, son adresse à toucher l'adversaire aux points faibles, sous le masque de l'amitié.

Comprenant à la physionomie de son interlocuteur que celui-ci voulait lui faire un aveu, Arnold put à peine s'empêcher de rire de son air gêné. Toute l'affaire lui était devenue si profondément indifférente!

Thorvald Andersen commença par s'excuser de l'avoir arrêté, alors qu'il y avait une visite chez lui.

— Une visite? demanda Arnold.

Oui, le vieux paysan avait vu la voiture fermée du pasteur Jœrgensen rouler à travers le village, quelques instants auparavant.

Pour ne pas trahir son trouble, Arnold sortit son mouchoir

et s'essuya le nez plusieurs fois de suite. Au bout de quelques minutes il n'écouta plus les explications bégayantes de l'homme, mais l'interrompit brusquement et donna au cocher l'ordre de repartir.

Dans son salon, en effet, il trouva des visiteurs. Le pasteur Jœrgensen allait et venait en fredonnant, les basques de sa redingote voltigeant derrière lui. Sa femme, coiffée d'un chapeau, avait pris place sur le canapé, derrière la table. Arnold se rendit tout juste compte que c'étaient eux. Sur Emmy aussi, qui était assise à côté de la dame, son regard flotta sans vraiment la voir. Ses yeux cherchaient une personne qui n'était pas là.

Dès qu'Emmy l'avait entendu arriver, elle s'était tenue en observation, pour saisir l'expression de son visage à l'instant même où il entrerait. Elle éprouva un vague sentiment de triomphe en voyant la jalousie enflammer le regard scrutateur.

Le pasteur Jœrgensen se posta devant Arnold et le saisit à deux mains par les revers de sa redingote, comme s'il avait voulu danser avec lui. C'était un de ces hommes qui, même chez des étrangers, ne tiennent pas en place et regardent à tout instant leur montre d'un air effrayé, en déclarant que c'est l'heure de partir, mais dont on n'arrive pourtant pas à se débarrasser. Il dit à Arnold ce qu'il avait déjà expliqué deux fois à Emmy: que sa femme et lui désiraient les avoir à déjeuner le dimanche suivant, avec quelques autres personnes du voisinage. Ils avaient préféré apporter eux-mêmes l'invitation, mais ils ne pouvaient rester qu'un instant.

Arnold remercia d'une manière qui pouvait signifier à la fois oui et non.

Du vin et des gâteaux furent apportés. Le pasteur se plaignit à Arnold de son rhumatisme à l'épaule et la pastoresse s'entretint avec Emmy des domestiques. Aucun des deux n'avait encore fait la moindre allusion au visiteur ami.

Arnold, taciturne, bouillait d'énervement. Ce qu'il avait le plus craint était donc arrivé. L'étranger avait révélé la honte qui était tombée sur lui et sur son foyer, et c'était par délicatesse que le pasteur ne parlait pas de cette visite.

A la fin, il ne sut que faire de ses yeux. Il redoutait de rencontrer ceux d'Emmy. S'il avait été seul avec elle, il l'aurait

jetée par terre une seconde fois. Une voix criait en lui: « Le scandale a jailli sur ton nom! Ta vie conjugale donne prise aux commérages! Ton avenir est gâté! »

Bon! Maintenant on pouvait affronter le reste! Maintenant il fallait aborder franchement le sujet!

Pour forcer le prêtre à parler de l'étranger, il eut recours à une ruse. Il remit sur le tapis le rhumatisme à l'épaule du pasteur Jœrgensen: celui-ci ne l'avait-il pas attrapé pendant son excursion de l'autre jour dans le brouillard neigeux?

Le pasteur ne comprenait pas. Il affirma qu'il ne s'était pas trouvé en route par temps de neige.

Arnold eut un sourire incrédule.

— Comment pouvez-vous dire cela, pasteur Jœrgensen? Je sais bien que vous étiez absent le lundi gras.

— Mais, cher ami! de quoi m'accusez-vous? Amalie, tu es témoin que je ne suis pas sorti de chez nous le lundi gras.

— Non, mon mari était à la maison. Qui l'a vu ailleurs?

Les yeux brûlants d'Arnold allèrent un moment de l'un à l'autre, inquisiteurs. A la fin, il ne lui fut plus possible de douter de la sincérité du ménage Jœrgensen. Leur surprise était d'ailleurs contagieuse. Son visage se figea en un masque d'ébahissement. Et machinalement il lança de côté un coup d'œil vers Emmy.

Elle se renversait un peu en arrière et jouait avec les franges de son fauteuil. En même temps elle regardait par la fenêtre en souriant à la dérobée.

Arnold se vit forcé de donner une explication. Il raconta la visite de l'inconnu, ses fausses allégations, son refus de se nommer, et il termina par une description minutieuse de son aspect. Le pasteur Jœrgensen eut l'air un peu froissé.

— Cher docteur Hœjer, comment avez-vous pu être aussi crédule? D'après le portrait que vous me faites de cet homme, je ne comprends pas que vous ayez pu le prendre pour un de mes amis!

Arnold s'excusa du mieux qu'il put. Il se rappelait, dit-il, que le pasteur lui avait parlé un jour d'un ami de jeunesse qui se comportait assez bizarrement depuis qu'il était tombé d'une voiture.

— Ah! oui! le pauvre Marius. Mais il y a bien des années qu'il est mort. Non, cet individu est un imposteur effronté! Je n'ai jamais entendu chose pareille!

Pendant ce temps Emmy avait pris un ouvrage au tricot et travaillait avec zèle, sans avoir l'air de s'intéresser à la conversation.

« Elle joue la comédie! pensa Arnold, qui furtivement l'observait. Ce calme est voulu! Je la connais! Elle veut me donner confiance! »

Le pasteur tournoya au milieu de la pièce, comme s'il avait voulu s'envoler au ciel.

— Quelle impudence! A votre place, j'aviserais la police. Un pareil imposteur mériterait une sérieuse correction. Non, non, je n'ai jamais entendu chose pareille! Vous verrez que c'est un de ces représentants de commerce dépravés et répugnants, qui de nos jours se sont mis à parcourir aussi la campagne. C'est bien le genre de ces types-là!

Arnold s'empara aussitôt de cette idée pour l'utiliser comme une arme empoisonnée. Il dit qu'il avait eu tout le temps des soupçons sur l'individu. Il l'avait pris au premier coup d'œil pour un acteur de second ordre ou un chanteur ambulant, mais il donnait raison au pasteur et pensait que ce devait être plutôt un de ces commis voyageurs qui flattent le goût vulgaire par un certain vernis superficiel, mais qui au fond sont la bête noire des gens cultivés. Il y avait en cet inconnu quelque chose de la fausse élégance qu'on trouve dans les hôtels de province et les cafés-concerts de Copenhague.

Emmy gardait sa mine sournoise, mais elle avait pitié de son mari. Elle se réjouissait jusqu'à un certain point de ces efforts hargneux pour abattre un rival imaginaire. Les mots méchants tombaient sur son cœur comme de brûlants signes d'amour. Mais qu'Arnold la comprenait peu! Commis voyageur! Chanteur de café-concert! Oh! mon Dieu! cela lui était bien égal, elle n'éprouvait pas le moindre désir de revoir cet homme. Elle était ridicule de s'être adressé des reproches la veille, en un moment de trouble, au sujet de ce gros boute-en-train. Dans son souvenir il serait simplement, selon le nom qu'il s'était donné: le Prince Carnaval, qui lui avait rouvert le royaume de la fantaisie et pour un soir l'avait couronnée reine.

Le pasteur Jœrgensen tira une dixième fois sa montre et dit:
— Amalie, il faut partir!

Au même instant, il se jeta dans un fauteuil pour raconter quelque chose d'extraordinaire, qui lui revenait à l'esprit. Il se rappelait, dit-il, que dans son enfance il avait entendu ses parents parler d'une aventure semblable, qui était arrivée chez un inspecteur des forêts de Vendsyssel: de la même manière, sous un faux prétexte, un individu s'était introduit au sein d'une famille et en avait reçu pendant plusieurs jours l'hospitalité.

— Mais l'incident eut un dénouement tragique, ajouta Jœrgensen. Il fut, je m'en souviens, la cause d'un drame de famille. Si je ne me trompe pas, l'inspecteur des forêts se brûla la cervelle.

De nouveau, Arnold ne sut que faire de ses yeux. Pendant que le pasteur continuait son récit, il fut saisi d'une profonde pitié pour lui-même. Emmy le devina aussitôt. Bien qu'elle tînt les paupières baissées, elle perçait à jour son mari. Et l'impatience envahissait son cœur. Ah! comme il lui tardait de voir partir les visiteurs, afin de se réconcilier avec Arnold! Elle irait près de lui et l'enlacerait si fort des deux bras, qu'il ne pourrait pas se défendre contre ses baisers! Et elle ne le lâcherait point avant qu'il n'eût retiré toutes ses vilaines paroles, oublié toutes ses vilaines pensées, et bien senti qu'elle ne l'avait jamais aimé davantage, avec plus de profonde reconnaissance, que ces jours derniers.

Mais les visiteurs restèrent encore une demi-heure. Après leur départ, les enfants arrivèrent en ouragan de la salle à manger; derrière eux la vieille Ann grognait comme une méchante sorcière, parce qu'on était en retard pour le dîner. Le moment propice à une réconciliation fut ainsi perdu. Dès qu'ils eurent dîné, Arnold se retira dans son bureau.

Toute découragée, les larmes aux yeux, Emmy le vit fermer la porte derrière lui.

Le soir lorsque les enfants furent couchés et que le silence régna dans la maison, Arnold entendit sa femme se mettre au piano. Elle fit d'abord quelques gammes et autres exercices, mais soudain, — comme par une décision hardie — elle entama un des morceaux que l'étranger avait joués, précisément celui qu'elle

essayait de se rappeler par cœur, le jour où Arnold l'avait surprise.

« Que signifie tout cela ? » se demanda-t-il avec inquiétude. Il commençait à être troublé par cette attitude persistante de défi.

Elle joua cette fois la mélodie sans s'arrêter. On aurait dit qu'elle l'avait travaillée dans l'intervalle. Et, ma foi, elle se mit à fredonner. C'était la chanson que l'inconnu avait chantée, sur le diable ou quelque personne analogue, qui prenait la forme terrestre d'un bouffon pour se promener parmi les hommes et accomplir des prodiges. Les paroles revinrent à la mémoire d'Arnold :

Oui, la vie va de guingois,
Elle fait du blanc le noir,
Change le petit en grand;
Confond le bien et le mal.
Mais arrive Sire Paillasse
Qui remet tout à sa place.

Il resta plongé dans ses pensées, la main sous la tête, tandis qu'elle continuait à jouer du piano et à fredonner. On aurait dit une tentative de séduction. Peu à peu un petit sourire se fraya un chemin sous sa moustache, un pâle et triste sourire. — Oui, pourquoi pas ? Si appauvri qu'il fût, il n'aurait pas voulu recouvrer ses anciennes richesses imaginaires. Au fond, il aimait autant Emmy qu'auparavant, bien que d'une autre manière. Il n'était pas lui-même sans défaut. Le fait qu'il donnait assez souvent à la jeune femme des motifs de se plaindre de lui ne la justifiait pas. Mais en tout cas, ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Et même ils avaient besoin plus que jamais d'un mutuel soutien. Il fallait user réciproquement d'indulgence, pour ne pas gâter complètement leur vie.

Il se leva enfin avec l'intention d'aller la trouver. Il voulait lui dire à cœur ouvert ce qu'il avait senti et pensé pendant ces instants de calme réflexion. Mais au seuil de la porte il s'arrêta, impressionné. Une demi-obscurité régnait dans le salon. Seules étaient allumées les lampes du piano. Par terre et sur les murs, des deux côtés, la silhouette d'Emmy se dessinait vaguement sous des formes diverses. On aurait dit que la pièce était peuplée d'ombres.

Emmy jouait toujours, mais, bien qu'elle lui tournât le dos, Arnold comprit que son arrivée la rendait nerveuse. Il traversa doucement le salon et, après être resté un moment derrière elle, il posa les mains sur sa tête. Sans cesser immédiatement de jouer, elle se pencha en arrière et le regarda dans les yeux d'un air rayonnant.

— Tu viens enfin! dit-elle tout bas.

Elle laissa tomber ses mains. Comme un enfant accablé d'émotion elle se blottit contre lui, tandis que deux grosses larmes glissaient sous ses paupières closes.

VII

L'INSTITUTEUR Sœrensen ayant réussi, après des années de travail sournois, à obtenir enfin gain de cause contre le docteur Hœjer, fut très vexé de voir Arnold lui sourire avec une telle aménité, une si séduisante douceur, qu'il fallait s'appeler Lavst Sœrensen et appartenir à la dure race jutlandaise pour ne pas se sentir confus.

— Mes chers amis, dit Arnold aux deux envoyés qui, le lendemain de la visite du pasteur Jœrgensen, vinrent lui annoncer la décision de la majorité, ne parlons plus de ces bagatelles. Je m'incline, bien entendu, devant l'arrêt de mes concitoyens.

Il poussa l'amabilité jusqu'à offrir des cigares et du café, que madame Emmy leur versa elle-même.

Lavst Sœrensen ne vit là qu'une nouvelle raison de se méfier et cria par-dessus les toits que les gens du pays étaient des girouettes.

Son opinion se trouva confirmée par les rumeurs qui transpirèrent peu à peu sur la vie au foyer des Hœjer. On avait déjà parlé de la fête qui s'y était tenue le soir du carnaval; des passants avaient entendu de la musique et vu de la lumière à toutes les fenêtres, comme pour une réception mondaine. D'autres avaient appris par les bonnes comment, après s'être bécotés et avoir

folâtré ensemble un certain jour, Monsieur et Madame ne voulaient plus se voir le lendemain. A vrai dire, ils se comportaient en nouveaux mariés.

L'histoire du visiteur intrus et de ses honteuses badineries aviva encore la curiosité. Puisque le docteur n'avait rien fait pour rattraper l'imposteur, les habitants du village entreprirent eux-mêmes les recherches. Mais à l'auberge on n'avait pas vu les chevaux et le cocher. Ni au bourg voisin ni dans les villages environnants ils ne purent obtenir d'éclaircissement. Personne ne savait rien du traîneau qui était décrit. Personne ne l'avait aperçu. On aurait cru qu'il s'était évanoui dans l'air.

Cependant tout le monde fut d'accord pour constater un regrettable changement chez le jeune ménage Hœjer. Le pasteur et sa femme eux-mêmes s'écartèrent un peu, surtout après la réunion du presbytère, où Emmy non seulement s'était montrée les épaules nues, mais avait déployé un entrain et une frivolité peu séants pour une femme mariée.

— Je ne comprends plus les êtres humains, dit le pasteur Jœrgensen d'un air soucieux. C'est comme si tous les bons esprits avaient déserté le foyer naguère si charmant et si agréable du docteur. On voit bien qu'aucun de ses membres ne s'y trouve tout à fait heureux.

Cette dernière remarque était juste. Les aimables petits génies domestiques, qui jusque-là avaient protégé de leurs ailes la maison du docteur, s'étaient envolés, du moins pour le moment. Et derrière le cortège de faunes et de satyres lascifs qui la hantaient maintenant, apparaissait plus nettement de jour en jour une escorte d'ombres.

Emmy avait beau aller et venir en fredonnant gaiement, partager les ébats des enfants ou guetter par la fenêtre le retour d'Arnold, il lui arrivait d'être envahie par un découragement qui la rendait indifférente à tout. D'autres fois, la moindre contrariété lui tirait des larmes. Quand Arnold était, la nuit, appelé près d'un malade, elle ne pouvait pas dormir. Des remords de toutes sortes, d'effrayantes images, la tenaient éveillée. Et la peur la rendait superstitieuse. Elle allumait la lampe de nuit et s'asseyait toute tremblante sur son lit, les mains autour de ses genoux soulevés. Chaque bruit qui arrivait jusqu'à ses oreilles à

travers le silence nocturne devenait un message secret, provenant du monde des esprits. Quelquefois elle se levait et allait prendre dans un tiroir la Bible de sa confirmation.

Pendant ce temps, la voiture d'Arnold roulait dans la boue neigeuse. Lui aussi était bien éveillé. Le cœur plein de tendresse et de pardon, il pensait à sa femme en souriant tristement. Les choses se passaient comme aux premiers temps de leur amour: si grande que fût leur amertume au moment où ils se quittaient, dès qu'ils étaient loin l'un de l'autre ils n'aspiraient qu'à se retrouver. Arnold avait parfois l'impression de sentir d'une façon tangible les pensées d'Emmy le rejoignant avec des baisers ou des larmes. Au contraire, s'ils étaient ensemble chez eux, il lui semblait souvent que des centaines de lieues les séparaient. Il ne leur arrivait plus jamais, quand ils passaient la soirée côte à côte dans son bureau, de se mettre à rire parce qu'ils avaient eu exactement la même idée sur un même sujet. Les pensées d'Emmy prenaient bien des fois un chemin qu'Arnold ne pouvait suivre.

Jusque dans les moments d'abandon, en pleines délices de leurs fêtes amoureuses, il n'était pas tout à fait sûr d'elle. Cependant comme elle pouvait être tendrement affligée, lorsqu'il se détournait avec une indifférence ou un ennui que, pour sa part, *elle* n'éprouvait jamais! Quelle douceur elle apportait à le remercier de chaque joie qu'il lui procurait! Et qu'elle était touchante aussi dans l'angoisse de la solitude, les nuits où elle attendait son retour!

En somme, que voulait-il de plus? Pourquoi soupirer après le paradis perdu d'une tranquille et confiante possession, alors qu'il ne se sentait pas lésé? Il était satisfait de son amour illicite. De son mélancolique bonheur. Reconnaissant aussi des heures solitaires qui lui avaient redonné la nature comme confidente et qui, derrière les nuits étoilées prometteuses d'éternité, lui avaient ouvert les profondeurs infinies des rêves.

Peu à peu leurs âmes s'apaisèrent. Ils furent de nouveau absorbés par les petits incidents quotidiens. Le cours de leur vie reprit doucement ses voies habituelles. Mais l'horizon eut beau se resserrer autour d'eux, on voyait qu'une atmosphère de roman avait visité leur demeure, où les autres se trouvaient toujours un peu dépaysés. Comme le disait le pasteur Jœrgensen, la maison

semblait pleine de courants d'air. On avait l'impression d'être assis devant des fenêtres ouvertes.

Il y avait vraiment dans leur attitude quelque chose d'instable, d'agité, une sorte d'excitation qui demandait du temps pour se calmer et avait toujours tendance à flamber de nouveau, comme certaines fièvres. Beaucoup plus souvent que ne l'aurait supposé Arnold ou n'importe qui, les pensées d'Emmy s'envolaient furtivement au royaume de la fantaisie.

Même une fois plus âgée, avec des cheveux gris, elle s'asseyait bien souvent à la fenêtre pour contempler d'un regard rêveur le coucher du soleil et le ciel tourmenté, où des blocs de nuages déchiquetés arrivaient de l'ouest en une poursuite incessante, comme une image de l'inquiète aspiration vers l'éternel.

L'OURS

I

Représente-toi, cher lecteur, une grande face rubiconde, avec une barbe hirsute qui ne présente pas toujours un spectacle appétissant, attendu qu'elle cache dans ses poils rudes de vieux restes de choux verts, des miettes de pain ou des grains de tabac brun clair. Pose là-dessus un crâne luisant, bosselé, ceint à la nuque d'une frange de cheveux crépus qui pendent sur le col de la redingote; ajoute une paire de petites oreilles charnues et velues, des sourcils cotonneux, un grand nez un peu violacé entre deux larges yeux bleu pâle au regard vague. Mets enfin sur ce visage une succession ininterrompue de jeux de physionomie inconscients — un fréquent sourire amené par une pensée, un joyeux clignement d'œil, un froncement des épais sourcils se levant ou s'abaissant soudain sans motif — qu'accompagnent des mouvements de bras ou d'épaules, tu auras alors l'image de celui qui était l'épouvantail de tout le canton, la terreur de ses collègues, un objet d'indignation pour les instituteurs, le désespoir de l'évêque, autrement dit le pasteur des paroisses de Sœby et de Sorvad: Thorkild Asger Einar Frederik Müller.

On peut dire en outre que le pasteur Müller avait trois aunes de haut, qu'il lui manquait un doigt à la main gauche, qu'été comme hiver il se présentait aux yeux du monde dans les mêmes

habits extraordinaires: un manteau à capuchon en peau de chien rongée des vers, un pantalon gris à carreaux enfoncé dans d'énormes bottes puant la graisse rance, enfin une courte veste de chasse boutonnée sur son corps de géant. Même en plein hiver il ne pouvait se décider à opérer le moindre changement dans son équipement. Quand il gelait à pierre fendre, il se contentait de nouer autour de son cou un foulard de laine à carreaux bleus et de prendre une pincée de tabac supplémentaire dans une blague rouge, qu'il portait toujours sur lui et qu'il appelait sa « chaufferette ».

Rencontrait-il en pareille occasion un paysan tout recroquevillé — emmitouflé dans des lainages, le nez et les yeux coulants — qui avançait le long du talus opposé, il s'arrêtait avec son sourire le plus matois et, les mains aux côtés, il criait à travers le chemin: « Hé! toi là-bas! Pour l'amour de Dieu prends garde de ne pas geler jusqu'au poil! » — sur quoi il poursuivait sa route avec un rire assourdissant, qui faisait trembler l'air environnant et courir le nez au vent, en poussant des aboiements de joie sauvage, les deux grands chiens jaunes et maigres qui l'accompagnaient toujours.

Un sourire éclairait son visage et ses lèvres se mouvaient de la manière la plus joyeuse, tandis qu'il écoutait sa musique préférée: le craquement de la neige sous les semelles de ses bottes.

Au sommet de la dernière côte avant le village, il s'arrêtait encore pour étirer ses membres d'ours et aspirer à pleins poumons le froid piquant, avant de s'engouffrer sous le toit du sombre presbytère.

Il n'y trouvait pas une gentille petite femme de pasteur, empressée à lui enlever sa canne et son chapeau, à brosser la poussière de neige sur sa veste, à tapoter avec un affectueux sourire ses joues mouillées. Ni non plus une joyeuse fille de pasteur, qui se jetterait à son cou, lui tirerait la barbe et l'appellerait son « vilain, grand, affreux, délicieux Papa Ours ». Seul se montrait un vieux matou roussâtre, qui descendait du grenier avec un rat dans la gueule et disparaissait vivement au bout du couloir, dans une pièce vide où pendait un veau fraîchement tué, dont le ventre ouvert laissait échapper la chaleur de la vie.

Il s'ensuivait que la demeure du pasteur Müller — « le

Trou », comme l'appelaient les paroissiens — paraissait tout comme sa personne un phénomène à la plupart des gens. On ne pouvait rien imaginer qui rappelât si peu les petites pièces tièdes aux bons tapis, munies de rayons de livres et de fauteuils confortables, où nos prêtres ont coutume de fumer la pipe en composant leurs prêches. Dans la chambre même du pasteur il n'y avait pas le moindre chiffon aux fenêtres, le parquet était noir comme un champ récemment labouré, et les quelques meubles, un vieux canapé de moleskine, deux petites tables, une étagère vide, un fauteuil branlant au dossier de bois et au siège de cuir, étaient éparpillés à travers la pièce sans le moindre souci du confort ou de l'ordre.

Seule égayait un peu la vue une collection de peaux d'ours et de phoques, de dents de morses, de bois de rennes, etc., accrochés à un pan de mur comme des pièces de musée. Mais dans le coin voisin du poêle s'étalaient sur une petite table d'aspect peu engageant une écuelle de terre contenant des restes de soupe aux choux, un quignon de pain de seigle, un pot de graisse ou de beurre et un couteau.

La cause de tout cela était que le pasteur Müller vivait seul. Ou plutôt il avait comme foyer tout le pays, dont il arpentait du matin au soir les bois, les landes de bruyère et les marais avec son fusil de chasse ou son gros bâton ferré, causant un véritable effroi aux enfants et aux passants par son aspect sauvage et son rire impétueux.

Il avait bien à son service une vieille femme qui aurait dû lui servir de gouvernante, comme à tout autre habitant du presbytère. Mais dès les premiers jours ils avaient été à couteaux tirés. Dans son besoin d'indépendance, il ne lui permettait même pas de préparer ses repas, encore moins de franchir le seuil de sa chambre, et l'unique fois où il put la soupçonner d'avoir mis les pieds dans son domaine privé, il entra en fureur contre cette petite femme effarouchée, que les circonstances le forçaient à garder chez lui.

Un jour que le pasteur Müller — dans sa plus terrible bonne humeur d'hiver — rentrait au presbytère, il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, selon son habitude, pour s'assurer que tout était resté comme il l'avait laissé. Ne voyant rien de suspect,

il prit de ses doigts raidis une solide pincée de tabac dans sa blague de peau rouge et prépara lui-même son repas. Il mit l'écuelle contenant les restes de soupe aux choux dans la poêle, entrecroisa quelques bûches sur les braises à demi éteintes et quand, le bois ayant pris feu, la première odeur alléchante s'éleva du bord gras de l'écuelle, il se frotta les mains d'un air satisfait.

Soudain une idée lui traversa l'esprit. Il alla vers une armoire qui se trouvait à l'autre bout de la pièce, l'ouvrit avec un sourire malicieux, sortit de ses profondeurs une bouteille enveloppée de papier, revint à la table et, tout en accompagnant ce geste de contorsions du visage, remplit deux petits verres de couleur placés entre le pot de beurre et le quignon de pain. Sur quoi il frappa au plafond, avec quelque chose qu'il avait tiré de derrière le canapé et qui semblait être une défense de morse, puis il se laissa tomber dans le vieux fauteuil, qui craqua sous le poids de son corps puissant.

De l'étage au-dessus, où le vicaire Ruggaard avait son appartement, arriva le bruit d'une chaise qu'on repousse. Des pieds chaussés de pantoufles feutrées allèrent à l'autre bout d'un couloir, d'où ils descendirent le long d'un escalier craquant. Des portes s'ouvrirent et se fermèrent dans la maison vide. Enfin un coup fut frappé à celle du pasteur.

Le vicaire Ruggaard était un théologien d'une trentaine d'années, à la silhouette lourde, dont le visage imberbe était rond, plat et luisant comme une assiette bien léchée. Enveloppé d'une robe de chambre grise, qu'il ramenait anxieusement sur son ventre, il resta debout à la porte, jetant dans la direction du fauteuil un regard interrogateur à travers ses lunettes rondes et bien polies.

— Il me semble, dit-il au bout d'un moment, avec un fort accent jyllandais, tout en portant la main à ses lunettes, il me semble que vous avez frappé au plafond.

— Mais oui, mais oui! répondit le vieillard, comme arraché en sursaut à ses pensées. Je voulais seulement demander à Votre Révérence si elle ne se laisserait pas tenter par quelques gouttes inoffensives... J'ai pris la liberté de vous préparer un petit verre, car j'ai pensé que vous aviez peut-être une légère indigestion de macarons, aussi...

— Vous savez très bien, monsieur Müller, interrompit le vicaire avec une indignation à peine déguisée, vous savez très bien que je ne prends jamais d'alcool entre les repas. Il me semble vraiment que cette plaisanterie doit être usée. Si cela vous était possible, je serais content de vous voir inventer autre chose pour vous divertir.

— Ah oui, bien sûr, naturellement, soupira le vieillard en secouant la tête d'un air faussement honteux. Mais Votre Révérence ne pourrait-elle pas se mettre dans la peau d'un pauvre confrère et l'associer à ses remarquables études sur le dogme, qui feront époque? Si Votre Révérence veut avoir l'amabilité d'entrer, je lui apporterai immédiatement un seau de charbon et une chancelière... Dites-moi donc... vous parlez bien de pneumatologie, n'est-ce pas?... A moins que ce ne soit d'anthropologie?... Où en êtes-vous maintenant? A Pierre Lombard, hein?...

Mais le vicaire restait dans l'embrasure de la porte, regardant le vieillard avec une expression qui flottait entre une pitié dédaigneuse et l'amertume.

— Croyez-vous vraiment, monsieur Müller, demanda-t-il, quand l'autre eut fini par se taire, croyez-vous vraiment qu'il soit convenable de parler d'une telle manière de ces sujets élevés? Il me semble qu'il y a de nos jours assez de gens pour tourner en dérision les choses sacrées, sans que nous ajoutions nous-mêmes au scandale. Je me refuse sincèrement à croire, monsieur Müller, que vous y trouviez un moyen de passer le temps, alors que règnent autour de nous tant d'ignorance et de misère spirituelles, qui ont besoin de notre secours!... Ainsi je puis vous dire, monsieur le pasteur, que pendant votre absence on est venu de Sorvad apporter un message du charron Povlsen, dont le vieux père — il vous en souvient, je pense — est à l'article de la mort, ou du moins très mal, et attend probablement la fin dans de grands tourments. Comme d'habitude, votre attelage n'était pas en état de servir, mais j'ai promis d'y aller le plus tôt possible. Maintenant il fait un temps affreux et les chemins sont impraticables. En outre, vous avez eu la complaisance de ranger ma pelisse je ne sais où. Je n'ai pas pu la retrouver depuis plusieurs jours. Si vous vouliez bien me la rendre, vous me feriez le plus grand plaisir.

— Seigneur Dieu, ce pauvre homme est-il donc si malade... si malade? demanda le vieillard, avec une préoccupation qui, cette fois, n'était plus feinte.

Mais au bout d'une seconde il leva la tête et un sourire décidé anima son visage.

— Écoutez, Monseigneur l'Évêque! Savez-vous ce que j'ai pensé aujourd'hui?

— Non, je ne le sais pas.

— Eh bien! avec la grâce de Dieu, vous devriez vous marier, monsieur Ruggaard.

— Me marier... que voulez-vous dire?

— Voyez-vous... j'ai lu l'autre jour dans le journal une réclame sur ces nouveaux poêles portatifs, vous savez. Je me suis demandé si vous n'auriez pas envie de vous marier avec un appareil de chauffage comme ça. Ce serait bien ce qu'il vous faut. Pensez — portatifs! Vous pourriez agréablement en avoir un sous le bras pendant vos promenades; et la nuit il vous tiendrait chaud dans le lit. Qu'en dites-vous? N'est-ce pas une idée magnifique?

— Peut-être me permettrez-vous, Monsieur le pasteur, de retourner à mon travail? Je vous en serais *bien* reconnaissant, interrompit une seconde fois le vicaire, puis il salua le vieillard avec une politesse ironique et disparut.

Le pasteur Müller se renversa dans son fauteuil, en poussant un de ses éclats de rire énormes, qui faisaient trembler la poussière et les toiles d'araignée dans les coins sombres de la pièce et dresser d'effroi l'oreille aux rats sous le plancher. A l'étage du dessus on entendit de nouveau les pas de chaussures feutrées, puis le bruit d'une chaise qui était remise à sa place. Mais le vieux continua de se tordre, les jambes étendues, les mains croisées sur son ventre secoué par le rire.

Soudain il se leva. Il faisait déjà nuit. Le reflet du poêle éclairait les deux petits verres, qui étaient restés intacts sur la table. Résolument il en saisit un de ses doigts de géant et le vida; puis le contenu du second suivit le même chemin.

Il fit ensuite quelques tours à travers sa chambre, prit son bâton ferré dans un coin, décrocha son manteau et sortit.

La neige tombait en épais tourbillons. Les ténèbres étaient

d'un noir de suie, c'était une vraie tempête du nord. Une fumée de neige, soulevée de tous côtés, s'amassait en tas de la hauteur d'un homme le long des barrières et dans les plis de terrain. Mais le pasteur plantait son bâton ferré dans le sol et avançait malgré la tempête, suivi de ses deux chiens.

Là-bas, derrière les collines, un pauvre vieux malade n'attendait-il pas?

Pendant ce temps, dans « le Trou », l'air, redevenu paisible, ne secouait plus la poussière. Rassurés par le calme du soir, les rats sortaient de leurs nids leurs museaux pointus, couraient sur le plancher, se mordillaient, piaulaient et se culbutaient sous le canapé, tandis que les araignées, les teignes et les vers se promenaient sans bruit dans les peaux d'ours et dans les vieilles toiles suspendues aux solives enfumées. Et sur le feu du poêle la soupe aux choux oubliée ronronnait tristement et se réduisait à rien.

Ce pasteur, sa vie et sa singulière carrière, les pages qui suivent vont vous en raconter l'histoire.

***

Il existait, deux générations avant la nôtre — et peut-être existe-t-il encore — une ordonnance royale, un rescrit ministériel ou quelque chose d'analogue, en vertu de quoi les étudiants en théologie trop pauvres pouvaient obtenir pour continuer leurs études une bourse de l'État assez importante, à condition de s'engager à remplir ensuite pendant un temps indéterminé les fonctions de pasteur dans nos possessions du Groenland. Rescrit très humain!

Cependant — bien que cette époque-là fût extrêmement riche en théologiens — peu de jeunes gens se laissaient tenter, et ce petit nombre n'appartenait pas à l'élite, au contraire. A vrai dire, c'étaient presque toujours de pauvres diables faméliques, que la vie avait déjà traités durement d'une manière ou d'une autre — des épaves près de sombrer, qui dans leur détresse saisissaient comme une planche de salut l'amorce que leur jetait l'État.

En réalité, « la période indéterminée » pour laquelle ils devaient s'engager s'étendait généralement jusqu'à la fin de leur vie. Il n'y avait que dans des circonstances exceptionnelles qu'on pouvait espérer la faveur d'un retour avant cette échéance.

On comprend alors sans peine les sentiments du jeune homme qui se faisait inscrire pour cet exil à perpétuité, avec quel frisson il songeait au jour où, ayant reçu sa nomination, il prendrait le bateau et sortirait du port, tandis que les tours et les clochers de la ville disparaîtraient peu à peu derrière les flots, avec toute cette côte qu'il ne reverrait sans doute jamais, à moins que, dans le cas le plus favorable, il n'y revînt comme un vieillard à barbe grise, la vue affaiblie par l'éclat des neiges, après avoir été enterré toute une existence dans la terrible solitude de déserts éternellement glacés. Rien d'étonnant si, avec une pareille perspective sous les yeux, les « étudiants groenlandais », comme on appelait ces malheureux, ne se conduisaient pas toujours d'une façon exemplaire pendant le peu de temps qu'il leur restait à vivre sous un ciel normal. Les déceptions, les privations, les misères, les déboires qu'ils avaient déjà subis avaient miné le sol sous leurs pieds. Le sentiment de s'être « vendus » tuait vite leur dernier reste d'amour-propre. Ils sombraient rapidement dans une existence ennemie de la lumière et des hommes, fréquentant des tavernes enfumées, des sous-sols de cabarets, où ils goûtaient avec une avidité bestiale aux biens d'ici-bas pendant qu'il en était temps encore... jusqu'à la nuit où, ayant regagné leurs froides mansardes et allumé une chandelle, ils pâlissaient à la vue d'une grande enveloppe bleue, l'ordre officiel de se présenter aux examens de théologie, afin d'être en état de prendre le premier bateau du printemps pour « la rémission des péchés, la renonciation à la chair et la glace éternelle », comme disaient entre eux les pauvres diables.

Thorkild Asger Einar Frederik Müller, qui faisait partie de leur groupe, ne s'était pas comporté autrement.

Peut-être, parmi ceux de cette époque qui subsistent, en est-il quelques-uns pour se souvenir de l'étudiant aux membres puissants et à l'air un peu naïf, qui suscitait le rire partout où il se montrait; et alors ils se rappellent sans doute son apparition à deux ou trois conférences de théologie où il s'était fourvoyé,

mais où il avait provoqué dès son arrivée au seuil de la porte une telle hilarité chez les auditeurs, qu'il s'était promptement retiré. A moins qu'on n'évoque une de ces salles de billard pour étudiants, malpropres et déplaisantes, où des journées entières il s'installait dans un coin sombre, les coudes sur les genoux et le menton dans les mains, comme s'il avait dormi, tandis que d'un œil mi-clos, il regardait jouer ses camarades, n'esquissant un vague sourire que si l'un d'eux lui versait un verre d'eau-de-vie sur la tête ou s'amusait de quelque autre manière à ses dépens. Sans jamais prononcer un mot ni prendre part aux divertissements, mais subissant patiemment les farces des autres, il lui arrivait de rester assis pendant des heures sans bouger — comme un fabuleux géant, un lourd et trop bonasse troll, qui depuis longtemps avait convenu avec lui-même et avec les autres qu'il était un être impossible.

En fait, une touchante unanimité régnait sur ce point, presque depuis l'instant où le petit Thorkild avait ouvert pour la première fois ses grands yeux bleu pâle dans la chambre de sa mère. Parents et amis l'avaient déclaré « anormal », employant un mot qui atténuait un peu leur impression. Et plus tard la pauvre mère soucieuse prit très souvent la grosse tête de l'enfant entre ses mains, pour lui dire combien peu il aurait à espérer de la vie, et avec quelle patiente humilité il devrait supporter le joug que Notre-Seigneur lui avait mis sur les épaules.

Thorkild vit la lumière du jour dans un village du Jutland; son père, qui était vicaire, mourut peu de temps après sa naissance, laissant dans la gêne la mère et l'enfant. Celui-ci fut à l'âge de dix ans placé dans un collège aux frais et sous la surveillance de quelques parents, qui exauçaient ainsi le vœu exprimé par son père à l'heure de la mort.

Ce furent des années longues et pénibles pour le malheureux enfant. Plus d'une fois on désespéra du succès de l'épreuve; mais comme Thorkild, dans sa vingtième année, finit par passer l'examen du baccalauréat, on le fit inscrire immédiatement parmi les candidats aux pastorats groenlandais, et en même temps la famille s'efforça de convaincre la mère, faible et timide, que c'était le seul débouché pour lui.

Thorkild n'opposa aucune résistance, il accepta la solution

avec cette même résignation qu'il montrait devant tous les coups du sort. Une fois qu'il eut bien compris ce qu'on voulait de lui, il suivit fidèlement les « Groenlandais » dans les sombres tavernes et les sous-sols des cabarets, sans jamais paraître avoir conscience de la réalité. Au fond, il n'était pas si indifférent ni si éteint qu'il en donnait l'impression. Le calme imperturbable qu'il opposait en apparence à toutes les humiliations n'était qu'une grimace acquise, derrière laquelle il cachait depuis la plus tendre enfance son chagrin et sa honte d'être né pitoyable et bon à rien à ce point — c'était une indifférence due au désespoir, qui à certaines heures de solitude l'avait poussé bien près du suicide. Plus d'une fois il avait songé à en finir avec la vie; mais la pensée de sa mère le retenait toujours.

Il n'avait pas embelli en grandissant, ni aux yeux des autres ni aux siens. Une barbe rougeâtre et rude apparut sur son visage semé de taches de rousseur, et ses membres lourds grandirent d'une façon ridicule, presque à en devenir difformes. Ses camarades l'appelaient « l'Ours »; lorsqu'il était assis au milieu d'eux, plongé dans une sorte de somnolence, avec ses grandes lèvres rouges et la tête penchée vers la poitrine... il faisait songer à un gros plantigrade apprivoisé, qui voit passer devant ses yeux miclos, visions brumeuses de rêve, les images fugitives des grandes forêts et des marécages de son enfance.

Or, il advint cette année-là qu'un hiver extrêmement rigoureux enleva deux pasteurs danois dans l'extrême nord du Groenland, de sorte que Thorkild, en rentrant une nuit dans sa mansarde, vit sur la table à la lueur de la chandelle, la « lettre bleue » à laquelle il s'attendait depuis longtemps.

Ce fut la première fois de sa vie qu'il sentit ses genoux se dérober. Trois jours entiers il resta enfermé dans sa chambre sans voir personne, son pistolet à deux coups posé à côté de lui.

Mais pendant ces jours de réflexion une idée lumineuse naquit dans son cerveau, une idée dont l'ingéniosité le surprit, tandis qu'il n'arrivait pas à concevoir comment un autre ne l'avait pas eue depuis longtemps. Soudain il se disait qu'il était impossible de faire de lui un pasteur! Il n'avait pas ouvert un livre pendant les cinq dernières années et, depuis ses essais mal-

heureux pour se faufiler inaperçu dans la salle des conférences de théologie, il n'avait pas revu les murs de la Faculté. Complètement « nul », il comptait maintenant que si à l'écrit il remettait des feuilles blanches, qu'à l'oral il ne prononçât pas un traître mot, on ne pourrait lui donner le diplôme — et par conséquent on serait bien forcé — en tout cas provisoirement — de le laisser chez lui.

L'examen venu, il suivit son plan pour l'écrit, sans la moindre hésitation. Il y eut une bonne hilarité parmi les candidats, quand le bruit se répandit que Thorkild avait remis des feuilles blanches comme neige.

Cependant Thorkild avait compté sans son hôte — en l'occurrence le Ministre des Cultes. Celui-ci, mis au courant par la Faculté de ce qui s'était passé, avait répondu qu'il fallait à tout prix recevoir le candidat, et cela dans le plus bref délai, afin qu'une fois ordonné pasteur il pût prendre le premier bateau en partance pour la colonie... Et ainsi fut rendue possible la comédie qui, encore bien des années plus tard, restait légendaire à la Faculté de théologie.

Devant une salle bondée de jeunes et vieux membres du milieu théologien, assemblés comme au spectacle, le malheureux Thorkild, rouge jusqu'à la racine des cheveux, fut interrogé sur toutes sortes de matières théologiques, dont, pour la plupart, il ne connaissait même pas le nom. Une main sur chaque genou, les yeux rivés au parquet — déjà ridicule dans son habit noir de location, aux manches et aux jambes trop courtes — il demeurait cloué sur sa chaise, silencieux comme un sourd-muet. Les professeurs enrageaient; ils se tortillaient comme des vers, le secouaient par le col de son habit et lui criaient à l'oreille... mais pas une syllabe ne sortait de ses lèvres tremblantes.

Enfin, la dernière question fut « Luther a-t-il vécu il y a plus de trois cents ans? » L'examinateur, à la joie de l'auditoire, lui arracha un oui par surprise. La comédie prit alors fin. Il avait tout de même répondu! Et avec son *vix non contemnendus*, son diplôme de pasteur, accompagné des sévères remontrances de l'évêque l'exhortant à rattraper consciencieusement et diligemment le temps gaspillé d'une manière si déplorable, il fut expédié vers la paroisse la plus septentrionale de ce vaste monde.

Thorkild ne put même pas dire à sa mère un dernier adieu. Le bateau appareillait et un après-midi du commencement d'avril il leva l'ancre.

Personne ne vint lui serrer la main. Bientôt la côte du pays natal disparut sous le brouillard devant les yeux qui la fixaient.

II

A L'ENDROIT où des montagnes, noires et nues, se dressent à pic au-dessus de la mer de glace, un bras de fjord dessine une courbe entre deux grandes falaises et s'enfonce dans l'intérieur des terres. A son embouchure il a l'air d'un détroit semé d'écueils et d'îlots couverts de neige, autour desquels tournoient des milliers d'oiseaux blancs, qui remplissent l'air de leurs cris. Puis il se rétrécit de plus en plus entre de hautes murailles montagneuses, dénudées et abruptes, qui par gradins s'élèvent vers le ciel et disparaissent dans les nuages. Mais il s'élargit de nouveau ensuite et forme comme une mer intérieure circulaire tapissant le fond d'une immense cuvette, dont les parois lisses et les crevasses rocheuses, couvertes de mousse ou d'airelles noires, se reflètent dans l'eau tranquille.

Il peut arriver pendant la courte saison d'été — surtout s'il y a une tempête au large — qu'un baleinier vienne s'y abriter, réveillant les échos par le cliquetis de ses chaînes d'ancre et les voix de son équipage... ou qu'un cétacé de la haute mer, égaré parmi les écueils, pénètre jusque-là et fouette l'eau dans sa fureur, avant de disparaître de nouveau avec des jets d'écume et beaucoup de bruit. En dehors de cela, un silence profond règne nuit et jour au milieu de ces montagnes endormies, interrompu

seulement par le bourdonnement des essaims de moustiques du soleil de minuit, qui dansent au-dessus de l'eau dorée et qui sont comme des voiles noirs filtrant une poussière de soleil. De temps en temps un petit clapotis monte des profondeurs: quelque part un dos noir luisant émerge, puis disparaît; de gros museaux saillent à la surface de l'eau pour aspirer l'air et replonger aussitôt sans bruit.

Des flancs de la montagne arrive quelquefois d'un pas endormi un renard bleu. Il s'arrête sur un palier de la falaise et un bâillement découvre sa gueule rouge... il secoue sa fourrure et s'en va plus loin... il suit avec lenteur pendant un certain temps le bord de l'eau transparente, à travers laquelle brillent les petits cailloux multicolores du fond; il attrape un moustique d'un air somnolent, puis finit par fouiller avec son museau pointu dans un tas d'os demi rongés, gisant à l'entrée d'un trou abandonné creusé dans les pierres et la mousse; il y disparaît bientôt, en quête de fraîcheur.

Autour de ce fjord et parsemée au pied de la falaise, se trouvait une colonie d'abris souterrains — tous pareils — misérables demeures hivernales des indigènes, qu'à la première lueur du soleil printanier ils avaient quittées vivement pour s'en aller chasser le renne sur les hauts plateaux de l'intérieur. Il y avait en outre, une humble chapelle de pierre, bâtie contre le rocher, avec une croix de bois à l'entrée. Et plus haut, dans une petite partie en retrait de la montagne, était accrochée une cabane peinte en rouge, avec des fenêtres aux châssis blancs, un toit de planches et une cour clôturée pour les chiens: la maison du pasteur.

Elle avait été abandonnée aussi. Seul, le renard s'y glissait quelquefois le soir, pour frotter sa fourrure pleine de moustiques aux angles des poutres.

Mais quand la longue nuit d'hiver approchait et que la neige commençait à couvrir le pays, la vie se réveillait dans cette cuvette déserte. De l'est arrivaient de petites formes vêtues de peau, qui péniblement descendaient de la montagne avec leurs couples de chiens et leurs traîneaux lourdement chargés. Quelques-uns, sur des skis, avançaient le long des pentes à une vitesse vertigineuse. En même temps d'autres venaient de l'ouest, par le fjord, dans de grands bateaux de peau jaune ou de petits

kayaks... deux, trois familles de compagnie, bavardant, se chamaillant, riant. Des femmes au teint brun doré et aux yeux noirs, quelques-unes avec des bébés sur le dos, maniaient les avirons. Et tous les bateaux étaient pleins de ballots, de peaux, de lard, de viande de phoque encore saignante, de gibier, de cuirs puants et de grands estomacs de renne qu'on avait vidés pour y mettre la farine, le gruau et les pois troqués sur les marchés du sud.

Chaque jour amenait de nouvelles familles à la colonie. Il régnait autour du fjord une animation croissante. Les petits êtres vêtus de peau semblaient encore à moitié grisés par le soleil de l'été et leurs chasses sauvages sur la glace des hauts plateaux. Il fallait réparer les demeures d'hiver, entasser les pierres et la mousse, étendre les nouvelles peaux sur les rochers pour les faire sécher au vent. Là-haut dans les crevasses des montagnes, en des lieux écartés, les provisions hivernales furent enfouies sous des monceaux de pierre soigneusement recouverts de peaux et de neige. Dans les trous obscurs les vieilles femmes, clopin-clopant et babillant, arrangeaient les peaux sur les couchettes, remplissaient d'huile de baleine la lampe accrochée au mur et suspendaient la grande marmite sous le plafond bas, d'où l'eau suintait goutte à goutte.

Pendant ce temps le soleil descendait de plus en plus sous l'horizon, les ténèbres arrivaient du nord avec d'épaisses rafales de neige et des vents de glace mordants.

Néanmoins, dans cette nuit d'hiver longue de plusieurs mois, quand le pays était enseveli sous des amas de neige hauts d'une toise, quand la mer était noire et couverte de glace aussi loin que pût s'étendre la vue, des hommes vivaient d'une vie misérable sous le sol gelé. Çà et là une lueur rosée traversait la peau de boyau protégeant une fenêtre et venait tomber sur le tapis blanc, légèrement creusé par la chaleur d'une chambre qui se trouvait en-dessous. De temps en temps un paquet de fourrure sortait à quatre pattes du passage long et bas, aux parois de pierre, qui conduisait à l'air libre. Et toujours les grands chiens efflanqués rôdaient en hurlant dans les nuits glaciales.

Sur le fjord, qu'enveloppait une brume de gel, des pêcheurs, les membres raidis, guettaient les phoques qui venaient souffler à la surface. Imperturbables, ils restaient des heures le harpon

tout prêt dans la main droite, en levant avec précaution tantôt un pied tantôt l'autre, pour les empêcher de geler sur place. Il y en avait qui s'aventuraient parmi les écueils avec des arcs et des flèches, de plus en plus loin à mesure que diminuaient les provisions d'hiver et que la glace obstruait tous les détroits.

Si grandes que fussent parfois la détresse et la faim, on mourait rarement *tout à fait.* Quand le dernier morceau de lard avait été consommé et que la lampe manquait d'huile, on se pelotonnait dans l'obscurité sur les couchettes de pierre et l'on attendait en silence, patiemment, l'instant où la neige des sommets refléterait pour la première fois la pâle lueur dorée qui annoncerait la réapparition du soleil.

Alors, tous, grands et petits, sortaient à quatre pattes de leurs demeures, se redressaient sur leurs genoux chancelants et fixaient de leurs yeux affaiblis leur visiteuse, cette lumière qui semblait s'amuser à se montrer et à se cacher tour à tour sur les cimes. On portait dehors les vieillards et ceux que la faim avait épuisés, afin qu'ils pussent voir, eux aussi, la lueur descendre chaque jour le long des pentes. Enfin un premier petit bord de soleil finissait par poindre au-dessus des montagnes du sud. De grosses larmes de joie inondaient les joues creuses. On criait, on battait des mains, on sautait sur ses jambes engourdies, on se jetait d'émotion au cou les uns des autres. Des mères tendaient en l'air leurs enfants et poussaient des cris dans leur folle extase. Les enfants eux-mêmes levaient leurs petites mains amaigries vers la grande source de chaleur et mêlaient leur voix à l'alleluia général:

Sekinek! Sekinek!

Chaque jour la boule rouge montait un peu plus haut dans le ciel bleu, répandant la vie et la couleur sur le pays, faisant fondre la neige en ruisseaux écumants le long des versants. Lorsqu'elle apparut enfin tout entière et que le jour de vingt-quatre heures devint un long jour ensoleillé, des fentes et des crevasses jaillirent une jeune mousse brillante et un lichen rosé, qui gagnèrent rapidement du terrain et couvrirent comme un tapis de fête bigarré les pentes et les vallons. De petites baies rouges apparurent, des saules nains hauts d'un pouce arborèrent

des feuilles minuscules... le tout accompagné par un bruit formidable de détonation, qui semblait sortir de terre, chaque fois qu'un bloc de glace se détachait du rivage et partait à l'aventure sur la mer redevenue libre.

Calmes, majestueux, ces navires des mers polaires glissaient sous le ciel pourpre... châteaux de contes de fées... palais de cristal flottants, avec leurs créneaux et leurs tours rouge feu, bleu d'azur ou ruisselants de sang et d'or.

***

Il se passait quelque chose au bord du fjord. Des hommes couraient çà et là sur le rivage, tiraient de leurs trous des peaux plus ou moins en lambeaux, des fourrures, des boyaux recousus dont ils n'avaient pas consommé le contenu au cours de l'hiver, ils rassemblaient leurs engins de pêche et empilaient le tout sur leurs traîneaux en forme de kayaks, auxquels étaient attelés des chiens, ou dans les grands bateaux jaunes des femmes, qui étaient amarrés à la file le long de la grève.

L'hivernage prenait fin. Le soleil revenu, on se hâtait vers la joyeuse chasse au renne sur les plateaux de l'intérieur. Quelques-uns des trous étaient déjà vides, leurs habitants ayant pris le chemin de la montagne. Et les retardataires n'avaient qu'une idée: se préparer le plus vite possible à rejoindre les autres.

Sur un banc, devant la petite cabane haut perchée qui servait de presbytère, était assis Thorkild. Dans son attitude habituelle, le corps penché en avant et le menton entre les mains, il regardait avec une attention croissante les préparatifs de voyage, qui se poursuivaient autour du fjord: les traîneaux étaient chargés, les chiens attelés deux par deux, les malades, les faibles, portés et installés par-dessus les ballots de fourrures. Quant à lui, devant aller passer l'été dans un petit port de commerce du littoral à quelques milles plus au sud, il attendait un signal du bateau qui avait charge de l'y conduire.

Toute la journée il avait ainsi fait le guet. Il avait accompagné des yeux le départ de chaque famille, depuis le moment où, au milieu des rires et des bavardages, elle commençait sa migration pénible à travers les rochers escarpés et les pentes recouvertes

d'une mousse glissante, jusqu'à celui où les petits points noirs, au bout de quelques heures, disparaissaient derrière la crête blanche. Et après cela encore le pasteur continuait à regarder du même côté, comme si la montagne s'était ouverte à ses regards pour lui permettre de contempler les riches pâturages des plateaux... il voyait les tentes dressées sur de hautes perches au bord des versants, avec un beau tapis en peau de boyau devant l'entrée; les grands feux à l'huile de baleine, toujours fumeux, autour desquels des femmes brunes dormaient à ciel ouvert, les rennes en fuite avec leurs petits; il entendait les abois des chiens, les appels et les cris, tandis que le soleil tremblait sur la mousse brillante et veloutée...

Soudain, saisi d'angoisse, il baissa les yeux. Le visage pressé entre ses deux grandes mains semées de taches de rousseur, il se plongea dans une violente lutte intérieure.

Ce premier hiver avait été long et dur pour lui. Il l'avait passé enfermé dans sa petite cabane solitaire, sa tête, dont il souffrait sans arrêt, appuyée sur ses mains, lisant et relisant à la lueur somnolente de la lampe *Le Christianisme et les païens, Prêchez Jésus aux ignorants, Le Trésor doré, Méthodes d'une application facile pour inculquer les vérités chrétiennes* — toute une caisse d'opuscules que la Société des Missions lui avait donnée à son départ.

Mais Thorkild avait eu beau s'efforcer de plier ses pensées sous sa volonté, il n'était pas arrivé à les concentrer sur la lecture. A chaque bruit venant du fjord, il redressait la tête et se perdait en conjectures pour en deviner l'origine: étaient-ce des kayaks qui revenaient de la pêche, ou des dépeceurs sur la grève, ou peut-être des jeunes gens qui, au clair de lune, dansaient le *pingasut* devant les trous? S'il reconnaissait le cri des pêcheurs rentrant dans le fjord, il lui était impossible de rester tranquille; il ne pouvait s'empêcher d'aller voir ce qui se passait et quel butin on rapportait.

Il s'apercevait parfois qu'il était resté des heures entières devant sa porte pour écouter les cris sauvages de la chasse au phoque sur la glace ou la poursuite enragée d'un ours blessé...

Il s'intéressait à toutes ces choses avec la même ardeur qui, dans sa prime jeunesse, avait causé tant de souci à sa malheureuse mère et l'avait fait prendre en grippe par sa famille.

Un jour qu'il rêvait dans un endroit solitaire au bord du lac, il s'était arrêté, le souffle coupé, à la vue d'un phoque qui se berçait au soleil sur un glaçon voisin. Pris soudain d'une impulsion irrésistible, il avait rampé à quatre pattes derrière un rocher et s'était mis à détacher des pierres qui gisaient sur le rivage, tout en sifflant doucement comme le faisaient les indigènes. Le phoque écouta, regarda de tous côtés, puis feignit de replonger dans l'eau. Mais une seconde après, il montra de nouveau sa grosse tête ronde et nagea fermement vers la terre. Le cœur battant, Thorkild rassembla d'autres pierres et de nouveau émit toute une série de doux sifflements d'appel. L'animal leva en l'air son large museau moustachu, dilata les narines et disparut une seconde fois. Quand il revint à la surface, tout près maintenant du rivage, Thorkild lui lança de toutes ses forces sur la tête une pierre grosse comme le poing, aux arêtes coupantes. La pierre atteignit en plein front l'animal, qui disparut sous l'eau teintée de rouge.

Aussitôt Thorkild, recouvrant la raison, fut saisi d'un sentiment de honte. Désespéré de lui-même et de ses malheureuses passions, il retourna vers ses livres.

Souvent, en ces occasions, il pensait à son grand-père paternel, qu'il n'avait pas connu, mais dont une vieille servante de sa mère lui avait dans son enfance maintes fois raconté les terrifiantes aventures. Il se le figurait alors comme un braconnier de mauvais renom, vivant en demi-sauvage dans les grandes forêts du Rold, près de son village natal. Plus tard, son imagination fit de cet aïeul un géant, avec une barbe rousse inculte; de ce que sa mère ne parlait jamais de lui, Thorkild conclut qu'il avait dû faire le malheur de la famille. Une seule fois pourtant elle avait prononcé son nom; dans un moment de découragement, elle s'était laissée aller à dire que Thorkild lui ressemblait. Il se rappelait encore l'impression affreuse qu'il avait ressentie.

Il releva la tête. Du sentier grimpant à sa demeure arrivait un bruit de voix. Et bientôt apparurent deux formes vêtues de fourrure — un homme et une femme — en qui il reconnut le vieil Ephraïm et sa fille Rebecca, ou « Solen » (Le Soleil), comme on l'appelait à cause de sa douce physionomie. Il savait aussi que les deux visiteurs venaient lui dire adieu, il avait entendu leurs chiens japper d'impatience.

Ephraïm était un petit homme un peu voûté, avec une figure longue, brun foncé, qui n'avait comme ornements qu'une paire de sourcils d'une épaisseur rare et une rangée de dents bien conservées. Ses yeux se réduisaient à deux minces raies obliques, haut placées sous l'arcade sourcilière; son nez était si aplati et si peu développé qu'on aurait pu le prendre pour un petit morceau de peau greffé entre les pommettes larges et saillantes.

Il avait, dans sa jeunesse, fait partie des plus hardis chasseurs-pêcheurs de la colonie, il comptait maintenant parmi les pères de famille les plus sages et les plus sensés. Mais il paraissait faible et souffrant; il avait été fortement marqué par les derniers hivers, particulièrement rigoureux, pendant lesquels il lui était arrivé — comme d'ailleurs à beaucoup d'autres — de se nourrir d'algues et de vieilles têtes de morses dénichées sous la neige dans les tas de déchets.

Thorkild l'ayant fait s'asseoir, le vieux se mit à raconter ses préparatifs de voyage et ses projets d'été. Sa fille et lui devaient se joindre à deux autres familles, dont ils avaient partagé la demeure hivernale. Il se mettrait en route dès que les chiens auraient mangé, afin d'avoir franchi le premier col avant le soir. Thorkild, qui ne comprenait pas encore bien la langue des indigènes, écoutait le père d'une oreille assez distraite, mais en revanche il lorgnait beaucoup la fille. Elle s'était assise sur un rocher à une petite distance des deux hommes, et de là jetait des coups d'œil furtifs dans la direction de ce pasteur étrangement timide et silencieux, dont personne ne pouvait déchiffrer le caractère. Quand leurs regards se croisaient, ils rougissaient tous deux et détournaient la tête.

Rebecca était une jeune fille de dix-huit ans assez rondelette, avec un teint plus clair que celui de son père et une expression pétillante de vie dans ses petits yeux obliques. Elle portait une robe de peau teinte en rouge, qui moulait bien son corps robuste et ramassé. Son toupet de cheveux rudes, d'un noir bleu, perché à un quart d'aune de son front, était entouré d'un ruban de peau bigarré. Aux pieds elle avait des *kamiks* brodés de blanc, tout flambant neufs, et elle s'efforçait ostensiblement d'attirer l'attention du pasteur sur cette belle parure.

Ephraïm se leva enfin pour prendre congé. Thorkild tendit les deux mains à ses visiteurs, mais d'une façon si hésitante, si troublée, si distraite, que le père et la fille échangèrent des regards étonnés. Après leur départ il resta debout au seuil de la porte, suivant des yeux leur descente cahotante. A chaque coude du sentier, Rebecca se retournait pour voir s'il était toujours là.

Le cœur de Thorkild se mit à battre; le sang lui monta violemment à la tête. Pendant quelques minutes il s'appuya d'un geste convulsif au chambranle de la porte, en proie à une terrible lutte intérieure. Soudain il avança de quelques pas et, ses grandes mains en porte-voix devant sa bouche, il appela d'une voix tremblante:

— Ephraïm!... Ephraïm!

Sur le sentier les deux petites formes humaines se retournèrent, la tête levée.

— *Palase!... Oï!* répondirent le père et la fille.

... Vers le soir, quand deux hommes du bateau qui devait conduire Thorkild au petit port de commerce vinrent chercher ses bagages, ils trouvèrent, à leur stupéfaction, la maison vide, la porte fermée et les fenêtres clouées.

Le pasteur était parti pour la montagne avec Ephraïm et ses compagnons.

***

Thorkild fut un de ceux qui revinrent aux premières chutes de neige. Il dévala sur ses skis les pentes des montagnes, suivi de ses chiens. Ceux qui ne l'avaient pas vu depuis le printemps eurent du mal à le reconnaître. Non seulement sa tête s'était redressée, ses yeux avaient pris de la vie et ses joues des couleurs, mais il y avait dans son regard un peu de l'infini des hauts plateaux, dans les propos animés qu'émettait sa voix puissante un peu de l'hallali sonore des chasseurs.

Il était devenu un homme nouveau... comme recréé. Il avait senti lui-même les nouvelles sources de vie qui jaillissaient en son être, tandis qu'il allait çà et là sur les hauts plateaux, sans toujours savoir où ni avec qui... Tantôt dans une équipe, tantôt dans une autre, il avait appris, maintenant qu'il connais-

sait les gens et leur langue, à pêcher comme eux le saumon le long des rivières ou à chasser sur la glace éblouissante des plateaux. Il s'était même aventuré un jour, en compagnie d'Ephraïm et de ses fils, à poursuivre un couple de rennes, dont ils avaient éventé la piste. Et quand les Esquimaux eurent compris de quel bois avait été taillé leur pasteur, ils ne tardèrent pas à le considérer comme un des leurs. Il avait dormi sous leurs tentes au milieu des femmes et des enfants, une fourrure d'ours sur lui et un ballot de peaux sous sa tête. Il avait mangé avec eux à la grande marmite commune du jambon de renne, des baies frites dans le lard, des œufs d'eider, et surtout régal de l'été, de grands estomacs de renne remplis d'herbe à moitié digérée et de salive. En revanche, il leur avait appris à se servir d'un vieux fusil qu'il avait apporté de Copenhague et qui les avait transportés d'enthousiasme. Et à la tombée du soir, lorsqu'on faisait cercle autour des foyers fumeux, il avait contribué au divertissement de la société en racontant des légendes et des contes merveilleux, qu'il avait entendus dans son enfance et que les autres écoutaient bouche bée.

Il ne pouvait plus s'arrêter sur la pente. Ayant risqué le premier saut, il ferma les yeux, se boucha les oreilles pour ne pas entendre la voix de sa conscience... et se laissa glisser.

Avant que l'hiver eût gelé le fjord et obstrué les détroits, il savait manœuvrer un kayak et lancer le harpon. Il avait appris à transpercer d'une flèche une perdrix des neiges en plein vol ou un lièvre fuyant au loin. Le temps pour lui passait également vite lorsqu'il chassait l'*utok* parmi les rochers, qu'il conduisait un traîneau attelé de seize chiens donnant de la voix... ou que pendant des journées entières il grimpait ou dévalait des pentes sur les traces d'un renard. Quelquefois, alors qu'il venait à peine de rentrer chez lui le soir et de s'étendre sous sa peau, on frappait à sa fenêtre.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Un ours sur le fjord, pasteur!

— Hourra! Un ours!

Le voilà qui décroche un fusil; met sa pelisse et part dans la nuit.

...Il glissait, glissait...

Il lui arrivait de temps en temps, si pendant un moment le sang coulait un peu moins violemment dans ses veines, de contempler pour ainsi dire son propre visage, et il baissait les yeux, presque épouvanté par sa personne, par la vue de ses mains encore tachées de sang après le dernier dépeçage, par sa barbe inculte ou le son profond de sa voix de basse. Il revoyait l'image terrifiante de son grand-père, il se rappelait le silence qui entourait le nom de l'aïeul et la lueur d'effroi dans les yeux anxieux de sa mère, la seule fois qu'elle l'avait eu sur les lèvres.

Assis un soir devant sa porte, Thorkild se livrait ainsi au repentir, la tête entre les mains. Il était rentré mortellement fatigué d'une grève éloignée, où la veille on avait capturé une baleine géante. Tout le monde s'y était transporté, voulant avoir sa part du butin. Avec son entrain habituel, Thorkild avait aidé au difficile transport, puis au dépeçage de l'animal, comme à la distribution des portions; et parce qu'il avait passé vingt-quatre heures au milieu de ces énormes morceaux de chair saignante, tout ce qu'il voyait maintenant prenait une teinte rouge.

Au-dessus de sa tête, la voûte bleu foncé du ciel était pailletée de grandes étoiles d'or. A l'est, la lune montait lentement au-dessus des crêtes et répandait une étrange lueur laiteuse sur la neige fraîchement tombée. De temps en temps une aurore boréale éclairait le ciel.

En bas autour de la mer intérieure, les petits carreaux de boyau fermant les trous brillaient comme des points rouges dans tout le blanc; là régnaient les rires et l'allégresse, à cause de la prospérité inattendue qu'apportait à la colonie la magnifique capture. Des paquets de fourrure très affairés sortaient à quatre pattes des abris ou y rentraient. Même les chiens, pris de gaieté, jouaient ensemble.

Soudain Thorkild entendit près de lui des pas.

Il leva la tête. Là, en plein clair de lune, Rebecca lui souriait. Elle était vêtue d'un *anorak* blanc tout neuf, bordé au cou et aux poignets de peau de chien noire et orné de bandelettes rouges; elle portait un pantalon en peau de phoque brodé de rouge sur le devant; aux pieds, des *kamiks* rouges et à son toupet de cheveux un ruban tissé d'or.

Il la regarda longuement, comme s'il se fût éveillé d'un

rêve. La lune éclairait les dents blanches de la jeune fille et allumait des lueurs vert pâle dans ses yeux pétillants:

— Mais... Est-ce toi, chère petite?

Oui, c'était elle. Riant d'un rire bref et strident, elle le tira par la barbe. Ne l'avait-il donc pas entendue venir?

— Mais... ma mignonne... Comme tu es belle! Quelle élégance! Viens t'asseoir ici!

Non, non, elle ne pouvait pas rester aujourd'hui. Elle venait seulement le saluer et lui annoncer que son père avait pris des *ulks*[1]; si le pasteur avait envie d'en manger, la marmite était déjà sur le feu.

— Que dis-tu? Ton père a pris des *ulks*?

Oui, bien sûr. Et Ephraïm s'était hâté de les préparer, car on attendait le pasteur. Sans écouter les objections de celui-ci, elle se glissa dans la maison, éteignit la lampe qui éclairait un livre ouvert, mais poussiéreux, ferma la porte et tendit en souriant la main à Thorkild.

Au lieu de la suivre tout de suite, il l'attira contre lui avec impétuosité, la prit dans ses bras, lui renversa la tête en arrière et la baisa follement aux lèvres une, deux, trois fois.

Elle parut d'abord un peu surprise par ces caresses violentes et inattendues; mais quand elle fut dans ses bras, elle leva sur lui des yeux pleins d'une joie paisible.

Avant même d'avoir atteint la demeure souterraine d'Ephraïm, on pouvait deviner, aux traces de pas dans la neige, qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Les parois couvertes de glace du couloir long et bas étaient polies par le frottement des raides vêtements de fourrure qui avaient passé là pendant la journée, et quand, arrivé à quatre pattes au bout de ce couloir, on ouvrait la porte basse, on trouvait dans le trou une nombreuse société, en grande partie composée des trois familles qui l'habitaient. Le long des murs humides étaient assis pêle-mêle sur les bancs de pierre hommes, femmes et enfants — tous nus, car la chaleur et la buée là-dedans étaient épouvantables.

Une vieille femme bancale, grosse et chauve, la peau noire de suie et de crasse, avec une fourrure en loques autour des reins,

1. Araignées de mer.

se tenait devant une grande marmite noircie suspendue en plein milieu de la salle au-dessus d'un feu d'huile de baleine. Dans un coin une petite troupe d'enfants bien tranquilles étaient occupés à sucer avidement de grands bouts de chair, dont la graisse fondue leur coulait sur les mains.

On avait renoncé à attendre Thorkild. Chacun, assis ou couché, prenait avec les doigts un morceau dans la marmite, puis en détachait la chair avec son couteau. Le trou se remplissait du bruit des mâchoires et de l'épaisse buée qui montait de tous ces corps bruns et suants, qu'éclairait la lueur du feu.

Enfin l'on entendit ramper dehors et la voix de basse bien connue de Thorkild criant: « Ohé! » du couloir. La porte s'ouvrit et de tous les bancs lui furent adressés de joyeux cris de bienvenue, tandis que Rebecca, derrière son dos, se glissait inaperçue dans la pièce. Il enleva sa pelisse et ses vêtements de dessous, lissa ses cheveux embrouillés par la chaleur, et se mit immédiatement à manger le poisson que la vieille avait de ses doigts sales attrapé par la queue dans la marmite.

Rebecca, demi nue, s'était pelotonnée dans un coin sous une couverture de fourrure... et ne quittait pas un instant Thorkild de ses yeux étincelants d'amour.

***

Il glissait... Il glissait...

A la fin il ne s'en apercevait même plus. Les semaines fuyaient, les années passaient, sans qu'il en fît le compte.

Et un beau jour il se maria — avec Rebecca, naturellement.

Il savait bien qu'elle aurait pu avoir des traits plus réguliers, des yeux plus intelligents, une taille moins carrée. Mais il voyait aussi la joie reconnaissante qui brillait dans ses yeux, dès qu'il lui caressait doucement la joue; il voyait avec quelle constance elle guettait son retour du seuil de la porte, lorsqu'il rentrait de ses longues tournées en traîneau. Et avec quelle confiance elle se serrait contre lui sous la couverture de fourrure, par les sombres nuits d'hiver où la tempête se ruait sur la maison, secouant les murs.

Il était heureux. Et Rebecca était heureuse. Et tous les deux

étés, à l'époque de la chasse aux rennes, elle mettait au monde un petit Esquimau potelé.

Thorkild avait peu à peu cessé toute relation avec son pays natal. Il souriait au souvenir de l'impatience qui l'agitait les premiers temps, à l'approche du kayak apportant le courrier annuel. Les gens et les choses de là-bas lui étaient devenus indifférents. Ses camarades l'avaient oublié, sa famille ne s'informait plus de lui. Finalement, à partir de l'année où il reçut, au lieu d'une lettre de sa mère, celle d'un notaire lui annonçant qu'elle était morte, il ne songea plus du tout au pays.

Là-haut sous le pôle nord il vécut longtemps, d'une vie féconde en joies. Au milieu de ces hommes pauvres et simples, il apprit à connaître un bonheur qu'il n'aurait jamais imaginé le soir où, dans sa misérable mansarde de Copenhague, des idées de suicide lui étaient venues.

Là-haut l'homme grisonnant trouva le foyer qui avait été refusé à son enfance, les amis qui lui avaient manqué dans sa jeunesse, une mission qui fut comprise et le fit aimer. Il devint à la fin pour tous ces enfants de la nature un véritable père, leur conseiller et leur consolateur. Il pouvait faire battre les cœurs sous les fourrures raides quand, l'hiver dans la petite église de pierre, ou l'été en plein air, il rassemblait autour de lui ses ouailles et que, se mettant de sa manière franche à la portée de leurs esprits naïfs, il essayait de leur dévoiler les énigmes de la vie et de la mort. Lui-même, alors plein de gratitude, sentait naître toutes seules sur ses lèvres des actions de grâces envers la vie et le Seigneur de la vie.

Là-haut sous le pôle nord, Thorkild devint un vieillard.

III

Pourquoi n'y demeura-t-il pas toujours? Pourquoi retourna-t-il au pays natal? Ah! le savait-il lui-même?

Un été, pendant la chasse au renne sur les hauts plateaux, il s'aperçut soudain qu'il vieillissait. L'hiver avait été encore plus long et plus rigoureux que d'habitude. La neige s'attardait sur les falaises, le fjord restait pris dans la glace au moment où Thorkild et les siens se mirent en route pour la montagne. Depuis quelque temps sa santé laissait à désirer. Il souffrait d'un léger essoufflement, qui le forçait souvent à rester sous la tente avec les femmes et les enfants, tandis que les joyeux appels et les coups de fusil des autres retentissaient sur les plateaux.

Cela ne lui plaisait pas beaucoup. Il devenait même farouche par moments; et un jour, en sortant de leur tente, Rebecca le vit assis tout songeur sur une pierre, la main sous la joue. Elle s'approcha sans parler, mais lorsqu'elle lui toucha doucement l'épaule, il eut une sorte de frisson et la regarda d'un air absent. Comme elle lui demandait pourquoi il restait là, tout seul, il se leva et répondit d'une manière évasive.

Cette scène s'étant répétée plusieurs fois dans le temps qui suivit, Rebecca en fut très affligée. Quand il venait la retrouver sous la tente et qu'il la voyait inquiète, il lui donnait en souriant

une petite tape affectueuse, mais il fuyait son regard inquisiteur.

A la fin, ses amis aussi remarquèrent avec tristesse qu'il devait avoir quelque chose. Ils lui demandèrent s'il était malade. Il répondit: « Peut-être! »

Mais la raison de son état avait de plus profondes racines. Il commençait à être pris de nostalgie, comme le prisonnier du génie de la montagne qui a entendu en rêve les cloches de son village.

Dans ses songeries solitaires, quand son regard errait sur les hautes cimes nues, que ses pieds ne pouvaient plus atteindre, parfois s'éveillait en lui le désir nostalgique de goûter encore un moment de repos à l'ombre des grandes forêts de son pays natal, de s'étendre dans un champ de trèfle gonflé de sève, d'entendre le bruissement des champs de blé ondoyants, ou, allongé sur une butte herbeuse, la main sous la nuque, contre la terre chauffée par le soleil, de sentir la brise lui caresser les cheveux, de regarder les étangs que longeaient des cigognes aux pattes rouges, le bétail bigarré, les toits de chaume des villages et les chemins poussiéreux, où passent des femmes qui tricotent, un seau à traire sur la tête, et des moissonneurs avec leur faux brillante par-dessus l'épaule.

Les pensées qu'il donnait à sa mère, sa pauvre et faible mère, faisaient naître en lui le désir d'aller au moins une fois sur sa tombe, pour y planter une fleur et, en une calme prière, lui demander pardon d'avoir rempli son petit cœur fragile de chagrin et de souci, depuis le jour même où il était venu au monde.

Peut-être y aurait-il encore quelques vieux camarades qui seraient contents de le revoir, et à qui il pourrait raconter son existence merveilleuse dans les régions polaires... Peter Brammer, Kristofer Birch, Anton Hausen, d'autres encore. Quel étonnement il leur causerait si un beau jour il frappait à leur porte en disant: — Qui suis-je? Vous rappelez-vous l'Ours? Eh bien, vous le voyez devant vous!...

L'hiver suivant Rebecca mourut, et Thorkild ne put lutter davantage contre la nostalgie. Par le premier courrier d'été il envoya une lettre au ministre des Cultes, et un an après il tenait en main sa nouvelle nomination. Il y eut des pleurs et de l'afflic-

tion parmi les petits paquets de fourrure aux yeux obliques de la colonie, lorsqu'ils apprirent que leur vieil ami, leur père, les abandonnait, et Thorkild, s'apercevant alors que son ministère avait porté des fruits, eut regret de les quitter. Mais le sort en était jeté. Il partit donc, laissant ses enfants là-haut, avec l'idée de les appeler près de lui l'été suivant, quand il serait installé dans son nouveau foyer.

***

Il advint donc qu'un beau jour de l'arrière-été, l' « Ours » tomba comme un épouvantail envoyé par le ciel dans la paroisse doucement somnolente de Sœby et Sorvad.

On raconte que l'évêque fut bien près d'avoir une attaque d'apoplexie le jour où il vit se présenter chez lui Thorkild dans sa pelisse graisseuse, la barbe pendant en stalactites sur sa large poitrine. Il se trouvait que ce petit évêque malingre, à l'esprit tatillon, n'était autre que Kristoffer Birch, le vieux « pays » et camarade d'école de Thorkild Müller, celui dont il évoquait souvent le souvenir pendant les derniers temps de son exil. En le reconnaissant, il frappa l'une contre l'autre ses puissantes paumes et poussa un formidable cri de joie:

— Je n'en puis croire mes yeux!... Est-ce toi, mon vieux Stoffer, qui es devenu évêque?

L'histoire ne nous dit pas comment se termina l'audience, mais l'évêque et le doyen jugèrent d'un commun accord que ce Thorkild Müller était « impossible », et ils se mirent en branle immédiatement pour réparer leur déplorable erreur et le réexpédier au loin avant qu'il eût causé un scandale trop marqué.

En attendant, la nouvelle du retour de l' « Ours » se répandit comme une traînée de poudre dans toute la région. On racontait d'un presbytère à l'autre comment, à sa première promenade dans le village, avec sa pelisse à capuchon en peau de chien et son grand bâton ferré, il avait effrayé les femmes et les enfants au point de les faire rentrer dans les maisons, et comment un vieil homme avait presque perdu la raison d'effroi, parce qu'il avait soudain posé une lourde main sur son épaule en disant:

— Tu as devant toi, mon pâle ami, un vieux coureur de

glace, un chasseur d'ours, qui a vu des choses que ni toi ni aucun des autres ici ne peuvent même imaginer... Allons, lève les yeux! Il n'y a pas de quoi trembler! Nous nous entendrons bien tous les deux, je le devine à ton honnête visage!

Thorkild remarquait la crainte qu'il inspirait, mais dans sa naïveté il la prenait pour de la vénération, pour un signe de respect tout naturel envers un homme qui avait mené une vie extraordinaire si loin de son pays. Il avait oublié les déboires de sa jeunesse. Pendant ses quarante-cinq années d'exil, il avait été habitué à ce qu'on rendît hommage à sa valeur personnelle; aussi se figurait-il que dans son village on regardait également avec des yeux d'admiration, presque d'envie, sa puissante stature et sa barbe imposante. Au lieu de se sentir accablé, comme autrefois, par le sentiment qu'il était un être « impossible », il se promenait partout joyeux et content de lui, parcourant les presbytères des alentours dans l'espoir d'y rencontrer de vieilles connaissances, fréquentant les réunions populaires et religieuses, où audacieusement installé — non sans un brin de vanité — aux places les plus en vue, il étalait son ignorance et son grand nez violacé avec un sans-gêne qui scandalisait même les instituteurs.

Il ne se passait guère de jour sans que courût sur lui quelque bruit qui faisait rougir de honte ses confrères. A une grande noce paysanne, où il avait été invité comme pasteur de la paroisse, il avait soudain retroussé son pantalon pour montrer ses mollets, puis il avait soulevé la mariée à bout de bras, la promenant en triomphe autour de la salle et défiant les jeunes gens d'en faire autant.

L'instituteur du village — un petit père de famille fané — avait alors trouvé le courage de lui représenter l'inconvenance de sa conduite. Mais dans son exubérance, Thorkild Müller l'avait culbuté, faisant ainsi tomber par terre un tas de gâteaux, de cigares, de sucreries, etc., dont l'autre avait, au cours de la soirée, rempli ses vastes poches de derrière — et cette fois les rieurs avaient été du côté de l' « Ours ».

Ses confrères désespérés ne cessaient d'échanger des lettres pour s'entendre sur la conduite à tenir envers lui. A une assemblée de pasteurs, la discussion terminée, il avait brusquement gravi l'estrade, montré son visage redouté et commencé de raconter ses

aventures au Groenland, avec un tel langage et sur un tel ton que le président avait dû lui retirer la parole. Alors on décida unanimement de prendre des mesures énergiques pour mettre fin au scandale.

L'ennui, c'était que Thorkild avait peu à peu conquis l'affection de ses paroissiens. Leur première frayeur dissipée, ils avaient constaté que sous son aspect bizarre se cachait un homme qui les comprenait mieux que ne le faisaient d'habitude leurs pasteurs — un homme qui n'était étranger à aucun de leurs propres sentiments et vers lequel ils pouvaient se tourner avec leurs petits soucis et leurs grands chagrins, comme vers un des leurs. Il entrait en égal dans leurs chaumières, s'asseyait à leur table et se contentait de leurs mets frugaux pour apaiser son appétit; il buvait la goutte avec eux et faisait le quatrième dans une partie de cartes, sans se croire obligé de discourir ou de prêcher. Il ne farcissait pas la tête des malades et des mourants de textes bibliques et d'explications transcendantes, mais, s'asseyant tranquillement à leur chevet, il leur parlait d'une manière simple et rassurante, leur lisait un passage du Nouveau Testament ou deux ou trois versets d'un psaume, s'efforçant de son mieux d'adoucir leurs souffrances, de rendre leurs esprits légers et confiants.

— Il ne faut pas avoir peur, avait-il coutume de dire, car vous n'avez rien fait de si mal, n'est-ce pas? Et vous vous repentez maintenant, j'en suis sûr. Notre-Seigneur n'est pas un vieux grognon. Il n'inscrit pas minutieusement toutes vos fautes sur son registre. Vous verrez: il est bon garçon et il vous recevra chez lui.

Les ennemis les plus acerbes de Thorkild Müller ne pouvaient nier qu'il avait insufflé la vie et le mouvement dans les masses amorphes de la paroisse de Sœby, réputées, parmi les pasteurs à la recherche d'un poste, pour leur indifférence à l'égard de tout ce qui n'était pas l'intérêt matériel. Ces gens, qui jusque-là avaient cru assurer leur salut en payant la dîme au pasteur et en sanctifiant les trois grandes fêtes religieuses annuelles, affluaient maintenant dans les églises, qui autrefois restaient souvent fermées plusieurs dimanches de suite, faute de fidèles. Quand Thorkild Müller montait en chaire, sa barbe ondoyant

sur un collet d'une propreté douteuse, et commençait par dire de sa manière joviale: « Bonjour, mes chers amis! Nous voici donc rassemblés encore une fois... Quelle heure est-il? L'un de vous a-t-il une montre... Onze heures et demie?... Bon. Je vais vous raconter aujourd'hui la rencontre de Jésus avec la veuve — voyons, comment s'appelait-elle? — d'ailleurs, peu importe... Pourtant attendez un peu — laissez-moi chercher dans la Bible; ce serait tout de même amusant de savoir le nom de cette dame... » oui, quand Thorkild parlait ainsi, les visages bien nourris s'animaient, les oreilles se dressaient, aucune phrase n'était perdue. Il pouvait quelquefois devenir si humoristique que des rires retentissaient dans toute l'église; mais à d'autres moments, en particulier pendant les longues prières qui terminaient ordinairement sa petite homélie, il était saisi d'une émotion si puissante qu'elle se communiquait aux auditeurs et que les mouchoirs sortaient des poches, du côté des hommes comme du côté des femmes.

Peu à peu affluèrent à son église les gens des autres paroisses, où l'on prenait goût à ce genre de culte — et du coup l'amertume de ses confrères ne connut plus de bornes. Même un pasteur grundtvigien du voisinage, qui se piquait d'indépendance d'esprit et s'était jusque-là plu à le défendre, finit par le considérer comme une personne dangereuse, qu'il était nécessaire d'éloigner pour l'honneur de la profession.

Ce fut à cette époque qu'arriva dans la paroisse le petit bout de révérend portant le nom de N. P. Ruggaard.

Sa nomination avait été annoncée à Thorkild dans les termes les plus amicaux par le petit évêque diplomate, qui avait ses raisons pour ne pas se montrer trop dur envers un vieux camarade au courant de sa vie de jeune homme.

« A cause de l'étendue exceptionnelle de la paroisse et de l'âge avancé de M. le Pasteur » était-il écrit sous une forme édulcorée, mais au fond l'évêque, bien fixé sur les capacités particulières de Mr. Ruggaard, pensait avec confiance: « Le mal chassera le mal! »

Thorkild Müller rumina longtemps la lettre de l'évêque, avec ses circonlocutions désagréables et ses obscures paraphrases. Il avait déjà compris depuis quelque temps que l'attitude un peu

embarrassée de ses chers confrères devant lui n'était pas exclusivement due à la crainte respectueuse qu'inspirait sa force d'athlète. Une fois qu'il en fut arrivé là, les souvenirs de sa jeunesse achevèrent de lui ouvrir les yeux. Maintenant, à la lecture de la missive, il saisissait l'enchaînement des faits.

— Au diable cette graisse de foie! cria-t-il avec un juron groenlandais, en donnant un coup de poing sur la table. On veut me démolir!

Mais quand le « démolisseur » fut arrivé et que Thorkild vit pour la première fois ce petit individu pâle à lunettes, qui émergeait d'une chancelière et d'un cache-nez, sa colère disparut, il ne put s'empêcher de rire à gorge déployée. L'idée qu'on lui envoyait un pareil avorton lui parut si comique, qu'il alla par tout le village parler à ses amis du « terrible meurtrier ».

Cependant ce dernier, sans se troubler, s'installait dans son appartement du premier étage et déballait la voiturée de malles et de caisses qu'il avait apportées. De ses propres mains il accrocha aux fenêtres des rideaux à fleurs tout neufs, aligna ses vingt-trois pipes bien entretenues en une double rangée le long du mur et plaça sur son bureau une statuette de plâtre du Christ. Dans un coin il cacha sa provision de tabac (un petit baril d'un mélange ordinaire et trois boîtes de cigares bon marché). Au-dessus de son lit il pendit un crucifix d'argent portant une inscription sacrée. Avec une prédilection particulière il arrangea sa bibliothèque, composée d'un stock de vieilleries sans valeur, qu'il avait achetées au poids chez un bouquiniste pour avoir de quoi remplir ses rayons; et lorsqu'il eut fait occuper à ses livres le plus de place possible, le mur lui parut presque aussi bien garni que celui du bureau de l'évêque.

En somme, rien ne manquait à son appartement; on y trouvait un abat-jour vert pour la lampe de travail, un porte-allumettes, un rat de cave et un bâton de cire tout neuf; il y avait même un crachoir et un petit napperon pour mettre sous la carafe.

Quand tout fut en place, le nouveau venu s'enveloppa de sa robe de chambre grise, avec le mouvement d'une chauve-souris repliant ses ailes, s'assit sur une chaise au milieu de la pièce et promena son regard autour de lui avec le sourire heureux

de l'homme qui voit se réaliser un rêve longtemps caressé, de l'homme qui, après une longue et pénible carrière, atteint un but qu'il croyait inaccessible.

Le vicaire Ruggaard se nommait primitivement Niels Peter Madsen[1]. Il était le fils d'un paysan aisé de la grasse région du Jutland oriental, où les enfants — selon un dicton — naissent avec une pièce d'argent dans la main. A quinze ans il entra au collège de la ville et ce fut là qu'il fit subir à son nom une première transformation, en y ajoutant celui de la ferme paternelle: Ruggaard. Plus tard il changea Ruggaard-Madsen en Madsen-Ruggaard, jusqu'au jour où il rejeta le déplaisant Madsen pour ne garder que le Ruggaard.

Une métamorphose analogue se produisit dans sa personne. Le jeune paysan aux joues rouges, taillé en carré, devint peu à peu pâle et gras; la grosse tête ronde s'enfonça davantage entre les épaules; les yeux sans couleur prirent le regard fixe des myopes. Tel qu'il était là dans sa robe de chambre grise, avec ses cheveux jaune pâle coupés ras, ses grandes lunettes rondes, son nez aplati et sa peau exsangue, il ressemblait à un de ces vers blanchâtres, ennemis de la lumière, qui se glissent partout où commence la pourriture et qui — vus au microscope — ont l'air de vous fixer avec leurs grands yeux bêtes d'un gris brun.

Bien que ses supérieurs ne lui eussent pas donné d'instructions précises, le vicaire Ruggaard devinait parfaitement quelle tâche il devait remplir dans la paroisse. Il prévoyait qu'une magnifique occasion s'ouvrait à lui de gagner la faveur des grands, sans compter, bien entendu, qu'il travaillerait ainsi pour le bien de l'Église. Aussi eut-il la sagesse, dans les premiers temps, de se comporter avec la plus grande prudence à l'égard d'une population qui était déjà si profondément plongée dans l'erreur. Il commença par aller voir les gros bonnets du pays, se présentant à eux modestement comme l'humble collaborateur et le sincère ami du pasteur Müller. Peu à peu il essaya — mais toujours en tête à tête et dans les termes les plus mesurés — d'éveiller des doutes sur le jugement du vieillard.

— Oh oui! notre cher pasteur Müller! disait-il d'un air

1. Nom aussi répandu au Danemark que Dupont ou Durand en France.

attristé, avec l'accent traînant qui était la marque indélébile de son origine paysanne. Si seulement il consentait à prendre un peu de repos! Malgré ses dons remarquables, que je suis le premier à estimer, on ne saurait nier que ses facultés intellectuelles baissent d'une façon désolante. Enfin! nous sommes dans les mains de Dieu! Peut-être n'est-ce qu'un état passager!

Si fin madré qu'il fût, il n'était arrivé à rien. Au contraire, le mouvement qu'avait créé Thorkild Müller ne cessait de s'accentuer, ses paroissiens se serraient autour de lui, avec d'autant plus de fierté qu'il éveillait plus d'opposition. Le vicaire enrageait. Il avait pensé remporter une victoire prompte et facile sur ce Groenlandais ignorant qui — il le savait pertinemment! — ne connaissait même pas à fond les trois articles de la foi. Mais les paysans de la paroisse ne voulaient même pas écouter Ruggaard, lorsqu'il se mettait à étaler devant eux son savoir universitaire, et ils ne paraissaient nullement impressionnés par sa belle collection de livres. A la fin, gagnés par l'exemple contagieux de Müller, ils en vinrent à le traiter presque dédaigneusement et à se divertir à ses dépens, l'appelant le plus souvent « Madsen » pour le taquiner — oui, dans une réunion où était présent le pasteur Müller, un jeune gars avait même crié à son arrivée:

— Voici M. le vicaire Madsen-Ruggaard!

Cette sotte plaisanterie avait amusé tout le monde. Müller avait poussé un éclat de rire formidable et depuis il se faisait un plaisir, chaque fo s qu'il en trouvait l'occasion, de présenter solennellement le vicaire par les mots suivants:

« Mon très honoré suffragant, Son Éminence Madsen-Ruggaard. »

Mais le moment de la vengeance approchait. La sombre nuit d'hiver où Thorkild Müller, malgré la tourmente de neige et accompagné seulement de ses chiens, se mit en route à travers la campagne déserte pour aller administrer un vieux malade, il versa lui-même la dernière goutte qui devait faire déborder la coupe du scandale.

Le vieillard qui se mourait était loin d'avoir mené une vie exemplaire. Il ne mettait pas les pieds à l'église, « car, disait-il, je n'ai jamais eu d'habits pour ça ». Il avait néanmoins envoyé chercher le pasteur parce qu'il avait bien envie de savoir quelque

chose sur cette autre vie où il allait entrer. Müller s'assit à son chevet et, comme d'habitude, raconta ce que la sainte Bible enseigne à ce sujet.

Quand il eut fini, l'homme réfléchit un moment, puis dit:

— Oui, mais... il n'y aura donc rien à manger ni à boire là-haut?

Müller dut répondre que non.

— Et nous n'aurons ni femme ni fiancée?

— Non, là-haut on ne se marie pas.

— Pourra-t-on au moins avoir un brin de tabac à chiquer?

Müller ayant encore été forcé de répondre non, le vieux tourna la tête vers le mur, comme pour laisser entendre qu'il ne tenait pas à entrer dans un tel paradis.

Müller comprit la signification du mouvement et devint songeur, mais, après avoir fixé un moment le parquet, il releva la tête d'un air résolu et dit que ce qu'il venait de raconter n'était que balivernes, car au Ciel on reçoit justement tout ce qu'on désire. Voulant se faire mieux comprendre du vieux, il développa sa pensée, affirmant que là-haut il suffit d'exprimer un souhait pour le voir se réaliser. Si l'on a faim, les anges vous apportent aussitôt une table chargée des mets les plus savoureux, entre lesquels on peut choisir soi-même. Si l'on a envie d'une femme, on n'en est pas privé non plus... Enfin, si vraiment on éprouve le besoin d'une chique, Notre-Seigneur vous en offre une avec joie: comment dirait-Il non à ses enfants bien-aimés, qui sont morts en croyant que pour eux Il est un père? Ne veut-Il pas qu'on se sente chez soi dans Sa demeure?

Après cette explication, l'homme tourna de nouveau la tête, heureux et tranquillisé. Puis il joignit ses mains ridées, reçut le Saint-Sacrement et s'endormit peu après dans la foi de ses pères.

Mais lorsque l'histoire fut connue, un cri d'indignation s'éleva de tous les presbytères et de toutes les demeures de sacristains. Représenter Notre-Seigneur comme un cabaretier et la demeure des âmes comme une taverne malpropre, cela dépassait les bornes! Le doyen se mit en devoir d'informer confidentiellement l'évêque de ce qui s'était passé. Il termina sa lettre par la remarque qu'on pouvait conclure de là — comme le savait toute la paroisse, ceci entre parenthèses — qu'il ne s'agissait plus chez

le pasteur Müller d'un simple affaiblissement des facultés intellectuelles, mais d'un véritable dérangement cérébral.

Au reçu de cette missive, l'évêque tapota son bureau d'un geste impatient et prit une décision longtemps différée: il annonça par l'intermédiaire du doyen son arrivée dans la paroisse.

IV

Avant même que les cloches eussent commencé de sonner, on se pressait dans la petite église. A part le fauteuil de rotin à haut dossier et les deux rangs de chaises réservés dans le chœur à l'évêque et à sa suite, toutes les places étaient occupées par des gens solennels et endimanchés, qui attendaient avec une émotion inquiète ce qui allait se passer. Plusieurs, le dos courbé, regardaient fixement leurs mains jointes sur leur giron, comme s'ils avaient fait en silence leur examen de conscience; et tout le monde remarqua qu'un certain nombre des amis les plus dévoués de Thorkild Müller n'étaient pas présents.

La visite de l'évêque avait été mise en scène par les autorités ecclésiastiques d'une manière bien faite pour impressionner la population. Le vicaire Ruggaard et les maîtres d'école de la paroisse s'étaient glissés un peu partout, avec des airs mystérieux qui semblaient présager quelque chose de terrible. On racontait que non seulement les écoles, les églises, les cimetières subiraient une inspection minutieuse, comme tout ce qui concernait la religion et l'instruction, mais encore qu'il y aurait un service spécial pour les anciens élèves du catéchisme des cinq dernières années, auxquels l'évêque ferait subir lui-même un examen.

Cependant Thorkild Müller ne s'était pas tenu coi. Com-

prenant fort bien à quoi visaient ces préparatifs, il avait dit à ses amis: « Ma foi, s'ils veulent la guerre, ils l'auront. » Excité par les chicaneries continuelles de ses confrères, il avait envie depuis quelque temps de se dresser sur ses pattes de derrière et, comme un ours véritable que des chiens poursuivent, de secouer un des cabots par l'oreille pour imposer le respect à tous les aboyeurs. Au cours de ses longues randonnées à travers la campagne verdoyante du printemps, dont les paysages doux, somnolents, voilés de brume, étaient comme l'image de sa propre jeunesse inactive et rêveuse, il avait pu échafauder des plans hardis pour inciter ses paroissiens à lutter contre la tyrannie de Leurs Révérences. Il lui arrivait parfois de frémir d'ardeur combative. Dans ses visions grouillaient de petits prêtres agressifs, qui le harcelaient avec des gestes menaçants; et tandis que son imagination voyait défiler en rangs toute une troupe noire à rabats, conduite par des évêques ventrus, la même lueur sauvage s'allumait dans ses yeux, le même feu brûlait ses joues, qu'au temps où il chassait le renne sur les grands plateaux glacés.

Apprenant que l'évêque allait venir, ce qui lui paraissait, comme à tout le monde, le signe précurseur de sa révocation, il perdit son dernier reste de sang-froid. Sans d'ailleurs avoir une idée bien nette du but qu'il poursuivait, il voulait prêcher la révolution, planter l'étendard de la révolte dans cette paroisse danoise. Comme il l'avait dit à ses amis avec son rire retentissant: « Leurs Révérences s'apercevront qu'elles ont lâché un ours dans la bergerie! »

Sans remarquer le trouble qu'avait éveillé dans la paroisse, naguère si confiante, l'annonce de la visite épiscopale, il avait déjà répondu aux provocations de ses confrères par une série de mesures personnelles à longue portée. Par exemple, il avait du haut de la chaire promulgué que toutes les dîmes et prébendes seraient désormais supprimées, les revenus du domaine presbytéral étant une rémunération suffisante pour le travail d'un prêtre, et que les sortes de taxes continuelles à l'occasion des baptêmes, des mariages, de la confirmation, ne faisaient que nuire aux rapports entre le pasteur et ses ouailles.

Mais ce désintéressement exceptionnel lui fut fatal en ces jours de lutte contre le vicaire Ruggaard, dont l'influence aug-

menta soudain. La méfiance que ce serviteur de Dieu avait jusque-là vainement essayé d'insuffler aux paroissiens, à l'égard du bon équilibre mental de Thorkild Müller, trouvait maintenant de quoi se nourrir. Qu'un prêtre ne voulût pas recevoir de dîme ni d'offrande — de l'argent auquel il avait légitimement droit — chacun pouvait comprendre que c'était de la démence !

Il y eut à partir de ce moment un recul général prudent chez les amis de Thorkild. Lorsqu'il constata leur abandon, il fonça contre eux avec une violence qui ne fit qu'empirer le mal. Du coup ils furent tous convaincus qu'ils avaient un prêtre fou.

Pendant les deux dernières semaines il avait couru d'un village à l'autre comme un animal sauvage, essayant de retrouver son crédit tantôt par des menaces, tantôt par la persuasion; mais les portes se fermaient devant le visiteur, ou bien les hommes se cachaient dans les dépendances pour ne pas causer avec lui, laissant leurs femmes l'écouter d'un air approbateur. En certains endroits on avait même, par peur, lâché les chiens contre lui, lorsqu'il s'était approché de la porte avec son bâton ferré, ses vêtements souillés par la boue des chemins, ses cheveux en désordre et sa barbe hérissée sur son visage pâle, que convulsait la colère. On avait pris soin ensuite de frotter les serrures au tripoli — car la sueur des mains d'un fou donne, disait-on, une maladie de foie.

La veille encore il avait convié quelques amis à se réunir au presbytère, mais personne n'était venu.

Voilà pourquoi on attendait avec anxiété dans l'église ce que l'heure allait apporter. Voilà pourquoi, dans les rangées de chaises, il y avait tant de dos courbés et de regards fixés sur les mains jointes, comme si tous ces gens repentants avaient voulu se libérer de tout lien avec l'homme contre qui une sentence allait être prononcée.

***

Les prêtres des paroisses voisines commençaient à faire leur entrée. Portant des rabats blancs comme neige, ils vinrent occuper les deux rangées de chaises du chœur, d'où ils jetèrent des regards sévères sur cette paroisse égarée.

Dans le petit espace derrière l'autel, le vicaire Ruggaard faisait les cent pas, les mains dans le dos, en parlant tout seul dans son excitation. Il reluisait littéralement de triomphe et d'impatience. Son avenir formait devant lui en une longue et rayonnante perspective, qui aboutissait à l'église royale de Copenhague, où lui, le petit villageois, l'étudiant paysan dédaigné et bafoué, se tenait devant l'autel en vêtements épiscopaux, avec la chasuble brodée d'or et la croix de commandeur au cou. Et son âme débordait de gratitude, ses yeux étaient pleins de larmes pieuses.

Dehors, à la porte de l'église, se tenaient les maîtres d'école vêtus de noir et cravatés de blanc, prêts à donner le signal au sonneur et à faire prévenir le clergé dès qu'ils verraient apparaître en haut de la côte la voiture du doyen amenant l'évêque. Celui-ci avait annoncé son arrivée pour dix heures précises, heure à laquelle commencerait le service divin.

Mais Thorkild Müller n'était pas encore là.

— Il ne manquait plus que ça! dit le petit maître d'école chétif, que Thorkild avait culbuté dans une noce et qui depuis le poursuivait d'une haine féroce. Il ne manquait plus que ça, qu'il fît attendre l'évêque! Cela lui ressemble à ce... hum... coltineur... oui, c'est bien le mot. Savez-vous ce qu'il aurait servi aujourd'hui au déjeuner des pasteurs, si l'évêque n'avait pas changé le menu: des pois cassés et du lard! Qu'en dites-vous?... Quel toupet!... hum... Quel fumier de paysan!

Son collègue, le gros Mortensen, eut un grognement d'approbation.

— Oui, peut-on imaginer un pareil sans-gêne! reprit l'autre d'une voix tremblante de colère. Dans deux minutes il sera dix heures, et il ne se montre pas encore. Vous verrez, Martensen, il commettra quelque esclandre. Il ne sera pas content avant d'avoir provoqué du tumulte en pleine église. J'ai appris qu'il était déchaîné cette nuit. Le vicaire l'a entendu faire un remue-ménage effroyable au-dessous de lui. Il ne sera pas content avant d'avoir... Mais, Dieu me protège! Mortensen... voici la voiture... Jakob, sonne, sonne, que diable!

La cloche se mit à sonner, le petit bedeau se précipita dans l'église, et les prêtres sortirent, tout effarés. Que faire? Le pasteur

Müller n'était pas encore là. C'était inouï Il fallait l'envoyer chercher immédiatement.

Au même instant la voiture s'arrêtait devant la porte de l'église. L'évêque était un petit homme maigre aux traits nettement dessinés, au visage intelligent, aux manières distinguées. Il salua en silence, un peu fraîchement, les membres du clergé présent, parcourut leur groupe des yeux et demanda, étonné:

— Le pasteur Müller n'est pas ici?

Le vicaire Ruggaard, dans un empressement servile, se détacha des autres, le dos courbé humblement, ses yeux incolores débordant par-dessus les lunettes. Il annonça que malheureusement le pasteur Müller n'était pas arrivé, mais qu'on allait l'envoyer chercher.

L'évêque le dévisagea d'un regard froid, avec une expression qui n'indiquait pas la sympathie.

— Que personne ne se dérange. Le pasteur Müller sait que le service est à dix heures. Il reste encore une minute... Entrons.

A ce moment ses yeux tombèrent sur le gros maître d'école Mortensen, qui se pavanait dans l'entrée, tout pâle et tout essoufflé par la tension d'esprit que provoquait en lui cette situation exceptionnelle.

Après l'avoir fixé un peu, l'évêque demanda d'un ton plutôt sec :

— Comment vous appelez-vous?

Dans son ahurissement, Mortensen avala de travers son propre nom, de sorte que l'autre bedeau, qui se tenait à côté de lui dans une pose respectueuse, le chapeau haut de forme contre l'estomac, se sentit tenu de répondre à sa place.

L'évêque tourna vivement ses yeux pénétrants sur le second individu et dit avec encore moins d'aménité:

— Ce monsieur ne peut-il pas répondre lui-même? Et vous, quel est votre nom?

— Mikkelsen!

— Bon, dit l'évêque d'un ton dédaigneux, tout en entrant dans l'église, escorté de sa suite à rabats.

Mikkelsen et Mortensen échangèrent un regard interrogateur, puis, tout désorientés, levèrent les yeux au ciel.

— Que voulait-il dire?

— Oh! Dieu seul le sait.
— Qu'a-t-il dit exactement?
— Il a donc dit quelque chose?
— Non.
— C'est bizarre.

Il y eut un grand mouvement dans la foule compacte de l'église lorsque le petit évêque en robe de soie, la croix de commandeur au cou, fit son entrée dans le chœur. Après avoir passé les fidèles en revue d'un regard rapide, il s'assit sur le fauteuil de rotin à haut dossier, le corps bien droit. Les prêtres s'installèrent derrière lui sur leurs chaises de paille, et pendant un instant un silence complet régna dans l'église; on n'entendait que le bourdonnement assourdi de la cloche.

Puis à son tour elle se tut.

Le petit maître d'école passa la tête hors de son espèce de placard et regarda d'un air interrogateur le vicaire Ruggaard. Celui-ci regarda le doyen, et le doyen regarda l'évêque, qui cependant restait impassible, les mains croisées dans son giron, les yeux fixés tout droit devant lui.

Alors seulement les fidèles constatèrent l'absence de Thorkild Müller et comprirent que c'était lui qu'on attendait.

Ce fut une consternation générale. Le pasteur avait-il vraiment l'intention de se moquer de Son Éminence? Une pareille plaisanterie dépasserait les bornes permises... Tous les yeux se tournèrent vers l'évêque. Les gens tendaient le cou et se haussaient sur la pointe des pieds pour observer son visage maigre, qui se fermait et se rembrunissait de plus en plus.

Enfin il plongea la main dans l'intérieur de sa robe, sortit une montre en or et fit un signe au vicaire Ruggaard, qui se tenait près de l'autel comme un chat prêt à bondir.

Toutes les têtes s'inclinèrent, les prières furent récitées et le chant des psaumes commença. Mais à chaque verset augmentait l'anxieuse émotion de l'assemblée, car Thorkild Müller ne se montrait pas et sa place devant l'autel restait vide. On put voir le vicaire Ruggaard demander conseil à l'évêque par l'intermédiaire du doyen, mais l'évêque se contenta de secouer la tête, tandis que les pasteurs échangeaient des regards surpris.

Les chants terminés, on attendit encore un moment, pendant

lequel régna de nouveau dans l'église un tel silence qu'un livre de psaumes qui tomba par terre des mains d'un homme à l'un des rangs du fond, fit sursauter toute l'assemblée.

Soudain l'évêque se leva de son fauteuil, monta les marches de l'autel, prit son mouchoir, s'essuya la bouche, se tourna vers la nef et commença le service.

Cela émut les fidèles, beaucoup en eurent les larmes aux yeux. Tandis que la belle voix châtiée résonnait au-dessus de leurs têtes, ils furent saisis par le caractère solennel de la cérémonie, en même temps que par un sentiment de paix et de sécurité qu'ils n'avaient pas éprouvé depuis longtemps. Il leur semblait que de doux anges revenaient habiter sous les voûtes sonores, d'où les avait chassés la terrible voix de basse de Thorkild Müller.

Après le service, les chants reprirent. C'était un psaume à nombreux et longs versets, mais il n'y avait pour ainsi dire personne dans l'église qui pût fixer ses pensées sur les paroles du texte. On savait que quelqu'un était allé chercher Müller. Pourtant il ne s'était pas encore montré quand les voix se turent.

Soudain il y eut du mouvement parmi les prêtres. Le doyen se leva et fit signe à un bedeau, qui se glissa hors du chœur. Un moment après, la porte de la chaire s'ouvrit et les marches qui y conduisaient craquèrent... Enfin! Ce devait être lui!

Mais lorsqu'on vit apparaître, au lieu de la tête sauvage de Thorkild Müller, le visage de ver blanc du chanoine Ruggaard, on comprit qu'il s'était passé quelque chose de grave, et un frémissement parcourut l'assemblée silencieuse.

Ce ne fut qu'à la fin du service, au moment où la foule s'écoulait dehors, que l'affaire s'expliqua: « L'Ours » était parti subitement pendant la nuit. Il n'avait pris avec lui que ses chiens et son bâton ferré. Sur sa porte on avait trouvé en guise d'adieu ces paroles écrites à la craie:

Vous avez les tyrans
Que vous méritez.

Ni à Sœby ni à Sorvad on n'a depuis jamais entendu parler de Thorkild Müller. On a su simplement qu'il était retourné au Groenland. Peut-être y vit-il encore.

LE BOURGMESTRE HŒCK ET SA FEMME

I

Une petite ville en fête. Des drapeaux plein les rues. Sur les navires du port, le grand pavois. Un arc de triomphe devant une importante villa moderne à la sortie de la ville. Par-dessus tout cela, le ciel limpide du mois d'avril, vibrant de lumière. Pas une ombre par terre.

Un cortège populaire, précédé d'un agent de police et de quatre musiciens soufflant dans leurs cuivres, venait de traverser la rue principale, en route vers la villa. Derrière, au milieu de la chaussée, aboyaient quelques chiens bâtards.

Peu de temps après on sonnait doucement à la porte d'entrée de la maison silencieuse du bourgmestre, située dans une rue latérale. La vieille gouvernante entrouvrit sa fenêtre et regarda.

Sur les marches carrelées, un bouquet de narcisses à la main, se tenait la femme du pharmacien, petite dame aux hanches rebondies.

La gouvernante la fit attendre quelques instants avant d'aller ouvrir. Avec un salut muet, elle la conduisit dans la salle à manger, où cette domestique de confiance avait maintenant coutume d'introduire les personnes qui venaient prendre des nouvelles de sa maîtresse malade.

— Comment ça va-t-il, petite Mam'selle Mogensen?

— Pas mieux, en tout cas, répondit la demoiselle, faisant celle qui en sait plus long qu'elle ne veut le dire. La sœur de Madame vient d'arriver d'Allemagne aujourd'hui.

— C'est donc bien vrai? J'avais entendu dire chez Sorensen et Lund qu'au train du matin était descendue une dame qui n'avait pas l'air d'être du pays. J'ai tout de suite deviné. A-t-elle beaucoup changé?

— La commandante?

— Oui.

La gouvernante eut un pli indulgent au coin des lèvres.

— Je ne puis le savoir, madame Bergmann. La commandante n'était jamais venue depuis que je suis ici.

— Ah! c'est vrai: j'ai parlé sans réfléchir. Mais vous pouvez me croire, mademoiselle Mogensen, elle était ravissante dans sa jeunesse. On aurait dit une reine. Et, croyez-moi encore, il y a eu bien du chagrin et de la tristesse lorsque le vilain Allemand s'est permis de nous l'enlever. Pourtant, les gens ne pouvaient se mettre d'accord pour décider laquelle des deux sœurs était la plus belle. Quant à moi, j'ai toujours préféré votre maîtresse. Pensez-vous que je pourrai la voir aujourd'hui?

— Non, je ne pense pas. Madame a passé une mauvaise nuit. Mais j'irai le lui demander, si vous désirez.

— Oui, oui, je vous en prie, vous serez gentille, petite mademoiselle Mogensen. Cela amuserait peut-être Madame d'avoir des nouvelles de la fête. Je viens justement du cortège des ouvriers. Vous avez dû entendre la musique?

— J'ai assez à faire avec mon travail, madame Bergmann. Une pareille responsabilité...

— Oui, je comprends très bien. Vous avez une tâche lourde ces temps-ci, mademoiselle Mogensen.

— On fait son devoir.

— Vous devriez néanmoins tâcher de sortir un peu aujourd'hui pour voir la cérémonie. La ville va être illuminée ce soir, quand nous aurons fini de dîner. Et l'on a commandé la musique militaire de Randers. Il faut reconnaître que Jorgen Ovensen fait bien les choses, lorsqu'il s'en occupe?

— Dois-je porter ces fleurs à Madame?

— Oui, voulez-vous? Je regrette qu'il y en ait si peu.

II

Au fond de la grande chambre à coucher, mais dans un lit bien écarté du mur, la malade reposait sur le dos, parmi les draps éblouissants de blancheur et garnis de nombreux entre-deux. Un petit coussin rond en soie rouge foncé avait été glissé sous sa nuque.

Sa sœur était assise à son chevet dans un fauteuil de rotin, du côté des fenêtres. De l'autre côté se trouvait une de ces coiffeuses très basses, surchargées de flacons et de petits pots, d'où émane souvent une atmosphère mystérieuse toute particulière: avec leur glace entourée de mousseline, elles sont comme un autel de l'amour pour les femmes éprises. Suivant les ordres du médecin, tout objet superflu avait été banni de la chambre. On avait même enlevé les rideaux pour laisser entrer autant d'air et de lumière que possible. Mais la femme du bourgmestre n'avait pas voulu se séparer de la table sacrée, pendant sa longue maladie; elle préférait avoir à la portée de sa main les nombreuses petites choses dont elle se servait habituellement, y compris les flacons de remèdes et les boîtes de pilules.

Sur cette table il y avait encore un vase contenant quatre roses à longues tiges. Puis une petite coupe d'argent avec des gâteaux à la menthe et des bonbons, que la malade offrait à son

médecin ou à d'autres visiteurs. Au milieu de tout cela on voyait enfin quelques photographies: l'une, grand format, représentait le bourgmestre.

La malade avait voulu la garder près d'elle. Les yeux humides, elle la contemplait pendant toutes les longues heures où elle était couchée seule, luttant contre l'angoisse de la mort et les reproches qu'elle s'adressait. Même en ce moment, alors qu'elle avait là sa sœur, il lui arrivait de se mettre à rêver, le regard fixé sur le portrait de son mari, et souvent elle interrompait la conversation d'une façon un peu nerveuse, en disant que le bourgmestre allait bientôt rentrer.

La commandante von Rauch était une dame frisant la quarantaine, de quatre ans plus âgée que la femme du bourgmestre. Les deux sœurs avaient été belles et — chacune à sa manière — contentes de leur beauté. La commandante, qui n'avait pas eu d'enfant, faisait encore de l'effet. D'un goût bien allemand, serrée dans son corset d'où débordait une forte poitrine, elle avait vraiment le physique convenant à l'épouse d'un officier prussien. Les traits fins et plus doux de la femme du bourgmestre portaient la marque des années, et surtout de la maladie qui la consumait depuis plusieurs mois. Le reflet un peu vitreux qui est le signe avant-coureur de la mort, voilait ses yeux bruns, autrefois si chauds. La jolie bouche, qui avait eu la forme d'un petit cœur, collait maintenant, exsangue, aux dents blanches devenues saillantes. Seules, ces dents et la chevelure châtain avaient tenu bon contre la destruction causée par la maladie.

Les deux femmes étaient filles d'un inspecteur des douanes qui, aux alentours de 1860 et même pendant la guerre, avait mené joyeuse vie dans cette petite ville au bord d'un fjord jutlandais. Un an à peine s'était écoulé depuis la signature de la paix que la fille aînée, à la grande indignation de la ville, épousait un officier de l'ennemi, qui au cours de l'occupation avait eu ses quartiers dans la maison de l'inspecteur des douanes.

Pour la première fois depuis dix-huit ans, la commandante rendait visite à sa patrie. Dans l'intervalle, elle n'avait vu sa sœur et son beau-frère qu'une seule fois, pendant leur voyage de noces, il y avait quatorze ans. Ce printemps-là, une rencontre avait été arrangée dans un grand hôtel du lac de Côme, où

madame von Rauch faisait une cure d'air après une grave maladie, dont elle s'était refusée à préciser la nature.

Cependant, au cours de toutes ces années, les sœurs avaient échangé une correspondance régulière, et leur réunion actuelle les avait fort émues.

La femme du bourgmestre s'était pourtant fatiguée assez vite, elle devenait un peu distraite. On aurait dit que les nombreuses questions de sa sœur finissaient par la gêner. Souvent elle feignait de ne pas les entendre et à chaque instant elle changeait le sujet de la conversation.

A la longue elle se tut, et à présent, les yeux fermés, elle laissait la commandante raconter sa vie dans la capitale de l'Allemagne, sans l'écouter au fond.

On frappa doucement à la porte. C'était mademoiselle Mogensen, portant le bouquet de la femme du pharmacien.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda la malade avec impatience.

— Madame Bergmann demande si elle peut entrer.

— Non, non, impossible. Je ne puis voir personne aujourd'hui. Dites-le à madame Bergmann.

— Madame Bergmann pensait que peut-être Madame aurait envie de l'entendre parler de la grande fête que célèbre la ville. Elle vient directement du cortège des ouvriers.

— Ah! mon Dieu! que m'importent ces bêtises! Surtout ne répétez pas cela, mademoiselle Mogensen. Dites à madame Bergmann que c'est extrêmement aimable de sa part, mais que je suis trop fatiguée.

— Madame veut-elle garder les fleurs ici?

— Oh non! il y en a trop. Et elles sentent si fort. Emportez-les au salon.

— C'est presque dommage, dit la commandante, qui s'était levée et avait pris le bouquet. Elles sont vraiment jolies. Laisse-moi du moins en prendre quelques-unes pour les mettre dans ton vase, au lieu de ces roses qui ne sont plus bien fraîches.

— Oh non! je ne voudrais pas me défaire des roses. Elles peuvent durer encore un peu. C'est mon docteur qui me les a apportées. Ne sont-elles pas exquises? Transmettez mes remerciements à madame Bergmann, mademoiselle Mogensen. Et dites-

lui que je suis désolée, mais que je ne puis recevoir personne aujourd'hui.

— Qui est madame Bergmann? demanda la commandante, quand la gouvernante fut partie. Une de tes amies d'ici?

— C'est la femme du pharmacien. Tiens, tu dois la connaître. Tu ne te souviens pas de ma vieille camarade d'école Laurine Holm?

— Si, le nom me dit quelque chose.

— Tu ne te rappelles pas?... Maman la prenait toujours comme exemple à ne pas suivre, le croupion tortillant, comme elle l'appelait.

— Ah oui! je me souviens. D'ailleurs, Laurine était très jolie, n'est-ce pas? Blonde, avec un teint superbe. C'est elle qui est là?

— Oui, elle vient presque tous les jours prendre de mes nouvelles. Et quand je ne suis pas trop lasse, on lui permet d'entrer. Au fond elle est bien gentille. Mais très fatigante, crois-moi.

Malgré sa grave inquiétude pour sa sœur, la commandante ne put s'empêcher de sourire. Elle pensait qu'Anne-Marie n'avait évidemment pas changé dans ses relations d'amitié. C'est la même indifférence capricieuse avec laquelle, dès sa prime jeunesse, elle avait tyrannisé les nombreuses admiratrices et protectrices qui l'entouraient toujours.

— Au fond, cela m'amuserait de dire bonjour à ton amie. Crois-tu qu'elle se souvienne de moi?

— Se souvienne?... Ah! tu ne peux t'imaginer à quel point on se souvient dans une petite ville! Si tu voulais savoir ce que tu mangeais ici à dîner il y a vingt-cinq ans, je suis sûre que tu trouverais quelqu'un pour te renseigner.

— Et tu crois qu'elle est encore là?

— Chut!

La malade étendit la main. Son oreille avait perçu un bruit de pas masculins dans le salon voisin.

— C'est mon mari, s'écria-t-elle joyeusement. Et le faible reste de sang qui coulait encore dans ses veines monta brusquement à ses joues.

III

Le bourgmestre, qui venait de procéder à un interrogatoire à l'hôtel de ville, était en uniforme. Il s'inclina cérémonieusement devant la commandante.

— J'espère que je ne vous chasse pas? dit-il, en voyant qu'elle faisait mine de s'en aller.

— En aucune manière, répondit-elle brièvement. Mais j'apprends qu'il y a en ce moment dans la maison une vieille amie d'école, et j'ai envie de lui dire bonjour. Vous m'excuserez?

Le bourgmestre s'inclina de nouveau avec une politesse un peu forcée.

Du lit, la malade lui tendait déjà la main. A cause de la présence de sa sœur, elle était d'ailleurs un peu ennuyée qu'il fût en uniforme. Elle ne savait pas pourquoi, mais, malgré sa taille haute et droite, l'uniforme ne lui allait pas. En outre, elle avait vu tout de suite qu'un bout d'attache sortait du col.

Quand, après le départ de la commandante, il s'approcha du lit, la figure de sa femme rayonna de tendresse. Elle prit la grande main brunie, appuya sa bouche contre la peau gonflée de veines et la baisa comme en cachette.

— Sais-tu que nous ne nous sommes à peine vus aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas voulu vous déranger. C'est tout naturel que ta sœur et toi vous ayez eu beaucoup de choses à vous dire.

— Tu ne me déranges jamais. Combien de fois dois-je te le répéter? Tu m'as justement beaucoup manqué toute la matinée. N'est-ce pas curieux, mais j'ai l'impression que tu me manques moins quand je suis seule que si j'ai du monde, même ma propre sœur.

— Tu as dû te fatiguer en parlant trop, dit-il, au lieu de répondre, et sa figure barbue, qui était comme sculptée dans du vieux chêne, prit une expression encore plus froide et fermée.

— A présent aussi je me sens lasse... et bien émue, dit-elle en soupirant, et elle appuya sa joue contre la main de son mari, comme un enfant qui cherche le repos sur un coussin. Lise et moi nous avons tant parlé d'autrefois... de notre voyage de noces... du jour où nous nous sommes rencontrés à Bellagio. Cette merveilleuse soirée au bord du lac. Te souviens-tu?

— Oui, il faisait beau, répondit-il d'un ton sec, et il retira sa main, doucement, mais fermement.

Pendant un court moment elle resta silencieuse, les yeux fermés. Elle avait senti le petit frémissement qui avait secoué son mari, lorsqu'elle lui avait posé cette question.

— Tu ne veux pas t'asseoir un peu près de moi? demanda-t-elle sans le regarder, avec un mouvement de la main vers le fauteuil d'osier.

— Je n'ai pas le temps pour le moment. J'allais demander mon cacao à Mogensen, vois-tu. On m'attend au bureau. A trois heures il y aura une réception chez Jorgen Ovensen, et je dois y prendre la parole au nom de la députation du conseil municipal.

— Décris-moi un peu le cortège des ouvriers. Était-ce réussi? J'aimerais avoir quelques détails.

— Je ne l'ai vu que rapidement, des fenêtres de l'hôtel de ville. Ce n'était pas mal. Jorgen Ovensen avait tout organisé lui-même. D'ailleurs, chose assez comique, on se demande finalement si son anniversaire tombe bien aujourd'hui. En tout cas, c'est une bonne réclame pour son affaire.

— Est-il vrai qu'il va illuminer la ville ce soir?

— Je l'ai entendu dire.

— Quand dois-tu y aller?

— A trois heures.

— Et quelle heure est-il maintenant?

— Midi et demi.

— Promets-moi de venir me dire au revoir avant de partir.

— Je n'en aurai guère le temps. Comme je te l'ai dit, le bureau est plein de monde.

— Mais puisque je te supplie de le faire.

— Quelle lubie te prend, Anne-Marie?

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Si je mourais pendant que tu es absent?

— Tu me sors toujours des histoires absurdes, dit-il, mais en même temps il baissa les yeux pour éviter le regard tendu, plein d'angoisse, qui continuait à le fixer.

— Alors tu me promets de venir?

— Oui, bien sûr, si tu y tiens absolument.

— Car tu sais ce qu'a dit le docteur.

Le bourgmestre se redressa un peu.

— Ah oui, le docteur Bjerring, dit-il d'un ton indulgent. Il en raconte beaucoup trop. Mais tu devrais essayer de te reposer un peu. Aujourd'hui tu as certainement parlé plus que tes forces ne le permettent.

Peu après il partit.

Les lèvres tremblantes, la malade fixa la porte fermée par laquelle il avait disparu — jusqu'au moment où sa bouche se contracta et où ses yeux se remplirent de larmes.

IV

Quand le bourgmestre Hœck arrivait à son bureau, qui se trouvait dans une aile latérale du grand bâtiment de l'hôtel de ville, ses manières devenaient beaucoup plus libres et même plus cordiales que dans la chambre de sa femme. Sans doute il ne se départait jamais d'une certaine solennité inhérente à ses fonctions, et, comme le sentiment de sa dignité le rendait extrêmement susceptible, il fallait le traiter avec quelques égards. Mais envers ceux qui n'oubliaient pas ce qu'il était, il se montrait souvent d'une amabilité simple et douce, qui avait su conquérir l'affection des petites gens.

Souvent apparaissait chez lui une curieuse indulgence envers les criminels, même les plus dangereux et les plus impudents. En revanche, il pouvait offenser des gens honorables, fussent-ils les premiers citoyens de la ville, en les traitant avec toute la sévérité de la loi à l'occasion de menues infractions, auxquelles eux-mêmes n'attachaient aucune importance.

Aussi ne se sentait-on jamais bien tranquille en face de lui, et dans l'ensemble les opinions à son égard étaient assez divisées. Tout le monde s'accordait cependant pour dire qu'il n'était pas un magistrat médiocre. Au fond, on était assez fier de lui. On reconnaissait que le bourgmestre et sa femme faisaient honneur à

la ville. Pendant les premières années, avant la maladie de madame Hœck, quand, accompagnés de leur petite fille élégamment vêtue, ils descendaient chaque après-midi la rue principale pour se rendre au jardin public, ce spectacle constituait un des événements du jour pour ceux qui, assis derrière les fenêtres de leur salon, suivaient des yeux les passants dans leur espion. La taille droite du bourgmestre, qui portait la tête haute, et sa figure brune encadrée d'une barbe et de cheveux déjà presque blancs, produisaient grand effet dans le milieu provincial. Et sur la beauté de sa femme il n'y avait qu'une opinion, la jalousie mise à part.

C'était pour une autre raison encore que la ville se sentait honorée de leur présence. Autrefois le bourgmestre Hœck avait fait partie du tribunal de Copenhague, où, considéré comme un des juges d'instruction les plus perspicaces du pays, il jouissait dans le monde juridique d'une brillante réputation. Il possédait le titre rare de *doctor juris* et l'on s'attendait à le voir entrer un jour à la « Cour suprême ». Il allait, disait-on, revêtir la pourpre quand, à l'étonnement général, il se fit nommer bourgmestre dans une petite ville.

Aux yeux de ses amis, il eut l'air d'accomplir un sacrifice — d'ailleurs sans grand effort — en ramenant sa femme, prise de nostalgie, dans le pays où elle était née; et madame Hœck ne donna pas non plus d'autre explication.

Depuis cinq ans ils vivaient ici, loin de leurs amis et de leurs égaux en esprit, oubliés même à moitié par eux, mais sans jamais se plaindre ni laisser deviner qu'ils n'y restaient pas de leur plein gré.

V

Quand madame von Rauch eut reconduit la petite femme du pharmacien jusqu'à la porte, elle s'arrêta un moment devant la grande fenêtre d'angle de la salle à manger, ses doigts chargés de bagues tapotant le rebord. Son visage avait une expression pensive.

Bien qu'Anne-Marie eût tout fait pour le cacher dans ses lettres, la commandante avait deviné depuis longtemps que sa sœur n'était pas heureuse en ménage. Elle ne s'était pas laissé égarer par le nombre d'adjectifs tendrement enthousiastes dont Anne-Marie se servait toujours pour parler de son mari. A travers les lignes d'une fine écriture aux ondulations inquiètes, elle avait clairement lu un regret, un chagrin dissimulé qui était devenu plus profond avec les années et avait fini par sombrer dans le désespoir.

Là-bas en Allemagne, la commandante s'était peu à peu fait une opinion sur le sujet. Une expérience acquise dans le milieu où elle se mouvait, et surtout son union avec un officier jouisseur, que, moins d'un an après la cérémonie nuptiale, elle avait surpris en flagrant délit d'adultère, la conduisaient à rejeter toute la faute sur le mari. Quand Anne-Marie lui annonça la nomination de Hœck en province et souligna qu'*elle* n'avait pas

poussé à ce changement, mais qu'elle s'inclinait devant le désir de son mari, madame von Rauch vit dans ces paroles le moyen de cacher une vérité humiliante. Même si les éloges qu'elle faisait du bourgmestre excluaient la pensée d'une réelle infidélité de la part de celui-ci, Anne-Marie pouvait avoir eu de bonnes raisons pour préférer qu'il s'éloignât des tentations de la capitale.

Après sa conversation avec la femme du pharmacien, la commandante commença enfin à comprendre qu'il devait en être autrement dans cette tragédie d'amour. La petite dame provinciale avait parlé du bourgmestre dans les termes les plus respectueux, elle ne semblait pas concevoir le moindre soupçon de quelque malheur conjugal. D'ailleurs, la commandante devait le reconnaître, son beau-frère ne répondait pas très bien à l'image qu'elle s'était faite de lui — un peu à la ressemblance de son propre époux, qui sentait le vin.

Mais au nom du ciel, que s'était-il donc passé?

Quand, après une absence d'un quart d'heure, elle retourna dans la chambre de sa sœur, elle la trouva seule. Sans aide, Anne-Marie s'était soulevée sur le coude et avait pris la glace à main de la table de toilette pour s'arranger un peu les cheveux.

— Sais-tu qu'il est près d'une heure? demanda-t-elle. Le docteur peut venir à tout moment. Ne veux-tu pas faire marcher le vaporisateur. L'air qu'on respire ici ne doit pas être agréable.

— Mais qu'est-ce qu'il y a, petite Anne-Marie? Tu as pleuré?

— Ça se voit? J'ai les yeux rouges? Je suis aussi très fatiguée.

D'une main lasse elle replaça le miroir.

— Je crois que je vais me reposer un peu jusqu'à l'arrivée du docteur.

Elle s'étendit sur le côté, tournant le dos à sa sœur, pendant que celle-ci arrangeait les draps et l'oreiller. L'effort que lui coûtait toujours le geste de lever les bras l'avait brisée. Tandis qu'elle babillait de choses indifférentes, ses paupières se baissèrent petit à petit. A la fin elle sommeilla.

Madame von Rauch avait de nouveau pris place dans le fauteuil de rotin à côté du lit et restait là sans bouger, toute bouleversée de voir comme Anne-Marie était devenue livide. En somme, elle avait trouvé sa sœur beaucoup plus faible que les

lettres de celle-ci ne le donnaient à croire. Il devait y avoir quelque chose de grave.

Elle revit nettement sa cadette, sous l'aspect qu'avait celle-ci à l'époque où elle-même s'était mariée et avait quitté le pays. Qu'Anne-Marie était jolie! Encore mi-enfant, à peine seize ans, de taille moyenne, harmonieusement proportionnée, habillée de robes presque longues, avec de petites crinolines et de courtes manches bouffantes. Ses cheveux épais étaient relevés en un chignon serré derrière la tête, ce qui d'ailleurs lui allait mal. Mais le dernier hiver elle avait porté une grande capeline de velours bordée de fourrure qui, en revanche, lui seyait à ravir. Elle était toujours gaie comme un pinson, pétillante d'esprit et de fantaisie, et pourtant une vraie lady, parfaitement correcte, surtout devant les messieurs. Qu'elle était amusante, quand les jours de réception, elle entrait dans le salon d'un air digne de grande dame, alors qu'elle venait de se battre avec la bonne dans la cuisine pour pouvoir lécher une assiette de confiture. Au point de vue physique aussi elle s'était développée tôt, et elle avait suivi attentivement la croissance de sa jeune poitrine. Cependant, quatre années devaient s'écouler avant qu'elle se jetât au cou d'un homme avec toute l'ardeur de son petit corps.

La commandante se souvenait encore très bien de la drôle de lettre, un peu embarrassée, dans laquelle Anne-Marie lui annonça ses fiançailles. La jeune fille avait l'air fort éprise de la personne de son fiancé, tout en avouant qu'il n'était pas beau. A l'occasion d'un assassinat, le magistrat Hœck avait été amené à venir passer deux ou trois mois dans la petite ville. Les futurs époux ne s'étaient jamais rencontrés avant cette courte période. Quand la commandante eut fait la connaissance de son beau-frère au cours du voyage de noces, elle comprit que les manières de cet homme taciturne, si différentes de celles des provinciaux, l'avaient idéalisé aux yeux d'Anne-Marie, sans compter l'importance de sa situation et la réputation que lui avait acquise la découverte des assassins.

Madame von Rauch s'était souvent dit depuis qu'elle n'avait jamais vu de couple plus heureux. Ils venaient de parcourir la montagne pendant une semaine comme de vrais vagabonds, et ils avaient apporté la fraîche atmosphère de la neige à

la ville d'hôtels tièdes, aux odeurs de cuisine, où elle-même traînait les jours dans la solitude et les regrets. Anne-Marie lui avait confié que jamais elle n'aurait cru la vie aussi merveilleuse, et l'expression ravie avec laquelle la jeune mariée avait prononcé cette phrase, la sœur aînée ne pouvait pas l'oublier: ce fut comme une aiguille enfoncée dans son propre cœur. Le souvenir que lui avait laissé le mari s'était un peu effacé au cours des années. Elle se rappelait surtout son silence, dans lequel il devait y avoir une certaine force.

Que s'était-il donc passé entre-temps qui avait troublé leur bonheur?

Soudain un vieil incident lui revint à la mémoire. Un cousin nommé Alexander, qui était employé au bureau de leur père et venait tous les jours chez elles, avait été très attiré par Anne-Marie. Celle-ci, de son côté, sensible depuis sa prime jeunesse aux hommages masculins, ne se montrait point indifférente. Mais le jeune homme était un garçon sans valeur, aussi paresseux et négligent que beau. On avait dû brusquement l'éloigner de la ville, et personne ne l'avait revu.

Anne-Marie, qui à ce moment-là entrait dans sa seizième année, fit la moue un jour ou deux, et puis n'eut plus l'air d'y penser. Cependant elle n'avait peut-être pas tout à fait oublié. La commandante se rappelait maintenant que plusieurs fois, même après son mariage, elle avait parlé dans ses lettres du cousin dont le triste destin lui inspirait beaucoup de compassion. Avec la fidélité maternelle bien caractéristique qu'elle gardait envers tous ceux pour qui elle avait eu de la bienveillance, elle l'avait certainement suivi en secret le long de sa route épineuse, qui plus d'une fois avait été bien près de le conduire sous les verrous.

Ce vaurien aurait-il par hasard croisé de nouveau le chemin d'Anne-Marie? On entend souvent raconter d'étranges histoires au sujet du sinistre pouvoir qu'ont les fantômes d'un premier amour de surprendre le cœur le plus solide.

Sornettes que tout cela! Maintenant la commandante se souvenait: il y avait belle lurette que le type était mort en Amérique.

La malade rouvrit les yeux, regarda autour d'elle d'un air étonné et demanda:

— Quelle heure est-il?

— Une heure et demie viennent de sonner. La pendule du salon a dû te réveiller.

— Alors, il ne faut plus espérer pour aujourd'hui la visite du docteur, murmura Anne-Marie, mi-somnolente encore, et, comme à regret, elle détourna de nouveau la tête pour se rendormir.

Quelques minutes après, elle tendit sa main osseuse vers un flacon d'eau de Cologne, dont elle passa le bouchon de verre sur son front.

— Qu'il fait chaud ici! se plaignit-elle. Je ne me sens pas bien.

— Je vais ouvrir une fenêtre.

Un certain temps s'écoula en menus propos sur le temps, les gens du pays, et enfin sur Ingrid, la fille unique de la maison, qui avait douze ans et qui était en pension dans une plus grande ville voisine. La commandante avait jusque-là évité d'en parler, car elle pensait que ce sujet devait trop émouvoir sa sœur; mais elle fut soudain frappée par le fait que pas une seule fois la mère n'avait parlé de son enfant, dont la photographie se trouvait sur la coiffeuse dans un cadre d'argent, à côté de celle du bourgmestre. De nouveau, madame von Rauch se demanda quel secret cachait le ménage Hœck, et cette fois-ci d'une manière qui n'éveillait pas seulement en elle la compassion, mais aussi un brin de curiosité féminine.

Couchée sur le dos, la malade tournait la figure vers la lumière. Le sommeil l'avait ranimée. Ses joues avaient même repris un peu de couleur.

— Dis-moi, demanda la commandante après un silence, au nom du ciel, pourquoi ton mari s'est-il fait envoyer dans ce petit trou de souris, où il est évident que vous ne pouvez trouver de relations convenables? Ne serait-ce qu'à cause des études d'Ingrid et de son éducation, il aurait mieux valu rester à Copenhague.

Anne-Marie parut un peu effrayée par la question, qui arrivait dans la conversation comme des cheveux sur la soupe. Tout en détournant les yeux de la fenêtre pour les lever au plafond, elle effleura sa sœur du regard, le même regard timide et scrutateur avec lequel, plusieurs fois déjà, elle avait observé la commandante lorsque celle-ci lui posait certaines questions.

— Le moment était peut-être mal choisi pour Ingrid, répondit-elle. Mais le poste était libre, et ce fut une raison décisive, puisque mon mari voulait venir ici. D'ailleurs, je suis moi-même très contente d'y être. Copenhague ne me manque pas le moins du monde. Si seulement je recouvrais la santé... En somme, pourvu que je sois avec mon mari, on pourrait m'envoyer au Groenland.

— Oui, on dit ça. Et, bien entendu, on le pense jusqu'à un certain point. Mais il me semble qu'il a dû y avoir pour toi une transition difficile. Tu aimais beaucoup Copenhague.

— Oh! tu sais, je n'ai pas eu le temps de sentir la transition... du moins d'une façon aussi aiguë. A peine étions-nous installés que notre petit Kai tomba malade. Et trois mois après il mourut.

— Oui, c'est vrai! Tu as sa petite tombe ici. Du reste, tu ne peux imaginer combien cela m'a paru étrange de penser que tu étais la mère d'un grand garçon de six ans, que je n'avais même jamais vu. Il devait être très beau.

— Beau? Je n'en sais rien. Mais quel adorable enfant! Il avait les yeux de son père, sérieux et profonds, pleins de pensée.

— Tu as dû traverser une période très dure, ma petite Anne-Marie.

— Oh oui! sans doute, dit-elle. La main sous la joue, elle regardait fixement le plafond. Et cependant... C'est très curieux, mais il me semble parfois qu'au fond ce fut une période délicieuse. Un pareil malheur vous rapproche si profondément l'un de l'autre. Les petites choses de tous les jours deviennent indifférentes, les petits désaccords sont oubliés. Et tu ne peux savoir quelle consolation et quel soutien je trouvais en mon mari. Il ne me quittait pas. Si je ne l'avais pas eu, je serais devenue folle. C'est presque mal de l'avouer, mais quelquefois, quand je songe à ces jours passés, j'ai l'impression que par son amour infini il me dédommageait pleinement de ce que j'avais perdu.

Un court silence suivit les paroles d'Anne-Marie. La commandante s'abandonna de nouveau à ses pensées. Dehors, dans le printemps éblouissant du jardin, sifflait un infatigable étourneau.

— J'ai peine à croire que l'absence de relations ne vous soit pas pénible, reprit la commandante. Vous deviez connaître beaucoup de personnes agréables à Copenhague. Tu m'as décrit, il m'en souvient, plusieurs collègues de ton mari, de ceux que

vous voyiez souvent. N'y en avait-il pas un — comment s'appelait-il donc? — le conseiller Lunding, je crois...

— Ah! oui, il était amusant, répondit Anne-Marie un peu vivement. Mais il se révéla un assez triste sire. Mon mari m'avait toujours dit que sa réputation laissait à désirer. Il finit par avoir une histoire avec une femme mariée, et pendant les derniers temps nous l'évitions complètement.

La commandante la regarda avec méfiance, son instinct féminin l'avertissait qu'elle avait trouvé la piste menant au secret. Pourtant elle ne voulut pas insister auprès de sa sœur. Par crainte de l'agiter, elle interrompit son interrogatoire dissimulé.

— Ne fait-il pas trop froid ici? demanda-t-elle. Ne dois-je pas fermer?

— S'il te plaît. Cet oiseau a un cri désagréable.

La conversation revint aux affaires de la ville et à Ingrid, qu'on attendait pour une courte visite à l'occasion du séjour de sa tante.

— Comme je me réjouis de la voir, dit la commandante. Elle doit te manquer terriblement. N'est-ce pas?

— Affreusement, dit la mère, et ces mots furent suivis d'un soupir. Elle avait les larmes aux yeux et sa bouche tremblait.

— Mais n'aurait-il pas mieux valu la garder à la maison, pour elle et pour vous? On doit bien pouvoir faire ses études ici. Et même si l'enseignement n'y est pas du plus haut degré, Ingrid s'en serait contentée actuellement. Comment font les autres familles de la ville? Madame Bergmann, par exemple? Met-elle aussi ses enfants en pension?

— Non, non. L'école ici est irréprochable. Et Ingrid l'a suivie jusqu'à l'année dernière. C'est alors que mon mari a pensé qu'il était temps qu'elle apprît à vivre loin de nous.

— Je trouve cette idée absurde. Surtout maintenant que tu es malade. Tu devrais en parler sérieusement à ton mari.

— Tu penses bien que je l'ai déjà fait!

Elle fermait les yeux pour cacher les larmes qui continuaient à glisser sous les cils.

— Oui, excuse-moi de te le dire, mais je trouve cela incompréhensible de la part de ton mari. Je m'explique maintenant que tu puisses être malade, rien que de penser à ton enfant. Juste

ciel, il devrait le comprendre! Tu me permets de lui en parler?

— C'est inutile, je le sais!

La commandante resta interdite devant la violence désespérée de cette affirmation.

— Je ne saisis pas, déclara-t-elle. Tu m'as pourtant dit que ton mari était d'habitude si prévenant et si compréhensif.

Anne-Marie tourna en hésitant son visage vers sa sœur, la regarda longuement et comme honteusement de ses grands yeux remplis de larmes, tandis que sa bouche s'élargissait pour retenir des pleurs.

— Alors tu n'as pas senti, Lise?

— Quoi?

— Que mon mari est... est... malade?

— Malade? Ton mari malade? Il me semble qu'il a l'air bien solide pour son âge.

— Non, pas à ce point de vue... Ce n'est pas ce que je veux dire. Tu ne me comprends pas.

Elle se tourna de nouveau en un mouvement d'abandon, leva les bras en l'air, puis les laissa retomber lourdement sur le couvre-lit.

— Personne ne me comprend! gémit-elle, désolée.

Pour le moment, la commandante comprenait en effet de moins en moins, mais elle n'osait plus questionner. La figure de sa sœur avait de nouveau la teinte livide qui lui causait tant d'inquiétude.

Et puis, d'autres choses réclamèrent son attention. Anne-Marie se plaignit de la chaleur et voulut boire. Elle dut aussi prendre son médicament, puis il fallut essuyer ses mains moites. La commandante l'aida, sans lui permettre de sonner mademoiselle Mogensen.

— Je me réjouis de pouvoir te rendre service, dit-elle, en essayant par le ton de mettre dans ces paroles une signification profonde. C'est pour cela que je suis ici, ma petite Anne-Marie.

VI

Au milieu de toute cette confusion, le docteur arriva. Aucune des deux sœurs n'avait entendu ni sonner ni frapper à la porte. Elles ne s'aperçurent de rien avant qu'il fût dans la pièce.

— Vous voici tout de même, dit Anne-Marie d'un ton un peu mécontent. Je ne vous espérais plus aujourd'hui. Le docteur Bjerring. Ma sœur, la commandante von Rauch.

Le docteur était un homme encore jeune, un peu contrefait, habillé avec cette élégance orgueilleuse à l'aide de laquelle les gens comme lui essayent de compenser leur infirmité. Cependant l'impression que produisait sa personne n'était ni ridicule ni déplaisante. Il avait une figure imberbe, longue et pâle, aux grands traits assez beaux, la mâchoire inférieure un peu proéminente, de fortes lèvres rouges, des sourcils épais, des orbites profondes et bleuâtres, une paire d'yeux noirs étincelants, dont l'éclat métallique révélait pour le regard expérimenté l'homme épris des femmes. Les cheveux clairsemés, noirs comme l'encre, avaient l'air d'avoir été peints sur son crâne.

Il parut très malheureux de s'être attiré la disgrâce de la malade et s'excusa longuement d'avoir été retardé en route.

— Bon, prenez une chaise, docteur. Et parlez-nous un peu de votre soirée mondaine. Il n'y a rien à raconter sur moi. Je

suis la même aujourd'hui qu'hier. Pas d'appétit, pas de forces... rien.

— Et le sommeil? demanda-t-il, en prenant le poignet d'Anne-Marie de ses longs doigts pour tâter le pouls. La poudre n'a pas produit d'effet ?

— Aucun. Vous êtes un mauvais docteur, qui ne pouvez me soulager. Mais trêve de questions. Aujourd'hui je veux me reposer. Et racontez donc un peu la soirée à Krogstrup. Y avait-il beaucoup de monde?

— Oui, c'était cette fois le souper de cérémonie du grand veneur. Il y avait certainement tout ce qu'on peut se procurer d'habits dans la région. Tiens, c'est vrai, le bourgmestre s'est excusé.

— Oui, malheureusement. Je l'ai pourtant supplié d'y aller et de ne pas s'occuper de moi. Cela lui aurait fait tant de bien de quitter un peu son bureau. Et j'aurais pu avoir un compte rendu tout frais. Bon, mais alors, les dames? Y avait-il beaucoup de belles toilettes?

— Si l'on veut, car plusieurs de ces dames ne portaient pas grand-chose.

— Tu entends, Lise? Le docteur est impossible!... Et qui aviez-vous l'honneur de conduire à table?

— La nouvelle gouvernante du grand veneur. Mademoiselle Lang.

— Ha, ha! J'ai entendu dire qu'elle était très jolie. Qu'en pensez-vous?

— Assez gentille.

— Pas plus?... Mais très vivante, peut-être?

— A un certain point de vue, oui. Pendant une heure et quart elle n'a ouvert la bouche que pour manger. Je finissais par craindre qu'elle ne fît craquer son corset.

La malade rit, satisfaite.

— Vous êtes terrible, docteur! Ne vous conviendrait-elle pas néanmoins, cette mademoiselle Lang? Je t'avertis — elle se tourna vers sa sœur — que je fais tout mon possible pour trouver une femme au docteur Bjerring. Je lui recommande les jeunes personnes les plus belles et les plus riches du pays. D'ailleurs sans le moindre succès.

— Le docteur Bjerring n'a peut-être pas envie de se marier, fit observer la sœur. Et puis, c'est souvent un jeu dangereux.

— Oh! ce n'est pas précisément la raison, madame la commandante, dit le docteur, en regardant par la fenêtre. Mais il en est de l'amour comme des places au théâtre: celle que l'on désirerait est généralement déjà prise.

— Oui, des échappatoires, vous en trouvez toujours, dit vivement la femme du bourgmestre. Et ce soir vous sortez encore. Vous en menez une vie de bâton de chaise, ces jours-ci. Est-il vrai qu'il va y avoir des illuminations et des feux d'artifice au jardin? Ce serait magnifique!

La conversation continua gaiement de la sorte, comme dans un salon. La commandante y prit une part active, de plus en plus intéressée par ce viveur de province.

Lorsqu'il partit enfin, elle l'accompagna jusqu'à l'entrée. Elle voulait lui parler de l'état de sa sœur. Il secoua gravement la tête en disant qu'il s'attendait à une crise. Évidemment, les forces ne cessaient de diminuer, mais cela n'excluait point la possibilité d'une amélioration subite; oui, la femme du bourgmestre pouvait fort bien recouvrer un beau jour une santé florissante. Ces maladies des reins sont capricieuses. Elles peuvent aussi bien vous laisser vivre jusqu'à cent ans que vous tuer en une heure.

En revenant par la salle à manger, la commandante rencontra le bourgmestre. Il sortait de son appartement privé et était en tenue de gala. Mademoiselle Mogensen le suivait avec son pardessus.

Le bourgmestre demanda comment ça allait « là-dedans », et sa belle-sœur répondit qu'Anne-Marie n'était pas très bien.

— Mais le docteur vient de passer, ce qui l'a remontée, ajouta-t-elle.

Le bourgmestre ne répondit rien à cela.

Il avait eu l'intention, afin de n'éveiller aucun soupçon chez sa belle-sœur, d'aller dire au revoir à sa femme, comme elle l'avait désiré. Maintenant il se contenta de charger la commandante d'un mot d'adieu pour elle. Dès qu'il eut mis son pardessus, il partit.

Madame von Rauch retourna auprès de la malade. Anne-Marie était couchée, la main sous la joue, dans la même position

qu'au moment où sa sœur l'avait quittée en compagnie du docteur. Son regard était tourné vers les fenêtres, et elle était si profondément plongée dans ses rêveries que la présence de la commandante ne la fit pas revenir à elle tout de suite.

— Alors, que penses-tu de mon docteur? demanda-t-elle enfin, quand madame von Rauch se fut de nouveau installée dans le fauteuil de rotin à côté du lit. Ce n'est pas un Adonis, mais au fond il est bien gentil. Et tu ne peux savoir comme il a été touchant dans ses soins pour le petit Kai.

— Mais crois-tu qu'il soit un bon docteur? Cela me paraît la chose principale.

— Ma chère, on le considère comme un faiseur de miracles. Sans son infirmité, il ne se serait jamais fixé en province, j'en suis sûre. Tu as dû sentir que sa gaieté n'était pas tout à fait sincère. En réalité, c'est une nature terriblement mélancolique. Cela vous déchire le cœur de voir combien il peut être quelquefois déprimé dans le tête-à-tête. Il lui arrive de passer des heures ici, simplement parce qu'il a besoin de causer avec quelqu'un qui le comprenne. Tu n'as pas remarqué ses yeux? Il me semble qu'ils renferment beaucoup de tristesse. Tiens! il est trois heures.

C'était la pendule du salon qui le lui rappelait.

— Tu attends quelqu'un? demanda la sœur.

— Non, sauf mon mari. Je l'attends toujours, lui.

— C'est vrai, ton mari vient de sortir. Je devais te dire au revoir de sa part.

— Est-il parti?

— Oui. Il était pressé. Il devait aller porter ses félicitations à la personne dont on fête l'anniversaire. Il était en grande tenue.

Anne-Marie se tut. Elle ferma les yeux et finit par se retourner, comme pour sommeiller un peu, puis elle tira la couverture par-dessus ses épaules, de manière à cacher presque entièrement sa figure, et ne bougea plus. Mais quand, au bout de quelques minutes, la sœur aînée tendit la tête en avant pour s'assurer que la malade dormait, elle vit que des larmes ne cessaient de couler le long de ses joues.

La commandante ne put y tenir. Elle se pencha vers le lit, prit la main de sa sœur et dit:

— Anne-Marie! Petite sœur! Qu'y a-t-il? Confie-toi à moi. Peut-être pourrai-je t'aider.

— Non, il n'y a rien à faire! Rien!

— Parle-moi tout de même. Cela te soulagera.

— A quoi bon? Tu ne comprendras pas. Et je ne comprends pas moi-même.

— Essaye pourtant. Dis-moi tout.

— Oh! c'est une trop longue histoire. Je n'en finirai jamais.

— J'aurai de la patience. Songe que je suis ta sœur.

— Oui! dit-elle et, prise d'une angoisse mortelle, elle pressa la main de la commandante contre son cœur.

VII

Anne-marie parla d'abord de sa défunte belle-mère, la veuve d'un brave fonctionnaire supérieur des postes. Madame Hœck avait été une grande femme sèche, assez contente d'elle-même, à l'esprit étroit et d'une curiosité intellectuelle très limitée. Née dans une famille de pasteurs bien connue, les Silenius, elle en était très fière. Partout dans le pays elle avait des frères, des cousins germains ou des cousins au second degré, qui tous étaient pasteurs et tous écrivaient des livres sur des sujets édifiants, ce dont elle éprouvait une fierté particulière. Comme les Silenius étaient à ses yeux une famille favorisée par la grâce divine, que la Providence avait chargée d'une mission sacrée dans le pays, les écrits de ses parents représentaient pour elle la parole suprême, inspirée de la vérité, sur la grande énigme de la vie et de la mort. Quel que fût le sujet dont on s'entretînt en sa présence, madame Hœck s'arrangeait pour glisser dans la conversation une remarque telle que: « Il y a un beau passage là-dessus dans les *Considérations du dimanche* de mon frère Pierre », ou: « Mon cousin Jean a traité la question avec une profondeur et une clarté merveilleuses dans ses sermons de l'Avent. » Si la conversation avait lieu sous son propre toit, elle allait chercher l'œuvre citée dans sa bibliothèque, puis, de sa rude voix masculine, elle en

lisait de longs extraits; après chaque point, elle jetait par-dessus ses lunettes un regard à ses auditeurs pour quêter leur admiration.

Le choix qu'avait fait son fils en prenant Anne-Marie comme compagne lui avait causé du mécontentement et du souci; avec la sincérité incorruptible mais cruelle qui était une de ses qualités fondamentales, elle n'avait pas caché ses sentiments à la jeune femme, ni même au mari. Bien qu'Anne-Marie, à cause de celui-ci, eût déployé tout son charme pour séduire cette vieille personne sévère, madame Hœck, dès sa première visite, la traita ouvertement de « petite poupée à l'éducation négligée ». Mais, ajouta-t-elle, soucieuse du bonheur de son fils, elle considérait comme un devoir de s'attacher à l'éducation de sa belle-fille, pour faire d'elle une vraie femme.

Madame Hœck habitait Copenhague et, pour avoir la paix, Anne-Marie avait supporté en silence cette tutelle. Chaque soir, la nouvelle mariée avait écouté avec une patience angélique d'interminables lectures, tout en luttant désespérément contre une envie de bâiller convulsive. Elle n'avait pas été habituée à ce genre de distractions dans le foyer de son enfance, où les soirées se passaient à jouer aux cartes ou à écouter chanter les chansons d'Erik Bœgske. Mais elle aimait son mari à la folie et craignait l'influence qu'aurait pu exercer sur les sentiments de celui-ci la colère ou le déplaisir d'une mère.

Peu à peu les rapports s'améliorèrent. Pourtant il n'y eut jamais chez la vieille dame une réelle confiance. Anne-Marie ne pouvait se montrer devant elle avec un chapeau à la mode, une paire de gants neuve, ou simplement un grand sourire joyeux, sans que la belle-mère, devenue soudain méfiante, la soumît à un interrogatoire serré. Comme Anne-Marie était extrêmement sensible à la critique, dès qu'il s'agissait de son aspect extérieur, des scènes violentes éclatèrent plusieurs fois entre les deux femmes. La vieille dame, qui avait toujours eu un visage semblable à une pomme flétrie, était constamment choquée du fait qu'Anne-Marie, avec une obstination instinctive, n'acceptait pas de renoncer au droit féminin de se farder.

— C'est bon pour les cocottes, pas pour les honnêtes femmes, avait souvent répété madame Hœck, furieuse.

Ce fut surtout cette situation familiale qu'Anne-Marie

essaya de dépeindre à sa sœur, qui d'ailleurs la connaissait déjà par ses lettres. De son mari, elle dit qu'au commencement il s'était rangé chevaleresquement à ses côtés dans la lutte, rappelant souvent sa mère à la raison avec beaucoup d'autorité. Il n'avait jamais régné une grande affection entre lui et cette mère, qui pendant ses années de jeune garçon l'avait excédé par d'éternelles remontrances, et, comme il avait toujours eu beaucoup d'amour-propre, il s'était rendu indépendant de bonne heure, en travaillant pour gagner sa vie.

Mais après la mort de madame Hœck, Anne-Marie perçut un changement dans les sentiments de son mari. Il se mit de plus en plus à la critiquer. La méfiance et le mécontentement de la mère ressuscitaient dans le fils comme une maladie héréditaire de l'âme. Sa profession y contribua, croyait-elle. Le fait de toujours s'occuper d'affaires criminelles l'avait conduit peu à peu à ne voir partout que tromperie et malhonnêteté. C'était devenu comme une idée fixe et un jour, dans un accès d'irritation maladive, il avait décidé que leur fille devait partir, parce qu'à son avis Anne-Marie exerçait sur elle une influence malsaine. Ingrid était revenue un jour à la maison avec quelques pommes que lui avait données un des grands fils du receveur, et le bourgmestre avait vu dans ce simple enfantillage la preuve d'une intimité inconvenante entre le garçon et la fillette. Il y avait eu des journées affreuses!

La malade parlait vite, d'une voix un peu haletante, avec maintes remarques accessoires et de soudaines pauses, comme une personne qui n'a plus la force de garder un secret, mais qui pourtant, incapable de se laisser aller à dire la vérité complète, préfère créer une certaine confusion. Elle évitait aussi de tourner les yeux vers sa sœur, dont elle serrait la main d'un geste nerveux et angoissé.

La commandante lui caressa les cheveux en silence. Elle commençait à saisir la trame des événements, et elle dut lutter contre une violente émotion. Le malheur qu'elle devinait maintenant était beaucoup plus terrible que ce qu'elle avait imaginé, et elle n'avait pas le courage d'insister près de sa sœur pour en savoir davantage. La pitié la rendait muette.

Malgré les accusations contre soi qui s'étaient clairement fait

sentir à travers les paroles incohérentes d'Anne-Marie, elle ne croyait pas que celle-ci fût coupable de quelque faux pas. Elle aurait juré que sa cadette n'avait rien de sérieux à se reprocher. La situation était beaucoup plus triste. Anne-Marie était la victime de la jalousie d'un fou. Dans sa solitude et son désespoir, elle finissait par se croire coupable.

On frappa à la porte. C'était de nouveau mademoiselle Mogensen avec son grand tablier blanc comme neige.

— Qu'y a-t-il? demanda la commandante en se levant. Anne-Marie était trop affaiblie pour recevoir le message elle-même.

— Le pasteur Torm est là. Il demande s'il dérange Madame.

— Un pasteur? dit la commandante, surprise, et elle se tourna vers le lit. Je ne pense pas que sa visite soit utile.

— Si, laisse-le entrer! dit Anne-Marie. Il est très gentil. Il vient presque tous les jours me voir.

— Mais n'es-tu pas trop épuisée maintenant?

— C'est justement à cause de cela. Je me sens toujours plus calme quand le pasteur Torm est près de moi.

— Faites entrer le pasteur, dit la commandante d'un ton un peu sec.

Le pasteur Torm était un vieux monsieur aux cheveux blancs, tout reluisant de propreté.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il, étonné à la vue de la commandante. Pasteur dans la ville depuis quinze ans, il en connaissait tous les habitants, jusqu'aux chiens et aux chats.

Anne-Marie présenta:

— La commandante von Rauch, ma sœur.

— Ah! dit-il d'un ton indifférent. Eh oui... Bien... Rauch, oui.

Le pasteur Torm ne portait aucun intérêt aux étrangers. Ce qui sortait des limites de sa paroisse n'existait pas pour lui.

— Comment allez-vous, petite Madame? demanda-t-il, s'asseyant dans le fauteuil près du lit. Vous sentez-vous un peu mieux?

— Non, pas du tout. Plus faible de jour en jour.

Le pasteur secoua sa petite tête argentée avec un soupir chuintant.

— J'en suis navré! J'ai tant prié pour vous, petite Madame.

— Vraiment, cher pasteur. Alors cela doit être la volonté de Dieu que je ne guérisse point.

— Ne dites pas cela! Personne ne connaît les voies du Seigneur. Il prend des chemins cachés pour entrer dans nos cœurs. Souvent sa main pèse lourdement sur nous pour nous faire rejeter les vains fardeaux du monde. Aussi devons-nous Le remercier de nos souffrances. N'oubliez pas, petite Madame, que chaque nuit sans sommeil vous rapproche de Dieu.

— Oui, je l'ai senti. Et c'est ma seule consolation.

— Je viens justement de chez Andersen, le boucher. Vous savez qu'il a été malade pendant tout l'hiver, sans espoir de guérison... il avait un cancer... et ce matin il s'est endormi doucement pour la dernière fois.

— Le boucher Andersen est mort?

Anne-Marie se souleva un peu dans le lit et regarda le pasteur avec de grands yeux élargis.

— Oui, c'était très beau. En vérité, on peut dire que ses souffrances l'avaient régénéré. Je ne le voyais jamais à la table du Seigneur avant sa maladie, et ce n'est pas sans peine que j'ai réveillé sa conscience engourdie. Mais vers la fin il s'est entièrement donné à Dieu. Ce matin à sept heures j'ai été appelé près de lui pour lui administrer les derniers sacrements, et je puis affirmer que je n'ai jamais dit à personne avec plus de confiance: « Tes péchés te sont remis. » Peu de minutes après il rendait son âme à Dieu, le sang du Seigneur sur les lèvres.

Anne-Marie avait fermé les yeux. A cette époque-là, tout décès lui causait une telle impression qu'elle en tremblait.

— Pasteur Torm, dit-elle, voulez-vous prier avec moi?

— Mais oui, chère Madame! N'est-ce pas la raison pour laquelle je suis venu?

Cependant la commandante s'était retirée au salon. Elle se tint debout devant une fenêtre, dont ses doigts tapotaient violemment le rebord, pendant que sa forte poitrine se soulevait et s'abaissait sous la tempête d'émotions qui agitait son âme. La porte de la chambre à coucher était restée entrouverte. Elle put entendre la voix d'Anne-Marie récitant le *Pater*. Et elle fut sur le point d'éclater en sanglots de chagrin et d'indignation, lorsqu'elle entendit sa sœur prononcer d'une voix raffermie les paroles: « Et pardonnez-nous nos offenses ».

VIII

C'ÉTAIT sur la demande expresse du bourgmestre que le pasteur Torm était venu cette fois. En rencontrant le pasteur dans l'escalier du dignitaire dont on célébrait le jubilé, le bourgmestre lui avait dit que sa femme se sentait mal et qu'elle serait certainement contente de le voir. Les propos découragés de sa belle-sœur sur l'état d'Anne-Marie l'avaient inquiété. Au fond, il n'en était pas surpris; il croyait lui-même que la mort approchait à grands pas, et il ne souhaitait pas autre chose. Mais c'était la première fois que son espoir avait été confirmé par d'autres que le docteur, en qui il n'avait aucune confiance.

A cause de cela il avait abrégé sa visite de félicitations, autant que le permettaient les circonstances et les devoirs de politesse. Porte-parole d'un comité spécial de conseillers municipaux pour la présentation du cadeau de la ville, un service à café en argent, il avait pris un verre de vin avec le personnage qu'on fêtait et sa famille, puis, après quelques mots d'excuse, il s'était retiré.

Il n'aimait d'ailleurs pas beaucoup le héros du jour, tout en reconnaissant volontiers ses grandes capacités et son rôle méritoire dans le développement de la ville. Il se sentait toujours gêné chaque fois que — comme ce jour-là — il se voyait forcé par sa

situation de lui adresser un discours louangeur. Ce gros homme blond aux yeux bleus, avec sa voix forte et son accent jutlandais, lui déplaisait physiquement. En outre, Jorgen Ovensen laissait à désirer sous le rapport de la délicatesse: sans avoir commis d'actes nettement malhonnêtes, il avait souvent côtoyé les limites entre le mien et le tien. Les transactions auxquelles il s'était livré dans l'administration de la Chambre de commerce, à une époque où les affaires semblaient prendre une tournure favorable pour l'ancien président, étaient enveloppées d'une obscurité mystérieuse, que le bourgmestre, malgré ses investigations minutieuses, n'avait pas réussi à percer.

Aussi craignait-il que ses félicitations ce jour-là n'eussent paru un peu sèches. Heureusement, le directeur de l'École professionnelle avait pris la parole après lui et n'avait pas ménagé les fleurs de l'éloquence.

A présent le bourgmestre se promenait le long de la route élevée qui contournait la ville et d'où l'on avait une belle vue sur le fjord et la campagne. Pourtant ce n'était pas à cause du panorama que depuis quelque temps il avait choisi cette route comme lieu de promenade, mais parce qu'il y était plus tranquille que dans le petit jardin public de la ville. Ce n'était pas non plus le beau temps qui le faisait marcher si lentement et s'arrêter si souvent pour respirer à fond. Ce jour-là il éprouvait moins que jamais le désir de rentrer chez lui. La présence de la belle-sœur étrangère lui était extrêmement pénible par les images qu'elle évoquait.

Au déjeuner, elle l'avait entretenu des souvenirs de leur rencontre pendant le voyage de noces, des lettres d'Anne-Marie au temps des fiançailles et de bien d'autres choses, sur lesquelles il préférait ne rien entendre. Les événements à moitié oubliés du passé lui étaient de nouveau insupportablement proches. Les déceptions et les chagrins revenaient le hanter, comme de vieilles plaies qui se rouvrent.

Il suivait justement le même chemin qu'il avait pris quinze ans auparavant, un jour de printemps semblable, pour aller demander la main d'Anne-Marie. Les parents de la jeune fille habitaient une vieille maison de bois qui tombait en ruine, là-haut sur le flanc de la colline, où il y avait maintenant le réservoir

d'eau municipal. Ce n'avait pas été une démarche aisée, pensait-il en s'attendrissant sur lui-même.

Qu'un homme comme lui, alors assesseur au tribunal de Copenhague et assez orgueilleux, se fût résigné à se présenter en solliciteur chez un individu qui, au su de la ville entière, n'avait pu conserver fonctions et honneur que grâce à la protection d'amis de cercle, cela prouvait bien le sérieux et la solidité de ses sentiments. Étant donné la situation et les projets d'avenir du jeune magistrat, c'était un véritable sacrifice — et quelque chose comme un coup risqué — de s'allier à une famille dont la réputation, douteuse encore sous d'autres rapports, ne se trouvait nullement améliorée du fait que la fille aînée avait épousé un officier prussien.

Et pourtant il avait été très heureux le jour où il s'était assis dans le vieux salon rose pâle ouvrant sur le jardin, avec la petite main agitée d'Anne-Marie dans la sienne. Les rayons de soleil, qui donnaient un air de fête à la pièce, allumèrent des étincelles dans les verres de sherry, quand son futur beau-père proposa de boire à la santé des fiancés.

Malgré ses trente ans, il était assez inexpérimenté en amour. Dans sa jeunesse, tandis que la plupart de ses camarades sortaient beaucoup, et à chaque bal tombaient amoureux d'une de leurs danseuses, il se plongeait dans ses études et travaillait pour son avenir. Il n'avait pas connu la douceur que recèle un baiser de femme. Anne-Marie l'ensorcela par ses petites caresses timides. Il s'abandonna entièrement au charme de sa tendre et pétillante gaieté.

Qu'il ne fût pas le premier amour de la jeune fille, oui, qu'elle eût déjà connu quelques petits flirts innocents, il le savait par les bavardages de la ville, mais cela ne l'affectait nullement à cette époque. Ce qui appartenait au passé devait être oublié. D'ailleurs, les manières d'Anne-Marie avaient beaucoup changé depuis leurs fiançailles; elle était devenue plus calme, plus réservée envers les gens qu'elle rencontrait. Les remarques qu'il lui avait faites un jour semblaient avoir porté des fruits: il lui avait expliqué, en prenant beaucoup de précautions, qu'une jeune et jolie femme s'exposait à la calomnie en déployant trop d'amabilité envers les autres; qu'à son avis elle ne gagnait rien à se montrer trop gaie

et trop souriante; elle était plus belle aux moments où son visage gardait une expression paisible. Une certaine réserve ne déparait d'ailleurs jamais ni une femme ni un homme: ils en acquéraient de la distinction, de la tenue et de la grâce.

Le bourgmestre ne comprenait pas maintenant, quand il regardait en arrière, comment il avait pu être aussi optimiste, et c'était pour lui une nouvelle preuve du sérieux de son amour qu'il se fût laissé aveugler à ce point. Car il avait vite découvert qu'Anne-Marie était une petite personne désordonnée et négligée au point de vue moral. Qu'importait que peu à peu elle apprît à modérer sa tenue, alors que toute sa pensée visait à éveiller l'attention d'autrui, à faire de l'effet... Il ne s'écoula guère de jours après leurs fiançailles avant qu'il s'aperçût du trouble nerveux qui s'emparait d'elle partout où se trouvaient des hommes. Les admirateurs qu'elle avait dans la ville occupaient constamment son esprit. Sans en avoir bien conscience, elle amenait toujours la conversation vers ce qu'avait dit ou fait en telle circonstance le pharmacien Andersen, l'adjoint Jœrgensen ou le commis Jensen. Et elle avait dû les regarder de près, car elle connaissait parfaitement, non seulement leur taille ou la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux, mais la forme de leurs mains et de leurs pieds, oui, même des particularités de leurs vêtements, qu'à sa manière folâtre elle louait ou ridiculisait.

Cependant il y avait en tout cela quelque chose de si naïf qu'il n'eut jamais le courage de lui adresser des reproches. Il ne voulait pas risquer qu'elle le crût jaloux. En outre, il lui trouvait une excuse dans sa jeunesse et surtout dans la mauvaise influence de ses parents. La mère était une coquette pour qui l'aspect physique seul comptait; c'était certainement en grande partie à cause de son besoin de plaisir et de toilettes que le mari avait puisé à la caisse de l'administration. Très belle elle-même, elle avait élevé ses filles dans la vanité. Anne-Marie avait raconté à son fiancé comment sa sœur et elle avaient l'impression de passer un examen, quand dans leurs jeunes années elles allaient se promener à travers la ville avec leurs parents. Continuellement elles entendaient les recommandations de la mère: « Lève un peu la tête, Anne-Marie! » ou: « Tends la cheville, Lise! Les coudes au côté, toutes deux! »

Alors, pour l'arracher le plus vite possible à son foyer et à l'influence de la vie provinciale, il avait décidé que leur mariage serait célébré ce même été. Mais en pleine lune de miel déjà sa confiance subit un nouveau choc.

Les histoires de la commandante pendant le déjeuner venaient de lui rappeler certain épisode. Il y avait à peine quinze jours qu'Anne-Marie et lui étaient mariés. Pendant une semaine ils avaient parcouru les montagnes, tout en haut dans la région des nuages, où peu à peu la jeune femme avait surmonté sa pudeur virginale et s'était même laissée aller à son violent besoin d'abandon. Au fond, elle n'avait aucun sens de la nature. Elle pouvait tout juste en goûter les plus gros effets, les panoramas de plusieurs lieues, les vertigineuses crevasses, mais elle regardait les jeux délicats de la lumière ou des contours avec le même manque de compréhension qu'un sauvage. Si néanmoins elle avait été enthousiasmée par le voyage et avait supporté gaiement de très dures ascensions, c'était parce que, comme tout ce qui l'affectait, les impressions produites par la nature alimentaient la vie sensuelle récemment éveillée chez elle et se transformaient en chaleur amoureuse. La pluie après le soleil sur un lac de montagne, un bruissement à travers la forêt, le murmure d'un ruisseau caché, oui, même des déceptions et des accidents de voyage furent uniquement pour elle des prétextes à de nouveaux débordements de caresses.

Il en avait éprouvé parfois une vague inquiétude. Dans la tendresse de cette petite femme frêle, il y avait comme l'inexorabilité d'une force naturelle déchaînée. Lorsqu'elle s'accrochait à lui sous une pluie de baisers, il songeait à l'éruption d'un volcan. Mais il était lui-même trop épris, il se sentait trop heureux d'un tel abandon, et en outre il n'avait pas à cette époque assez d'expérience, pour comprendre vraiment une pareille femme et pour la craindre.

L'après-midi qui suivit l'arrivée du jeune ménage dans la ville de touristes surpeuplée où la sœur aînée leur avait donné rendez-vous, ils étaient assis tous les trois sur une terrasse devant l'hôtel, quand un monsieur vint saluer madame von Rauch et, sur les instances de celle-ci, finit par prendre place à leur table. C'était un homme du type lieutenant, assez bien, mais insigni-

fiant: un hobereau autrichien. Anne-Marie devint brusquement tout autre. Elle avait repris les manières nerveuses et agitées que son mari connaissait si bien; et lorsque le jeune homme se mit à lui adresser des compliments indiscrets, elle fut loin de les repousser; au contraire, par ses sourires, elle semblait les encourager. Elle savait tout juste assez d'allemand pour soutenir une conversation dans cette langue, mais sa maladresse à s'exprimer ne faisait que fournir au jeune étranger l'occasion de redoubler d'amabilités et de débiter des gentillesses. Elle en oubliait tellement la présence de son mari — elle qui venait de lui serrer la main en cachette sous la table et qui pendant quinze jours n'avait vécu que pour lui — qu'elle n'essaya même pas de l'entraîner dans la conversation.

Pour la mettre à l'épreuve, il se leva, sous prétexte d'aller au bureau de poste voir s'il y avait du courrier. Elle resta tranquillement assise, lui fit en souriant un petit signe de tête et lui dit qu'elle l'attendait. A son retour, au bout d'une demi-heure, le jeune homme était parti depuis quelques minutes. Il feignit de n'avoir rien remarqué et de son côté Anne-Marie ne parut pas avoir la moindre impression de s'être mal conduite. Aucun jeu de sa physionomie ne révéla qu'elle se rendait compte du mécontentement dont elle était cause. Quand ils se promenèrent le soir au clair de lune le long du lac, elle appuya d'un geste caressant la tête contre l'épaule de son mari et se montra fort tendre. Pour la première fois il suspecta sérieusement sa sincérité.

Il avait souvent pensé qu'à ce moment-là il aurait déjà dû prévoir jusqu'où sa nature la conduirait, et se séparer d'elle avant qu'un plus grand malheur fût arrivé et surtout avant qu'ils eussent mis des enfants au monde. Mais elle sut de nouveau le tranquilliser. En outre, il espérait toujours que le nouveau milieu où il l'avait transplantée aurait sur elle une heureuse influence.

Cette influence fut toute différente de ce qu'il avait attendu. Par sa jeunesse et sa beauté, Anne-Marie éveillait partout une attention justifiée, et elle accepta immédiatement, avec une joie presque ingénue, que les hommes qu'elle rencontrait lui fissent une cour assidue, voire inconvenante, selon l'opinion de son mari. Cependant il ne pouvait se résoudre à lui parler. Toujours plein

de confiance dans ce qu'elle devait être au fond, il se promit de faire preuve de patience, en même temps qu'il pria sa mère de ne pas se montrer injuste envers elle.

Il lui pardonnait d'autant plus facilement, qu'il n'avait en ce temps-là aucune raison de douter de son amour. Elle pouvait être attendrissante dans son bonheur et sa reconnaissance devant leur jolie installation, dont il avait payé seul les frais. Dès qu'il rentrait à la maison, elle lui sautait au cou; elle l'avait déjà embrassé d'innombrables fois avant qu'il eût le temps d'enlever son pardessus. Dans son enchantement de la vie, elle essayait de faire de chaque jour une fête pour lui, elle s'habillait coquettement et employait toute son ingéniosité féminine à lui plaire.

Il finit pourtant par trouver l'occasion de l'avertir contre le danger d'être trop aimable avec les étrangers. Parfaitement calme, sans manifester aucune malveillance, encore moins de la jalousie, il lui demanda d'être plus réservée, dans son propre intérêt. Il répéta ce qu'il lui avait dit pendant leurs fiançailles, que cela ne lui allait pas d'être si exubérante. Malgré ses belles dents, elle serait encore plus charmante si son visage restait calme.

Elle l'écouta, fut convaincue, et finalement se jeta dans ses bras en pleurant, pleine de remords.

Le lendemain, ils devaient aller à une grande soirée. Anne-Marie était ravissante avec sa gorge et ses bras nus, qu'il ne s'était pas habitué sans quelque difficulté à lui voir étaler dans le monde. Au moment de monter en voiture, elle lui enlaça le cou, le regarda droit dans les yeux et lui dit:

— Ce soir tu n'auras pas l'occasion de me reprocher quoi que ce soit. Je te le promets!

Néanmoins, une heure ne s'était pas écoulée qu'elle commençait d'attirer l'attention sur elle par son entrain. Les hommes l'entouraient et se pourléchaient de satisfaction. Pour l'avertir, et aussi pour montrer aux gens sa confiance, car il avait senti qu'on le regardait du coin de l'œil avec pitié, il se rangea parmi ses admirateurs et prit part à la conversation avec un sourire. Malgré cela, elle n'essaya pas le moins du monde de se contraindre. Même lorsqu'il eut l'air grave, elle feignit de ne rien voir. C'était comme un envoûtement. On aurait dit qu'elle était

la proie d'une impulsion de la nature, sur laquelle elle n'avait aucun contrôle.

Pendant qu'ils revenaient chez eux en voiture, il attendit ce qu'elle dirait. Mais elle fit comme si de rien n'était, elle parla des dames de la soirée et critiqua les messieurs. Il ne la comprit qu'à moitié à ce moment-là. Est-ce une feinte? pensa-t-il. Ou est-elle sa propre dupe? Ou encore y aurait-il chez la femme des états d'âme que les hommes ne comprennent pas et auxquels ils ne sauraient donner un nom?

D'année en année le mystère augmenta pour lui. Plus ils vivaient ensemble, plus intime d'une certaine façon devenait leur vie conjugale, et plus Anne-Marie lui semblait une étrangère. Lorsqu'il croyait enfin la connaître à fond, une parole ou une remarque faite par hasard, ou simplement l'aveu d'une préoccupation momentanée, dévoilait soudain des sentiments cachés, révélait des aspects inconnus de son être, qui disparaissaient ensuite dans une nouvelle obscurité, un nouveau repli. Son âme faisait songer à certaines sources chaudes, dont les eaux tantôt bouillonnent innocemment à la surface de la terre, tantôt s'élancent vers le ciel en un superbe jet multicolore, pour retomber subitement et disparaître sous terre, cachées dans des abîmes dont personne n'a sondé le fond.

Il se souvenait du jour où, pendant qu'ils étaient en train de dîner, une lettre d'une parente jutlandaise vint annoncer à la jeune femme la mort de son cousin en Amérique. Ils étaient mariés depuis plusieurs années déjà, et Anne-Marie lui avait raconté très simplement que ce cousin venait la voir autrefois chez ses parents, et qu'ils étaient alors un peu amoureux l'un de l'autre. Aussi fut-il très étonné de la profonde impression que progressivement produisit sur elle la nouvelle du décès. A la fin elle devint toute pâle et il s'aperçut qu'elle faisait semblant de manger. Pendant la soirée, comme, sortant de la chambre à coucher, il entrait à l'improviste dans le salon, il remarqua qu'elle cachait vivement quelque chose sous un journal. Lorsqu'il voulut voir ce que c'était, elle refusa et se mit un peu en colère. Du coup, il prit lui-même le paquet. C'étaient quelques menus souvenirs du cousin, des bouquets de fleurs fanées, deux carnets de bal avec des dates, un billet doux en vers de la Saint-Valentin et autres

babioles analogues, qu'elle avait gardés sous clef dans le tiroir d'un secrétaire. Il lui fit honte de son enfantillage, mais surtout d'avoir voulu le lui cacher. Et de nouveau la scène habituelle se répéta. Après un faible essai pour se défendre, elle l'écouta, repentante, et finit par se jeter à son cou en pleurant, mais elle resta la même qu'auparavant.

A cette époque-là encore, il se sentait souvent très heureux. En un sens, la tendresse et l'affection d'Anne-Marie n'avaient jamais été plus grandes que pendant les années qui suivirent la naissance des enfants. Bien qu'il fût plus âgé qu'elle et sur le point de grisonner, elle continuait à lui vouer un culte où entrait presque de l'humilité. Il était de son côté plus épris que jamais. La maternité l'avait mûrie physiquement, ses chairs étaient plus pleines et plus blanches. C'est avec une certaine honte qu'il se rappelait maintenant à quels avilissements sa passion pour elle l'avait souvent conduit.

Et cependant elle n'avait jamais été sienne entièrement. Même aux heures d'abandon, il n'était pas sûr de la qualité de ses sentiments. Quelquefois il avait l'impression de n'être qu'un simple remplaçant. A la longue ses yeux s'ouvrirent enfin.

Un soir, comme ils revenaient d'une réception au cours de laquelle il s'était senti fatigué et distrait, elle se pelotonna contre lui dans un accès de tendresse sans cause, qui le rendit méfiant. En se remémorant les incidents de la soirée, il constata que plusieurs fois il l'avait vue avec un de ses collègues, le conseiller Lunding, beau garçon d'un agréable commerce, que depuis quelque temps ils avaient souvent rencontré dans le monde et qu'ils avaient reçu chez eux une fois, à leur dîner annuel de magistrats.

Il profita de l'occasion pour mettre Anne-Marie au courant de ce qu'on disait du caractère suspect de cet homme, et surtout de ses relations avec les femmes. Elle devint sérieuse en l'écoutant et le remercia de l'avoir prévenue.

— D'ailleurs, je m'en doutais, lui dit-elle. Il a des façons de vous regarder qui ne me plaisent pas.

Quelques semaines plus tard, Hœck eut un procès important, et pendant plusieurs jours il ne rentra pas déjeuner chez lui. De la fenêtre du restaurant où il avait l'habitude de prendre son

repas, il vit un jour Anne-Marie qui passait de l'autre côté de la rue, un rouleau de musique dans son manchon. Il s'en étonna, car c'était au moins une demi-heure avant sa leçon de chant, et pourtant elle semblait pressée. En outre, il remarqua qu'elle avait mis son chapeau neuf, bien que la pluie menaçât.

Ayant appelé le garçon et payé, il la suivit un moment à une certaine distance, caché dans la foule sur l'autre trottoir. Dans la rue de Frederiksberg, elle jeta un coup d'œil vers la pendule d'un étalage et ralentit le pas. Un instant après, la haute et claire personne de Lunding apparut du même côté. Il salua en souriant la jeune femme et, bien qu'elle feignît de nouveau d'être pressée, il l'arrêta. Pendant quelques minutes ils eurent une conversation animée, et les joues d'Anne-Marie s'empourprèrent. Pourtant elle restait à quelques mètres de lui, comme sur le point de repartir.

Un souvenir surgit dans la mémoire de Hœck. Il se rappela qu'Anne-Marie lui avait raconté un soir au dîner qu'elle avait rencontré Lunding dans la rue, et elle avait, en cette occasion — avec une astuce qu'il comprenait seulement maintenant — exprimé sa surprise que le jeune conseiller revînt de si bonne heure de l'audience. Naïvement il lui avait expliqué qu'en ce moment Lunding avait un emploi aux séances publiques du tribunal, qui se terminaient tôt et à heure fixe.

Malgré tout, il résolut de ne rien dire jusqu'à nouvel ordre. D'abord cela lui aurait trop coûté d'en parler. Ensuite il savait que Lunding venait de demander un congé pour un voyage à l'étranger. Il verrait plus tard.

Un soir, quelques semaines après, ils étaient au théâtre dans une loge de balcon, d'où ils pouvaient voir tout le parterre. Pendant le premier acte il sentit qu'Anne-Marie était agitée: plusieurs fois elle dirigea ses jumelles vers une des dernières places de la partie mal éclairée du parterre. En regardant furtivement du même côté, il aperçut Lunding, qui se penchait pour causer avec une dame assise devant lui, une certaine madame Ellingsen. On apprit plus tard qu'il l'avait rencontrée au cours de son voyage et que dès ce moment il avait eu des rapports intimes avec elle.

A l'entr'acte Anne-Marie resta silencieuse; il lui demanda si elle avait vu des personnes de connaissance parmi les spectateurs,

ce à quoi elle répondit non de la façon la plus naturelle du monde. Mais quand le rideau se leva de nouveau, comme, d'ailleurs, pendant tout le reste de la soirée, elle tourna continuellement, avec une nervosité croissante, ses jumelles vers le couple chuchotant du parterre, qui pendant le spectacle profitait de l'obscurité de la salle pour se rapprocher davantage.

Au retour, il dit en passant:

— Le conseiller Lunding était au théâtre ce soir. Tu sais, il revient de voyage. Tu ne l'as pas vu?

Elle hésita un instant.

— Non. Où était-il assis? demanda-t-elle alors, comme si elle avait pensé à autre chose.

C'était la première fois qu'il la surprenait en flagrant délit de mensonge, mais il ne put toujours pas se décider à lui parler. Il eut pitié d'elle. Il crut sentir que cette fois-ci elle souffrait elle-même de son manque de sincérité, et il comprit bien que, si elle mentait, c'était en grande partie dans la crainte de perdre la confiance et la tendresse de son mari.

Peu de temps après, à la suite d'un décès, la fonction de bourgmestre fut vacante dans cette ville de province, et il y vit un signe de l'au-delà. Il ne croyait plus pouvoir influencer la nature d'Anne-Marie par la persuasion. Un essai de religion avait même échoué, n'étant devenu qu'une nouvelle source de plaisirs. Elle allait régulièrement à l'église et communiait, mais, rentrée à la maison, elle était toujours plus préoccupée du pasteur que du sermon, des paroissiens que du chant des psaumes.

Il crut qu'un retour au pays natal, où elle trouverait, avec les souvenirs presque innocents de son enfance, la vie calme et simple d'une petite ville, mettrait fin aux égarements de ses pensées et de ses sentiments. Dans l'espoir de pouvoir sauver les pauvres débris de leur bonheur conjugal, il avait fait ce pénible sacrifice.

Bien en vain.

IX

Le bourgmestre s'était assis à l'ombre d'un érable, sur le banc qui se trouvait devant le mur du cimetière, à côté du sentier descendant à la ville. Les mains croisées autour de la poignée de sa canne, il regardait mélancoliquement le fjord et les vastes prairies. Et cependant il ne voyait rien. Ses pensées ne pouvaient se détacher du passé. Un amer souvenir en évoquait un autre. De plus, il éprouvait par intervalles le besoin de se replonger dans son malheur. Chaque fois surtout que la maladie d'Anne-Marie semblait glisser vers une solution définitive, il lui redevenait nécessaire d'établir consciencieusement le bilan de sa faillite conjugale.

Mais la grille du cimetière grinça tout près de lui, et quelqu'un vêtu de noir apparut sur la route, la tête baissée. C'était le comptable de la Caisse d'épargne, un homme d'âge moyen, qui avait perdu sa femme, il y avait deux mois, et continuait à venir chaque jour sur la tombe, en sortant de son bureau.

Il enleva respectueusement son chapeau garni de crêpe et s'arrêta.

— Tiens! C'est vous, monsieur le bourgmestre! Oui, on a d'ici une vue splendide.

— Magnifique. Et le temps est extraordinairement beau.

— Oui, et c'est un grand jour pour la ville, monsieur le bourgmestre. Tous ces drapeaux, quel spectacle! Peut-être cela vous étonne-t-il de me voir ici à cette heure, alors que tous les autres sont allés à la fête. Mais pour moi je n'y tiens pas, ma vie est finie. Cette tombe est mon foyer.

— Je sais que vous avez subi une grande perte, monsieur Jensen. Peut-être pas la plus grande qui puisse atteindre un homme... néanmoins on ne s'en console pas facilement. Je vous comprends bien.

— On ne s'en console jamais, monsieur le bourgmestre.

— Je le crois. Seulement il faut dompter son chagrin, monsieur Jensen. Si on se laisse aller, il prend trop facilement le dessus.

— Hélas, monsieur le bourgmestre! Pour moi tout est fini. Ma femme et moi nous étions indiciblement heureux ensemble. Pendant vingt ans nous avons vécu côte à côte, et je puis vraiment dire que nous étions tout l'un pour l'autre. Le bon Dieu ne nous avait pas accordé d'enfants, mais nous nous entendions si bien! Nous avions les mêmes intérêts, les mêmes goûts en tout, et on peut dire qu'à la fin nous avions aussi les mêmes habitudes. Quand je rentre chez moi maintenant, c'est pour y trouver le vide, monsieur le bourgmestre. Je n'ai plus que le canari de ma femme à qui parler. Si j'allume la lampe et prends un livre, je n'en tire aucun plaisir, du moment que je ne lis plus que pour moi.

Le chagrin du veuf fit une profonde impression sur le bourgmestre; il n'en sentit que mieux sa propre et désespérante misère. De grosses larmes roulèrent dans la barbe grisonnante de Jensen, dont les yeux étaient gonflés et enflammés par les pleurs des deux derniers mois.

— N'êtes-vous pas trop seul, monsieur Jensen? Vous devriez essayer de vous distraire un peu. Avez-vous vu le cortège des ouvriers à midi?

— Oui, je l'ai vu. La Caisse d'épargne avait fermé pour l'occasion. J'ai même trouvé une très bonne place sur le grand escalier du fourreur Hansen, vous savez. Le spectacle en valait vraiment la peine, n'est-ce pas, monsieur le bourgmestre?

— Oui, c'était très bien... très bien.

— Et c'est un grand homme que nous célébrons aujourd'hui. Un bienfaiteur de la ville.

— Certainement, certainement!

— Bien entendu, vous allez à la fête de ce soir, monsieur le bourgmestre?

— Non, je ne peux y aller. Ma femme est malade.

— Mais oui, où ai-je donc l'esprit? J'oublie tout. Comment va madame Hœck?

— Toujours de même. Mais avec l'aide de la Providence, tout ira mieux bientôt.

— Que Dieu soit loué! Je suis heureux d'entendre cela. Quand on est veuf et qu'on sait ce que c'est que de perdre ce qu'on a de plus cher, eh bien...

— Qui s'occupe de votre ménage maintenant, monsieur Jensen? demanda le bourgmestre, pour changer de sujet. Vous ne pouvez pas rester sans personne.

— Si, pour le moment je suis seul, tout seul. Quand je rentre, c'est pour trouver le vide, monsieur le bourgmestre. Mais il faut quelqu'un dans la maison et je viens d'engager une gouvernante pour le premier mai. C'est mademoiselle Broager. Vous la connaissez peut-être, monsieur le bourgmestre?

— Mais oui, n'est-ce pas elle qui était autrefois gouvernante à Krogstrup?

— Oui.

— Et qui depuis va faire des repas, à l'occasion, chez les gens de la ville?

— Oui, c'est elle. Vous n'en avez pas entendu dire de mal, j'espère, monsieur le bourgmestre?

— Non, au contraire. Son art culinaire est même célèbre. Vous avez certainement bien choisi.

— Oui, je le crois. J'ai pourtant entendu dire que sa santé n'était pas excellente, ce qui m'a un peu inquiété. Cependant elle a bonne mine.

— Oui, si je me rappelle bien, elle est même extrêmement grande et forte.

— Parfaitement. C'est une femme de belle apparence.

Le bourgmestre s'étonna un peu du ton. Il regarda plus

attentivement Jensen. Oui, bien sûr! au fond des yeux gonflés, encore humides de larmes, brillait une petite étincelle.

— Combien y a-t-il de temps que votre femme est morte, monsieur Jensen?

— Il y aura deux mois vendredi prochain. Deux longs mois terribles.

— Vous verrez, le temps passera plus vite pour vous quand vous aurez mademoiselle Broager dans la maison. Tant que nous sommes sur terre, la vie garde son pouvoir sur nous.

— Que voulez-vous dire, monsieur le bourgmestre?

— Simplement qu'il ne faut pas perdre courage. La vie est généreuse. Peut-être vous est-il réservé encore beaucoup de joie.

Le veuf continuait à le regarder sans comprendre, un peu timidement.

Le bourgmestre se tut. Il se sentait soudain moins pauvre au point de vue sentimental. Il comprenait qu'au milieu du chagrin sincère que lui causait la mort de sa femme, Jensen avait déjà escompté les avantages de l'autre. Avant un an, le maître épouserait la gouvernante, le petit homme serait le mari le plus heureux de la terre.

Le comptable enleva de nouveau son chapeau garni de crêpe et se retira respectueusement.

Avec un regard plein de dédain, le bourgmestre le suivit des yeux un moment, puis il se leva et prit le chemin du retour.

X

Quand Hœck rentra chez lui, il faisait presque nuit. Anne-Marie l'accueillit par des reproches, car il était parti sans lui dire au revoir. Elle semblait en proie à une agitation nerveuse. Elle dit qu'elle était à bout de forces. Bien que depuis le départ du pasteur elle eût dormi une heure, elle se sentait anxieuse et inexprimablement lasse.

La commandante était assise dans le fauteuil d'osier à côté du lit. Le bourgmestre, debout de l'autre côté, écouta en silence les plaintes de la malade. Une pénombre grise remplissait la pièce. La seule lueur venait du feu, qu'on venait d'allumer dans le poêle.

Mademoiselle Mogensen entra pour annoncer que le dîner était servi.

Une fois à table, la commandante se mit à parler avec véhémence de l'état de sa sœur. Elle dit que la dépression d'Anne-Marie et son manque de résistance n'étaient certainement pas dus uniquement à des souffrances physiques; elle ajouta enfin — d'une manière assez provocante — que, par exemple, la privation de sa fille avait peut-être une influence pernicieuse sur le cours de la maladie.

Le bourgmestre écarta la question par quelques phrases banales. Puis, après avoir interrogé sa belle-sœur sur les conditions sociales et politiques en Allemagne, il lui demanda si elle continuait à se plaire dans sa nouvelle patrie.

La commandante répondit qu'en tout cas les grands pays avaient l'avantage qu'on ne s'y acharnait pas à vouloir tailler les autres sur des patrons conventionnels, qu'au contraire chacun pouvait se développer à sa guise.

— Et cet avantage vous a vraiment paru précieux?

— Oui, sans aucun doute.

— Je vous avoue que cela m'étonne un peu.

— Ah... quoi? demanda la commandante en rougissant.

— Oh!... il est possible que je n'aie pas bien compris. A quel point de vue vous placez-vous spécialement?

— A tous les points de vue. Mais je pense surtout au mariage qui dans les petites sociétés est un véritable lit de Procuste, où les meilleures femmes subissent des souffrances épuisantes.

La figure sombre du bourgmestre eut l'air de s'allonger. Ses traits s'étaient figés. Il commençait à comprendre ce que cachaient les paroles de la commandante.

— Je n'ignore pas complètement, dit-il en lui offrant une seconde fois du rôti, la façon dont on considère le mariage et ses devoirs dans l'Europe moderne. Je dois avouer que cet affranchissement de tous liens vers lequel on tend n'a pas ma sympathie. Et je croyais, à vrai dire, chère belle-sœur, que vous non plus ne pouviez l'approuver.

— Malgré tout, je le préfère au genre de fidélité conjugale qui consiste à se nouer comme une corde autour du cou de sa victime.

— De plus, continua le bourgmestre, comme s'il n'avait pas entendu la dernière phrase, je ne saisis pas pourquoi vous mentionnez seulement les femmes comme victimes de la contrainte conjugale. Si vous aviez parlé aussi des hommes, je vous aurais mieux comprise. Le mariage est loin d'être une institution idéale; je vous l'avoue très volontiers. En ma double qualité de chef de la police et de magistrat, j'ai trop souvent l'occasion de le vérifier. Malheureusement, la nature a créé l'homme et la femme si différents qu'il faut beaucoup de culture morale ou,

si vous me permettez le mot, beaucoup d'abnégation des deux côtés, pour que la vie conjugale soit pleinement satisfaisante.

— Oh! s'il n'y avait que cela! C'est justement le fait d'être différents qui exerce un attrait. Notre besoin instinctif de nous compléter s'exprime dans la passion amoureuse. Et plus l'illusion est grande, plus l'ardeur augmente.

A ce moment, mademoiselle Mogensen arriva de l'office avec le dessert, et le bourgmestre essaya de détourner le sujet de la conversation. Mais la commandante, belliqueuse, s'y accrocha, voulant l'obliger à se prononcer.

Il dit alors qu'il avait le plus grand respect pour la passion dont elle avait parlé. Sans d'ailleurs partager son enthousiasme pour l'être naturel, il reconnaissait que la passion amoureuse, en particulier, était une grande force sacrée, devant laquelle on n'avait qu'à s'incliner. Mais d'après sa propre expérience, ce noble sentiment était moins souvent la cause des misères conjugales que les petites perfidies d'une âme frivole, les tromperies dues à la vanité et au désir de plaire. Or, sur ce terrain-là, on avait le droit de dire que c'étaient les femmes qui prêtaient le plus à la critique.

La commandante éclata de rire.

Comment! Les hommes n'avaient-ils pas aussi leur vanité! Même les meilleurs ne se rendaient-ils pas souvent ridicules ou méprisables, dans leurs efforts pour obtenir des distinctions et de l'influence? Et en demandaient-ils la permission à leur femme ou à leur fiancée? Généralement, un homme n'abandonne qu'une bien faible partie de soi à la femme dont il est aimé. Quand, malgré cela, il exige de l'avoir toute à lui, de contrôler ses moindres pensées, ses rêveries passagères, n'est-ce pas de la tyrannie, n'est-ce pas une barbarie révoltante, aussi cruelle et inhumaine que les cages et les ceintures de chasteté du Moyen Age? La seule excuse à de pareils sentiments, c'est que, dans leur propre tiédeur, ces hommes-là n'ont aucune idée de la source de tendresse que peut recéler une femme, source beaucoup trop puissante pour qu'un mari et même un grand troupeau d'enfants arrivent à l'épuiser. La femme étouffe ou éclate, voilà tout, si elle n'a pas la possibilité, au moins par l'imagination, de faire don de son superflu.

Le bourgmestre répondit par un sourire vague, qui découvrit de grandes dents bien conservées.

— Cette conception sur votre sexe, que vous venez de développer, me semble conduire à l'absurde. Dans ce cas, en effet, la prostituée serait la femme idéale. C'est d'ailleurs ce qu'elle est en train de devenir, du moins en littérature.

La commandante jeta sa serviette sur la table.

— Oh! cette moralité de pasteur danois, comme je la connais!

Le bourgmestre lui lança un regard rapide et garda un moment le silence.

— *Velbekomme!*[1], dit-il enfin, et il se leva en faisant un léger salut.

La commandante resta sur sa chaise.

Elle ne regrettait point sa provocation, certaine que sa sœur n'avait rien de grave à se reprocher. Elle pensait en outre que la faiblesse d'Anne-Marie n'était pas uniquement due, selon l'opinion du docteur, à l'état de ses reins, qui toujours avaient été délicats, mais qu'on pouvait voir en la malade la victime infortunée de la vengeance d'un homme égaré par la jalousie.

Mademoiselle Mogensen était repartie après avoir servi le dessert, vexée que le bourgmestre et la commandante se fussent mis à parler allemand en sa présence.

Une fois dans la cuisine, elle donna devant la bonne libre cours à son imagination.

— Ils se disputaient pour de bon. Elle, l'Allemande, s'était rejeté en arrière sur sa chaise d'une manière très peu distinguée, et le bourgmestre avait la même figure gris cendre que pendant ses crises cardiaques. J'ai vu ses mains trembler quand il a pris l'omelette. Autant que je sache, il n'avait pas été aussi énervé depuis le jour où Ingrid avait mendié des pommes au grand garçon du receveur.

1. « Grand bien vous fasse ! ». Expression danoise qu'on prononce à la fin de chaque repas pour remercier la maîtresse de maison.

XI

Le bourgmestre s'était retiré dans sa chambre, qui se trouvait un peu à l'écart, à côté de l'antichambre. Une lampe était allumée sur le bureau entre les fenêtres; mais la plus grande partie de la chambre restait dans la pénombre.

Cette grande pièce longue, aux meubles solides, formait liaison entre l'appartement privé et les bureaux.

Il se mit à marcher de long en large. Le tapis moelleux étouffait le bruit de ses pas. Son ombre allait et venait sur les rayons de livres et sur le grand poêle de porcelaine blanche placé devant le mur principal.

Anne-Marie avait donc fait des confidences à sa sœur et s'était plainte de lui. Bien sûr, il aurait pu le prévoir. Comme elle se comprenait peu encore! Et qu'avait-elle raconté? Qu'avait-elle tu?

Une vieille pendule dans un coin sonna sept heures. Il s'arrêta devant le bureau, où un tel nombre d'interrogatoires, de plaidoiries, de comptabilités de succession et de rapports restés sans réponse s'étaient entassés depuis quelque temps, qu'il en avait honte.

Rien ne le faisait souffrir et ne l'humiliait autant que de constater comment lui, autrefois ponctuel jusqu'à la minutie,

était devenu inexact, négligent. Il ne pouvait presque plus se concentrer sur son travail. Dès qu'il était seul, ses pensées partaient à la dérive. Il avait même subi l'épreuve de voir deux de ses jugements de la dernière année cassés par la Cour suprême.

L'horloge de l'église fit retentir au-dessus de la ville sa sonnerie somnolente.

Il resta debout, perdu dans ses pensées, la main sur le dossier d'une chaise et le regard tourné vers la lampe. Il évoqua une soirée remontant à deux ans et demi où Anne-Marie, assise à ce bureau, avait, pour l'aider, écrit le jugement concernant une grande affaire d'incendie. Quant à lui, il marchait de long en large tout en dictant.

C'était deux ans après leur arrivée dans la ville. Il se rappela qu'Anne-Marie portait encore le deuil du petit Kai.

Le grand espoir qui l'avait conduit ici paraissait alors se réaliser. La maladie et la mort de leur fils les avaient rapprochés. Leur commun chagrin, leur commun regret, leur échange de consolations, les avaient tendrement attachés l'un à l'autre, et la conscience du prix que leur avait coûté cette fois la réconciliation mettait sur leur union comme une empreinte sacrée.

Au fond, il ne s'était jamais senti plus heureux que ces premières années dans la petite ville morte où, en dehors de son foyer, il se trouvait comme en pays étranger, dont il comprenait tout juste la langue. Anne-Marie traversait une période de purification. Le chagrin lui avait donné une très belle expression. Maintenant, disait-elle, qu'elle avait connu le côté grave de la vie, elle en comprenait enfin la valeur. Les vêtements de deuil contribuaient à donner une douceur nouvelle et raffinée à sa beauté blond foncé.

Ils étaient alors toujours ensemble, allaient chaque jour au cimetière, ne prenaient part à aucune activité mondaine; ils vivaient uniquement l'un pour l'autre. Anne-Marie avait été de tout temps une excellente maîtresse de maison. Pendant ces années-là, elle se consacra complètement à ses devoirs d'épouse et de mère.

Le soir, quand Ingrid était couchée, elle venait volontiers près de lui avec son ouvrage, parce que la solitude du salon l'effrayait. Sa présence ne le dérangeait pas; au contraire,

il aimait bien la voir assise sur le divan du bureau, et le travail ne lui semblait jamais plus facile que lorsqu'il entendait le pointillement monotone de son aiguille, ou lorsqu'elle allait et venait dans la pièce pour mettre les livres en ordre ou s'occuper du feu.

Un jour qu'il s'était blessé à la main droite, elle lui avait proposé tout de suite d'être sa secrétaire. Pendant plusieurs jours elle négligea même la maison pour se consacrer entièrement à lui. Ayant reçu des rapports détaillés sur la grande affaire d'incendie, il était impatient de régler la question. A la fin, il fallut travailler la nuit pour terminer à temps, et dans sa préoccupation il ne songea point qu'Anne-Marie serait surmenée. Elle-même ne dit rien; mais soudain la plume lui tomba des mains et elle s'évanouit. Elle en fut inconsolable, se cacha honteusement contre lui et lui fit maintes excuses.

Il avait repris en ce temps-là une telle confiance qu'il ne croyait plus à la possibilité d'une tromperie. Il était loin de penser au moindre danger en ce qui concernait le docteur Bjerring. Anne-Marie avait souvent parlé de sa répugnance pour la personne de ce dernier; malgré la capacité professionnelle qu'on lui reconnaissait, elle avait exprimé son mécontentement de l'avoir comme médecin de la famille. Ce fut seulement le jour où, rentrant du tribunal, le bourgmestre trouva le docteur en visite et vit que, contrairement aux habitudes, on avait servi du vin et des friandises, qu'il conçut pour la première fois des soupçons.

Il ne fut pas long à s'apercevoir de l'intérêt qu'Anne-Marie portait au petit homme infirme et à sa destinée. Il remarqua comme elle parlait souvent — non du docteur lui-même — mais de ses clients, des gens qu'il avait soignés avec succès, de ce qu'on disait de lui dans la ville en bien et en mal. Plusieurs fois le bourgmestre observa qu'elle devenait pensive en entendant prononcer le nom de Bjerring et, quand une voiture approchait dans la rue, il pouvait, caché derrière un journal, lire sur le visage d'Anne-Marie, tendu vers la fenêtre, qu'elle se demandait si c'était le médecin qui passait dans son cabriolet.

Le docteur Bjerring avait été appelé chez eux pour la première fois à l'occasion de la maladie du petit Kai. Pendant cette

période il y vint tous les jours, trouva souvent Anne-Marie seule et là, au-dessus même du lit de mort de l'enfant, naquit le germe de cette nouvelle trahison.

Sans doute ce fut plus tard qu'elle se rendit compte de ses sentiments. Mais quand, l'année de deuil écoulée, le ménage Hœck reprit part à la vie mondaine de la ville, le bourgmestre n'eut pas de mal à s'apercevoir que la nouvelle liaison se développait de la même façon que les précédentes. Comme toujours, Anne-Marie ne pouvait résister aux flatteries les plus plates du docteur, se montrait ravie de ses bavardages les plus insipides et, emportée par l'imagination, s'abandonnait entièrement à des rêveries romanesques. En même temps qu'elle s'égarait, elle égarait de nouveau son mari dans un embrouillamini de cachotteries et d'altérations de la vérité. A la fin, elle ne savait plus elle-même distinguer le vrai du faux.

Comme tant d'autres fois, il pensa au divorce, mais il y renonça, non par crainte du scandale — l'opinion d'autrui lui était devenue indifférente — mais à cause d'Ingrid, que la loi ne lui permettrait pas d'emmener et qui, si elle restait entre les mains de sa mère, serait vouée à la perdition. En outre, à quoi bon un divorce? Sa vie était définitivement perdue. Son avenir serait empoisonné comme son passé. Chaque bon souvenir avait été souillé. Même la mémoire de sa mère lui faisait honte. Il n'y avait qu'une seule chose, la mort, qui pût expier la faute, adoucir la douleur et peut-être en dernier lieu apporter l'oubli.

XII

Le bourgmestre s'était enfin installé dans son fauteuil et s'était mis à lire le courrier du soir, qu'un employé lui avait passé par la porte du bureau. Au milieu des divers rapports de fonctionnaires dans de grandes chemises bleues et jaunes, il saisit tout de suite une petite lettre à l'écriture enfantine, qui était de sa fille. Elle écrivait:

« Cher Papa,

« Merci beaucoup de me permettre de venir à la maison samedi pour la visite de tante Lise. Je voudrais te demander si je puis arriver dès vendredi. Nous n'avons que des cours de calcul, de géographie et de travaux manuels ce jour-là, ce qui n'est pas très important. Mademoiselle Andersen m'y autorise, si tu le permets aussi. Embrasse Maman chérie mille fois. Je me réjouis follement de vous revoir. Ta fille affectionnée.

« Ingrid. »

Le bourgmestre respira par le nez, mécontent. Il regrettait d'avoir permis à l'enfant de venir. Mieux valait décidément éviter les relations avec la tante. En tout cas, il ne pouvait être question de manquer des cours.

Il avait pris le papier pour répondre tout de suite, quand mademoiselle Mogensen entra précipitamment dans la pièce, la figure toute pâle. La vieille et digne gouvernante était si bouleversée qu'elle avait même oublié de frapper à la porte.

Elle lui demanda de venir tout de suite. Madame allait subitement très mal. Elle devait être sur le point de mourir.

Au premier instant le bourgmestre fut, lui aussi, épouvanté. Mais pendant qu'il se dirigeait vers la chambre de la malade, la pensée lui vint que quelque temps auparavant, Anne-Marie les avait tous effrayés un soir d'une manière analogue, et cela sans autre raison apparente que de faire venir le docteur. Aujourd'hui elle savait que Bjerring assistait à un dîner avec une certaine madame Grabe, qui était en séjour chez le directeur de la douane et dont il s'occupait beaucoup. Le bourgmestre se rappela qu'en effet la dame en question se trouvait encore dans la ville et devait, comme le docteur Bjerring, être pour le moment à la fête chez Jorgen Ovensen. Cette idée avait sans doute suffi pour agiter Anne-Marie.

Mais en arrivant près de sa femme, il vit tout de suite qu'il y avait vraiment du danger.

Anne-Marie était couchée, les yeux ouverts, le regard vide, et elle râlait, raidie dans une crise de suffocation. Sa sœur, penchée sur elle, soutenait ses bras tremblants. Tout le lit était secoué.

— A-t-on fait chercher le docteur? demanda-t-il à mademoiselle Mogensen qui, toute bouleversée, se tenait au milieu de la pièce, les mains jointes.

— Oui, Jens Kristian est parti en courant.

— Mademoiselle, passez-moi le flacon d'eau de Cologne! ordonna la commandante. Et une cuiller!

Elle lâcha sa sœur d'une main, lui mouilla les tempes et déboutonna l'encolure de la chemise de nuit. Après un petit cri rauque qui traversa la gorge serrée survint un vomissement.

Peu après, la crise était terminée.

Anne-Marie s'affaissa dans le lit, faible et couverte de sueur, les yeux fermés. Son corps était encore parcouru par quelques spasmes et elle avait du mal à respirer. Lorsqu'elle entendit la voix de son mari, elle essaya de lui tendre la main, mais n'en eut

pas la force. Elle laissa retomber sur la couverture cette main inerte et bientôt sombra dans une sorte d'assoupissement.

Le bourgmestre fut si ému qu'il dut s'appuyer contre le pied du lit. Il devinait que la fin était proche.

— Comment est-ce arrivé? demanda-t-il.

La commandante raconta que pendant une heure Anne-Marie s'était plainte de violents maux de tête et d'oppression. Tout à coup elle avait été saisie de frissons, accompagnés de vomissements. Au milieu de tout cela étaient arrivés les spasmes.

Le bourgmestre se tourna vers mademoiselle Mogensen, sa montre à la main.

— Jens Kristian sait-il que le docteur est chez Jorgen Ovensen?

— Oui, Madame l'a dit lorsqu'elle s'est sentie plus mal.

Sur quoi le bourgmestre ne demanda plus rien, et pendant une dizaine de minutes aucune parole ne fut prononcée. De la rue, d'habitude si calme, montait le bruit de pas nombreux. C'étaient les gens qui allaient voir les illuminations à l'autre bout de la ville.

Les plaintes d'Anne-Marie recommencèrent. Ses paupières s'étaient soulevées. Une seconde crise s'annonçait.

— Ce docteur ne va-t-il pas arriver bientôt? s'écria la commandante, désespérée.

Le bourgmestre sortit de nouveau sa montre d'une main tremblante.

— Je n'y comprends rien. D'après mes calculs, il devrait être ici.

— Le garçon a dû se tromper de chemin. Qu'on envoie donc la bonne.

Le bourgmestre dit qu'il préférait aller chercher un ancien médecin de canton en retraite, qui habitait la maison voisine. S'il le trouvait chez lui, il le ramènerait en deux minutes.

Mais à peine avait-il traversé le salon qu'on sonna à la porte. Il se retira aussitôt dans sa chambre, pendant que la bonne ouvrait.

Il entendit le docteur Bjerring enlever son pardessus et passer par la salle à manger.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent. A plusieurs reprises il

s'était rapproché de la porte, mais sans pouvoir se décider à retourner dans la chambre de la malade, tant que l'examen médical ne serait pas terminé. D'ailleurs, il était physiquement exténué, il se sentait sur le point de s'évanouir. Son cœur cessait de battre à chaque instant, il dut recourir à ses gouttes de naphtol pour tenir debout.

Enfin il y eut un bruit de pas et l'on frappa.

— Entrez.

C'était mademoiselle Mogensen.

— Le docteur voudrait dire un mot à Monsieur.

— Faites entrer.

Le docteur Bjerring était en tenue de soirée et dans sa hâte il avait oublié d'enlever la fleur de sa boutonnière. Il ne dit rien d'autre que: « Oui » en écartant les mains d'un geste de profond regret.

— Vous croyez qu'il n'y a aucun espoir? demanda le bourgmestre.

— Hélas! non, je ne crois pas.

— Pourtant... peut-être?

— Non, je n'ai pas le droit de vous cacher, monsieur le bourgmestre, que c'est une question d'heures pour madame Hœck. Mais je vous ai déjà averti plusieurs fois que vous étiez trop optimiste au sujet de cette maladie.

— Je le sais. Vous n'avez rien à vous reprocher. Seulement je ne comprends pas... c'est venu si vite.

— L'empoisonnement du sang, que je craignais depuis longtemps, s'est produit. Il peut avoir un effet mortel en très peu de temps. Et la malade est par-dessus le marché très affaiblie.

— Vous ne pensez pas qu'on puisse faire quelque chose... pour la soulager?

— Madame Hœck a une potion calmante et j'ai donné l'ordre qu'on tienne un bain prêt pour le cas où elle aurait de nouveaux spasmes, ce que d'ailleurs je ne crois pas. Hélas! il n'y a rien d'autre à faire.

Le bourgmestre ne posa plus de questions. Il se rendit compte que le docteur, impatient de retourner à la fête, avait en ce moment l'esprit plus occupé de la belle madame Grabe que de la malade. Il se sentit plein de pitié à l'égard d'Anne-Marie

qui, après avoir sacrifié pour cet homme le bonheur de son foyer et sa propre paix morale, mourait seule, comme quelqu'un dont la vie a été une malédiction.

— Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, dit-il poliment. Vous êtes à une réception.

— Oh! cela n'a aucune importance. Si seulement ma présence pouvait être utile, je...

— Mais non. D'après ce que vous m'avez dit, je comprends que vous n'y pouvez rien.

— Je passerai plus tard dans la soirée. Vers les onze heures, je pense.

— Oui, puisque ce sera sur votre chemin, alors... Je veux dire en rentrant de la fête.

— Oui, entendu!

***

Quand le docteur fut parti, le bourgmestre retourna dans la chambre de la malade. Dès qu'il traversa le salon, une forte odeur de musc lui vint aux narines.

Anne-Marie somnolait de nouveau, mais elle se réveilla au moment où elle sentit sa présence. Elle ouvrit les yeux et le regarda fixement, avec une sorte d'égarement anxieux dans les prunelles figées. Déjà elle ne pouvait plus parler. L'ouïe avait aussi presque disparu. La dernière parole qu'elle avait prononcée avait été chuchotée avec difficulté dans l'oreille de sa sœur pendant la visite du docteur. C'était le mot « Ingrid ».

La commandante se leva tout de suite pour laisser le bourgmestre seul avec Anne-Marie. En se dirigeant vers la porte, elle s'écarta de lui d'une manière très marquée.

Elle se retira dans sa chambre, qui était voisine de la salle à manger. Les rayons de la lune descendaient jusqu'au plancher et elle n'alluma point la lampe. Elle était si émue qu'elle ne pouvait rester tranquille. Tantôt elle s'asseyait sur le divan, tantôt elle marchait de long en large, et à la fin elle se jeta contre le dossier d'une chaise, en appuyant son mouchoir contre sa bouche pour que personne n'entendît ses sanglots.

— Assassin! Assassin! criait sans cesse une voix au fond de son âme.

Elle ne se rappelait plus quand le soupçon lui était venu pour la première fois; mais lorsqu'elle avait vu au dîner le sourire vide et spectral avec lequel son beau-frère avait répondu à sa remarque sur la morale des petites villes, elle fut *convaincue* que c'était exprès qu'il avait gâté la vie d'Anne-Marie, pour se venger de torts imaginaires. Il l'avait tuée sciemment. Avec la cruauté perfide d'un fou, il avait savouré sa vengeance chaque our, en la voyant souffrir et dépérir sous sa froideur et son dédain. Et il avait compris qu'elle en mourrait. Ce meurtre était un paiement. Il savait qu'Anne-Marie ne pouvait pas vivre sans amour.

La commandante se leva et alluma enfin la lampe. Elle voulait partir, sans attendre le jour. Elle n'oserait pas coucher sous le même toit que cet homme, une fois qu'Anne-Marie aurait fermé les yeux. Pour ne pas être tentée par une vengeance sanglante, elle partirait dès que la mort serait survenue. Elle prendrait le premier train pour la ville où Ingrid était pensionnaire, afin d'apporter à la pauvre enfant le dernier message de sa mère.

***

Le bourgmestre était assis à côté du lit; il n'avait pas parlé, et d'ailleurs Anne-Marie n'aurait rien entendu. Elle avait seulement recouvré un peu la vue. Ses yeux hagards restaient fixés sur lui, mais ils n'avaient plus d'expression; le regard ne pouvait plus implorer.

Ses mains, ses petites mains toujours si agitées, reposaient inertes sur la couverture. La gauche, celle qui était la plus rapprochée de lui, avait la paume tournée en dehors, comme pour lui adresser une prière muette, le supplier d'être compatissant.

Le bourgmestre ne remarqua point ce signe de vie discret.

En revanche, il avait aperçu les roses du docteur Bjerring, qui étaient toujours sur la table au chevet du lit. Son regard fut aussi attiré par la petite coupe d'argent remplie de bonbons. Il se rappela qu'Anne-Marie se l'était procurée quand elle avait

su que le docteur aimait ce genre de friandises, qui depuis ne faisaient jamais défaut à la maison.

Les heures passèrent. Tandis que la source de sa vie se tarissait, Anne-Marie épiait en vain une petite lueur de l'amour d'autrefois ou seulement de pardon dans la figure de son mari. A la fin pourtant il lui prit la main, et tel qu'il était assis là sans bouger, livide et recroquevillé, il ressemblait lui-même à un mourant.

La rue était de nouveau animée par les gens qui rentraient chez eux après les illuminations. Ils parlaient avec enthousiasme des ballons lumineux, des fusées et des lampions multicolores.

La respiration d'Anne-Marie devenait presque imperceptible. Ses paupières se fermaient de plus en plus. Elle avait la bouche entrouverte.

Quand la commandante et le docteur entrèrent dans la chambre vers minuit, elle était morte.

JEUNE AMOUR

I

A un demi-mille à l'est du petit village où je termine les jours de ma vieillesse en paix avec le monde et moi-même, s'étend un beau lac, dont je ne puis plus omettre de parler dans ces souvenirs, car il est lié aux événements qui ont décidé de mon destin.

On l'a baptisé le lac de Balderœd, du nom de la commune rurale qui le borde à l'ouest. Le défunt doyen Hjort, des paroisses de Starup et Lihme, amoureux de la nature et en outre un vrai poète au bon vieux sens du mot, se moquait toujours de ce nom banal qui, à vrai dire, s'accorde mal avec le charme inexprimable du lac. En souvenir de vieilles légendes et histoires que la tradition a déposées sur ses bords, le doyen l'appelait « le lac des nymphes » ou « la cabine de bains des nymphes ». Mais de cela je reparlerai plus tard dans mon récit.

Le lac a une forme arrondie assez régulière. Bien que sa superficie soit grande, on ne peut l'apercevoir que de tout près, car il est profondément enfoncé au milieu de hautes collines et entouré de vastes forêts, qui le cachent jalousement au monde environnant. Maintes fois, me promenant de ce côté-là, perdu dans mes rêves, je recevais comme une secousse électrique quand je voyais soudain sa surface se déployer parmi les sombres masses

d'arbres. Abrité de tous les vents, il repose dans les bras de la forêt avec une douce et inaltérable béatitude, comme une femme au sourire apaisé dans les bras de son amant. Tout est profondément calme. Ici règne ce silence qu'on ne trouve qu'au sein des grandes forêts. De temps en temps un oiseau muet se hâte au-dessus de l'eau, la frôle de son aile et disparaît dans l'obscurité des bois de l'autre rive.

Une personne à l'âme impressionnable, qui se tient près de ce lac vers la fin de l'après-midi, quand les ombres commencent à grimper le long des troncs et que la lumière s'enfuit, peut se sentir oppressée par la solitude de ces lieux et le pesant silence. On se sent mal à l'aise dans cette immence tombe, où les nuages qui passent au-dessus de votre tête sont les seuls messagers du monde vivant. Un bruissement mélancolique de peupliers, un sauvage bouillonnement de sapins font battre le cœur. L'odeur aigre de bois pourri soulève le cœur. Le regard erre de-ci de-là sur cet océan de feuilles, dont les vagues sans fin se soulèvent vers le ciel du soir et bouchent la vue.

Pendant que le soleil s'attarde au sommet des collines et dore les plus hauts dômes de feuillage, l'obscurité règne déjà près du lac. Une vapeur bleuâtre monte de ses bords et flotte au-dessus de la surface liquide comme un voile ondoyant. Et voici que tout à coup le silence est déchiré par le cri sinistre du hibou, venant de la haute forêt. Les souris sont sorties de leurs trous et fouillent dans le feuillage sec, tandis que leurs sœurs munies d'ailes, les chauves-souris, tournoient silencieusement dans l'air en une danse de sorcières aveugles, la queue dressée comme en minuscule manche à balai sous la membrane de l'aile gonflée en jupe.

Alors la nuit tombe et une fantasmagorie extraordinaire commence. Des appels déchirants sortent de l'épaisseur des bois. « Au secours, au secours ! » crie une voix désespérée. Beaucoup de gens dignes de foi, voyageant la nuit sur la grand-route qui à un certain moment traverse la forêt, ont entendu le cri, toujours au même endroit. D'autres ont cru percevoir des aboiements et des sons de cor de chasse. D'autres encore, de faibles plaintes d'enfant montant du lac. Ce sont les voix des fantômes du temps passé, quand les brigands et les hors-la-loi hantaient ces forêts et

se creusaient des cavernes sous les hêtres; quand de belles dames et de fiers gentilshommes, chevauchant des étalons blancs, poursuivaient à travers les clairières le sanglier trempé de sueurt tandis que les filles du village, poussées par le désespoir, allaien, nu-pieds cacher dans les profondeurs de ces eaux calmes le tendre fruit des caresses du seigneur.

Aux heures où la pleine lune vogue au-dessus du lac et sème son argent sur la forêt, il se passe des choses bien plus extraordinaires, que je vais ici raconter brièvement pour compléter mon récit.

Quand le silence de la nuit est le plus profond et que les ombres lunaires pointent vers le nord, il arrive qu'une branche inclinée sur l'eau s'écarte soudain et qu'une forme apparaisse: une femme nue, avec un diadème de vers luisants dans ses cheveux sombres. Craintive, elle se penche en avant et regarde autour d'elle, un doigt sur les lèvres. Si tout est calme et qu'elle ne voie personne, elle se tourne et fait un signe de la main: un instant après une petite légion de blanches formes féminines émergent au clair de lune, comme la première, nues et avec des vers luisants dans les cheveux.

C'est l'heure du bain pour les nymphes des bois. Elles accourent de tous les fourrés. Debout sur la rive en groupes exquis, elles relèvent leurs cheveux au-dessus de leurs dos souples. Puis elles se laissent glisser doucement, hésitantes, dans le bain argenté. A la file elles lancent en avant leurs bras, tandis que la lune, la vieille voluptueuse, de ses rayons les caresse en souriant.

C'est du moins ce que l'on raconte, mais je dois à la vérité de dire que je n'ai moi-même jamais vu ni entendu quoi que ce fût de tout cela, et vraiment je connais cette forêt mieux que n'importe qui. Je ne veux pourtant pas insinuer que ce sont des propos en l'air, ni que les gens qui rapportent ces apparitions ont été l'objet d'hallucinations ou, à parler franc, qu'ils avaient les yeux un peu brouillés par l'ivresse. A chacun de se faire une opinion; je dirai simplement qu'en ce monde il vaut mieux n'en pas savoir trop long.

C'est assez sur le sujet.

Le lac a son déversoir à l'est où un ruisseau, comme haletant, se fraye à grand-peine un chemin parmi les pierres et les arbres

tombés au fond d'un creux de la forêt. Après avoir longé un moment les bords du lac, la route tourne de nouveau dans la forêt et suit le cours sinueux du ruisseau. Et soudain la forêt s'éclaircit: l'œil découvre avec surprise une grande étendue de prairies parsemées d'habitations.

C'est la paroisse de Lihme, arrosée par la riante et large rivière du même nom, que connaissent et apprécient tous les pêcheurs de brochets du pays. Juste à cet endroit, la rivière trace une courbe vers la forêt, comme pour aller chercher le déversoir du lac: c'est là que la grand-route la traverse sur un assez grand pont de quatre piles.

En face de ce pont, à la lisière des bois, sous un bouquet de grands sapins rougeâtres à moitié morts, se trouve la seule habitation humaine de la forêt. C'est une maison goudronnée, à l'aspect triste et décrépit; les châssis des fenêtres sont de travers et le faîte est en ruine. Un sureau archivieux, chauve et tordu, pousse derrière et vient recouvrir le toit de gazon, où il se pose comme une grande main d'ogre aux doigts crochus, qui a l'air de vouloir enfoncer la maison dans la terre, mais jusqu'à présent n'a réussi qu'à fendiller le toit.

C'était autrefois l'auberge du passeur.

Car autrefois, c'est-à-dire il y a une trentaine d'années, il n'y avait pas de pont sur la rivière. Un peu plus au nord se trouvait un gué, que le bétail pouvait traverser; quant aux voyageurs et aux véhicules, ils devaient être transportés de l'autre côté. Pour les premiers, on employait une barque; pour les seconds, on se servait d'un bac ou d'un radeau, qui prenait le cheval et la voiture.

Aux saisons où les chemins étaient praticables, il arrivait que tout un camp de voitures des genres les plus divers s'amassât sur les deux bords de la rivière. Il y en avait de hautes comme des maisons, couvertes de bâches de toile et portant sous leur caisse une boîte de goudron, voitures de roulage qu'on ne voit plus de nos jours. Il y avait des charrettes de bouchers, des carrioles de paysans et même de grands équipages, avec un cocher haut perché sur son siège et par-derrière un laquais. Les salles basses et enfumées de l'auberge étaient pleines de monde. Les jours d'affluence, il fallait souvent attendre une ou deux heures avant

de pouvoir traverser; beaucoup s'attardaient chez le vieux père Kren à bavarder ou à jouer aux cartes jusqu'à la nuit tombante ou jusqu'au lendemain matin, tout en buvant des glorias.

A cette époque-là, le relais avait un bon renom dans tout le Jutland. On aurait eu du mal à trouver un voyageur allant de Thy à Hambourg qui ne se fût point grisé dans l'auberge du passeur de Lihme et n'eût point palpé les grosses servantes.

Il y avait surtout de l'animation après les grandes foires à chevaux de Randers et de Hjallerup, ou encore au printemps, quand passaient les troupeaux venant du nord, en route pour la foire de Husum. Des files composées parfois d'une vingtaine de chevaux — chacun attaché à la queue du précédent par un lien de paille — traversaient la rivière à la nage, et des troupeaux qui comptaient plusieurs centaines de têtes pouvaient pour la nuit camper au pied de l'auberge. S'il y avait eu foire dans une ville voisine, c'était alors un tumulte et une confusion sans pareils. Des hommes, du bétail et des voitures se rassemblaient entre la rivière et l'auberge comme sur la place d'un marché. Des prestidigitateurs et des meneurs d'ours dressaient leurs tentes sous les arbres; des orgues de Barbarie et des enfants criaient à qui mieux mieux; le bétail mugissait et les ivrognes chantaient. Dans les salles de l'auberge on ne pouvait avancer. Des bergers vêtus de peaux de moutons de Djursland et de Salling, des marchands aux ventres lourds et aux nuques épaisses, des acheteurs de Marsken, des maquignons juifs de Hambourg et de Berlin étaient assis autour des tables, dans des nuages de fumée de tabac, faisant des affaires ou jouant aux cartes.

Maintes fois, quand les têtes s'échauffaient chez ces gens, préalablement excités par des jours et des jours de beuveries ou de vacarme, l'atmosphère devenait dangereuse. La moindre parole blessante, une petite discussion d'affaires, ou seulement une légère plaisanterie avec la fille de salle qu'un autre avait choisie, pouvait soulever une tempête en un rien de temps. Les chevaux se cabraient devant les voitures, des bâtons noueux et des poings fermés surgissaient en l'air, tandis que femmes et enfants s'enfuyaient dans la forêt en poussant de grands cris.

Cela produit une impression étrange d'évoquer de pareilles scènes quand on passe devant cette maison abandonnée qui,

absorbée sans doute par les souvenirs de sa grandeur d'antan, semble fixer dans le vide un regard sinistre. Depuis un siècle qu'on a construit le pont de la rivière, elle a perdu toute son importance. Du vivant de l'aubergiste, le vieux père Kren, les paysans et les voyageurs continuaient à s'y arrêter volontiers pour boire un verre et bavarder avec lui. Mais après sa mort la maison n'a cessé de péricliter.

II

Il faut maintenant que je consacre quelques feuilles de ma couronne de souvenirs à la fille du père Kren. Elle s'appelait Ellen et, à l'époque où j'arrivai dans le pays comme jeune instituteur suppléant, c'était une fille de dix-neuf à vingt ans. Elle était grande et vigoureuse, avec des yeux couleur noisette et des cheveux foncés. Car le père Kren descendait d'une famille étrangère, de ces « Allemands aux pommes de terre », comme on les appelait, que Frédéric V avait importés dans le canton de Lysgaard. Kren n'était pas très enclin à rappeler son origine; mais quand je fus debout près de son lit de mort et que la sueur d'agonie ruisselait sur son front, je l'entendis murmurer des prières allemandes.

Ellen était une fille calme et taciturne, peut-être un peu endormie par nature et d'une intelligence médiocre. Le pont construit, lorsqu'il n'y eut plus besoin de servante ni de filles de salle, ce fut elle qui s'occupa de tout. Mais jamais elle ne répondait à un client étranger, même s'il lui adressait de mielleux discours. Elle était toujours sur ses gardes contre quiconque s'approchait d'elle. Il est probable qu'élevée parmi les filles de l'auberge, elle avait vu trop de choses. Je suppose que sa maturité physique lui avait valu des expériences qui la rendaient méfiante

à l'égard de la conduite masculine. Son regard contenait une certaine froideur hostile. Même ses amis ne se sentaient jamais tout à fait à l'aise avec elle.

En secret j'étais tombé amoureux de cette grande belle fille la première fois que je l'avais vue, ou peu s'en faut. Sous prétexte de venir voir son père, qui à ce moment-là était déjà marqué par la mort, j'entrais souvent à l'auberge, bien que mes supérieurs m'eussent averti à plusieurs reprises que cela risquait de m'attirer une réputation de légèreté.

Du père Kren j'ajouterai seulement qu'il était l'homme le plus gros que j'aie jamais rencontré. Pendant ses dernières années il restait assis presque sans bouger à côté du poêle, dans un fauteuil où il dormait le plus souvent. Il avait une veste à manches de peau jaune et sur la tête un bonnet de poils de chien. Sous ses pieds, chaussés de grands souliers de jonc, étaient placées deux briques chauffées au four, qu'il fallait constamment changer. Malgré cela, il tremblait toujours de froid. Cet énorme corps était secoué de frissons. A côté de son fauteuil se trouvait une table portant un carafon d'eau-de-vie et un verre. Chaque fois qu'il se réveillait, il se versait à boire. Puis il regardait autour de lui et, s'il n'y avait personne avec qui bavarder, il se rendormait.

En ce temps-là il avait encore ses esprits et somme toute il ne souffrait guère, sauf qu'il lui arrivait par moments d'avoir du mal à respirer. Dès qu'entraient des étrangers, il devenait gai, jovial et bavard. Si difforme qu'il fût, même de figure, les coins de ses yeux noirs et de sa bouche pétillaient de vie et de malicieuse gaieté. On disait souvent de lui, et c'était bien vrai, qu'il était aussi rempli de bonnes histoires que de verres d'eau-de-vie.

A propos de son manque de sobriété, j'ai calculé que même pendant ses dernières années, malgré ses graves accès de fièvre intermittente, il buvait tous les jours environ un litre et demi d'eau-de-vie et en des occasions spéciales bien davantage. Pourtant je ne l'ai jamais vu tant soit peu gris. D'aucune manière l'ivrognerie n'avait prise sur lui. Sa figure fut lisse et parfaitement blanche jusqu'à la fin. Son obésité était plutôt le résultat de la paresse que de l'intempérance. Il n'avait guère bougé de son

cabaret, et l'on citait d'amusants exemples de son sang-froid et de son équilibre. Ainsi, pendant une des violentes batailles dont autrefois son auberge était si souvent le siège, un homme, la tête fendue par un gourdin, étant tombé raide mort par terre, les premières paroles du père Kren auraient été de demander à la fille de salle si la victime avait payé son gloria.

J'ai trouvé dans mon journal les mesures suivantes sur ses dimensions: largeur des mollets, 28 pouces trois quarts; largeur des cuisses, à une main au-dessus du genou, 39 pouces; tour de taille au niveau du nombril, 66 pouces et demi; le haut du bras, 23 pouces; le cou (au-dessus de la pomme d'Adam) 32 pouces un quart. A la vérité, je dois dire que ces mesures furent prises quand l'hydropisie dont il finit par mourir était très avancée. Même alors il plaisantait sur son obésité, toujours prêt à laisser vérifier les dimensions de son corps dès qu'on le lui demandait.

Sa femme était morte l'année qui avait précédé mon arrivée dans la région, et Ellen était sa seule enfant. Les soins infinis dont elle entourait l'invalide présentaient un beau spectacle, qui me la rendait encore plus chère.

Je vais maintenant vous faire connaître de mes relations avec cette jeune fille ce qui est nécessaire pour comprendre le cours de ma vie.

Instituteur suppléant à l'école de Starup, je reçus un jour de mon supérieur, le doyen Hjort, dont j'ai parlé plus haut, une lettre qui me convoquait pour le lendemain matin. Le ton de la lettre m'échauffa un peu les oreilles; je devinai qu'il s'agissait de nouveau de mes visites à l'auberge. Mon collègue et compagnon ecclésiastique de la paroisse, Mr Anton Kristian Frederik Ovensen, dont j'espère avoir dépeint ailleurs le genre de piété avec une précision suffisante, avait le dimanche précédent, quand nous nous étions rencontrés à l'église, baissé les yeux et zézayé d'une manière doucereuse, qui tout de suite avait éveillé en moi le soupçon qu'il nourrissait de mauvaises intentions à mon égard.

Je me rappelle nettement ce jour, comme si un mois à peine m'en séparait. C'était un clair jour de gel, au commencement de mars. Un peu de neige sale restait encore dans les sillons, mais partout ailleurs la terre était nue. J'avais entendu dire qu'on avait tué une bécasse la veille dans le petit bois derrière

le marais de Bastrup, et pour calmer l'inquiétude qui me gagnait, je saisis mon fidèle fusil et sortis.

On sait de longue date que les premières bécasses de l'année se montrent dans cette région. Je vais vous justifier le bien-fondé de cette affirmation. C'est une coutume déjà ancienne dans tout le pays que la première bécasse tuée, « la bécasse du roi », comme on l'appelle, soit envoyée aux cuisines de Sa Majesté, qui récompense le chasseur heureux par une somme s'élevant de mon temps à cinq écus. Or, depuis les derniers cinquante ans, cette prime n'avait pas échu moins de treize fois aux hommes de Lihme et des paroisses voisines; une fois même, en 1859, je l'avais obtenue. C'est à peu près la seule faveur que j'aie reçue du destin.

Le jour de mars dont je parle, je marchai dans la forêt jusqu'à la tombée de la nuit, le cœur serré, sans réussir à mettre une plume dans ma gibecière pour me consoler. A la fin, toute résistance abolie, je dérivai du côté de l'auberge. Il m'était impossible de rentrer chez moi avant d'avoir vu Ellen.

Du dehors je pus constater à travers la vitre qu'elle était seule dans la pièce. Assise à une table qu'éclairait une bougie, elle raccommodait du linge. Le fauteuil de son père était vide. Le vieux avait déjà été coucher dans le lit clos.

On avait mis de la tourbe dans le feu, qui projetait des reflets accueillants sur le parquet, et une tiédeur agréable vint à ma rencontre dès que j'eus franchi le seuil de la porte. Ellen me chauffa une tasse de café et nous restâmes longtemps attablés en face l'un de l'autre, comme nous avions l'habitude de le faire. Je ne lui dis rien de la lettre du pasteur ni de mes pressentiments. La respiration haletante du vieux, qu'interrompait parfois une légère plainte ou un gémissement, se fit entendre derrière le battant du lit clos. L'hydropisie s'était à la fin portée sur sa poitrine. Il n'y avait plus de doute, le pauvre homme avait la mort dans son cœur.

Tout en n'ayant jamais montré mes sentiments à Ellen, j'étais persuadé qu'elle les connaissait et même que je ne lui étais pas indifférent. De tels sentiments n'ont pas besoin de paroles. Par exemple, je me rappelle une fois où nous étions assis de la même manière, dans la solitude du soir, la lumière entre nous.

Elle oublia de se mouiller les doigts avant de moucher la chandelle et se brûla. « Sacristi! » dit-elle, et au même instant elle m'adressa un sourire un peu bizarre, parce qu'elle avait honte de ce juron. Une autre fois elle fut prise au dépourvu par un grand renvoi. Elle rit et devint toute rouge. Je ne sais pourquoi, mais je crus comprendre qu'elle m'aimait bien. De même, à la manière dont elle me versait du café, j'avais l'impression que son cœur était tourné vers moi. Non seulement elle remplissait ma tasse jusqu'au bord, mais elle y mettait beaucoup de temps, peut-être sans y penser, me prouvant ainsi qu'elle n'était point ennuyée de se tenir près de moi.

Si je n'avais pas encore eu le courage de me laisser aller à mes sentiments, c'était à cause du qu'en-dira-t-on. J'étais un jeune homme soucieux de sa réputation. Hélas! que n'avais-je à cette époque le bon sens de ma vieillesse, pour jauger la valeur de la réputation! L'auberge de la forêt avec ses habitants était assez mal famée parmi les gens de la région. Lorsqu'on en parlait, c'était pour blâmer la tapage qui de temps en temps s'y faisait encore entendre, pour rappeler les histoires sur les meurtres et les crimes dont autrefois elle avait été le théâtre, l'immoralité des filles de salle, etc. Du père Kren lui-même on s'amusait, mais on le regardait d'un peu haut à cause de son origine étrangère. C'était tout juste si l'on ne les mettait pas, lui et sa fille, au niveau des gens de mauvais aloi.

Ce soir-là le cœur me battait dans la gorge; j'avais du mal à dire ce que je voulais. Nous parlions de la maladie de son père et de choses banales. De cette façon le temps passa sans que nous y prissions garde. Je voyais que la pensée d'Ellen était loin de ses paroles et de son ouvrage, bien qu'elle tirât diligemment l'aiguille à repriser. Elle semblait en proie à une grande angoisse depuis quelque temps. Chaque fois qu'un rat trottinait à travers le grenier ou que le poêle ronflait un peu, elle tressaillait. De plus elle avait mauvaise mine, mais quand je lui demandai si elle était malade, elle me répondit par un non bref. Aussi ne fus-je point frappé outre mesure. Quoique forte, elle était évidemment épuisée par les soins qu'exigeait l'état de son père, avec toutes les veilles et les travaux du ménage.

Nous étions seuls ensemble depuis une heure, quand des

marchands de laine arrivèrent de la route et, à grand fracas de sabots et de bâtons, jetèrent leurs paquets et demandèrent un gîte pour la nuit. Sans rien dire, Ellen rangea son ouvrage et alluma une petite torche au feu du poêle, afin de montrer aux deux hommes le chemin d'une des chambres à l'autre bout de la maison. Le père Kren fut réveillé par le bruit. Il tira la targette du lit et demanda qui était là, puis dit qu'il avait soif.

Je me préparai à retourner dans mon logis solitaire. En me levant de ma chaise, je me demandai quand j'aurais de nouveau le privilège d'être assis là et me sentir heureux. Mon regard tomba sur Ellen qui, accroupie devant le poêle, tisonnait les braises. La lueur du feu l'éclairait tout entière; elle avait l'air d'être vêtue d'une robe d'or. Ce fut comme une apparition, une révélation. Je pensai au conte de Cendrillon et, pendant une seconde de béatitude, je rêvai qu'elle était une princesse ensorcelée.

En me dirigeant vers la porte, je vis que les deux marchands, qui continuaient à décharger par terre leurs paquets, me regardaient du coin de l'œil en souriant, comme on regarde un ivrogne. Au même instant je m'aperçus que je vacillais. Pour la première fois de ma vie je me sentais en proie aux grandes forces de la nature. Je dus constater qu'il est vrai de dire du feu qu'il commence par une fugitive lueur phosphorescente, mais qu'en moins de rien il se change en une flamme dévorante.

Tandis que je suivais le chemin du retour dans la nuit étoilée, je fis le point avec moi-même. Je me dis: il est inutile de lutter contre son destin. Je reconnus parfaitement que je renoncerais à mon honneur si j'épousais la fille du père Kren. Je me rendis compte que je risquais jusqu'à ma situation d'instituteur, de fonctionnaire de l'Église, et à mon sens c'était sur ce fait que le doyen Hjort désirait attirer mon attention. Mais je vis d'avance que toute persuasion serait sans effet. Les démons de l'amour me possédaient. Mes bras exigeaient cette grande et vigoureuse femme, j'étais prêt à payer le prix nécessaire pour apaiser la soif de mon sang. Je crois que si l'on avait, ce soir-là, exigé en échange le salut éternel de mon âme, je l'aurais sacrifié avec joie.

Le lendemain, après la classe, je me changeai et me mis en route pour Lihme. Mais avant de vous faire part du résultat

de mon entrevue avec le pasteur Hjort, je vais vous parler un peu de cet homme que, malgré sa grande faiblesse humaine, j'ai aimé et respecté à un rare degré.

Quelques mots d'abord sur son aspect physique. Il était, sinon un géant, du moins de taille respectable, large d'épaules, corpulent, et si sanguin qu'il fallait plusieurs fois par an lui poser des sangsues. Il avait certainement dû être très bel homme. Maintenant, à l'âge mûr, il avait une large figure un peu grasse et rubiconde, avec un nez bleuâtre et un énorme double menton. Il ne portait pas de barbe, et son crâne chauve luisait comme un ustensile de cuivre. Les restes d'une chevelure soyeuse et bouclée tombaient jusqu'à ses épaules. Cependant, ce que l'on remarquait le plus, c'étaient ses petits yeux. Il y en avait un qui louchait un peu, mais tous deux pétillaient de vie et de gaieté.

Il s'était marié richement et n'avait qu'un seul enfant, aussi pouvait-il vivre à la mesure de ses désirs. Il chassait encore, et dans l'ensemble il avait une nature vraiment poétique. Il s'intéressait particulièrement à tout ce qui concernait le théâtre et la musique. Il avait lui-même une jolie voix, et l'on disait qu'en sa jeunesse il aurait voulu monter sur les planches. Quand des acteurs ou des chanteurs donnaient des représentations ou des concerts dans la ville, il les invitait volontiers à venir au presbytère, et il les traitait si bien, qu'il fallait parfois les reconduire dans des charrettes remplies de paille.

Ici je touche à une de ses faiblesses, que la vérité m'empêche de voiler. Il fut grand amateur des plaisirs de la table. Le bruit courait qu'il avait la meilleure cave de la paroisse et qu'à son dîner il buvait tous les jours plusieurs verres d'excellent vin. Mais aux repas de baptême et de mariage chez les paysans, il ne refusait point les boissons ordinaires qu'on lui offrait, eau-de-vie douce, gloria, et souvent, hélas! il en prenait à l'excès. Cet homme, très imposant dans la vie quotidienne, qui ne tendait jamais plus de deux doigts à ses paroissiens, encore moins à ses subordonnés, pouvait en certaines occasions manquer de dignité et même devenir importun avec les femmes. Il lui arrivait de boire jusqu'à en perdre connaissance. Plus d'une fois j'ai tenu la lanterne, tandis que quatre hommes le portaient au presbytère dans une couverture et le posaient sur le lit d'une petite chambre

d'écurie, près de la porte d'entrée, qui avait été installée à dessein. Mais puisque j'ai raconté cela, je dois ajouter que le lendemain il était capable de monter en chaire comme un vrai soldat de Dieu, purifié par la prière, sincèrement repentant, et parler d'une manière si chaleureuse et si émouvante que tous les paroissiens partaient réconfortés.

Il était toujours aimable avec moi, peut-être parce que jamais je ne lui faisais sentir que je l'avais vu dans son état d'avilissement. En outre, nous avions dans la chasse et dans la musique des domaines où nous pouvions nous entendre. Il louait souvent mon chant à l'église.

Par contre, il supportait mal la vue de mon collègue M. Ovensen. Ce sentiment d'aversion ne s'exprima jamais par des paroles, il se trahissait dans la physionomie et le ton de certaines allusions, comme le jour où le doyen parla avec un magnifique dédain des gens qui « puaient la piété ».

Quand, cet après-midi-là, j'entrai au presbytère, il était debout sur les marches, jetant des petits pois à ses pigeons. « Ah! vous voici », dit-il, puis il me pria de le suivre dans son cabinet de travail. Je sentis aussitôt que c'était le prélat en lui qui parlait. Son ton était brusque, il bourra sa pipe et prépara de quoi l'allumer sans m'offrir un siège. Ce fut seulement après avoir pris place lui-même devant son bureau qu'il me dit: « Asseyez-vous! »

Alors il commença de tempêter. On s'était plaint de ma conduite, dit-il. Il fallait rompre mes relations avec les aubergistes de la forêt. Elles scandalisaient les paroissiens. Si cela continuait il se verrait dans la nécessité de me retirer mon poste.

J'avais écouté en silence. Quand il eut terminé, je dis, avec l'humble déférence d'un coupable, que je ne trouverais donc pas grâce à ses yeux, si j'épousais la fille du père Kren.

Il ne fut pas aussi surpris que je l'aurais cru. Il tira deux ou trois grosses bouffées de sa pipe et dit:

— C'est donc vous qui êtes le père de l'enfant qu'elle attend.

Je n'oublierai jamais ces paroles. Avec toutes leurs intonations, elles sonnent encore dans mes oreilles, comme si elles venaient d'être prononcées. Je me rappelle aussi nettement ma première impression. Je parvins d'abord à sourire. Mais ensuite je me fâchai

et demandai des comptes au doyen pour avoir parlé si légèrement d'une jeune fille que j'aimais. Je me mis tellement hors de moi que je frappai sur sa table et l'appelai un calomniateur, jusqu'au moment où je me souvins de la pâleur d'Ellen, la veille, et des manières étranges, agitées, remplies d'angoisse, qu'elle avait depuis quelque temps. Pris de doute, je me tus. Une sueur froide me couvrit le front; je faillis tomber.

Le doyen s'était levé. Il avait dû comprendre ce qui se passait en moi, car du coup il changea d'attitude. Il vint mettre sa main sur mon épaule et ce ne fut plus mon sévère supérieur, un prélat plein de zèle, mais un homme au cœur chaud et compatissant que j'eus devant moi.

— Thyssen, dit-il. Vous êtes un grand enfant! Désormais il faut vous montrer un homme.

III

A l'époque dont je parle, vivait dans ce pays un drôle de petit être, bien connu partout, mais en particulier dans le Jutland de l'est et l'île de Fionie. Il avait beaucoup de surnoms. « Le diablotin », « le démon rouge », « le Juif à bricole » et « Jacob le colporteur » furent parmi les plus courants.

C'était un circoncis, un païen; il vous regardait de travers et riait sous cape lorsque vous prononciez le nom du Seigneur.

Il était curieusement bâti, un bout d'homme, décharné comme un grillon, court de jambes et de bras. Il avait des cheveux rouges qui frisaient sur toute sa tête comme le poil d'un jeune mouton; son visage jaunâtre était semé de taches de rousseur; sa bouche, une vraie gueule aux dents saines. Ses yeux bleus avaient des paupières gonflées et bordées de rouge.

Il n'habitait nulle part, mais trottait — ou plutôt courait — toute l'année de village en village, une grande caisse de bois noir suspendue à ses épaules par une courroie. Ses jambes remuaient continuellement comme un claquet de moulin, et sans arrêter son élan, il adressait à tous ceux qu'il rencontrait le même appel jovial:

— Voici de nouveau Jacob! Voici des bandelettes et des rubans pour la petite Kjesten! Du tabac à priser pour la vieille

tante! Du savon au lait d'amandes et de l'eau de senteur! Voici tout ce que le cœur désire: des lunettes, des bonbons, des aiguilles, des plumes, des ciseaux, des couteaux...

Avant d'avoir terminé sa ritournelle, il s'était éloigné sur ses jambes d'échassier. Dans les champs le paysan, arrêtant sa charrue, le suivait des yeux en souriant, mais l'esprit soucieux. Son regard s'attachait à la grande caisse de bois noir, qui ballottait sur le dos du pygmée; il connaissait l'ensorcellement qu'exerçait cette caisse sur les femmes. Il craignait de découvrir en rentrant chez lui que certains de ses boutons d'argent ou d'autres pièces d'héritage avaient été troqués contre des parures à la mode et de trompeuses marchandises, dénuées de toute utilité. Tant Jacob avait déjà soutiré à la famille de biens précieux... Pour commencer, les femmes montraient une certaine réserve à l'égard du bonhomme, se tenant le plus loin de lui possible; mais à la longue personne ne pouvait résister à la séduction magique qui émanait de son petit coffre.

Arrivé dans un village, il choisissait comme salle de vente, sans en demander la permission, une des fermes les plus grandes et les mieux situées. Il disait à peine bonjour en entrant, fredonnait comme s'il avait été chez lui, et se mettait à déballer ses marchandises malgré les protestations. Dès que le bruit s'était répandu que « Jacob à la bricole » venait d'arriver, on aurait dit qu'une fièvre gagnait toutes les femmes. Que de choses manquaient dans leurs maisons! L'une avait absolument besoin d'une huile pour les cheveux; il fallait à l'autre de la mine de plomb; la troisième ne pouvait se passer d'agrafes. Aucune ne soufflait mot de ce qui les intéressait en réalité: à savoir les broches, bagues, épingles de châle et dentelles de Tonder que Jacob portait aussi avec lui, marchandises allemandes, qu'il introduisait en contrebande et auxquelles tout le reste servait seulement de paravent.

— Cherchez la truie, vous trouverez les cochons, disait-il de sa voix rauque et joviale, quand les clientes commençaient d'affluer; ses yeux pleins de convoitise parcouraient les corps bien en chair des nombreuses femmes qui petit à petit se pressaient autour de lui, comme prises d'une sorte de folie. Alors, de sa main lentilleuse, il tenait en l'air une broche ou une bague

ornée d'un bout de verre coloré, dans lequel il faisait jouer la lumière en criant: « Voici l'héritage d'une reine! Des saphirs! Des rubis!... Venez donc voir!... et combien coûte le tout? Devinez un peu. Cinquante pauvres écus! pas un maudit liard de plus! Jacob est peut-être juif, mais il commerce en chrétien. La charité est mon principe en affaires. Cinquante écus pour le joyau d'une reine! Quel bon marché!... Mais pourquoi suis-je venu le vendre *ici?* A cause de *toi,* Maren, de toi, Karen, de toi, Sidse ». D'un air câlin il tendait l'objet à une vieille femme grassouillette ou à une fillette craintive et continuait: « A cause de tes belles cruches de lait... » ou: « A cause de tes beaux yeux, je te le laisserai à trente écus... non, à vingt... non, je perds la raison! Je te l'*offre* pour dix écus... pour cinq. Ah! je deviens complètement fou! » Ici il arrachait des mèches de ses cheveux rouges, comme désespéré. « Pour trois écus Jacob vend ce bijou, or et rubis! Pour trois écus, je dis!... Que dis-je? trois écus? Non! Pour *deux* écus et trois marks je le vends. Je veux faire pénitence... Je le vends pour deux écus et quatre sous. »

Ainsi il continuait d'ahurir par son bagout et baissait le prix jusqu'à ce que, mordant à l'hameçon, on s'imaginait faire une affaire avantageuse. Très osé dans ses propos, il employait des allusions si grivoises qu'on s'étonnait qu'une femme honnête consentît à les écouter. La pudeur féminine réserve d'étranges surprises. On entendait toujours autour de lui des rires étouffés, mais tout cela aiguisait l'envie d'acheter et somme toute augmentait l'attrait qui émanait de sa personne. C'était précisément là-dessus que comptait Jacob.

Il y en avait pourtant qui s'enfermaient chez elles tant que le Juif était dans le village, et des mères sévères surveillaient de près leurs filles jusqu'au moment où elles savaient qu'il avait largement dépassé les limites de la paroisse. Les personnes de ce genre croyaient qu'il cachait dans son coffre de mystérieux philtres d'amour, dont il se servait d'une manière criminelle pour agir sur les jeunes filles et les femmes, sans même qu'elles pussent s'en douter.

C'est possible. En tout cas il advint plus d'une fois, après qu'il eut passé la nuit dans un village et repris dès l'aube la route à travers la campagne, que dans une chambre solitaire une

malheureuse fille, assise au bord de son lit, honteuse et inquiète, se passait de désespoir les mains sur le front et la poitrine, sans pouvoir comprendre quelle magie noire lui avait fait perdre les sens.

Chaque année, vers la Noël, Jacob arrivait dans ce pays-ci et prenait ses quartiers chez le père Kren. Or, il y a souvent en cette saison plusieurs jours de pluie continuelle, qui rendent les routes forestières impraticables. Dès que courait le bruit qu'une voiture s'était embourbée, toute circulation sur roues s'arrêtait, jusqu'à ce que le gel vînt poser un pont sur la terre.

L'auberge, si animée d'habitude, restait pendant de tels jours solitaire et morne. Deux ou trois paysans du voisinage qui venaient y boire, quelque marchand ou un vendeur de laine de la région constituaient alors avec les propres habitants de l'auberge toute la compagnie.

Jacob survenait à ce moment-là, apportant avec lui la vie et la gaieté. Bien qu'il ne bût jamais rien de fort, il ne cessait de parler pendant toute la soirée, tant il avait de choses à raconter. Je dois avouer, à ma confusion, qu'une nuit je suis resté moi-même jusqu'à une heure avancée, m'amusant de ses propos un peu salés, qui maintes fois forcèrent Ellen et les servantes à se cacher, rougissantes, derrière leurs rouets.

Mais assez sur ce païen écervelé. C'était *lui* qui avait fait le malheur d'Ellen. Que Dieu lui pardonne les artifices diaboliques qu'il avait dû employer pour soumettre cette forte fille à sa volonté. Car je suis aujourd'hui encore absolument convaincu qu'elle n'avait pas cédé de son plein gré, autrement dit qu'elle avait été surprise et ensorcelée. Je ne sais pas s'il existe vraiment des moyens secrets qui troublent le cerveau et livrent l'être humain à la violence des appétits sensuels. Le fait que la poésie populaire de tous les pays et de tous les temps a parlé de philtres d'amour et de sujets analogues pourrait nous amener à le croire. En tout cas, il ne semble nullement nécessaire de supposer l'existence de pareils moyens pour expliquer le manque de volonté du cœur humain aux prises avec les passions. Oui, vraiment! L'amour est une possession. Personne n'est renseigné sur son origine; personne ne connaît ses voies; personne n'a de remède contre ses maux. Venant et disparaissant selon des lois

obscures, incompréhensibles, il nous remplit d'une sorte de terreur mystérieuse. Il est à la fois le plaisir et la malédiction de notre vie, notre délice et notre éternelle souffrance, notre paradis et notre enfer.

Je fus hors de moi quand les paroles du doyen Hjort sur l'état d'Ellen m'eurent été confirmées par d'autres et que je me rendis nettement compte des choses. Dans les temps qui suivirent, je décrochai plusieurs fois mon fusil du mur pour m'en servir contre moi-même. Je nourris aussi le projet de laisser l'école et tout le reste derrière moi pour aller à la recherche du séducteur et l'abattre comme un chien enragé. Cependant, grâce à l'autorité du doyen, je me calmai petit à petit.

Je ne voulais pas revoir Ellen. Pendant plus de deux semaines je me tins loin de l'auberge. Un soir elle me fit appeler: son père était au plus mal et désirait me parler. En outre, elle n'osait pas rester avec lui toute la nuit. Je partis sur-le-champ. Je trouvai Ellen dans l'entrée: elle m'avait entendu arriver.

— Ah, Thyssen! dit-elle seulement.

Une fois à la lumière, je vis tout de suite ce que d'autres avaient déjà vu depuis longtemps; mais je baissai les yeux, feignant de ne rien remarquer. « Pourquoi n'êtes-vous pas venu depuis si longtemps? » demanda-t-elle, mais je compris au ton de sa voix qu'elle en savait bien la raison. Aussi ne répondis-je point.

Le père Kren était couché et se plaignait doucement. Le pasteur était venu dans l'après-midi lui administrer les saints sacrements; néanmoins il ne pouvait pas goûter de repos. Il avait beaucoup changé; le docteur l'avait saigné la veille et son visage était livide. Il essaya en vain de me parler; il respirait trop mal. Sa poitrine montait et descendait comme un soufflet d'orgue. Je finis par deviner qu'il me priait de lui lire quelque chose. Je pris la Bible, que j'avais emportée à dessein, et commençai une épître de saint Paul. Mais il me fit non de la main et me montra du doigt une étagère sous le plafond. J'y trouvai un vieux livre de prières souabes enveloppé de papier; et alors je compris pourquoi c'était moi qu'il avait fait chercher. Il savait en effet que je connaissais assez bien la langue de ses aïeux.

Pour qu'il pût entendre ce que je lisais, je devais rester collé

contre le pied du lit. Ellen était debout derrière moi et tenait la lumière. Nous étions donc si près l'un de l'autre que je percevais les battements de son cœur et le mouvement de sa respiration. Aussi n'avais-je point la pensée à ce que je lisais. Peut-être n'entendais-je pas mes propres paroles. Mais elles eurent un effet extraordinaire sur le pauvre moribond. Il se calma d'un seul coup; oui, à la fin, son visage livide, aux yeux fermés, se transfigura même, tandis qu'il répétait les mots étrangers. On aurait dit que le son de ces prières spéciales, qu'il avait probablement apprises de la bouche de sa mère dans son enfance, ouvrait les portes du Paradis pour ce grand pécheur et rendait la paix à son cœur.

Il fut délivré à cinq heures du matin. Nous n'entendîmes qu'un seul soupir. Je lui fermai les yeux et lui redressai les genoux. Quand nous nous rendîmes compte, Ellen et moi, que maintenant nous étions tous les deux seuls dans la maison, nous n'osâmes plus nous regarder. Je repris le chemin du village et allai à l'église sonner les cloches pour l'âme du défunt.

Plus tard dans la journée je revins et avec l'aide d'Ellen arrangeai le mort. Mais subitement elle se serra contre mon épaule en sanglotant violemment. Je sentis que ses pleurs n'étaient pas causés seulement par la perte de son père. Elle pleurait aussi sur elle-même et sur notre bonheur perdu.

IV

Après la disparition du père Kren, le relais qui avait été si renommé glissa dans l'oubli. Chaque année il périclitait un peu plus. Une forêt d'orties poussait autour des vieux murs, cachant complètement les soubassements. A l'intérieur, derrière la porte fermée et les vitres brûlées de couleurs, Ellen passa le reste de ses jours comme enterrée vive.

Une fois que le malheur se fut abattu sur cette fière jeune fille, il ne la quitta plus. Quelques mois après la mort du vieux Kren, elle mit au monde une fille, qui eut le nom de famille de sa mère et le prénom de Martha. « Une des pires délivrances que j'aie connues », disait la sage-femme. Pendant vingt-quatre heures Ellen demeura entre la vie et la mort. Elle conserva la vie, mais au bout de quelques jours le lait, qui lui montait à la tête, lui fit perdre la raison. Son esprit, il est vrai, était toujours resté un peu lourd; c'est à cause de cela, je crois, que son séducteur avait pu exercer sur elle un tel pouvoir. Ensuite elle tomba dans une sorte d'abrutissement, elle ne se souvenait plus du tout de ce qui lui était arrivé et titubait comme une ivrognesse. Cela faisait pitié.

Malgré les admonitions et remontrances du doyen Hjort, je voyais encore rouge chaque fois que je pensais à ce Juif dégoûtant.

Je n'aurais pas eu peur de lui donner son reste, si à cette époque-là il s'était présenté devant moi. Cependant le bon Dieu m'épargna d'avoir un meurtre sur la conscience. Jacob ne se montra plus jamais dans notre région. Peut-être avait-il entendu parler des menaces que j'avais ouvertement proférées contre sa vie. Le Seigneur prit lui-même la vengeance en Sa main. Quelques années plus tard, Jacob fut détroussé et tué par des voleurs de grands chemins, à Vissenbjerg en Fionie.

Le père Kren était mort pauvre; il laissait derrière lui en espèces de quoi se faire enterrer, pas plus. Mais huit hectares environ de champs et de prés appartenaient à l'auberge, et il restait à Ellen juste assez de raison pour prendre soin d'une vache et de quelques moutons. A part cela, elle et son enfant durent vivre de ce que rapportaient les gens de passage. C'était donc de toutes façons un bien triste lot que le sien. La voir ainsi vous faisait d'autant plus mal au cœur qu'on n'y pouvait rien.

Elle avait pris l'habitude de ne se lever qu'au grand jour; généralement elle n'achevait pas de s'habiller, mais allait et venait en chemise, ses cheveux pendant ébouriffés, l'air très occupée, sans cependant rien faire. Elle ne sortait jamais. Pendant des années elle ne franchit pas le seuil de sa porte. A cause de cette vie sédentaire son corps, très développé, devint presque aussi difforme qu'avait été celui de son père. Je ne tairai pas ici le fait qu'elle buvotait un peu, ce qui certainement contribuait à son obésité.

La plupart du temps rien ne rompait la monotonie de sa lamentable existence de fantôme. Régulièrement pourtant, en fin de journée, quelques pauvres hères se présentaient à l'auberge et s'asseyaient autour de la vieille table de la salle. C'étaient les derniers des compagnons de la dive bouteille qui se réunissaient autrefois chez le père Kren, cinq ou six épaves de la région, qui, à la nuit tombante, tenaient là une sorte de club et vidaient en commun une canette d'eau-de-vie. Comme parfois je me trouvais présent, mais certes dans un autre dessein, pour surveiller un peu la petite Martha, je puis donner quelques détails sur les membres de cette curieuse orgie.

Il y avait d'abord le vieux Morten, le chasseur, dont je dirai seulement qu'il était l'homme le plus attaché à l'eau-de-vie

que j'aie jamais connu; on le voyait nettement à son visage déformé et surtout à son nez bourgeonnant, qui avait l'apparence d'une énorme framboise. Pourtant ce n'était pas un vrai pochard. Il n'aurait pu absorber autant d'alcool que le père Kren. Mais avoir toujours le goût de l'eau-de-vie sur la langue était devenu pour lui un besoin vital. Quand il prenait son verre, il se mouillait seulement les lèvres pour recommencer au bout de quelques minutes. Dès que les circonstances le forçaient ne fût-ce qu'à une demi-heure d'abstinence, il se sentait perdu. Je l'ai accompagné plusieurs fois à la chasse aux corbeaux, et j'ai remarqué qu'à tout moment, il sortait en cachette une petite bouteille de son sac et la portait à sa bouche. Même la nuit il lui fallait cette bouteille. Pour le reste, c'était un brave homme, très actif. D'après ce qu'il racontait lui-même, il n'avait jusque-là été malade qu'une seule fois, et à cette occasion il avait même trompé la mort par sa seule volonté. Le docteur était venu le voir et lui avait dit qu'il était condamné; aussi la peur l'avait-elle tenu éveillé toute la nuit. Soudain il s'était rappelé qu'il avait autrefois acheté à une vente aux enchères une bouteille d'un liquide à conserver les œufs, et il pensa que si ce liquide pouvait conserver des œufs frais pendant tout l'hiver, il devait aussi pouvoir porter secours à un être humain. Il fit chercher la bouteille et en but la moitié; peu de temps après, il fut pris d'une terrible transpiration, qui lui sauva la vie.

Des autres habitués du cabaret d'Ellen, je nommerai Lars Kyndby ou Lars-le-borgne, comme on l'appelait depuis qu'il avait perdu son œil droit dans une bataille. Il avait l'aspect d'un géant, tout paralytique et courbé qu'il fût, avec une jambe infirme qui le forçait à se servir de béquilles. Mais il était toujours de bonne humeur et, malgré son infirmité, sa main restait dangereuse lorsque la colère le prenait. Cependant lui aussi était au fond un brave homme, auquel on s'attachait. Un jour, alors qu'il venait de passer environ un an en prison pour une agression, je lui demandai ce qu'en disait sa femme. Il rit de sa façon grogneuse et me répondit:

— Ça m'est égal, Lars, qu'elle m'a dit, pourvu que le cœur soit pur!

Je peux témoigner que ces paroles n'étaient pas de la forfan-

terie. Il avait une vie de famille heureuse, aimé de sa femme et de ses enfants, admiré de ses amis et connaissances, craint de tous ceux qui ne le connaissaient pas.

Les autres consommateurs étaient Anders Kaagmand, le sourd, le petit tisserand Zacharias et le vieux musicien Frants Mikkelsen. Enfin le mélancolique tailleur de pierre Sœren, qui disait toujours: « Ah! mon Dieu! » au moment où il s'asseyait et: « Seigneur Jésus! » au moment où il buvait; de sa bouche on n'entendit jamais sortir autre chose que de profonds soupirs du même genre.

Ce fut dans ces conditions et parmi ces gens-là que la petite Martha grandit.

J'avais aimé cette enfant même avant sa naissance; oui, je puis dire qu'avec les impérieuses exhortations du doyen Hjort, ce fut ce sentiment qui me soutint pendant mon grand chagrin d'amour, un sentiment que je ne comprenais pas au commencement, et dont souvent j'avais honte, mais qui en même temps me donnait une grande joie dans ma solitude. Quelque chose en moi exigeait une part de ce petit être humain, dont j'aurais pu être le père, sans un hasard funeste.

On ne sera pas étonné que j'aie bien des fois souhaité de pouvoir enlever l'enfant à cette mère malade et à son entourage, pour lui procurer un foyer meilleur et plus clair. Malheureusement, mon absolue pauvreté, qui a été la malédiction de ma vie, me rendit impuissant en face des dangers qui la menaçaient. Je finis par m'imaginer que ces dangers n'existaient pas. L'instinct de conservation nous fait ainsi fermer les yeux devant les malheurs que nous n'avons pas les moyens d'empêcher. Si les êtres humains ne possédaient pas cette faculté de se rendre aveugles, ou du moins myopes, la pensée des êtres chers, l'inquiétude que nous inspirerait leur destin, décourageraient infailliblement tous ceux qui sont capables d'aimer.

Martha grandit à la ressemblance de son père. Elle eut les cheveux roux, des taches de rousseur, devint maigrichonne, mais vive dans tous ses mouvements et infatigable comme un écureuil. Seulement elle avait les yeux de sa mère. Ils étaient grands, foncés et profonds. Placés haut sous les sourcils et bordés de cils clairs, ils ressemblaient au lac de la forêt par les jours dorés de

l'automne, quand les cimes des arbres projettent leurs ombres sur les eaux calmes et grises.

Étant enfant, elle fut à peu près livrée à elle-même; elle sautillait dans la forêt ou, assise au bord de la rivière, prenait des épinoches avec les mains. Souvent, lorsque sa mère l'avait oubliée, je la trouvais loin de chez elle. Tous les animaux des bois et des champs étaient ses camarades de jeu. Elle grimpait aux arbres pour regarder les nids d'oiseaux. Elle remuait les feuilles mortes pour y chercher des souris. Et ce n'était pas une tendre camarade. Si elle trouvait un crapaud écrasé dans l'ornière de la route, elle l'examinait sans pitié et finissait par l'envoyer promener à coups de pied du bout de son sabot. Quand je lui expliquais ce que son acte avait de répréhensible, elle me fixait des yeux, sans comprendre. Les remontrances ne lui allaient pas. Dès que je la grondais, elle lâchait ma main et faisait la moue.

A sa septième année, elle fut mise à l'école. L'auberge de la forêt dépendait de la paroisse de Lihme, ce qui plaçait la petite fille sous la direction de mon ennemi, Mr. Ovensen. Les enfants des fermiers riches ne la fréquentèrent pas; ceux mêmes qui vivaient dans des conditions analogues aux siennes se montrèrent gênés devant cette étrange compagne, sur l'origine de qui on leur avait conté tant de fables et dont la sauvagerie ou les impulsions imprévues les effrayaient doublement.

Comme tout le monde, Mr. Ovensen connaissait mon amour pour cette enfant, aussi prenait-il plaisir à la faire souffrir et à l'humilier davantage. Le fait que cette innocente créature fût persécutée à cause de moi m'attachait plus profondément à elle. D'ailleurs, je ne crois pas que pour sa part Martha eût l'impression d'être injustement traitée. En tout cas elle ne le donna jamais à supposer. Toutes ces choses glissaient sur elle. Il y en avait bien peu qui l'atteignaient. Malgré son caractère capricieux et au fond violent, elle acceptait gaiement les coups du sort, se montrant toujours contente et joyeuse quand j'arrivais à l'auberge après l'école.

Mon vieux cœur bat si je me remémore l'époque où elle venait à ma rencontre comme un jeune chevreau, dès qu'elle m'entendait traverser le pont. Une fois que nous étions entrés dans la salle, elle m'arrachait vivement ma canne ou mon fusil

pour les mettre dans un coin. Après quoi elle grimpait sur mes genoux et fouillait avec entrain dans toutes mes poches, où j'avais généralement caché une précieuse petite bêtise, par exemple un bonbon ou quelques pruneaux. Je m'attendris en évoquant les bonnes heures que nous avons passées à bavarder en confiance. Je vois avec quel sourire scrutateur elle tirait sur ma barbe, dont elle arrachait finalement de vraies touffes; j'entends son rire espiègle lorsqu'elle avait rempli mes narines de terre ou de papier pour me faire éternuer.

L'été de ses treize ans, Martha était déjà une petite femme, les yeux des hommes se posaient avec plaisir sur son corps droit et souple. Avec son corselet rouge à manches courtes, son teint hâlé par le soleil et ses cheveux fous, elle était ravissante, malgré la couleur des cheveux et les grosses taches de rousseur. Les gens qui, passant en voiture sur la route, la voyaient debout au seuil de sa porte dans sa position favorite, un de ses pieds nus levé en arrière et tenu dans sa main, se retournaient involontairement pour la regarder; au fur et à mesure qu'elle grandissait, des touristes et divers voyageurs s'arrêtaient de plus en plus souvent pour venir boire un verre de lait ou une tasse de café dans la salle de l'auberge.

Les clients qui fréquentaient le soir chez sa mère furent ses bons amis. Peut-être était-ce auprès d'eux qu'elle se trouvait le plus heureuse. J'avais du chagrin — et, je l'avoue volontiers — de la jalousie à voir quel plaisir elle prenait toujours à leur compagnie. Leur langage grossier, leurs jurons et leurs querelles, oui, même leur ivresse et leurs histoires inconvenantes l'amusaient, et elle riait à gorge déployée, de son rire un peu aigu. Elle avait surtout jeté son affection sur Lars-le-borgne, à qui elle permettait d'aussi grandes libertés que de l'embrasser et de la caresser. J'avais espéré que les choses changeraient quand elle serait devenue grande fille; mais elles ne changèrent pas en mieux. Martha pouvait rester assise pendant toute une longue soirée d'hiver à écouter, ravie, le bavardage de ces types à moitié ivres. Confortablement renversée dans son fauteuil de paille, les talons sur le siège et les doigts entrelacés autour des genoux, elle demeurait là, ses yeux clignotants enflammés par la fumée de leurs pipes, un grand sourire, presque cruel, tremblant étrangement

sur ses lèvres rouge sang. Jamais elle ne s'amusait autant que les soirs où sa mère était ivre aussi, ce qui, hélas! arrivait de plus en plus souvent. Elle l'appelait alors « la truie » et riait de tout ce que faisait Ellen dans ce triste état.

C'est avec une profonde tristesse que je fus témoin de cette destruction morale. Je pressentais à quelle misère une pareille vie mènerait l'enfant; et pourtant il m'était toujours impossible de la tirer de là.

A seize ans, Martha était déjà fiancée. Lars-le-borgne, Frants Mikkelsen et les autres vieux compagnons de bouteille du grand-père, s'étant érigés en conseil de tutelle, avaient choisi un parent d'Anders Kaagmand comme « promis » de Martha. C'était un bûcheron nommé Jesper Andersen, un grand et fort gaillard d'environ vingt-deux ans, qui avait un cou de taureau et qui ne jouissait pas d'une bonne réputation dans la région où, à cause de son corps lourd et gauche, on l'appelait « le tonneau ». Son visage, aux petits yeux méfiants qui furetaient partout, ne m'avait jamais été sympathique. Il se mettait maintenant à fréquenter de plus en plus l'auberge, en compagnie des autres habitués du soir, et je n'avais qu'à le regarder pour voir qu'il me détestait. On avait certainement dû lui dire que j'essayais dans la mesure de mes moyens de déjouer le projet de mariage auprès de Martha et de sa mère.

Cependant je n'arrivais à rien, Martha se montrait d'une parfaite indifférence. Puisque de toute façon il fallait se marier, disait-elle, qu'importait le nom? Jesper, Peter, Kristian: la différence de l'un à l'autre ne valait pas la peine qu'on fît des histoires. Il y avait pourtant un jeune garçon meunier qui une fois lui avait déclaré son amour et avec qui elle se serait peut-être fiancée. Mais puisque les vieux préféraient Jesper, autant leur complaire.

En outre, Jesper était un bon travailleur, qui gagnait bien sa vie. Cela ne lui déplaisait point qu'il fût un peu fou et sauvage.

Elle trouva « cocasse » tout ce que je lui dis sur le caractère sacré de l'amour. En somme, au fur et à mesure qu'elle avançait en âge, moins grande était mon influence sur son âme et ses pensées, plus elle glissait de mes mains... dans celles des autres. Petit à petit elle se laissa caresser sans résistance par le jeune

homme, et souvent même d'une façon très osée. D'autres fois elle jouait la prude, lui faisait entendre son sobriquet et crachait sur lui. Bref, ils se comportaient de plus en plus comme de véritables fiancés.

Mais au printemps il arriva quelque chose qui ouvrit les yeux à Martha d'un seul coup. Je ne puis en dire que ce que j'ai conclu des confessions assez confuses et involontaires qu'elle me fit à un certain moment. Pourtant je crois avoir deviné la manière dont cela s'est passé.

L'année précédente, le doyen Hjort avait eu le chagrin de perdre sa femme, avec laquelle il avait malgré tout vécu très heureux. La faiblesse humaine du pasteur ne troublait en rien la paix et l'ordre de son foyer. Ses manières avec Madame la doyenne étaient toujours pleines d'égards, oui, même courtoises. Il ne se montra jamais devant elle en état d'ébriété; et elle, de son côté, ne lui fit pas sentir qu'elle était au courant de ses écarts. En outre, il ne faut pas oublier qu'en ce temps-là l'ivrognerie était un vice très répandu parmi les pasteurs et ne leur enlevait pas l'estime des populations. Je puis mentionner que trois des autres ecclésiastiques du district s'y adonnaient. L'un d'eux, le pasteur Hassing, de Hjerup et Eskelunde, en avait même perdu la raison. Entre autres folies, il prenait plaisir à effrayer les gens en rôdant le soir autour du village de Hjerup enveloppé dans un drap, avec des allures de fantôme.

La mort de la doyenne fit vieillir le doyen. Lorsqu'il le sentit, il se décida à prendre un vicaire. Le choix tomba sur un jeune homme des îles voisines, du nom de Berthelsen. C'était un érudit, mais au point de vue physique il n'avait rien de remarquable. De taille haute, mince, assez anguleux, la figure longue et pâle, du duvet foncé au menton, des lunettes sur le nez. Il arriva au presbytère vers la mi-carême, et à Pâques il était déjà fiancé avec la fille du doyen, Rebecca, âgée de vingt-deux ans. Elle était faite à l'image de son père, grande, blonde, magnifiquement bâtie. Je suis convaincu que c'était une des femmes les plus attrayantes que la terre, l'air et le sang jutlandais aient produites; et — ce qui valait encore mieux — elle n'en savait rien elle-même.

Le doyen n'était pas très content du parti. Mademoiselle

Rebecca était sa seule enfant, et comme elle n'était pas sans moyens, il avait probablement espéré qu'elle ferait un mariage plus conforme à son rang. Par-dessus le marché, le vicaire Berthelsen appartenait au point de vue religieux à une autre école que le doyen, ce qui souvent irritait celui-ci. Mais mademoiselle Rebecca était pour sa part satisfaite et ne le cachait point. Elle avait une de ces natures calmes et rêveuses qu'on qualifie de romanesques. Le bonheur d'aimer la rendit encore plus sérieuse. Selon la nouvelle coutume du temps, elle se promenait librement dans le pays avec son fiancé, et les gens étaient très intéressés par leurs rapports. Car les deux amoureux oubliaient parfois qu'ils n'étaient pas seuls au monde. Très ouvertement ils se promenaient sur les routes, enlacés par la taille et perdus dans leur conversation. Et chaque fois qu'ils se retrouvaient ou se séparaient, ils s'embrassaient comme frère et sœur, sans se cacher de personne. Je me souviens d'un soir de printemps où je les vis dans un bateau sur la rivière. Ils étaient assis côte à côte à l'arrière et se tenaient la main. Silencieux, ils contemplaient rêveusement le royaume enchanté qui naissait au coucher du soleil, tandis que le bateau glissait tout seul avec le courant et que le long voile de mademoiselle Rebecca ondulait derrière elle dans l'air calme.

Il y en avait beaucoup qui se moquaient d'eux et au commencement Martha fit de même. Elle les avait rencontrés plusieurs fois au cours de leurs promenades, et un jour ils étaient entrés dans l'auberge de la forêt pour boire un verre de lait. Martha m'a tout raconté en détail plus tard. Mademoiselle Rebecca avait bu la première et lorsqu'elle avait tendu le verre au vicaire, celui-ci avait dit: « Merci, ma chérie. » Et puis ils s'étaient regardés dans le fond des yeux d'une telle façon que Martha avait dû quitter la pièce pour ne pas éclater de rire.

Pourtant j'eus l'impression que son rire aurait été un peu forcé. En tout cas, ce regard de tendresse lui fit entrevoir un bonheur différent de celui qu'elle avait connu jusque-là, un bonheur dont elle était exclue pour toujours. Elle n'en parla jamais et peut-être n'a-t-elle compris cela que peu à peu. Mais il est certain que le souvenir des deux amoureux lui meurtrissait le cœur chaque fois que son propre fiancé essayait de s'approcher d'elle à sa façon grossière. Les rapports entre elle et Jesper chan-

gèrent alors. Il était visible qu'elle l'évitait. Sa présence la rendait ombrageuse. Elle se moquait de lui et les querelles entre eux prirent un caractère de plus en plus violent.

Un soir, en arrivant un peu tard à l'auberge, je la trouvai assise au seuil de la porte, regardant fixement devant elle, le menton appuyé dans ses mains. La lumière était allumée à l'intérieur et de loin j'entendais que l'eau-de-vie était montée à la tête des buveurs. Je pus distinguer Jesper et Lars-le-borgne; le premier paraissait dans un de ses grands jours.

Le bruit avait probablement empêché Martha d'entendre mes pas. Pour ma part, je fus si étonné de la voir assise là, et surtout de l'expression de sa physionomie, que je m'arrêtai sans le vouloir. Ses pensées étaient évidemment très loin. La lueur du soir tombait droit sur son visage pâle, qui était étrangement contracté et comme figé en un calme mélancolique.

Quand j'avançai de nouveau, elle tressaillit et se leva vivement. Je l'appelai, mais elle me jeta un regard contrarié et entra dans la maison.

V

Amour!... Combien de fois, au cours de notre innocente enfance, ne lisons-nous pas ce mot dans un roman ou un conte sans nous y arrêter, parce que nous ne savons pas ce qu'il signifie. Mais vient un jour où il nous paraît entouré d'une lumière tremblante; une lueur mystique, une auréole divine. Si, la main devant les yeux, nous le répétons mentalement, une atmosphère quasi solennelle nous enveloppe. Mi-curieux, mi-anxieux, nous devinons à la fois avec l'âme et avec le corps la sombre félicité contenue dans ces quelques lettres.

Quelques années s'écoulent. Quand maintenant nous rencontrons le mot, il brille devant nos yeux en lettres d'or, enjolivé de roses ou imprimé avec le sang le plus rouge du cœur. Amour! Amour! Une vie nouvelle jaillit en nous rien qu'à entendre ces syllabes résonner à nos oreilles. C'est la chanson des anges. Le ciel s'ouvre au-dessus de notre tête. Nous apercevons l'éternité.

Et de nouveau il se passe un an, une année longue et prodigieuse. Le ciel a beau s'être refermé, le monde nous paraît plus riche et plus profond, et son mystère nous fait tressaillir doucement. L'air est comme rempli de mille timbres étranges. La forêt et le vent chuchotent le nom de l'aimée. Un petit incident insignifiant nous met les larmes aux yeux. Nos pensées n'ont pas

de repos. Tout nous incite à rêver. Un coup de vent subit devient un message secret de la bien-aimée; une feuille qui en volant effleure notre joue, un baiser qui nous fait trembler. Et si, au crépuscule, nous sommes assis près de la fenêtre, alors que le lourd bruissement du soir parcourt les arbres du jardin, nous transformons par une sorte d'enchantement les nuages du soleil couchant en un paradis de l'amour, en un jardin plein du parfum des roses et du chant des rossignols.

Mais quand, après ces voyages enchanteurs parmi les nuages dorés, la pensée redescend sur terre, notre cœur se remplit de découragement et d'inquiétude. Tout ici-bas semble alors si désert et si désolé, surtout pour ceux que la vie a placés du côté de l'ombre.

La fille pauvre, d'un geste désespéré, joint les mains sur ses genoux et regarde sa chambre vide. Jamais le royaume des merveilles ne lui ouvrira ses portes. Jamais elle ne connaîtra le sentiment divin du plaisir. Ce n'est que dans les contes que le chevalier frappe à la porte de la bergère. Elle sait maintenant le prix de ce bonheur-là. Un jeu qui coûte l'honneur. Une pauvre danse qui se termine dans une tourbière.

Cet été-là Martha se montra de plus en plus bizarre. Je ne fus pas le seul à le remarquer; ses « tuteurs » aussi commençaient à secouer la tête d'un air soucieux et à se demander la raison de son changement d'attitude envers l'homme qu'ils avaient choisi pour elle. Il était évident que Jesper lui-même me soupçonnait. Les yeux injectés de sang, il me lançait un mauvais regard quand j'arrivais. Il quittait son travail au milieu de la journée pour essayer de la surprendre, et la nuit il faisait le guet sous sa fenêtre, armé d'un gourdin. Des hommes de Lihme, qui en voiture avaient passé par là me le racontèrent. Mais je n'en dis rien à Martha.

On jasait aussi dans les autres villages, et l'on envoyait de petites pointes à Jesper partout où il se montrait. Un des ouvriers de la forêt lui avait une fois demandé carrément s'il avait jamais embrassé sa fiancée. Cette plaisanterie valut au type un museau en sang et un petit doigt cassé, ce qui accrut encore les bavardages.

Un jour, on en parla aussi au presbytère. Je me rappelle que ce fut à cause de moi, et je veux vous raconter la chose avec quelque détail.

C'était par une chaude journée du mois de juin, je crois. Après les classes, je fis ma promenade habituelle du samedi à Lihme pour aller chercher les numéros des hymnes chez le doyen. En route, je rencontrai un petit homme boitillant que je connaissais bien. Il venait d'acheter une maison de lotissement dans les landes au nord de Lihme. Il s'appelait Mads Madsen, ou « Petit Mads », comme on l'avait surnommé à cause de sa taille. Sa figure ronde rayonnait de joie et de contentement; je n'avais pas besoin d'en demander la raison. Il était fiancé à une jolie jeune fille de Lihme et devait se marier un jour prochain.

Je connaissais un peu la fiancée et les futurs beaux-parents. C'étaient de pauvres gens qui logeaient chez les autres. Le père, un malheureux estropié, passait la plus grande partie de son temps au lit à tousser, tandis que la mère, pourvue d'une forte poigne, était énergique et vaillante au travail. On disait que c'était même elle qui avait arrangé les fiançailles, auxquelles la fille s'était opposée jusqu'au dernier moment.

Nous arrêtant, Mads et moi, nous nous mîmes à parler de sa nouvelle maison. Il l'avait recouverte et blanchie à la chaux en vue de son mariage. Il l'avait aussi arrangée à l'intérieur. Au moment où nous nous séparâmes, il me pria de venir y jeter un petit coup d'œil à l'occasion; il aimerait me montrer, dit-il, comment il avait bien installé tout pour sa future épouse. Je le remerciai de l'invitation et continuai ma route.

Quand j'arrivai au presbytère, le doyen faisait justement la sieste. En passant devant sa fenêtre, je le vis assis dans le grand fauteuil de son cabinet de travail, des lunettes au bout du nez et un journal déplié sur ses genoux. Le vicaire Berthelsen était absent; il était allé voir des malades. Je me rendis au jardin, où je trouvai mademoiselle Rebecca sous la tonnelle de chèvrefeuille, son lieu de retraite favori l'été.

Il y avait encore trois autres tonnelles dans ce grand jardin; la tonnelle des tilleuls, la tonnelle des lilas et « le tabernacle », comme on appelait la quatrième, parce qu'elle était bâtie sur quatre piliers et couverte d'un toit de chaume en forme de cône. De là on jouissait d'une vue splendide sur la plaine.

Mademoiselle Rebecca portait autour des épaules un petit châle en soie bleu clair et sur les genoux elle avait un livre à

reliure dorée. Je pus voir que c'étaient des poèmes, célébrant sans doute l'amour. En tout cas elle rougit un peu à mon arrivée et mit immédiatement le livre de côté.

A sa manière aimable et calme elle me pria de m'asseoir, et pendant quelques instants nous bavardâmes de tout et de rien. Entre autres choses, j'eus le malheur de dire qui j'avais rencontré sur ma route et ce dont nous avions parlé. Momentanément, j'avais oublié que les fiançailles de « Petit Mads » avaient soulevé beaucoup d'indignation au presbytère, surtout chez mademoiselle Rebecca. Je sentis qu'elle prenait de l'humeur. Sans souffler mot, elle serrait le petit châle sur elle, comme si un nuage avait subitement caché le soleil.

La fiancée de « Petit Mads », qui s'appelait Grethe Andersen, avait eu autrefois au presbytère comme un second foyer. Voici ce qu'on racontait dans la paroisse: au temps où Grethe, gamine de sept ans, gardait les oies, la doyenne avait remarqué la jolie enfant aux yeux clairs et vifs, aux cheveux blonds comme les blés. Chaque fois qu'au cours d'une promenade elle la voyait marcher pieds nus dans les chaumes, son petit ventre en avant et ses mains tenant derrière le dos le fouet des oies, elle ne pouvait s'empêcher de lui caresser la joue. Elle finit par l'emmener un beau jour chez elle, où sa propre fille, Rebecca, jouait à la poupée. A partir de ce moment, Grethe vint tous les jours au presbytère. Les deux petites filles furent des compagnes de jeu et leur amitié tint bon jusqu'au moment où Grethe, après sa confirmation, quitta le village pour aller se placer comme domestique. La doyenne ne désirait plus voir continuer les relations; mais deux jeunes filles s'écrivaient en cachette, paraît-il, et Grethe ne revenait jamais en congé sans passer au presbytère.

Pour continuer mon récit, je dirai que mademoiselle Rebecca, après s'être tue un moment, se mit à parler de Martha. Au courant comme tout le monde de mes relations avec la cabaretière Ellen et sa fille, elle voulait savoir s'il était vrai que Martha fût déjà fiancée. Je ne répondis ni oui ni non, et nous parlâmes d'autre chose. Peu après le doyen vint avec sa pipe. Le café servi sous la tonnelle, il me pria de rester. Au bout d'un moment le vicaire arriva aussi.

Mademoiselle Rebecca se mit de nouveau à parler de

Martha, d'un ton particulièrement violent. Elle la plaignait, dit-elle, s'il était vrai qu'elle devait être jetée dans les bras d'un homme qu'elle n'aimait pas. Je la regardai, surpris. Cette jeune fille, d'habitude si réservée et silencieuse, parlait avec feu de cela; mais je sentis tout le temps que ce n'était point Martha, mais sa propre amie d'enfance, qui occupait ses pensées. Voilà pourquoi je reçus ses reproches en silence, sans chercher à me justifier.

Le doyen n'avait pas envie de connaître les détails de l'affaire. Il était évident qu'au presbytère c'était un vieux sujet de discussion, et qu'à son avis on en avait assez parlé. Il se contenta de déplorer le peu de penchant qu'avait le peuple pour les sentiments nobles et il essaya ainsi de détourner le cours de la conversation. Mais l'indulgence du père rendit la fille encore plus combative; elle alla jusqu'à déclarer qu'on devrait condamner aux travaux forcés les parents qui contraignent leurs enfants à se marier sans amour. Le doyen l'interrompit, un peu honteux, me sembla-t-il, et lui parla d'un ton sévère; mais elle était maintenant dans un tel état nerveux qu'elle devenait incapable de se dominer. Elle tremblait de tout son corps, ses lèvres étaient bleues. Soudain elle se leva et partit précipitamment, un mouchoir devant les yeux, secouée par des sanglots.

Nous nous levâmes en silence. Sur le moment je ne compris pas la signification de cette sortie. Aussi m'étonnai-je du calme relatif que conservait le doyen. Par contre, le vicaire Berthelsen était blême; ses yeux noirs avaient un éclat fiévreux. Pendant toute la conversation il était resté muet, ses longues jambes croisées, se tiraillant les poils du menton selon son habitude. Mais j'avais remarqué qu'il faisait silencieusement à sa fiancée de petits signes de tête accompagnés de sourires approbateurs, et que leurs regards s'étaient souvent croisés par-dessus la table en une tendre compréhension.

Tandis que le doyen supportait presque tout de sa fille, il coupait souvent la parole au vicaire quand ce dernier ouvrait la bouche. Aussi, en présence de son futur beau-père, Mr. Berthelsen préférait-il laisser parler mademoiselle Rebecca; de cette manière, les discussions sérieuses étaient en général évitées. Mais ici j'avais l'impression que la situation glissait dangereusement

vers une scène. Ne tenant pas à prolonger ma visite, je pris congé.

Je ne sais plus quelle fut au juste mon impulsion, mais en sortant du presbytère, j'eus l'idée d'aller voir Grethe et ses parents, que je connaissais, comme on connaît tout le monde à la campagne lorsqu'on habite la même paroisse. Étant donné que la pensée de Martha m'occupait tout entier, j'éprouvais sans doute le besoin de voir de quelle façon sa compagne d'infortune supportait son destin.

La mère de Grethe, qui m'avait vu arriver, vint vers moi jusqu'à la porte. Elle me pria d'entrer, de sa façon vive et décidée. C'était une petite femme un peu forte, mais prompte dans ses mouvements et soignée de sa personne. A mon arrivée, le mari se souleva en s'appuyant sur les bords du lit. Vieux et haletant, il me fixait de ses yeux bordés de rouge. Grethe cousait près de la fenêtre. L'expression de son regard me fit penser à un prisonnier condamné à mort, mais qui espère être libéré au dernier moment.

Je vois encore nettement devant moi la petite pièce. C'était dans une de ces vieilles maisons de torchis qui à présent ont presque disparu de la région. Je sais bien qu'on appelle cela le progrès; mais je prétends qu'on avait plus chaud derrière un mur bousillé que derrière un mur maçonné. Dans l'ensemble, je trouve les maisons modernes dépourvues de bien-être intime avec leurs planchers en bois, leurs grandes fenêtres, leurs lits sans alcôves; il me semble qu'on y vit sous le regard du monde entier. Je goûtais plus de joie dans les chambres d'autrefois, et surtout dans les plus anciennes, telles que les évoquent mes souvenirs d'enfance au nord du Jutland.

Mais je retourne à ma visite chez Hans Andersen. Petit à petit le vieil homme parvint à mettre ses savates posées au pied du lit. Il s'approcha pour me souhaiter le bonjour. Du coin de l'œil il nous regardait tour à tour, sa femme, Grethe et moi, et n'avait pas l'air de savoir ce qu'il fallait dire. Cependant la mère avait sorti d'un tiroir un tablier bien repassé et se l'attachait autour de la taille à petits gestes fermes. Il y avait dans leur silence quelque chose qui me laissait rêveur. J'imaginais qu'ils savaient d'où je sortais et qu'ils me soupçonnaient de venir au nom de

la famille du doyen. Je me hâtai de dire que ma visite n'avait d'autre but que de saluer Grethe; je ne l'avais pas encore vue depuis le premier mai, où elle était rentrée de sa place dans la paroisse voisine.

Ces paroles calmèrent manifestement la bonne femme. Mais quand nous nous mîmes à parler des préparatifs du mariage, elle ne put s'empêcher de lancer quelques pointes contre la famille du presbytère, oui, elle s'exprima même avec un dédain à peine déguisé sur les bienfaits reçus par Grethe. Les gens feraient mieux de ne pas fourrer le nez dans les affaires d'autrui, dit-elle crûment, tout en mettant la nappe sur la table et en sortant des tasses à café. C'était pure bêtise que parler à la jeunesse de poésie, et patati et patata. Cela pouvait aller pour les riches, qui ont les moyens de se tenir le derrière au chaud dans un fauteuil, mais ne valait rien, sacrebleu, pour ceux qui doivent courir après le pain avant de se le mettre sous la dent.

Je regardai Grethe, à qui ces paroles, bien que prononcées en l'air, étaient vraisemblablement destinées. Ainsi que chacun le savait, elle aimait son cousin, un jeune gars vigoureux de l'intérieur du canton, mais, comme elle, pauvre en tout, sauf en forces physiques. La mère de Grethe n'ayant pas voulu l'accepter pour gendre, ce garçon avait par dépit épousé sa patronne, une vieille et riche veuve de fermier. D'ailleurs, il ne paraissait pas regretter l'échange.

De la même manière se déroule une vieille histoire, qu'une petite bonne femme m'a racontée autrefois dans les landes de Starup. C'était du temps, dit-elle, où le Seigneur se promenait incognito sur la terre danoise accompagné de saint Pierre. Un jour qu'ils s'étaient égarés dans une région déserte et ne pouvaient retrouver leur chemin, ils virent une charrue immobile au milieu d'un champ et, en avançant plus près, ils découvrirent le laboureur, qui s'était couché dans l'herbe et dormait à poings fermés, un de ses sabots sous la tête. Ils le réveillèrent et lui demandèrent le chemin. Mais le laboureur était un garçon paresseux et mou (ce devait être le cas du cousin de Grethe), il se contenta de lever le pied en l'air et de montrer la direction avec son gros orteil. « Quel vilain bonhomme! » dit saint Pierre, et les deux voyageurs s'éloignèrent, mécontents. Peu après ils rencontrèrent une jeune

fille qui était en train de traire. A elle aussi ils demandèrent la route. D'un mouvement preste elle se leva aussitôt de son tabouret et, nu-pieds, les emmena sur une colline, d'où ils purent voir toute la région. Pour la récompenser de sa complaisance, saint Pierre, avec le consentement du Seigneur, lui dit que si elle exprimait le souhait qui lui était le plus cher, ils se chargeraient de l'exaucer. La jeune fille rougit et pendant un bon moment ne souffla mot. Finalement, devenue étrangement sérieuse, elle dit que son souhait le plus cher était de voir exaucé celui de la personne vers laquelle allaient ses pensées. Saint Pierre y consentit. Mais la personne vers laquelle allaient ses pensées était justement le laboureur paresseux qui somnolait dans le champ. Et ce dont il rêvait, bien que la jeune fille fût sa fiancée, c'était la grande ferme de son maître, avec les lourds coffrets d'argent, les vaches, les moutons et les chevaux. En vérité, tout cela devint peu après comme sa propriété. Un beau jour le vieux maître tomba d'une meule et se cassa le cou, et la fermière, encore jeune, épousa légitimement le laboureur, vers qui depuis quelque temps déjà ses yeux se dirigeaient. Mais la pauvre jeune fille mourut de chagrin. Il convient de souligner qu'à la fin, l'histoire ne coïncidait plus avec celle de Grethe.

Sans doute Grethe avait beaucoup changé, mais chez les filles de la campagne les coups du destin laissent plus de traces à l'intérieur qu'à l'extérieur. Même sous le chagrin le plus lourd, oui, même sous un désespoir qui mène au suicide, elles restent bien en chair et vont à la mort les joues fraîches. A cet égard Grethe ne fit pas exception. Telle que je la vis assise devant la fenêtre, le soleil du soir éclairant sa tête baissée et sa large nuque de travailleuse, elle était encore une belle image de santé et de force physique. Mais elle avait perdu tout entrain. Cette fille, naguère si vive et si bavarde, était devenue silencieuse comme un mur. Elle ne bougeait pas et ne levait la tête de son ouvrage que pour enfiler son aiguille. J'éprouvais pour elle une profonde pitié. Et, pensant à Martha, je pleurai intérieurement sur nous trois.

Une semaine et demie plus tard on célébrait son mariage. Ce jour, pour d'autres raisons mémorables, fut un tournant dans la vie du pays et — malheureusement — dans la mienne aussi. Voilà pourquoi je vous en parlerai un peu longuement.

VI

Il faut d'abord que je raconte ma visite chez le marié la veille de la noce. Par hasard, je passai ce jour-là devant sa maison, qui était située dans la prairie. Ce devait être un peu avant le coucher du soleil, car je me rappelle que je me rendais au marais de Brand avec mon fusil pour guetter le passage des canards sauvages.

« Petit Mads » était en train d'installer une barrière autour de sa plantation de choux. Cet homme ne restait jamais oisif une minute, même pas la veille de son mariage; et bien qu'il fût petit, il avait une force phénoménale. Toujours content de bavarder, il me héla dès qu'il m'aperçut. Je lui montrai mon fusil, mais il ne voulait rien entendre: il fallait venir admirer sa nouvelle demeure.

Ma foi, la maison était assez gentille, fraîchement couverte et blanchie à la chaux; les châssis des fenêtres étaient bleus et au milieu de la porte d'entrée il y avait une tulipe peinte en rouge. Dans sa joie simple Mads attira mon attention sur la perfection du tout, et sur le fait qu'il n'avait rien épargné pour que Grethe fût contente. A l'intérieur aussi la maison avait été remise à neuf de fond en comble. D'abord on traversait une cuisine ayant, comme celle du presbytère, un vrai fourneau et un manteau de cheminée.

De là on entrait dans la salle à manger, également modernisée par un plancher en bois, du papier sur les murs et, ce qui était plus étonnant à cette époque, une suspension au-dessus de la table. Derrière il y avait une chambre à coucher pourvue d'une armoire. Mads me fit visiter toute la maison, il était évident que la pensée ne lui venait pas que quelque chose pût empêcher d'y créer un heureux foyer.

Sans aucun doute c'était propre et bien entretenu. Tout avait un air de fête pour recevoir Grethe. Malgré son caquetage, Mads était au fond un bon et brave garçon. Dans la cuisine les cuivres brillaient le long du mur. Près du fourneau avait été placée une pile de petites branches, afin que Grethe n'eût pas besoin dès le matin d'aller chercher dans le bûcher de quoi allumer le feu. Rien ne manquait, sauf le plus important.

***

Musique en tête, le cortège partit le lendemain pour l'église par un temps d'été radieux. Ce n'était qu'un mariage de petit fermier, mais on fit retentir les mousquetons, et tout le village y assistait. J'étais moi-même présent comme invité. C'était Ovensen qui officiait à l'autel et qui entonnait les hymnes. Le doyen ayant été souffrant dans la matinée, le vicaire Berthelsen dut le remplacer pour la bénédiction nuptiale, et je ne crois pas qu'il en fut fâché. Tout ce qu'il avait dû taire un certain après-midi en présence du doyen éclata dans son discours.

D'abord il parla de l'amour, qu'il appela une grâce divine, par conséquent un bien précieux et sacré. Il passa ensuite à quelques considérations sur le mariage, dont la base était « ou devait être » l'amour, ajouta-t-il en regardant les mariés. Malheureusement, continua-t-il, il n'était pas rare qu'on vît des hommes et des femmes n'avoir pas honte de se laisser unir par les liens du mariage sans consulter leur cœur et, encore moins Dieu. Se marier sans un véritable et un réciproque amour dénotait une sorte de grossièreté morale, qui aurait dû éveiller du mépris chez tous les chrétiens.

Le discours fut prononcé avec beaucoup de force et de chaleur. Le vicaire Berthelsen parlait bien. Il avait un organe pur,

au timbre profond; de plus, il s'exprimait dans une langue imagée. Par hasard, ou plutôt à cause d'une négligence d'Ovensen, qui avait oublié de tirer le rideau devant la fenêtre du chœur, un rayon de soleil tombait en plein sur l'orateur, entourant d'une auréole sa mince et haute silhouette de Christ, ce qui ajoutait à la solennité du moment.

Malgré tout, il ne réussit pas plus cette fois-ci qu'en d'autres occasions précédentes à percer la dure enveloppe des auditeurs. Grethe seule finit par pleurer. Pendant la péroraison elle n'enleva pas son mouchoir de ses yeux. Sa mère non plus ne manqua point de sentir l'acuité des paroles; mais chez elle la réaction fut différente. Elle serrait les lèvres, redressait la tête et tremblait. Les membres du cortège avaient l'expression acquise de résignation avec laquelle ils dormaient toujours à l'église. Quant à « Petit Mads », la pensée ne l'effleurait certainement pas qu'il avait été dit autre chose que ce pour quoi on avait payé.

Je ne pus m'empêcher de penser à quel point le doyen dans sa grande faiblesse avait le pouvoir de dégeler les cœurs endurcis. Et pourtant il n'était pas ce qu'on appelle un bon orateur. Généralement il mettait longtemps à s'échauffer et certaines fois il n'y arrivait pas du tout. Lorsqu'il y parvenait, il était comme métamorphosé, mais ce n'était pas de la même façon que le vicaire. Tout le prestige sacerdotal dont il aimait à s'entourer dans la vie quotidienne disparaissait complètement; il ne restait plus que l'être humain, un pauvre et humble pécheur, nu devant son Sauveur.

Il y avait pourtant dans l'église deux oreilles attentives aux paroles du vicaire Berthelsen, ainsi que deux yeux grands ouverts où se réflétait dans toute sa plendeur sa figure auréolée de lumière. Mademoiselle Rebecca s'était cachée sur un des bancs les plus éloignés. Elle était entrée au milieu du premier hymne et, en dehors du vicaire, j'étais certainement le seul à connaître sa présence.

Je ne pouvais détacher mes regards de son visage. Il était pâle et semblait plus grand que d'habitude, avec ses traits tendus, comme tirés, mais en même temps il était transfiguré. C'était la même expression que je lui avais vue dans la tonnelle, le jour où elle avait parlé à son père en termes peu mesurés et avait

fini par s'en aller dans un accès de pleurs. Sa nature me semblait avoir subi une transformation complète. Son bel équilibre plein de sérénité avait disparu. Elle était, aurait-on pu dire, en proie à une sorte d'ensorcellement, qui prenait le chemin de devenir une mauvaise et douloureuse obsession.

Lorsque je me tournai de nouveau vers le vicaire, debout devant l'autel dans un rayonnement de lumière, tel un Christ ressuscité, un doute me saisit. Je me demandai si le zèle avec lequel, au nom du christianisme, il plaidait la cause de la charité, ne reposait pas sur une illusion. Le feu qui brûlait dans ses yeux noirs et enflammait sa langue était-il uniquement allumé par le soleil céleste, ou ne l'était-il pas — à son insu — par l'infernal brasier de la chair et des désirs? Mais je n'en dirai pas plus long ici. J'aurai d'autres occasions de revenir à ce jeu mystérieux entre les extases célestes et les terrestres voluptés.

Au repas de noce qui suivit, les gens affluèrent de près et de loin, comme toujours, de sorte qu'à la fin on pouvait à peine respirer dans les deux petites pièces basses de plafond chez les parents de la mariée. Heureusement, le temps était si beau qu'il permettait de sortir entre les services.

Le bal eut lieu dans la grange du fermier voisin; mais comme il faisait une chaleur étouffante, les jeunes s'en allèrent dans un pré situé derrière la maison. Frants, le vieux violoneux, et son pauvre fils « Kresten l'innocent », fournirent la musique, et c'était bien misérable; assis sur la barrière, ils raclaient des cordes en somnolant. La danse allait bon train, pleine d'animation, dans la claire nuit d'été.

Grethe était obligée de danser, bien qu'elle n'en eût guère envie. A la table de noce elle avait été aussi raide qu'une poupée de bois. J'avais remarqué qu'elle avalait avec peine, ne fût-ce que de petits morceaux. Ensuite elle était restée assise, sa main dans celle de Mads, mais on voyait bien qu'elle ne le faisait pas de bon cœur. C'était Mads qui avec son plus large sourire s'était emparé de la main de Grethe, comme d'une propriété légitime, et la jeune mariée avait dû penser qu'elle n'avait plus le droit de la lui refuser.

Pendant le bal Mads ne put pas la laisser tranquille, bien

qu'il fût beaucoup plus petit qu'elle et par-dessus le marché médiocre danseur. Les autres jeunes gars aussi se battirent pour danser avec elle. C'était un point d'honneur à leurs yeux qu'elle finît en sueur sa vie de jeune fille.

Scottishs, bourrées françaises et contredanses se succédaient sans arrêt. On aurait dit que le manque d'entrain de Grethe les aguichait. Un garçon ne l'avait pas plus tôt lâchée qu'un autre recommençait. Et « non » était un mot qu'elle n'avait pas le droit de prononcer ce jour-là. A la fin elle eut l'air si exténuée et tourmentée que j'en devins inquiet: cela me rappelait l'histoire de la jeune fille noble du manoir de Kolding, qui dut danser de force jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Dans un coin du pré, où se trouvait une vieille souche de peuplier, était assis un jeune homme autour duquel s'étaient rassemblés en cercle un grand nombre d'auditeurs. Bien que n'ayant pas été invité, ce jeune homme avait reçu un excellent accueil. Il n'était pas du pays, et tout ce qu'on savait sur son compte se réduisait, à peu de chose près, au fait qu'il était étudiant, fils d'un juge cantonal du Vendsyssel, et qu'il logeait chez le cordonnier de Ramsbäk. Pour des raisons particulières je tairai son nom. Il avait passé là quelques semaines sans autre occupation que de se promener dans les champs et la forêt, une boîte de fer-blanc au dos, en ramassant des fleurs et des champignons. Il aimait aussi rendre visite aux gens et faire avec eux un brin de causette. Je n'ai jamais connu son pareil pour conter une histoire. C'est même devenu son métier. Il entrait partout où habitaient de vieilles personnes et il notait ce que celles-ci lui racontaient. Comme il était très jeune, avec des manières simples et modestes, on le recevait généralement bien. Il répétait ensuite à sa façon les histoires des vieux, et tout le monde se plaisait à l'écouter.

***

Après minuit la danse s'arrêta enfin pendant un moment. Quelques couples s'installèrent bruyamment dans une pièce, autour d'une table où l'on servait le café; d'autres s'assirent sur les barrières parce qu'ils préféraient être un peu tranquilles.

Le temps était parfaitement calme, et il faisait assez clair pour qu'on n'eût pas de peine à se reconnaître, mais assez sombre pour qu'un couple d'amoureux pût furtivement laisser errer les mains vers des endroits défendus. Il y avait de la lumière dans les pièces et, comme toutes les fenêtres étaient ouvertes, il était possible de voir du dehors l'intérieur de la maison. On avait l'impression de regarder dans un four incandescent. A la lueur des bougies, avec la poussière, la fumée du tabac et celle du fourneau, l'air devenait rouge comme du feu.

Je cherchai les mariés, mais ne les trouvai ni dehors ni dedans, alors je compris qu'ils s'étaient retirés chez eux pendant que j'avais écouté l'étudiant. Peu après, comme je m'éloignais derrière le pignon pour un besoin naturel, j'entendis un faible sanglot venant de la mansarde où Grethe avait sa chambre. Je reconnus facilement sa voix.

— Si seulement tu voulais être gentil pour moi, Mads, entendis-je, alors, moi aussi je serais gentille pour toi, je te le promets.

— Mais bien sûr, Grethe. (C'était le bêlement joyeux de Mads.)

— Je sais bien que je n'ai pas été avec toi comme je le devais, continua Grethe, pleurant à fendre l'âme. Mais ça viendra, si tu es gentil pour moi, Mads.

Je ne me trouvais plus le droit d'écouter. D'ailleurs, quelques hommes s'approchaient en parlant à haute voix. Je partis.

La danse recommença. C'était une polka, et l'on sentait une ardeur nouvelle chez ceux qui étaient restés assis à l'écart sur les barrières, comme chez ceux qui avaient passé leur temps au buffet. Un gars du village était allé chercher son accordéon pour corser un peu la musique, ce qui augmenta l'entrain des danseurs. Évidemment il n'y avait plus de solives contre lesquelles frapper du poing pendant la danse, et les pas ne résonnaient pas comme sur les vieux planchers des granges, au temps où pour bien les faire chanter sous les semelles on enfouissait des crânes dans l'argile du sol. Mais les plaisanteries et la gaieté ne manquèrent pas. Les bouches procuraient tout le bruit nécessaire. Les garçons hurlaient et chantaient, les filles riaient à gorge déployée, tandis que les jupes volaient comme des ailes de moulin.

Aucune danse n'animait alors la jeunesse comme la polka. Malheureusement il faut dire que souvent la gaieté dépassait les limites des convenances, car il arrivait aux garçons pendant une polka de porter les mains sur les filles d'une manière qui offensait la pudeur.

Au-dessus des prairies les brumes commençaient à tomber. Un bord de lune, aussi mince qu'une coquille d'œuf, se dessinait pâle contre le ciel du matin et annonçait l'aube.

Je m'assis sur la souche de peuplier, que l'étudiant avait occupée auparavant. Lui aussi s'était mis à danser de son mieux. Mais il avait des mouvements maladroits. Les filles se moquaient de lui, les garçons le poussaient sans pitié. Il n'en était d'ailleurs que plus ardent à tourner et à sauter.

Soudain retentit la cloche de l'église. Ceux qui dansaient ne l'entendirent pas immédiatement; mais au bout de quelques instants tous s'arrêtèrent. Nous nous regardâmes solennellement. Quelqu'un était mort cette nuit.

L'accordéon se tut. Le vieux Frants le violoneux et « Kresten l'innocent » continuèrent encore un bout de temps. Ayant somnolé comme d'habitude, ils n'avaient pas remarqué tout de suite que la danse avait cessé. A leur tour ils finirent par se taire. De derrière le pignon arriva en titubant, son pantalon lui pendant aux genoux, un vieillard qui chantait à la manière des ivrognes. Sinon tout aurait été silencieux.

La cloche de l'église continuait de sonner. Ceux qui étaient assis à l'intérieur de la maison se levèrent et sortirent. « Qui cela peut-il bien être? » se demandait-on; les personnes qui avaient des malades chez elles se préparaient à partir. Alors le fils du meunier surgit de la route, tout pâle, et cria: « Le doyen est mort! »

Nous nous groupâmes autour de lui; mais il n'en savait pas plus long. A ce moment arriva quelqu'un qui était au courant. C'était Ovensen. Rentré de la fête vers minuit, il venait de se coucher quand on avait frappé à sa fenêtre. Un messager du presbytère le priait de se rendre tout de suite auprès du doyen, dont l'état avait subitement empiré. A son arrivée tout était déjà fini.

Une congestion pulmonaire avait enlevé le vieux prêtre. Il

allait assez bien le soir et avait dit à la bonne qui était venue éteindre la lumière de sa chambre qu'il se lèverait le lendemain. Quelques heures plus tard il sonnait; mademoiselle Rebecca s'était précipitée chez lui, mais il avait déjà perdu l'usage de la parole.

VII

Quand j'arrivai le lendemain à midi à l'auberge du bois, Ellen était encore couchée. Entendant que c'était moi, elle écarta un peu le volet; je pus voir que ses yeux étaient rouges de sommeil. Elle me dit qu'elle était malade et se plaignit de douleurs au ventre. Je lui racontai que le doyen était mort; mais elle ne répondit rien. Je demandai où était Martha, mais je n'obtins pas non plus de réponse. Elle continua de gémir et me pria de lui donner quelque chose pour la soulager. Je savais ce que cela signifiait et commençai par faire celui qui ne comprend pas. D'ailleurs je voyais bien qu'elle souffrait; comme elle ne cessait de supplier humblement et que j'avais justement ma poire à poudre, je lui en mis une bonne pincée dans un petit gobelet d'eau-de-vie. Cela calma ses douleurs: c'est un remède que je puis recommander chaudement contre les maux d'estomac. Après avoir bu, elle déclara qu'elle voulait dormir un peu. Elle remit le volet et je l'entendis se tourner dans le noir en gémissant beaucoup. Elle était devenue terriblement grosse depuis quelque temps et pouvait à peine bouger. Cela faisait pitié.

J'allai m'asseoir à l'ombre sur le seuil de la porte pour attendre Martha.

Il faisait de nouveau merveilleusement beau. Mais le soleil

me piquait les yeux et l'allégresse des centaines de voix d'alouettes sous le ciel résonnait dans mes oreilles comme un glas. J'étais encore tout bouleversé par les événements de la nuit et de la matinée, peut-être parce que je devinais les conséquences qu'aurait pour moi la mort du doyen; dans ma vie elle signifierait une fin et un départ.

Dans la matinée j'avais passé au presbytère pour voir une dernière fois mon supérieur au cœur généreux. Il reposait sur le drap blanc comme une statue de marbre, avec une sérénité confiante. J'eus la permission de mettre un petit bouquet de fleurs sur sa poitrine; et de toute mon âme je le remerciai de sa bonté paternelle et de cette compréhension qu'il m'avait témoignée, à moi pauvre homme, au temps de mes épreuves. Encore maintenant, je ne puis jamais penser à lui sans émotion. Il fut un vrai chrétien, parce qu'il était très humain dans le mal comme dans le bien. Que Dieu ait son âme!

J'avais vu mademoiselle Rebecca. Et de nouveau elle m'avait profondément étonné. Elle, qui l'année précédente avait été devant le cercueil de sa mère l'image de la douleur noble et calme, semblait avoir perdu toute maîtrise de soi. Elle marchait de long en large dans la pièce. A la fin elle mit les bras autour de mon cou pour pleurer sur ma poitrine. Il avait toujours existé des rapports extraordinairement affectueux entre le doyen et sa fille.

Bien qu'elle ne pût ignorer les faiblesses de son père, ou peut-être même à cause de cela, mademoiselle Rebecca lui avait témoigné jusqu'à ses fiançailles un dévouement que maintes fois j'avais admiré. Elle était sa seule enfant, et les faits avaient prouvé qu'elle n'avait pas hérité seulement de son physique, mais d'une part plus grande de son âme inquiète et passionnée que la plupart des gens et certainement elle-même ne l'avaient supposé.

Des images de cette belle vie de famille au presbytère défilaient devant moi pendant que j'attendais, assis sur la pierre. Néanmoins je fus surtout absorbé toute la journée par des pensées sur mon propre avenir.

Je savais que mes ennemis, dont la forte main du doyen

avait jusqu'alors refréné les méchants soupçons, chercheraient maintenant pour de bon à me nuire. Mon collègue Mr. Ovensen, qui longtemps m'avait envié ce qu'il appelait en termes hypocritement flatteurs l'engouement du doyen, prendrait sa revanche. Je savais que lui et ses nombreux amis dans la paroisse n'auraient de cesse avant de m'avoir chassé de mon école et de la région d'une façon déshonorante.

J'avais beau prévoir, hélas! le besoin et la misère dans lesquels je tomberais, ce n'était ni la peur du scandale ni la crainte de n'avoir pas de quoi vivre qui me tourmentaient le plus. Mais je ne pouvais supporter la pensée de me séparer de Martha. Cette enfant faisait partie de ma vie. Les persécutions et les calomnies venimeuses que je m'étais attirées à cause de mes relations avec elle la rendaient encore plus chère à mon cœur. Je reconnais moi-même ce que mon sentiment avait d'exceptionnel: mais je ne pouvais pas écarter l'impression qu'un peu de cette enfant m'appartenait, qu'elle serait quelque chose de moi qui resterait sur terre quand je m'en irais, ce qui, je l'espérais, ne tarderait pas. Selon mes humbles facultés et les misérables circonstances, j'avais essayé de déposer en son âme un héritage spirituel qui pût lui être un modeste soutien dans la vie. Ah! personne ne savait mieux que moi-même combien mon dessein avait jusque-là mal réussi. Cependant le chagrin qu'elle me causait m'attachait plus fortement à elle, et je ne pouvais m'empêcher d'espérer. Martha était si jeune. Elle n'avait pas encore ouvert les yeux au côté sérieux de la vie.

Comme j'étais plongé dans ces pensées, je la vis sortir du bois avec un fagot de branches sur le dos. Elle avait beaucoup grandi cet été-là. Sa jupe, qui n'arrivait guère au-dessous des genoux, découvrait ses jambes nues. Elle marchait lentement et à chaque instant regardait derrière elle d'un air étrangement absorbé. A un moment elle s'écarta même un peu du sentier et tendit le cou pour voir au loin sur la grand-route. Dès qu'elle m'aperçut, elle se hâta davantage. Très essoufflée, elle arriva en courant et jeta d'un seul coup son fagot au pied du mur. Ce n'étaient que des branchettes à moitié pourries. Jamais Martha ne se chargeait trop.

— Le doyen est mort, dis-je.

Elle ne répondit rien. Ayant sans doute à peine entendu, elle regarda de nouveau derrière elle par-dessus son épaule.

— As-tu rencontré quelqu'un dans le bois? lui demandai-je alors.

— Oui, un homme qui passait.

— Qui était-ce?

— Je ne le connais pas.

— A-t-il causé avec toi?

— Non!

Je sentis qu'elle ne disait pas la vérité et le lui reprochai.

— Que t'a-t-il raconté? demandai-je.

— Il m'a demandé le chemin du lac.

— Il ne t'a pas demandé autre chose?

Elle répéta non et se mit à rire d'une manière qui me fit comprendre qu'elle voyait un sous-entendu dans ma question. Hélas! Telle était Martha dans toute son innocence. Son imagination avait été souillée par les conversations grivoises qu'elle avait entendues chez elle depuis son enfance. Elle croyait saisir dans chaque mot une allusion inconvenante.

— Il ne faut pas aller trop loin dans les bois, Martha, dis-je. Rappelle-toi que tu es une grande fille. Il pourrait t'arriver malheur.

Elle resta un instant immobile et me regarda en clignant des yeux. On aurait dit qu'il y avait quelque chose d'émoustillant pour elle dans la crainte que je venais d'exprimer. Puis elle se mit à rire de nouveau à gorge déployée et rentra chez elle.

Tout en étant heureux de voir une lueur de l'ancienne gaieté sur son visage, qui depuis si longtemps était assombri, j'éprouvai une certaine inquiétude. Pendant la période qui suivit, je l'observai avec une attention aiguë, et je crus pouvoir remarquer un changement dans ses manières. Il lui était certainement arrivé quelque chose dans les bois. Sa torpeur mélancolique s'était soudain dissipée. Une vivacité d'écureuil l'animait de nouveau. Elle écoutait le bruit de chaque pas sur le pont; et lorsqu'elle était plongée dans ses propres pensées, un sourire étrange errait parfois sur ses lèvres.

Je me promis de la surveiller.

Pour mes propres affaires, il en advint comme je m'y atten-

dais. A peine le doyen reposait-il sous terre que mes ennemis me cernèrent de tous côtés et travaillèrent avec succès à ma perte. Même au presbytère on ouvrit l'oreille à leurs calomnies éhontées. Dans le vicaire je n'avais jamais eu un ami; quant à mademoiselle Rebecca, elle changea d'attitude envers moi et me témoigna une froideur blessante. Le jour même de l'enterrement, elle me peina en laissant ma couronne par terre au milieu d'objets de rebut, tandis que celle d'Ovensen avait le privilège d'orner le cercueil.

Du vicaire Berthelsen et de mademoiselle Rebecca je vais citer quelques petits traits, qui éclairent leurs rapports d'une façon toute particulière.

Quelques jours après l'enterrement, je vins un soir au presbytère pour une inscription dans le registre de la paroisse. Le vicaire, qui maintenant avait assumé toutes les fonctions pastorales, n'était pas là. J'appris à la cuisine qu'il était allé avec mademoiselle Rebecca porter des fleurs fraîches sur la tombe du doyen, et après avoir attendu un moment dans le bureau, je me rendis au-devant d'eux.

Le cimetière côtoyait le jardin du presbytère. La tombe du doyen et de la doyenne se trouvait à une petite distance de la barrière par laquelle on y accédait.

Je vis les amoureux debout, s'enlaçant la taille. Ils étaient silencieux, comme plongés dans la prière et la méditation. Mademoiselle Rebecca appuyait la tête sur l'épaule du vicaire; elle tenait à la main une couronne fanée.

J'avais déjà entendu parler de la vénération presque morbide qu'elle vouait à la mémoire de son père, je savais que, depuis l'enterrement, elle venait plusieurs fois par jour avec son fiancé se recueillir devant la tombe, qu'elle entretenait le plus soigneusement du monde. Sans doute avait-elle des remords, maintenant que son père n'était plus là, de ce que les rapports entre eux n'eussent pas été dans les derniers temps, à cause de ses fiançailles, aussi bons qu'ils auraient pu l'être.

Aucun des deux amoureux ne m'avait vu; comme je ne voulais pas les déranger, je revins sur mes pas et regagnai le jardin. Je m'assis dans la tonnelle de jasmin pour attendre leur retour.

Peu après ils arrivèrent lentement, bras dessus bras dessous,

par l'allée du cimetière. Malgré sa robe noire, dont la garniture de jais prenait des tons dorés aux rayons du soleil couchant, et sa démarche un peu alanguie, mademoiselle Rebecca paraissait plus belle, plus débordante de vie que jamais. Son cou long et blanc, qui selon la coutume de l'époque était découvert jusqu'à la poitrine, et ses abondants cheveux blonds, qui tombaient en boucles libres sur ses épaules, éclairaient son deuil avec une force et une plénitude que rien n'avait affaiblies.

J'allais me lever pour marcher à leur rencontre, quand ils s'arrêtèrent. Toujours sans me voir, ils restèrent debout près de la barrière dans un tendre enlacement. Mademoiselle Rebecca avait mis le bras autour du cou de son fiancé et sa main reposait contre la nuque de celui-ci. Je me demandai si je ne devais pas toussoter pour révéler ma présence. Mais c'était trop tard. Déjà un long baiser avait joint leurs lèvres.

Ils restèrent ainsi un grand moment, étroitement enlacés, se fixant dans les yeux et s'embrassant tour à tour. Leurs regards devenaient de plus en plus brûlants, leurs caresses si intenses qu'à la fin je me détournai pour ne plus les voir.

Quand ils se lâchèrent, ils étaient tous les deux très pâles; aussi restai-je invisible dans la tonnelle jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés.

Chaque fois que je vins ensuite au presbytère, j'eus l'impression d'être importun aux fiancés, qui sous leur toit pouvaient maintenant jouir de la même liberté d'allure qu'ils avaient dû jusque-là chercher dans de longues promenades ou excursions. On aurait plutôt songé en les voyant ensemble à un couple de jeunes mariés qu'à des fiancés. Le vicaire s'était installé comme chez lui dans le bureau du doyen, où une porte donnant sur le salon restait toujours ouverte, de sorte qu'il était facile de constater qu'ils allaient librement de l'un à l'autre. Le soir dont je parle, pendant que j'étais assis dans le bureau et que le vicaire notait mon inscription dans le registre paroissial, mademoiselle Rebecca, sortant du salon, vint se placer à côté de lui. Insoucieuse de ma présence, oui, vraiment, d'un geste machinal, elle se mit à lui caresser doucement les cheveux, tout en suivant d'un œil plein d'amour les mouvements de sa plume.

Il y avait en tout cela quelque chose qui réveilla en mon

âme un souvenir. Moi aussi je m'étais uni un jour près d'un lit mortuaire à celle qui m'était chère. Moi aussi j'avais senti le désir de l'amour s'épanouir sous l'influence de l'horreur qu'inspire la mort. Je comprenais donc bien ce bonheur langoureux qui, trouvant un aliment au cimetière, était avivé par le deuil et les remords.

Malgré tout, je ne crois pas qu'ils aient abusé de leur liberté, franchi les limites qu'ont établies la loi et la coutume; mais ils s'en approchaient le plus possible.

Ils n'étaient d'ailleurs pas seuls au presbytère. Une nièce du doyen, une jeune adolescente qui ressemblait physiquement à mademoiselle Rebecca comme une sœur cadette, séjournait là depuis l'enterrement et devait y rester jusqu'au jour où une parente plus âgée, qui était tombée malade, viendrait la remplacer. Cette organisation n'avait été combinée que pour le qu'en-dira-t-on, car la jeune fille ne pouvait guère servir de véritable sauvegarde à l'honneur du presbytère. Traitée comme une enfant par mademoiselle Rebecca, elle était elle-même visiblement éprise à la fois de sa cousine et du fiancé, ou plutôt de leur grand amour. Elle rougissait jusqu'au front chaque fois que le vicaire lui adressait la parole, et la joie inondait ses yeux bleu pâle, si seulement mademoiselle Rebecca lui tapotait la joue.

La vieille tante qui devait la remplacer fit son apparition un beau jour et mit fin à cette idylle en plein deuil. Sans doute avait-elle deviné les dangers qui menaçaient le jeune couple; ou peut-être les fiancés avaient-ils senti eux-mêmes que la tentation de lâcher complètement les rênes à leur passion pourrait devenir trop forte. En tout cas, mademoiselle Rebecca consentit à partir en voyage, jusqu'à ce que l'année de deuil fût écoulée et que le mariage pût avoir lieu.

VIII

Je reviens maintenant à l'histoire de Martha. Volontiers je me serais attardé encore un moment sur la première et joyeuse période de sa jeunesse, avant que les sombres flots de la mélancolie eussent envahi son âme, et j'aurais aimé peindre par écrit cette jolie vie de rêve, ces visions enchanteresses, dont je voyais passer le reflet doré dans ses yeux, comme le clair de lune sur un étang des bois. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la période de chagrin qui suivit, lorsqu'elle se réveilla et devint lucide; sur le tourment qui rongea son cœur quand, sortant de ses rêves heureux de douces caresses, de mots tendres et d'affectueuses pressions de mains, elle se trouva entre les rudes poings de Jesper, presque étourdie par une haleine qui sentait le tabac grossier. Il y aurait également beaucoup à raconter sur l'instant où la pauvre fille comprit que les portes du royaume magique de l'amour lui seraient toujours fermées, qu'elle n'apprendrait jamais à connaître les plus hautes joies de la vie.

Mais je n'ose pas m'attarder davantage sur ce sujet, il est temps de passer au terrible événement qui fait encore trembler ma main et se contracter mon cœur, au destin qui dirigea une flèche mortelle contre cette tourterelle sauvage, qu'avec beaucoup de crainte, mais aussi beaucoup d'espoir secret j'avais vue s'emplumer peu à peu.

Un après-midi, en arrivant à l'auberge, je la trouvai seule. Elle se tenait en face d'un petit miroir, qui était accroché au montant de la fenêtre, et peignait ses longs cheveux roux. Bien qu'elle n'eût sur sa chemise qu'un petit jupon, elle n'éprouva aucune gêne devant moi, car elle me considérait à moitié comme un père. Je m'assis et causai avec elle, pendant qu'elle achevait sa toilette. Sa mère, qui venait de temps en temps dans la cuisine, était en train de traire la vache.

C'était par un temps limpide et vers la fin de la journée. Le soleil éclairait déjà le plancher jusqu'au fond de la pièce. Pour ne pas être vue de quelque étranger, Martha s'écartait de la fenêtre chaque fois qu'elle entendait sur le pont un bruit de pas ou le roulement d'une voiture. Et elle était souvent dérangée. Il y avait en effet ce jour-là une fête de chasseurs dans une clairière en contre-bas de la grande forêt, et des voitures transportant des gens en habits du dimanche passaient presque sans arrêt.

Les clients habituels du soir faisaient faux bond à l'auberge. Après mûre délibération, ils avaient décidé avec un parfait accord de chercher à battre monnaie à l'occasion de cette fête patriotique, qui comportait toute une série de divertissements populaires. Le vieux Frants, le joueur de violon, et son fils s'étaient fait engager dans la tente du bal. Lars-le-borgne et Anders l'Homme-au-chaland avaient loué en association une escarpolette pour dames; Zacharias-le-tisserand et Morten-le-chasseur une tente-brasserie, tandis que Sœren, le tailleur de pierre un peu obtus, dont les facultés ne pouvaient atteindre la grande spéculation, s'était simplement procuré une caisse de cigares, qu'il projetait de vendre au détail. Ils auraient tous voulu qu'Ellen prît avec sa fille un débit de sucres d'orge et de bâtons de cannelle, mais je m'y étais fermement opposé. Martha devait se rendre à la fête en compagnie de son fiancé, qui allait venir la chercher.

Si elle se faisait belle, ce n'était cependant pas pour Jesper. Chaque fois que je prononçais ce nom, une ombre passait sur son visage. C'était un autre, un étranger, qui avait conquis son cœur et donnait à ses yeux leur curieuse lueur vacillante. Elle avait depuis quelque temps une attitude un peu mystérieuse, et il lui arrivait parfois, si on la contrariait, d'entrer dans de vraies

crises de colère. Elle était surtout mauvaise avec Jesper. Un soir où il avait voulu la prendre de force sur ses genoux, elle l'avait mordu fortement à la joue.

J'essayai comme toujours de lui poser des questions pour dépister son secret; mais cette fois-ci je ne pus rien tirer d'elle. Elle jouait la naïve et me répondait avec le dos, alors que je l'interrogeais avec la bouche. Je sondai la mère, pensant qu'elle savait peut-être quelque chose: elle me parla d'un jeune homme qui avait « traîné ici tout un après-midi devant une tasse de café »; mais je ne pus obtenir d'elle aucun renseignement réel, aucune explication tenant debout.

Je pensais avec inquiétude à ce qui arriverait si Jesper surprenait un jour Martha avec un étranger. Je savais que la nuit il se tenait souvent aux aguets dans le voisinage de l'auberge, muni d'un gourdin.

Martha sortit d'un tiroir de commode du linge propre, des bas, un mouchoir, en même temps qu'un ruban de velours noir auquel était suspendu un médaillon d'ambre, puis elle porta le tout sur une chaise près du miroir. Et bientôt elle fut absorbée par sa toilette. Sans le savoir elle fredonnait une chanson, tout en attachant ses cheveux, en nouant ses jarretières et en laçant ses souliers.

Un jeune homme s'en allait dans les bois,
Sourire aux lèvres, regard en joie.

Soudain elle se rappela qu'il y avait aussi dans le tiroir les anciennes boucles d'oreilles d'argent de sa mère. N'ayant mis qu'un seul bas, elle s'approcha clopin-clopant de la commode pour les essayer. Elle se tourna et se retourna devant le miroir. après quoi elle eut un petit signe de tête satisfait.

Une jeune fille s'approcha
Timidement, les yeux baissés.

Il y avait dans ces bouts de chanson quelque chose qui attira mon attention. D'où les tenait-elle? Ce n'était aucune des chansons paysannes habituelles. Cependant j'avais l'impression de connaître les paroles.

La vague glissait doucement
Vers sa demeure estivale, la forêt.
Cachée parfois derrière un buisson,
La jeune fille se retournait et riait.

Ainsi finissait la chanson, qui parlait d'un couple de jeunes amoureux dans un bois; et tout à coup je me rappelai où je l'avais entendue auparavant. C'était l'étudiant étranger, le jeune conteur, qui l'avait chantée la nuit des noces de Grethe. Je me souvins que j'avais pensé alors qu'il devait l'aimer beaucoup, car, pendant qu'il la chantait, une expression frappante d'espièglerie animait son visage, habituellement si impassible et sérieux.

L'idée me vint brusquement, avec une tendre crainte toute particulière, que c'était peut-être pour lui que Martha était en train de se parer, comme une nouvelle épousée pour son mari. Le jeune monsieur se promenait oisif dans le pays. Quoi de plus vraisemblable qu'ils se fussent rencontrés?

Martha avait enfin passé sa robe. Après avoir emporté la cuvette et le peigne, elle mit un peu d'ordre dans la pièce, mais à chaque instant elle s'approchait du miroir, se tournant de tous les côtés pour se voir aussi de dos.

Un poids douloureux m'oppressait. Je sentais que je devais intervenir, mais comment? Ah! je ne comprenais que trop bien ses aspirations. Je lui avais si souvent au fond du cœur pardonné sa révolte contre le genre d'amour que lui avaient imposé les vieux amis qui s'étaient arrogé sur elle un droit de tutelle. Et cependant! Un sombre pressentiment me faisait frémir. Il me disait tout bas que sa vie était en jeu.

Il me sembla que j'avais le devoir de l'avertir. Je lui appris sans ambages que Jesper la surveillait et je l'engageai à se méfier, car il pourrait faire un malheur.

Elle m'écouta en silence. De nouveau une ombre traversa son visage, qui était devenu très pâle. J'éprouvai un véritable malaise. Je ne sais pourquoi, mais j'avais l'impression que la mort planait dans l'air et l'inquiétude s'empara de moi.

Me levant de ma chaise, je m'approchai d'elle. Je la saisis fermement par le poignet et la regardai en plein dans les yeux.

— Qui as-tu rencontré dans les bois il y a quelques jours? demandai-je.

Elle essaya de se dégager.

— Cela ne regarde personne. Lâche-moi!

Mais je la retins ferme, bien que cela me fût pénible.

— Martha! dis-je. Prends garde! Ne nous précipite pas dans le malheur. Qu'est-ce que tu manigances?

— Lâche-moi! cria-t-elle. Lâche-moi, je te le répète! Ou je mords!

Je reculai en chancelant, épouvanté par elle. Dans sa rage elle s'était recroquevillée et tapait du pied comme un enfant qui ne peut pas crier. Son regard lançait des éclairs. Je compris à ce moment le surnom de « fille du diable roux » que lui avaient donné les gens, à cause de son père.

Au même instant des pas se firent entendre dehors et la haute silhouette de Jesper apparut quelques secondes plus tard à la porte. Il était vêtu de ses habits du dimanche, avec un foulard rouge autour du cou et un chapeau à large ganse. Il avait dû remarquer qu'il s'était passé quelque chose entre Martha et moi, car il s'attarda au seuil de la pièce d'une façon désagréable, en promenant vivement des regards méfiants sur nous.

— Je viens à un mauvais moment, dit-il avec un sourire méchant.

— Que racontes-tu? lui répondis-je tranquillement. Martha t'attendait. Tu vois bien qu'elle est prête.

Martha finissait par être effrayée elle-même de la physionomie du jeune homme. Elle se hâta de traverser la pièce pour aller prendre le mouchoir qu'elle avait laissé sur une chaise et dit:

— Oui, pourquoi viens-tu si tard, Jesper? Partons tout de suite!

Ce n'avait pas été mon dessein de les accompagner à la fête. Mais je compris qu'en y allant je pourrais me rendre compte si mon hypothèse au sujet de l'étudiant était exacte; dans ce cas il y serait et je trouverais peut-être moyen de l'avertir, lui aussi. Je laissai cependant les deux autres partir en avant, et il faisait à moitié sombre déjà quand j'arrivai sur les lieux.

Une masse de gens s'y étaient rassemblés. Ce genre de fêtes était alors nouveau; d'ailleurs, elles ressemblaient assez aux

anciennes foires-de-sources[1], qui maintenant ont disparu. C'étaient les invalides de guerre, avec leurs orgues de Barbarie, qui présentaient le spectacle le plus curieux. On avait fait de grands préparatifs pour l'éclairage au moyen de lampions multicolores. Il y avait des montreurs d'ours, des chanteuses, des graveurs de cachets, des lanceurs de disques et beaucoup d'autres divertissements analogues, comme on en voit dans les villages les jours de foire.

Je trouvai Martha et Jesper en plein air à une table de la brasserie de Zacharias, et il apparut que mes pressentiments étaient justes. D'une table assez voisine l'étudiant, assis tout seul, contemplait Martha avec des yeux énamourés. A la lueur d'un des lampions qui étaient suspendus dans les arbres, je voyais nettement à la fois son visage et celui de la jeune fille, bien que, pour rester inaperçu, je me fusse placé à une assez bonne distance d'eux.

Les yeux de Martha aussi étaient grands ouverts et rêveurs. Elle ne le fixait jamais en face, encore moins répondait-elle aux petits signes de tête par lesquels il essayait de capter son regard; mais il y avait dans sa physionomie quelque chose qui disait au jeune homme qu'elle pensait à lui et à lui seul. Toutes ses aspirations cachées, tout son monde secret de rêves s'y reflétaient. Non comme un mirage créé par la magie de l'amour, mais comme une vivante réalité, une tentation toute proche.

J'avais le cœur serré d'angoisse à l'idée que Jesper pourrait remarquer combien elle était loin de lui et chercher la cause de sa distraction. Heureusement la vue du garçon était déjà bien absorbée par son gloria. Il avait trouvé quelques camarades avec qui partager une bouteille d'eau-de-vie. Tous avaient de fortes voix et à chaque instant ils trinquaient ensemble en s'adressant de prolixes déclarations d'amitié.

Au sujet de l'étudiant, je ferai remarquer seulement qu'il ressemblait plutôt à un enfant ou à une jouvencelle en habits masculins qu'à un homme. Il ne devait pas avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans et il était de stature fluette, n'ayant que la peau

1. Foires tenues près d'une source miraculeuse et qui ressemblaient un peu aux pardons bretons.

sur les os. Sur son nez aigu il portait un binocle à la nouvelle mode, au lieu de lunettes. Son cou long et mince, son menton étroit et son grand nez lui donnaient au peu l'air d'un oiseau. Sous le menton la pomme d'Adam saillait comme un petit jabot.

Joli garçon, il ne l'était vraiment pas. Mais le regard si plein de secrète tendresse, si perdu dans la contemplation, qu'il posait sur Martha derrière les verres du binocle, la passion qui couvait dans ses yeux et colorait ses joues d'une rougeur virginale, tout cela, pour moi du moins, imprégnait sa personne d'une beauté particulière très émouvante. De temps en temps une expression anxieuse apparaissait sur son visage, ses lèvres remuaient fébrilement, et il raffermissait son pince-nez d'un geste vigoureux, comme s'il avait essayé avec énergie, mais en vain, de s'arracher à ses mélancoliques rêveries.

Je me représentais nettement comment tout s'était passé. Je voyais l'étudiant arrivant à travers bois, une boîte d'herborisateur au dos, le jour où Martha et lui s'étaient rencontrés pour la première fois. Libre et joyeux voyageur, peut-être avec une chanson sur les lèvres, il s'en allait le long du sentier quand soudain, au milieu de la solitude muette du grand bois sombre, il s'était trouvé devant une jeune fille moitié enfant moitié femme, pauvre, nu-pieds, nu-tête, mais belle et séduisante dans toute sa misère. Comme le sang lui était monté aux joues à cet instant! Comme son cœur avait battu!... Ah! je devinais tout d'après ma propre expérience! Moi aussi, j'avais traversé cette verte pénombre alors que j'étais un jeune homme à l'âme libre, devant qui s'ouvrait le monde entier, sans pressentir que je devais rencontrer une aventure romanesque sur mon chemin. Elle se présenterait sous la forme d'une femme, qui me prendrait au piège et dirait: « Tu n'iras pas plus loin! »

J'avais laissé mes pensées prendre leur essor, et lorsque je revins à la réalité, l'étudiant et Martha avaient disparu. Jesper et ses camarades aussi s'étaient levés. Ils se tenaient à une petite distance des tables, la main sur l'épaule les uns des autres, échangeant de ces plaisanteries qui, entre compagnons un peu éméchés, finissent très souvent par de vraies batailles.

Je ne voyais toujours pas Martha; je compris qu'elle et l'étudiant avaient profité de l'occasion pour se réunir. Je me

rappelle que je tremblai d'angoisse. Que se passerait-il si Jesper s'apercevait de leur disparition?

Convaincu qu'ils n'oseraient pas trop s'éloigner ni rester trop longtemps absents, je me mis à les chercher sous les arbres du voisinage. Il y avait là un sentier où l'on pouvait se tenir sans être vu des gens de la fête et, malgré le bruit, je perçus des voix qui sortaient du fourré. L'une était celle de l'étudiant, dont on reconnaissait facilement l'accent, et c'était lui qui parlait le plus. Mais je pus aussi entendre Martha. Je me postai derrière un tronc et saisis quelques bribes de leur entretien, tandis qu'ils passaient lentement dans mon voisinage, avec de fréquents arrêts.

— Pourquoi êtes-vous si taciturne aujourd'hui? demanda-t-il. Pourquoi êtes-vous si grave?

— Je ne suis pas grave, répondit-elle.

— Mais toujours pensive. Pourquoi?

— On peut bien l'être, lorsqu'on n'a guère de raisons pour se réjouir.

— Vous ne parlez pas sérieusement. Qui pourrait avoir le cœur de vous contrarier? Je crois plutôt que tous les jeunes gens du pays sont amoureux de vous. Cela n'aurait rien d'étonnant. Je le comprends fort bien.

— Non, vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Je ne le pense que trop. Savez-vous à quoi je songe souvent?

— Non.

— Vous avez dû entendre raconter un soir cette histoire... vous savez, il s'agit de petites filles qui sont nées au clair de lune sous une feuille d'herbe-aux-chapeaux. On m'a dit qu'une fois grandes, lorsqu'elles sont changées en sylphides et qu'elles ont le droit de porter les cheveux longs, leur trisaïeule, l'ondine du marais, leur fait cadeau d'un gland contenant un philtre magique. Dès qu'elles entendent les pas d'un voyageur dans les bois, elles se tiennent aux aguets et — pan! — il est comme envoûté. Dites-moi, n'aviez-vous pas sur vous un philtre magique, le jour où nous nous sommes rencontrés?

Ils se rapprochaient de moi, et je pus entendre Martha rire sans bien comprendre.

— Il me revient à l'esprit, poursuivit l'étudiant, que j'avais

senti un doigt invisible frôler mes paupières. Vous êtes certainement une petite sorcière, Martha. Votre demeure ne se trouve-t-elle pas dans le domaine des feux follets? Je suis sûr que ce sont vos cheveux que j'ai vus briller un soir sur le marais comme une flamme dansante. Qu'auriez-vous dit, si ce soir-là je vous avais punie de vos sortilèges en vous enlevant? C'est très dangereux pour les jeunes et belles sylphides de s'en aller seules dans les bois. N'avez-vous pas eu peur de moi? Et si je vous avais embrassée?

Martha rit de nouveau, mais cette fois en comprenant.

— Alors je vous aurais donné un coup de pied, dit-elle.

— Et si je vous embrassais maintenant?

Du coup je toussotai. Je ne pouvais les laisser continuer. Une telle angoisse s'était emparée de moi. Je les entendis s'arrêter, puis s'éloigner vivement en silence.

A ce moment j'eus des regrets. Pourquoi avais-je troublé leur bonheur? J'avais éprouvé comme un doux vertige pendant qu'ils passaient devant moi; mais aussi une peur, un effroi mortel, qui m'empêchait presque de respirer. Je savais ce qui était en jeu. Et même si nul autre que moi n'arrivait à connaître la vérité, c'est devant Dieu que je me sentais responsable.

Tout cela montrait qu'il était grand temps de les avertir. Quand je revins sur les lieux de la fête, je vis Jesper debout en face de Martha et la secouant fortement par les épaules. Il s'était aperçu de son absence et voulait savoir où elle était allée; bien qu'elle affirmât ne s'être éloignée que pour une raison légitime, il lui mettait le poing sous le nez et, emporté par la colère, menaçait de la battre. Je vis que le visage de Martha était devenu blanc comme un œuf. Peu après, malgré sa résistance, il la traîna sous la tente du bal, et je ne les vis plus.

IX

Je revins chez moi vers le matin, mais l'inquiétude que m'inspirait le destin de Martha me tint éveillé. Au bout d'une heure, je me relevai et retournai dans le bois.

Le jour commençait à poindre. Sur les prairies flottait une vapeur légère, qui çà et là se suspendait à un buisson isolé et l'enveloppait comme une toile d'araignée. Haut dans le ciel volaient de joyeuses alouettes matinales, et du bois sortaient de grandes troupes de corbeaux au vol lourd, criant de leur voix rauque: « Croax! Croax! » tout en se répandant sur la campagne.

Soudain les joyeuses alouettes se turent. Comme des points noirs, elles descendirent à travers les airs avec la rapidité de l'éclair et disparurent dans les champs.

Un milan planait au-dessus des collines. Déployant de larges ailes, il avançait tranquillement, sans se presser, mais cette lenteur laissait deviner le regard avide avec lequel il guettait son petit déjeuner. Il décrivait de grands cercles, se dirigeant vers le bois, puis revenant en arrière. Soudain, appuyé sur ses ailes, il s'arrêta, comme s'il avait aperçu quelque chose. Mais avec la même soudaineté il s'éleva d'un coup d'ailes vigoureux — semblable à un haussement d'épaules — et disparut en décrivant cette fois un arc majestueux au-dessus des cimes d'arbres.

Sur l'herbe se fit entendre comme un faible pépiement; puis la voix enrouée d'un corbeau retentit, et bientôt les alouettes remontèrent avec leurs chansons vers les nuages rosés du ciel.

Je me rappelle ce matin-là comme s'il datait d'aujourd'hui. Il est vrai qu'en pensée je l'ai revécu chaque jour des nombreuses années qui depuis se sont écoulées. Jamais je ne l'oublierai, tant que je conserverai la mémoire. Oui, je crois que même à mon dernier moment l'image du milan surgira dans mon souvenir, qu'il planera devant mon regard éteint comme le silencieux messager de la Mort.

J'arrivais presque au pont, quand j'aperçus une silhouette dans la prairie qui se trouvait de l'autre côté de la colline. C'était une silhouette féminine. Lentement elle se glissa par-dessus la haie du bois, avec l'air de chercher quelque chose. Bien qu'elle fût penchée en avant et rendue presque invisible pour moi par la vapeur flottant sur la prairie, je pus la reconnaître immédiatement à ses cheveux roux. C'était Martha.

Je restai stupéfait. D'où sortait-elle? Et pourquoi était-elle seule? Elle ne m'avait pas vu. Je l'appelai, et instantanément elle s'arrêta, comme frappée par la foudre. Puis elle eut l'air égaré. Elle ne s'était évidemment pas rendu compte d'où venait le cri. Il se passa un bon moment avant que son œil me distinguât. Je ne suis même pas sûr qu'elle me reconnût. Mais elle se hâtait maintenant. Courant le long du sentier, elle trébucha dans sa hâte, roula par terre comme un lièvre blessé, puis se releva et fit en vacillant le dernier bout de chemin qui la séparait de la maison. Je la vis s'appuyer de la main contre le mur, tandis qu'elle faisait le tour du pignon pour entrer par la porte de la cuisine.

Mon cœur battait à se rompre. Était-elle ivre? Ou était-ce de fatigue qu'elle chancelait ainsi? La seconde hypothèse semblait la plus plausible. Mais avait-elle donc été poursuivie? Et en ce cas par qui? Par Jesper ou par l'étudiant? Elle avait visiblement perdu la tête.

Une voiture pleine de gens bruyants revenant de la fête sortit du bois. Ils agitèrent leurs chapeaux et crièrent hourra au passage. Quelques piétons se montrèrent aussi dans le sentier. Lorsqu'ils eurent tous disparu, je traversai le pont et arrivai à l'auberge, mais je trouvai les portes fermées. Je frappai à la

fenêtre de la chambre de Martha, mais elle n'ouvrit point et ne répondit pas non plus. Dans l'espoir d'éclaircir un peu l'affaire, je me dirigeai vers la prairie d'où elle était venue. A cause de la rosée, je n'eus pas de mal à trouver l'empreinte de ses pas. Elle dessinait deux raies sombres à travers ce réseau de fils d'argent. Je pus la suivre le long de la haie jusqu'à un endroit où il y avait une tourbière. Là elle se perdit dans la vase brune, et je dus abandonner mes recherches.

J'étais si près de la fête que je percevais nettement la musique du bal. J'allai dans la tente où l'on dansait, mais je ne vis ni Jesper ni l'étudiant. La plupart des gens étaient partis. Le soleil était déjà haut dans le ciel, et je rentrai à mon tour chez moi.

Je pus encore moins dormir qu'auparavant. J'avais le cerveau comme engourdi et dans le corps de tels élancements, qu'il me fallut avoir recours à ma poudre de chasse pour trouver le sommeil. Tandis que je m'agitais sur mon lit dans l'inquiétude et le doute, une décision mûrit en moi. Je la mis à exécution l'après-midi même. L'école était fermée à cause de la moisson du seigle, aussi avais-je toute une journée à ma disposition.

J'allai chez le cordonnier de Ramsbaek, où logeait l'étudiant. Je voulais parler au jeune homme à cœur ouvert. Je voulais le mettre en garde contre Jesper et le prier de quitter le pays, à la fois pour sa propre sécurité et pour celle de Martha.

Je le trouvai assis au bord d'un fossé devant la maison et s'amusant avec une coccinelle, qu'il faisait grimper le long d'une tige, afin qu'elle priât Notre-Seigneur de nous accorder le beau temps. Il se rappelait m'avoir vu à la noce de « Petit Mads », me dit-il, et je compris qu'il avait entendu parler de mes écrits, car il me déclara que mon nom était connu dans le milieu littéraire. En somme, il fut très aimable et rit de bon cœur; j'en conclus aussitôt qu'il ne devait rien avoir de grave sur la conscience.

Je dois faire remarquer que je n'avais pas encore osé suivre l'appel des Muses, bien que j'en eusse assez souvent éprouvé la tentation. Mon activité d'écrivain se place à une époque postérieure de ma vie. Mais dans l'espoir d'augmenter mes si maigres ressources et peut-être d'aider Martha à faire un meilleur mariage, j'avais alors commencé la publication d'un journal de chasse, *Diane*. Malheureusement il cessa de paraître au bout de peu de

temps, faute d'un nombre suffisant d'abonnés (il n'y en avait que trente-quatre). Puis je fis la tentative d'un hebdomadaire humoristique, *Le Paquet de tabac,* avec lequel j'obtins un certain succès.

J'expliquai franchement à l'étudiant mes relations avec Martha et le priai de me dire ce qui s'était passé entre eux et à quel moment avait eu lieu leur dernier entretien au cours de la nuit passée.

Il me répondit sur-le-champ, avec une sincérité que je n'avais aucune raison de suspecter, qu'il ne l'avait pas revue depuis qu'elle avait été entraînée de force au bal par son fiancé. Ce spectacle l'affligeant trop, il était rentré chez lui, m'expliqua-t-il.

Je le crus sur parole. C'était donc Jesper qui s'était mal conduit envers Martha, comme d'ailleurs je l'avais supposé. Je décrivis à l'étudiant le genre d'homme qu'était le fiancé, j'ajoutai que sa vie serait en danger si Jesper le surprenait une fois avec Martha.

Du coup il eut vraiment peur. Il se leva d'un bond, pâle comme un linge, et se mit à tourner en rond dans la pièce où nous étions assis. Il allait partir tout de suite, dit-il, de son plein gré. Il était venu ici à cause de la beauté du pays et parce qu'il avait entendu dire que beaucoup de vieux souvenirs survivaient parmi les habitants. Il ne niait point que Martha l'eût attiré au plus haut degré par son physique original et sa mystérieuse personnalité. Mais il n'avait pas envie de s'exposer à recevoir un mauvais coup. Il partirait donc le jour même.

Je le remerciai, et nous nous quittâmes.

Au crépuscule je me rendis à l'auberge. Martha, assise sur un banc à la fenêtre de la salle, le dos vers la porte, ne se retourna pas quand j'entrai. Les coudes sur le rebord, elle regardait dehors par les carreaux teintés des couleurs de l'arc-en-ciel, à travers lesquels la lumière rouge doré du soir ruisselait sur ses cheveux roux, qui avaient l'air d'avoir été teints avec du sang.

Quand j'eus demandé une goutte de café, elle alla dans la cuisine sans me regarder, et ne se montra plus avant l'arrivée de Lars-le-borgne, Sœren le tailleur de pierre et les autres clients du soir. Je m'étais installé sur le banc dans le coin de la porte,

« la place des pauvres », comme on l'appelait. Je m'y asseyais toujours pour boire mon café. Je voulais qu'on pût affirmer sans mentir que, tout en fréquentant l'auberge comme les autres, je ne prenais aucune part à leurs beuveries.

Je fus effrayé par l'aspect de Martha à son entrée dans la salle. Livide, elle tourna çà et là en vacillant d'une façon bizarre, comme une personne tirée d'un profond sommeil. Elle ne pouvait rester tranquille. A chaque instant elle allait dans la cuisine ou dans sa chambre, mais elle en sortait tout de suite et se plaçait loin de nous, aux endroits où il faisait le plus sombre. On aurait dit qu'elle fuyait notre société et pourtant n'osait pas être seule.

Sa mère était couchée ce jour-là. On l'entendait de temps en temps remuer derrière la porte close. Au milieu de la table des vieux était allumé un bout de chandelle dans un brûle-tout, et l'ombre de Lars-le-borgne grimpait vers les poutres du toit lorsqu'il agitait ses longs bras. Ils parlaient tous bruyamment. Même le taciturne Sœren, le tailleur de pierre, avait trouvé une langue. C'étaient leurs bénéfices de la fête qu'ils dépensaient en commun; comme le résultat n'avait pas répondu à leur attente, ils se plaignaient des organisateurs et projetaient de leur faire un procès. Ils tapaient sur la table, proférant d'abominables jurons et injures; c'était affreux de les entendre.

Martha, qui ne faisait qu'entrer et sortir sans pouvoir trouver le repos, s'assit enfin à côté de moi et me saisit la main d'une manière impressionnante. Je dissimulai ma surprise. Je n'avais pas le courage de l'interroger, craignant trop de connaître le sombre secret qu'elle portait en elle. Et cependant je ne pressentais pas encore toute l'épouvante du malheur.

Sa main était froide comme celle d'un cadavre et je pus constater à son haleine qu'elle n'avait pas mangé depuis longtemps. Elle frissonnait par moments, on aurait dit qu'elle avait la fièvre. Je lui demandai si elle était malade; elle me répondit que non, en posant la tête sur mon épaule comme pour dormir.

Dans son enfance elle avait l'habitude de se reposer de cette façon le soir, quand elle était fatiguée du bavardage des vieux. Elle ne l'avait pas fait depuis un certain nombre d'années, mais sa tête retrouva tout de suite l'ancienne place tranquille sous ma longue barbe, et elle tomba presque aussitôt dans un

sommeil agité. La fièvre continuait à la secouer. De temps en temps elle poussait de petits cris plaintifs, comme un jeune chien qui se tient devant une porte fermée et voudrait bien rentrer.

J'attendais l'arrivée de Jesper. Je la désirais et la redoutais à la fois; à son attitude envers Martha je devinerais probablement ce qui s'était passé entre eux. Mais il ne se montra pas de toute la soirée, et pour une bonne raison. Les vieux exprimèrent à plusieurs reprises leur étonnement de son absence, et je me rendis compte ensuite que Martha était sortie de la salle chaque fois qu'on avait parlé de son fiancé. Même pendant son sommeil le seul nom de Jesper la faisait tressaillir.

Pourtant je ne concevais pas encore de soupçon. Ce fut seulement le lendemain, en apprenant que Jesper avait disparu et que personne ne l'avait revu depuis la fête, qu'une terrible idée me traversa l'esprit. Je me dis avec épouvante que le diable était venu chercher son salaire, que l'enfer s'ouvrait pour recevoir la victime.

Je m'enfermai dans ma chambre et restai là pendant une demi-journée, l'esprit et les sens comme paralysés. Je n'avais pas le courage de me montrer aux gens du pays, par crainte de trahir mon désespoir. Le pis était que je n'osais même pas aller vers Martha dans sa grande détresse, tant je craignais un aveu qui pouvait m'obliger à devenir son dénonciateur. Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût, sans en perdre la raison, souffrir ce que je souffris ce jour-là. Mais Dieu veillait sur ma misère et m'accorda le soutien de sa force spirituelle.

Cependant le cadavre de Jesper fut trouvé dans le bois sous un tas de feuilles mortes. On envoya chercher le docteur du district, qui, après examen, déclara que le jeune homme avait été étranglé. Il y avait encore des marques de doigts très nettes sur son cou. J'étais certain que les soupçons ne tarderaient pas à se porter sur Martha. Plusieurs personnes l'avaient vue à la fête avec l'étudiant, et en outre, il était bien avéré que les rapports entre elle et Jesper avaient toujours laissé à désirer.

Le lendemain matin, le procureur du canton arriva en voiture au village et s'installa chez le bailli.

Ne pouvant rester confiné plus longtemps, je me rendis à l'auberge du bois. Martha était encore couchée à mon arrivée,

mais j'avais l'habitude de venir bavarder avec elle dans sa petite chambre à côté de la salle.

Elle dormait profondément quand j'entrai. Je dus la secouer pour la réveiller. Elle devint aussitôt consciente, car un frisson lui traversa le corps. Elle voulut bondir hors du lit, mais n'en eut pas la force. Lourdement elle retomba sur son oreiller et se tourna vers le mur, les yeux fermés.

Je n'avais pas moins eu le temps de lire dans son regard. Et elle dans le mien. De nouveau je vis trembler son beau corps demi-nu. Elle avait compris que je savais tout.

— Martha, il faut te lever! dis-je.

Elle resta encore un moment sans bouger, le visage blême, les yeux sans vie et la bouche entrouverte, comme une morte. Puis elle s'assit lentement sur son séant, s'étira en un brusque sursaut et me regarda. Aucun mot ne sortit de ses lèvres. Mais quand nos yeux se rencontrèrent, l'aveu se lisait dans son regard figé d'effroi.

Je tombai à genoux au pied du lit, sans pouvoir retenir mes larmes. Martha, la tête dans ses mains, se balançait en avant et en arrière avec d'étranges pleurs secs, une sorte de petit gémissement que je n'avais jamais entendu auparavant et n'ai jamais entendu depuis chez un être humain.

— Pourquoi n'as-tu pas eu confiance en moi? dis-je. Cette affreuse chose ne serait peut-être pas arrivée.

— Est-ce que la Truie le sait? demanda-t-elle.

Elle avait été si habituée depuis l'enfance à désigner sa mère par ce vilain mot que même dans une circonstance pareille il lui vint tout naturellement à la bouche. Elle n'y voyait rien de mal. Ce fut d'un ton particulièrement émouvant qu'elle le prononça. En somme, c'était sa mère à qui elle pensait d'abord et qu'elle plaignait.

Je lui dis que sa mère ne savait rien encore, mais qu'on avait trouvé le cadavre de Jesper et que le procureur était arrivé au village.

— Hu-hu!

Cela sonnait à moitié comme le cri d'un hibou, à moitié comme les pleurs d'un enfant inconsolable.

Alors elle me demanda si je croyais que l'étudiant savait

quelque chose. Je lui annonçai qu'il était parti et ne reviendrait plus. Elle enleva un instant les mains de son visage et me regarda comme si elle ne me croyait pas. Puis elle se remit à pleurer et dit que tout lui était égal désormais.

Voici en résumé ce que je tirai d'elle au sujet de l'événement: pendant leur retour de la fête, Jesper n'avait pas voulu la laisser tranquille; il avait fini par la culbuter pour en prendre à son aise avec elle, et une lutte en était résultée. Chose étrange, elle ne savait pas elle-même comment elle l'avait tué. Elle ne pouvait rien se rappeler. Même après l'avoir vu mort, elle n'avait pas compris tout de suite que c'était elle qui lui avait enlevé la vie. Aussi avait-elle laissé d'abord le cadavre visible. Mais plus tard elle était retournée le couvrir de feuilles.

Je venais de lui expliquer que, si elle était arrêtée, elle devrait chercher à se justifier devant ses juges en s'en tenant à la stricte vérité, quand j'entendis parler dans la salle. Je reconnus tout de suite la voix vigoureuse du procureur, puis celle du bailli.

— Il faut te lever, Martha, dis-je, en lui caressant les cheveux d'un geste apaisant. C'est la police!

— Hu-hu!

Elle enfouit sa tête dans l'oreiller; cela déchirait le cœur de la voir. Je dus la faire descendre du lit. Elle était comme un enfant désemparé.

— Il ne faut pas qu'on me voie dans cet état, dit-elle, et elle me pria de pousser le verrou de la porte, pour ne pas laisser les étrangers entrer avant qu'elle fût habillée.

Elle tremblait comme une feuille de peuplier. Je dus l'aider à se vêtir. Pour la dernière fois je contemplai la petite fille que j'avais tant aimée.

— Tâche de te ressaisir un peu, lui dis-je. Et reste ici pendant que je vais voir ce qui se passe.

Ce furent les dernières paroles que je lui adressai.

A peine étais-je entré dans la salle que le procureur s'avança vers moi, sa toque sur la tête, et dit brusquement:

— Vous êtes Jens Thyssen, instituteur adjoint à Starup?

— Oui, répondis-je, surpris.

Au même instant il posa la main sur mon épaule et dit:

— Je vous arrête!

Sur quoi il se tourna vers le bailli et montra la porte de la chambre.

— La fille est là-dedans. Prenez-la en garde.

Je n'essaierai pas de décrire mon état d'esprit à ce moment, d'autant moins que mes pensées s'étaient brusquement détournées de moi-même. Le bailli revint de la chambre en nous informant qu'il n'y avait trouvé personne. Après un examen plus soigneux, on s'aperçut que la fenêtre avait été ouverte. Martha avait dû s'enfuir par là.

De ce qui se passa ensuite, je ne fus au courant que par le récit des autres. Pendant deux jours on chercha en vain la fugitive dans les bois et sur la lande. Le bruit courut qu'à une bonne lieue du village les gens avaient vu une jeune fille assise au bord d'un fossé, les mains autour des genoux. Elle était pâle et nu-pieds, avec de longs cheveux roux épars sur le dos. Chaque fois qu'une personne passait par là, elle se levait et la scrutait en plein visage d'un air égaré, de sorte que plusieurs s'enfuirent, prises de peur. Vers le soir elle était entrée chez le forgeron du pays et lui avait demandé, en lui faisant une profonde et bizarre révérence, quelle distance il y avait encore jusqu'au paradis. A toutes leurs questions elle avait donné la même réponse: qu'elle allait au-devant de son fiancé. Il était étudiant et leur mariage devait avoir lieu à la Saint-Michel.

Le forgeron et sa femme, qui avaient bon cœur, plaignirent la malheureuse enfant et la recueillirent provisoirement. Mais dans la nuit elle s'était sauvée par la fenêtre et le lendemain matin on trouva son cadavre dans l'étang d'un moulin voisin.

X

Je n'entrerai pas ici dans les détails de la honteuse dénonciation que mes ennemis avaient dirigée contre moi, et dont il résulta que je fus soupçonné du meurtre de Jesper. Comme on le saura plus tard, en particulier par l'écrit intitulé *Ma Vie en prison,* les juges ne m'acquittèrent pas seulement de toute participation à cette mort, mais encore de la méchante accusation sur laquelle était fondé le soupçon. J'ai déjà indiqué plusieurs fois quelle idée se faisaient les gens de mes relations avec Martha, et j'aurais dû, à cause de cela, montrer plus de prudence à l'égard des petites filles de l'école. Mais je n'aurais jamais pu supposer que mon affection pour les jeunes, mon dévouement envers la génération nouvelle, sur laquelle reposait l'avenir de notre bien-aimé pays, pouvaient être mal interprétés.

Malgré mon acquittement, je perdis ma place à l'école, et tous les débouchés vers un honnête métier me furent fermés. Il est attristant que le soupçon le moins fondé entache l'honneur d'un homme et que, par le seul fait de se défendre, il prête le flanc aux accusations. Je dus quitter la région à laquelle des liens si indissolubles attachaient mon cœur et qui, par sa nature, me plaisait plus que tout autre lieu du monde, plus même que mon propre pays natal, où se trouvait la pauvre chaumière de ma

mère. Quiconque a connu la puissance affolante de l'amour ne me condamnera point.

Le doyen Hjort, qui savait la joie profonde que j'éprouvais à parcourir les grands bois de la région, m'avait appelé un jour en plaisantant un envoûté de la forêt, et depuis j'ai bien souvent pensé à ces mots. Je ne me sens jamais à mon aise dans les pays ouverts à la lumière, et encore moins au bord de la mer, en face des flots agités. J'aime la solitude des bois, leur profonde paix, le bruissement du feuillage, qui a l'air d'un chœur de fantômes des temps passés. J'aime leur pénombre, leurs sentiers cachés, leurs oiseaux muets, leurs étangs noirs et calmes, où le ciel bleu se reflète comme un paradis dans un enfer.

Il me fallait quitter tout cela, dire adieu à la petite tombe de Martha dans le fouillis d'arbres du cimetière. La porte de ma propre demeure se referma derrière moi et je dus m'en aller par les chemins, me nourrissant comme les oiseaux du ciel des dons que me fournissait le hasard.

Renonçant au récit de mes longues pérégrinations, je préfère esquisser en quelques mots la destinée des personnes dont j'ai parlé dans cette période de mes souvenirs.

Quelques semaines après la mort de Martha, sa mère la suivit dans la tombe. Il était grand temps qu'elle disparût, car on peut dire qu'elle pourrissait dans son lit. Du vicaire Berthelsen et de mademoiselle Rebecca je n'ai pas grand'chose à dire. Je me contenterai de répéter exactement ce qu'on m'a raconté, et dans les mêmes termes.

Ce fut plusieurs années après mon départ, qu'au cours d'un voyage d'été je retournai à Starup revoir les anciens lieux et déposer une couronne sur la tombe de la pauvre Martha. Je demeurais alors à Greis; mais je me livrais l'été au métier de colporteur pour assurer mon entretien pendant l'hiver. C'était un dimanche; j'allais le matin m'asseoir dans mon ancienne église sans que personne me reconnût, pas même Ovensen, car j'avais fait couper ma barbe. Je m'étais placé tout au fond et je pris soin de passer inaperçu le plus possible.

L'après-midi, en m'éloignant des limites du village pour gagner le bois, je passai devant la maison de « Petit Mads ». Elle paraissait aussi pimpante et aussi fraîchement blanchie à la chaux

que lors de ma visite la veille de son mariage. La porte était ouverte; je pouvais voir l'intérieur de la cuisine, avec le fourneau et le manteau de la cheminée. Les ustensiles de cuivre accrochés au mur brillaient autant que cette fois-là. Grethe, debout devant le feu, préparait le café.

Qu'elle était devenue robuste! Ses joues rondes et rouges luisaient à la lueur du feu, et ses hanches avaient pris une telle ampleur que ce fut tout juste si je la reconnus.

La porte de la salle aussi était ouverte, et de là venaient la bonne grosse voix de Mads et les rires d'un petit enfant. Grethe ne m'avait pas vu, quand elle entra dans la salle avec le café. Je l'y suivis. Je pensais que par elle je pourrais avoir les renseignements les plus exacts sur le vicaire et mademoiselle Rebecca.

Petit Mads se prélassait dans un fauteuil à côté du poêle, un poupon sur les genoux. Un autre enfant jouait par terre avec un dévidoir. Au bout de la table, où il y avait des restes de repas, la mère de Grethe était assise en habits de dimanche, tenant entre les mains un bas qu'elle tricotait. Grethe mit la cafetière sur la table. Le bébé essaya en pleurant d'attraper son sein qui, gonflé par le lait, apparaissait sous le corsage dégrafé dans le haut.

Quoique stupéfaits de me voir, ils m'invitèrent très amicalement à prendre place près d'eux, et nous nous lançâmes aussitôt dans une conversation animée sur les événements anciens et récents de la paroisse. Je demandai des nouvelles de mademoiselle Rebecca, ou plutôt de madame Berthelsen, comme elle s'appelait maintenant, mais tous restèrent étrangement taciturnes. Grethe évidemment préférait se taire et Mads, emmenant les enfants, alla soigner le cochon.

A la fin, la grand-mère dit que les choses n'avaient pas aussi bien tourné pour la fille du doyen qu'on aurait pu le croire. Le vicaire avait une bonne situation dans l'île de Fy et l'argent ne leur manquait pas; mais il était d'une nature terriblement avare, ce qui faisait souffrir mademoiselle Rebecca, habituée chez elle à dépenser largement. Il avait aussi le défaut de ne pas beaucoup s'intéresser aux enfants et trouvait que sa femme en avait eu trop en trop peu de temps. Elle venait encore tous les ans pour surveiller l'entretien de la tombe de ses parents, et chaque fois

elle avait paru plus lasse et plus surmenée, trouvait la vieille mère. Grethe ne la contredit point.

Pendant que la bonne femme racontait, j'avais pu examiner Grethe à loisir et promener aussi mes regards autour de la pièce confortable. Je me rappelai comment, avant son mariage, « Petit Mads » avait été convaincu qu'il ne manquait rien chez lui pour faire un foyer agréable, alors qu'il y manquait ce qu'on considère généralement comme la chose la plus importante. Avait-il eu raison pourtant? Sur ce petit foyer, qui n'avait pas eu pour base un amour réciproque, la bénédiction de Notre-Seigneur semblait répandre plus de grâces qu'ailleurs.

Je demeurai longtemps dans un calme étonnement, tandis que d'étranges pensées s'agitaient en moi.

A un moment où la vieille mère était allée dans la cuisine, je ne pus m'empêcher de demander à Grethe comment cela marchait pour elle-même. Était-elle vraiment heureuse?

Elle rougit et rit.

— Pourquoi ne le serais-je pas?

— Je veux dire, Grethe, as-tu fini par aimer ton mari de la vraie manière?

D'abord elle ne voulut pas répondre. Me tournant le dos, elle se tenait dans un coin, en train de ranger des vêtements d'enfants. Elle dit enfin, tout bas:

— Je crois qu'en ce temps-là nous attachions trop d'importance à toutes ces histoires sur l'amour, comme nous en lisions dans les livres...

Elle devenait de plus en plus rouge et bredouillait. Mais la vieille revint alors de la cuisine. Elle avait dû entendre notre conversation. Car elle mit la main sur mon épaule en disant:

— Je sais bien, Thyssen, qu'à ce moment-là vous étiez en colère contre moi, de même que la fille du doyen. Mais, voyez-vous, nous autres parents de la vieille école, nous prenons les choses comme elles sont. Mettez un gars en face d'une fille et ça marche toujours, pourvu qu'ils soient gentils l'un envers l'autre. Ensuite il y a les enfants et les maladies et tout le reste, et aussi les tracas et les joies de la vie. Oui, oui, mon petit Thyssen, ça vaut mieux que toutes ces bêtises qu'on appelle l'amour.

Je me tus, mélancolique. Je ne pouvais répondre ni oui ni non. Et encore aujourd'hui, j'aime mieux continuer à me taire.

BIBLIOGRAPHIE

K., G. = *Copenhague, Gyldendal.*
K., S. = *Copenhague, Schou.*

1881. STAEKKEDE VINGER (Ailes rognées).
4 nouvelles: Après le ballet. Tête à tête. Fin d'existence. Le Bateau votif
K., S.
5e édition:
K., Holbaek, 1926.

Traduction allemande:
EIN KIRCHENRAUB (Un larcin à l'église).
Trad. par Ziegler Glücksburg.
Stuttgart, 1890.

1883. SANDINGE MENIGHED (La Paroisse de Sandinge).
Récit.
K., S.
2e édition avec ill. de G. Heilmann:
K., Schubothe, 1903.

Traduction allemande:
DIE SANDINGER GEMEINDE.
Trad. par Mathilde Mann.
Berlin, 1905.

LANDSBYBILLEDER (Images villageoises).
5 nouvelles: Une Histoire d'amour. Nid de pêcheurs. Idylle paysanne. Image d'hiver. Héritage.
K., G.

Traduction allemande:

AUS LÄNDLICHEN HÜTTEN (Dans les huttes paysannes).
Berlin, 1896.

1885. UNG ELSKOV (Jeune amour).
Idylle.
K., G.

Traduction allemande:

AUS JUNGEN TAGEN (Jours d'enfance).
Feuilles d'une couronne d'épines. — Trad. M. Mann.
Leipzig, 1913 etc. (Insel Bücherei, N° 87.)

1886. MIMOSER (Mimosas).
Vie d'une famille.
K., G. (Smaa Romaner, 2.)

Traduction anglaise:

THE APOTHECARY'S DAUGHTERS. (Les filles du pharmacien).
Trad. de Gordius Nielsen (1890.)

1887. FRA HYTTERNE (Le Monde des cabanes).
Nouvelles images villageoises. — 7 nouvelles: La Mort. Le Pain de la charité. Anne-Mette. Un Coup mortel. Hans et Trine. Le Voyageur. Épilogue.

Traduction allemande:

GNADENBROT (Pain de charité).
Trad. Ernst Brausewetter. (1898) (Nordische Meisternovellen.)

ISBJØRNEN (L'Ours polaire).
Portrait. — Publié d'abord dans 8 numéros du journal « Morgenbladet» en 1884.

Traduction française:

L'OURS POLAIRE.
Nouvelle. — Trad. de Mme Renéguy.
Paris, l'Illustration, 1927. (La Petite Illustration. N° 352. Roman N° 159, 8 oct. 1927.)

1888. SPØGELSER (Revenants).
Histoire.
K., G. (Smaa Romaner, 4.)

Traduction allemande:

SPUK (Revenants).
Trad. de Georg Daub.
Berlin, Morawe und Scheffelt 1918. (Nordland Bücher, N° 30.)

1890. SKYER (Nuées).
7 nouvelles: La Potence d'Ilum. Deux Amis. L'Homme qui s'est présenté deux fois. Le premier Gendarme. Fidèle jusqu'à la mort. A la mort du Roi. Une victime. — Certaines écrites dès 1885.
K., G.

REISEBILDER AUS DANEMARK (Images de voyage en Danemark).
K., Høst et fils.

NATUR.
Deux petits romans: A l'état sauvage et Un Paysan.
K., Schubothe.

KRØNIKER (Chroniques).
12 nouvelles. — Choix remanié en 1899 parmi lequel: Vie d'un poète. Le Vol de l'Aigle (1894), l'Homme sage et Quand passent les oies sauvages.
K., Philipsen.

1891. MULD (La Terre nourricière).
Image contemporaine.
K., Philipsen. (2e édition: 1896.)

1892. DET FORJAETTEDE LAND (La Terre promise).
Image contemporaine.
K., Philipsen.
6e édition:
K., G., 1920.

Traduction anglaise:
EMANUEL OR CHILDREN OF THE SOIL (Emmanuel ou les Enfants de la Terre).
Trad. de Edgar Lucas. Ill. de Nelly Erichsen.
Londres, 1896.

Traduction allemande:
DAS GELOBTE LAND (Le Pays aimé).
Trad. M. Mann.
Iena, 1908. (2e éd.: 1922.)

1893. MINDER (Souvenirs).
K., Philipsen.
Ill. de L. Find.
K., G., 1902.

1894. NATTEVAGT (Veillée nocturne).
K., Nordiske Forlag.
2e édition révisée:
K., G., 1906.

Traduction allemande:
NACHTWACHE.
Trad. de Emmy Drachmann.
Dresden-Blasewitz, 1896.

1895. DEN GAMLE ADAM (Le vieil Homme).
K., Nordiske Forlag. (3e éd.: 1905.)

Traduction allemande:
EIN FERIENABENTEUER. DER ALTE ADAM (avec « DAS IDEALE HEIM »).
Trad. de Richard Guttmann.
München, 1912.

DOMMENS DAG (Le Jour du Jugement).
Image contemporaine.
K., Nordiske Forlag.

1896. HØJSANG (Exaltation).
K., Schubothe.
2e tirage ill. par N. P. Mols:
2e édition:
K., Aschehoug, 1921.

Traduction allemande:
STURMLIED.
Tiré des papiers de Maître Glob. — Trad. de M. Mann.
(Dans « Der Teufel am Herd ». Cf. à la fin de la bibliographie.)

1898-1904. LYKKE-PER (Pierre le Chanceux).
Paru d'abord en 8 parties.
K., G.
Édition en 3 parties: 1905.
6e édition en 2 volumes:
K., det Nordiske Forlag, 1931.

Traduction française:
PIERRE LE CHANCEUX.
Trad. par Y. Manceron. Préface de A. Jolivet.
Paris, Delamain et Boutelleau, 1947. (Bibliothèque scandinave.)

1899. FORTAELLINGER I-II. (Récits).
K., Nordiske Forlag.

1900. LILLE RØDHAETTE (Petit Chaperon rouge).
Portrait. — A la 4e édition le titre devient: THORA VAN DEKEN.
K., Nordiske Forlag.

Traduction allemande:
ROTKÄPSCHEN.
Trad. M. Mann.
Breslau, 1904. (3e éd.: Berlin, 1927.)

DET IDEALE HJEM (Le Foyer idéal).
Aarhus, Jydsk Forlag (Gyldendal).

1902. DE VILDE FUGLE (Les Oiseaux sauvages).
Pièce de théâtre.
K., G.

1905. BORGMESTER HOECK OG HUSTRU (Le Bourgmestre Hoeck et sa femme).
Double portrait. — Commencé en 1902.
K., G.

Traduction allemande:
Dans « Der Teufel am Herd » (Cf. à la fin.)

1906. ASGAARDSREJEN (La Chasse sauvage).
Drame. — Le titre signifie en réalité « le bruit d'un passage d'oies sauvages », symbole de liberté.
K., G. (2e éd.: 1928.)

1907. DET STORE SPØGELSE (Le grand Revenant).
K., G.

Traduction allemande:
DAS GROSSE GESPENST.
Trad. M. Mann. (Cf. dans « Der Teufel am Herd », à la fin.)

HANS KVAST OG MELUSINE (Jean Paillasse et Mélusine.)
K., G.

Traduction allemande:
HANS QUAST.
Trad. de Heinrich Goebel.
Tübingen, 1929.

1908. DEN KONGELIGE GAEST (Le Visiteur royal).
K., G.

Traduction française:
LE VISITEUR ROYAL
et autres nouvelles. Trad. par Marguerite Gay et Ulla Morvan. C'est la traduction reproduite dans le présent volume. — Préf. de Marcel Brion.
Paris, A. Michel, 1955.

1912-1916. DE DØDES RIGE (L'Empire des morts).
TORBEN OG JYTTE (Torben et Jytte).
K., G., 1912. (En Fortaelling-kres, 1.) (4e éd.: 1916.)

STORE HOLT.
K., G., 1913. (En Fortaelling-kres, 2.)

TOLDERE OG SYNDERE (Publicains et pécheurs).
K., G., 1914. (En Fortaelling-kres, 3.)

ENSLEVS DØD (La Mort d'Enslev).
K., G., 1915. (En Fortaelling-kres, 4.)

FAVSINGHOLM (nom d'un domaine).
K., G., 1915. (En Fortaelling-kres, 5.) (3e éd.: 1918.)
Édition définitive de cette œuvre commencée en 1910 dans la revue «Tilskueren».
K., G., 1917.

Traduction allemande:
TOTENREICH.
Trad. en 2 vol. par M. Mann.
Leipzig, 1920.

1914. KIRKEN OG DENS MAEND (L'Église et ses hommes).
Conférence prononcée à Aalborg.
K., G.

1918. ET KAERLIGHEDSEVENTYR (Une Aventure d'amour).
Nouvelle. — Remaniée en 1928.
K., G.

1920. EN VINTERREJSE (Un voyage d'hiver).
Quelques feuillets d'un journal.
K., G. (3e éd.: 1930.)

1927. MANDS HIMMERIG (Paradis de chacun)
*Esquisse donnée déjà en 1922-1923 dans le «Illustreret Tidende» sous le titre «*DE RETFAERDIGE STALDBRØDRE*» (Les Honnêtes Compagnons).*
K., G. (4e éd.: 1930.)

1933. DRENGEAAR (Souvenirs d'enfance).
K., G.

ŒUVRES COMPLÈTES

SAMLEDE VAERKER. I-IX.
9 volumes parus.
K., G., 1930.

TRADUCTION D'ŒUVRES DIVERSES:

DER TEUFEL AM HERD (Le Diable au foyer).
5 récits: Le Visiteur royal. Thora van Deken Le Bourgmestre Hoeck et sa femme. Le grand Revenant. Chant d'exaltation.
Iena, E. Diederichs, 1920.

TABLE DES MATIÈRES

*

La « petite histoire » de l'attribution du prix Nobel de littérature à Henrik Pontoppidan
par le Dr. Gunnar Ahlström 5

La vie et l'œuvre de Henrik Pontoppidan
par A. Jolivet 17

Le visiteur royal
par Henrik Pontoppidan 77

le visiteur royal. 81

l'ours 133

le bourgmestre hœck et sa femme 179

jeune amour 241

Bibliographie
par Pierre Barkan 319

*

Cette édition de
LE VISITEUR ROYAL
de
HENRIK PONTOPPIDAN
a été achevée d'imprimer le 8 Septembre 1961.

✳

Elle est publiée dans le cadre de la
COLLECTION DES PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
réalisée sous le patronage
de
L'ACADÉMIE SUÉDOISE
et de
LA FONDATION NOBEL

ONT COLLABORÉ A CETTE ÉDITION :

CRISTOBAL DE ACEVEDO
pour la conception et la direction littéraire.

GÉRARD ANGIOLINI
pour la direction artistique.

✳

LEONOR FINI
pour l'illustration de ce volume.

MICHEL CAUVET
pour le portrait de l'Auteur
et les ornements typographiques.

GILBERT ROUGEAUX
pour la gravure des hors-texte.

✳

L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, à BRUGES
pour l'impression du texte.

L'IMPRIMERIE DU COMPAGNONNAGE, à PARIS
pour l'impression des gravures.

LE MAITRE RELIEUR PRACHE, à PARIS
pour l'exécution de la reliure ornée d'un dessin original de
PICASSO